This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 983,394

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES ET LETTRES

II

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

X. DOUDAN

MÉLANGES

ET

LETTRES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

ET DES NOTICES PAR

MM. DE SACY

CUVILLIER-FLEURY

II

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRERES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1876

Droits de reproduction et de traduction réservés

848
D730
A35
1876

v.2

62607?- 170

MÉLANGES ET LETTRES

I.

A M. A. DE BROGLIE.

Vendredi, 19 janvier 1844.

Mon cher ami, je comptais t'envoyer un grand récit de la défense héroïque des légitimistes à la tribune, mais comme il n'y a pas eu de défense, c'est à peine si l'on peut en faire un magnifique récit. Pour M. Guizot, dans cette affaire, il a paru à tous ceux qui l'ont entendu, au comble de la perfection pour la gravité, la mesure, la hauteur, et un certain dédain superbe qui n'était pourtant pas blessant pour les personnes. J'ai entendu dire hier que, malgré une si grande défaite, on veut proposer un amendement qui retranche le mot *flétrir*, mais *quod scriptum est*, *scriptum est*. Avant-hier, M. Thiers a traité d'autres sujets. Il n'a pas eu un très-grand succès. On a pourtant trouvé cette conversation facile et agréable. M. Duvergier était dans la joie de son cœur; il

ôtait et remettait ses lunettes à chaque minute, et suivait avec anxiété le progrès du discours, battant la mesure de cette harangue qui a peut-être été faite pour sa satisfaction personnelle. Il s'agitait durant la réplique de M. Duchâtel que je trouve bien faite; il donnait des notes à M. Thiers pour la réplique, enfin, il semblait servir sa messe; il sonnait de toute la force de sa sonnette, et disait de tout son cœur : *et cum spiritu tuo*... M. de Tocqueville accusait hier le gouvernement d'ennuyer la France.

> L'abbé Trublet prétend que je l'ennuie,
> La représaille est juste.

On avait un froid de chien pendant son violent discours. M. Villemain a réchauffé un peu l'Assemblée. En tout, il n'y a nulle part grande ardeur. On a beau mettre toutes les voiles au vent, il n'y a point de vent. Tout dort, et l'armée et les vents. Je te conseille de prendre ton plaisir dans les agitations des Cortès et de n'attendre rien d'ici.

Je dois te dire que des gens qui t'écrivent faisaient l'autre jour une dissertation sur ce qu'il ne fallait mettre dans des lettres pour Madrid ni faits, ni idées. Point de faits, parce que les journaux te les donnent tous; et point d'idées,

d'abord parce que tu les as toutes, mais aussi parce que les idées se fanent dans un voyage de deux cents postes. J'ai écouté cet entretien avec plaisir, après tout, me rendant ce témoignage qu'il n'y a ni faits, ni idées, dans tout ce que je t'écris.

II.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, dimanche 28 janvier 1844.

Eh bien! mon cher ami, on ne t'écrira que le lundi, puisque tel est ton désir. On vous écrivait, comme à l'ordinaire, par le courrier de vendredi, mais on a brûlé sa lettre, qui n'aurait plus été présentable trois jours après. Ce n'est pas que mes lettres aient un grand air de jeunesse, et, comme les personnes laides, elles pourraient fort bien vieillir sans trop changer.

Nous avons eu ici, vendredi, un bel orage constitutionnel. Il n'était pas à la plus grande gloire des gouvernements libres. Ceux qui ont assisté à ce beau spectacle disent que rien ne ressemblait à une meute de chiens de bouchers comme l'élite de l'opposition hurlant contre

M. Guizot. Il fallait voir l'indignation vertueuse de M. Joly. Enfin, la sainte cause de la morale a pourtant succombé et le lion a fait taire les chiens. Vraiment, il paraît que M. Guizot a été très-beau. Les journaux n'ont rien rendu du bruit de cet ouragan. Le lendemain, samedi, tout était rentré dans le calme. M. de Lamartine a endormi tous les flots en colère et, à la place des flots, je me serais endormi aussi. M. de La Rochejaquelein donnera-t-il sa démission? Il me semble qu'il ne peut pas s'en dispenser, et j'ai idée qu'il n'en fera rien. Ses pauvres collègues ne sont pas tous en mesure non plus de se faire réélire; plusieurs resteraient probablement sur le carreau, et il n'est pas agréable de rester sur le carreau avec son dévouement. Du reste, je vois aujourd'hui bien des personnes tout époufées de la signification un peu brutale de ce verbe *flétrir*. Il est possible qu'on pût mieux choisir parmi les trente mille mots du vocabulaire. Il faut même qu'il ne vaille pas grand'chose puisque M. Ducos qui, dit-on, l'avait introduit dans la phrase de la Commission, a voté bravement contre, en définitive. On ne peut pas être plus discipliné.

Tu n'as pas idée de la splendeur des *jeudis* de ta sœur. Les *lundis* ne sont pas moins beaux. Ton

père dit, vers huit heures et demie : « Tant mieux ; il ne viendra personne, » et à dix heures, on étouffe et on s'étouffe ; les chambres, les armées de terre et de mer, les cours royales, la cour de cassation ; et pourtant on cause et ce n'est point ennuyeux.

III.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, dimanche 4 février 1841.

Je t'ai envoyé hier M. de Ravignan. Il est parti dans le même paquet que la *Revue des Deux-Mondes*. Ils se mangeront probablement en chemin... Je ne sais pas bien ce qui a brouillé le gouvernement et la *Revue des Deux-Mondes*. Ce sera sans doute quelque point de haute métaphysique, sur quoi on n'aura pu s'entendre... A propos de métaphysique, je te trouve bien dur pour cette pauvre philosophie... Tu dis qu'on ne découvre jamais rien en philosophie... Veux-tu bien te taire et ne pas dire de ces *vilaines bêtises*... Je ne sais trop que te répondre sur le débat entre M. de Montalembert et M. Michelet. Sur de telles hauteurs, la tête se trouble et l'on ne peut jouer avec de tels noms.

Pour M. de Rémusat, il ne pense pas à toutes ces disputes. Il vit dans la solitude du cloître et s'entretient avec Abélard sur les catégories d'Aristote ; il s'efforce de raconter la philosophie du moyen âge, sans lui donner rien des temps modernes et rien de ce que le moyen âge ignorait de la philosophie ancienne. Ce tableau a le genre d'intérêt d'un vieux portrait qui reprend l'air des vivants quand on enlève habilement la couche de poussière et de fumée qui le couvrait. Cette scolastique n'est pas si méprisable qu'on l'imagine à la première vue ; avec son appareil bizarre, elle s'inquiète pourtant bien des vrais problèmes. Elle poursuit les mêmes papillons que nous poursuivons aujourd'hui ; seulement, la gaze est mal agencée et un peu trouée et les papillons s'envolent plus souvent. M. de Rémusat me semble avoir mieux fait sur Abélard que M. Cousin sur Platon dans ses arguments. On voit que Platon a passé quelque temps à Paris et qu'il a causé en Sorbonne avec M. Cousin. L'Abélard de M. de Rémusat (j'entends celui des gros mémoires sur la scolastique) n'a pas vu autre chose que le couvent de Saint-Gildas en Bretagne, avec sa très-sombre bibliothèque qui n'a de vue que sur la mer. Voilà presqu'une dissertation. Il est vrai que tu m'y encourages. Ne

me dis-tu pas : *Vos idées seront* bien venues, car il y a ici une vieille actrice dont on applaudit les *minauderies à outrance?* Tu vois que je cède à ces encouragements.

As-tu là le Don Quichotte? Ne le trouves-tu pas comme moi, qui ne l'ai lu que dans la traduction, très-supérieur à tout pour le sérieux du dialogue?

IV.

A M. A. DE BROGLIE.

Dimanche, 17 mars 1844.

Mon cher ami, le morceau sur le conseil d'État part avec le courrier qui te porte la *Revue des Deux-Mondes*. Il y a dans cette *Revue* un petit récit de M. Mérimée qui m'a fait souvenir d'une grande course que nous avons faite au cap Misène le 1er janvier 1840, et où l'on a agité toutes les questions de la philosophie à propos d'une petite nouvelle de madame Sand. Aujourd'hui, on ne dispute plus guère, et les harpes suspendues languissent tout à fait détendues. Quoi qu'il en soit de ce petit conte de M. Mérimée (lequel conte ne me frappe pas tant que *Colomba*), tou-

jours est-il que M. Mérimée est de l'Académie française. C'est toute une campagne que cette élection de M. Sainte-Beuve et de M. Mérimée. D'abord, tous deux avaient passionnément envie d'y entrer et en convenaient de fort bonne grâce; même M. Mérimée avait tiré le sort dans Homère, ouvrant le livre au hasard et prenant le premier vers de la page comme un présage sur son élection. A présent qu'il est élu, tous les vers prennent un sens parfaitement clair en faveur de sa nomination. M. Sainte-Beuve séchait sur pied, et il eût fallu être bien méchant pour ne pas lui donner sa voix. Ces méchants se sont rencontrés en assez grand nombre, quoique, heureusement, en minorité. Ceux qui savent que la colère des rois est comme celle du lion, ont voté pour M. Vatout, M. Mignet a d'abord été pour M. de Vigny contre M. Sainte-Beuve. Je ne sais où il a été chercher son admiration pour cet auteur poudré, frisé et musqué d'*Éloa*. Il entrera néanmoins à la première vacance, ce chantre d'*Éloa*. Pour M. Molé, il a été parfaitement bien pour les bons choix et n'a pas bronché devant la colère du roi.

Quantum mutatus ab illo
Hectore.

Nous aurons donc six beaux discours d'ici à six

semaines. M. Saint-Marc Girardin travaille à force à la gloire de M. ***, qui ne l'aide guère, le pauvre homme ! On dirait qu'il est encore vivant. Ces trois dernières élections de l'Académie française déplaisent mortellement au parti qui, dans l'Institut, s'intitule le parti des hommes de lettres, par opposition à ce qu'ils nomment le parti politique. Ils prévoient que, dans un avenir prochain, on ne verra plus dans l'Académie que des hommes connus ailleurs par leurs travaux. Enfin, on ne sera plus chez soi ; on ne pourra plus se lire de petits vers au coin du feu. M. Dupaty, M. Étienne, M. Scribe sont douloureusement affectés. Ah ! il va falloir que M. Sainte-Beuve se mette sur son beau style dans son discours. Il faudra qu'il taille ses diamants selon les règles du clivage, et qu'il coupe de droit fil les cheveux qu'il coupera en quatre ; mais, qu'il écrive plus ou moins naturellement, il n'en a pas moins beaucoup d'esprit, et il est très-heureux d'être nommé ! Je comprends le plaisir qu'on peut trouver à s'appeler *membre de l'Institut*. En vieillissant, on se rabat sur les lieux communs de ce monde, et l'on retombe sous le *consensus omnium*. Au fond, comme la grande estime qu'on fait de soi-même en commençant de vivre s'affaiblit progressivement, il est simple qu'on finisse par s'en rap-

porter plus volontiers aux autres. Je demande donc instamment toutes les dignités et toutes les distinctions de cette terre, et si tu peux me les envoyer par le prochain courrier, tu me feras grand plaisir. J'ai dit adieu à l'espérance, et je demande des titres, des fauteuils dans les académies. N'est-ce pas là la forme de la mélancolie et du découragement aujourd'hui? *Un asile d'un jour, pour attendre la mort*, c'est-à-dire une place à l'Académie française, et la Chambre des députés, et le conseil d'État.

M. d'Estourmel, non pas M. Alexandre, mais M. Joseph d'Estourmel, vient de publier le journal de son voyage en Orient. Avec ma rage de voyages (de voyages qu'on lit au coin du feu, s'entend), je me suis jeté sur ces deux volumes à peu près in-4°, ornés d'une immense quantité de dessins qui doivent être ressemblants, car ils ne sont pas des plus beaux. Le texte n'a rien du faste oriental qu'on peut trouver chez Babin, le marchand de costumes, ou chez M. de Lamartine. Il raconte simplement et ne redit pas ce qu'on a redit cent fois. Il est plein de petites anecdotes comiques et dites avec esprit. Ainsi, à Corfou, il propose à un certain Démétrius, qu'il a pris pour le guider à travers l'Orient, et qu'il croit très-pieux parce qu'il s'est donné

pour le fils d'un papa grec : « Je lui proposai *d'aller à la messe, mais il me répondit qu'il la connaissait.* »

Louise est toute fière d'avoir reçu récemment une lettre de toi. Elle se désolait, hier, de ne pas jouer, suivant son idéal, le rôle de *Victorine.* Je l'ai trouvée toute rêveuse au coin de son feu et dans les transes d'une répétition qui se préparait pour le soir. Il n'était encore que cinq heures. Othenin est arrivé de la Chambre, et, sans mot dire, il a sonné, a fait signe à un domestique de repousser son bureau au fond de la bibliothèque. On a rangé les chaises, et, comme un homme accoutumé à ne faire que cela, il s'est mis en scène, sa femme a tiré son mouchoir de poche, a pleuré comme pleure Victorine, et moi qui comptais avoir des nouvelles de la Chambre des députés, j'ai appris que le fils du philosophe sans le savoir allait se battre en duel. Ne reviendras-tu point pour assister, vers le mois de juin, à la première représentation qui aura lieu dans la grange de Saint-Presles, près Gurcy?

Ah! ce sont les traits généraux et communs qui te frappent dans les choses! Tu prends la bonne part, et tu nommes cela un défaut, pour qu'on te la laisse sans contestation. Monsieur est

comme un beau jeune homme de la Grèce héroïque traversant les pays barbares. C'est le même principe qui fait que Louise se contente du pauvre petit rôle de Victorine dans la pièce en répétition, et elle le joue parfaitement, quoi qu'elle en dise.

Pour M. Mérimée, il n'a encore publié qu'*Arsène Guillot*. Il doit donner prochainement deux volumes qui iront de la guerre sociale à la conspiration de Catilina, je veux dire jusqu'à la défaite de Catilina. Ce serait le cas de faire une petite nouvelle sur Catilina et quelque belle dame romaine. Le temps y prête; tout le monde avait ces jours-ci des passions académiques. La cuisinière de M. Mérimée (de l'âge de madame Blanchard, entendez-vous) a fondu en larmes en entendant qu'il était élu.

Bonjour, mon cher ami, je te croyais revenu d'Aranjuez.

V.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, 1er avril 1844.

Un vrai 1er avril. Un joli soleil, un air doux, un gros rhume, et le marronnier qui va demain ouvrir ses boutons, et ta lettre qui arrive tôt, depuis qu'elle part tard. Tu viens donc de passer des jours de fête, c'est-à-dire des jours de tribulation, comme dit l'Ecclésiaste, qui dit très-bien. Ces journées passées avec l'uniforme jusqu'au cou, comme tu dis, ne laissent pas un bien agréable souvenir; c'est d'eux qu'on peut dire qu'ils passent lentement et sont vite oubliés; sauf que dans vingt ou trente ans d'ici, à propos de quelque révolution d'Espagne, tu seras bien venu à raconter avec détail à tes petits enfants que la reine d'Espagne étant allée au devant de sa mère à Aranjuez, etc. Enfin, *et olim meminisse juvabit*. La Providence s'est arrangée pour que plus tard nous prenions plaisir à nous rappeler tout ce qui a été ennuyeux ou pénible dans le présent. Dans un récit, on est bien aise d'avoir couru des dangers dont il n'est pas probable que nous pussions nous tirer; bien aise d'avoir eu

une maladie mortelle pour tout autre ; bien aise d'avoir été en prison sans feu, sans lumière, sans pain et sans livres (je remarque que, sans lumière, les livres importent peu) ; enfin, bien aise d'avoir souffert, et quiconque nous contesterait la moindre aggravation de souffrances serait mal venu. Il y a quelque chose de singulier caché au fond de cette disposition, et si M. Garnier ou M. Damiron ne font bientôt un traité sur ce point, je le ferai moi-même ; peut-être qu'après il me sera doux de me souvenir que mon traité a fait bâiller universellement, *et olim meminisse juvabit!* Ce demi-vers devrait être aussi célèbre que le *non ignara mali*, mais *habent sua fata versiculi.* Quant à l'Italie, vous avez tort de comparer le souvenir qu'elle vous laisse à un vieil habit qu'on retrouve tout joli parce qu'il a longtemps dormi dans une armoire. Vous la trouvez belle aujourd'hui parce que les lignes du cap Misène, de Sorrente, de Pouzzoles étaient alors tout obscurcies par l'immense désir que vous aviez d'être licencié en droit un an plus tôt. A présent que ces nuages qui vous cachaient l'horizon sont passés, cette terre vous apparaît dans sa sérénité. Il suffit de la cheminée de la cuisine pour cacher les plus beaux paysages.

VI.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, lundi 3 juin 1844.

Enfin te voilà revenu en Espagne après avoir revu un petit bout de la belle robe verte de la France. Il n'est pas certain que tu aies bien fait, s'il est vrai, comme le disait une belle dame, qu'il ne faut jamais quitter son mari parce que cela fait trop de peine de le revoir. M. Mercier a dîné ici hier. Il a entendu parler exclusivement du *Philosophe sans le savoir* et du *Misanthrope,* sans paraître s'ennuyer de cette conversation un peu ésotérique. Ton père a causé d'Espagne avec lui, et pas seulement sur le mode interrogatif dont il ne faut pas abuser avec ceux à qui l'on ne veut pas faire de peine. M. Rossi a bien dormi un peu, mais avec un demi-sourire aimable...

Si tu as couru la poste ces jours-ci, tu dois trouver que l'on voyage aussi joliment dans les Chambres. On a parlé de tout l'univers. C'est bien le cas aujourd'hui d'appeler *géographes* les gens ennuyeux. M. Thiers a croisé deux jours devant Montevideo ; il a tiré avec un emporte-

ment extraordinaire tous les canons de sa frégate. M. Guizot est venu dessus comme un grand vaisseau à voiles, et il a éteint le feu et coulé le bâtiment ennemi avec une précision de manœuvre remarquable. Cela ne veut pas dire que je trouve si simple l'abandon qu'on fait de tous ces pauvres diables de Français turbulents et guerriers qui font le sabbat à Montevideo. J'ai idée que nous respectons un peu trop le droit des gens avec ces gouvernements à moitié sauvages. Il est peut-être nécessaire de les battre de temps en temps pour les accoutumer au respect. Il est vrai que M. Mercier dit que quand on les a bien battus, ils tiennent comme une victoire qu'on cesse de les battre, et qu'ils n'en prennent que plus d'insolence; auquel cas il n'y a certainement pas de remède. Il n'y aura plus de grande politique, c'est-à-dire plus de bavardage dans cette session. On va faire des chemins de fer et enfin la cuisine du pays, car ce n'est pas tout de parler et il faut finir par dîner...

Je vois dans la cour de madame d'Haussonville des voitures qui font penser à l'attirail du *Roman comique*. Il part tous les jours des barbes et des perruques par la diligence. J'ai vu deux répétitions par le trou de la serrure. On joue vraiment bien. Ces répétitions ont été faites devant M. le

préfet de police qui a pleuré, s'il vous plaît, au *Philosophe sans le savoir*. On ne saurait être plus en règle avec le gouvernement que n'est cette troupe. Il s'était donc glissé quelques spectateurs à ces répétitions de vendredi et de samedi. Le succès a été complet. On peut donner dès à présent un ordre de début à M. de Rémusat; c'est un grand acteur. Pendant qu'il joue la comédie, je lis ses dissertations sur la Trinité et sur la querelle entre Abélard et saint Bernard. On ne se douterait pas que c'est la même personne. Ces mémoires ne sont point agressifs. Il s'est fait théologien; il examine les moindres nuances avec le sérieux et aussi la sincérité d'un docteur de Sorbonne. Il n'y a point d'arrière-pensée; ce pourrait être un livre d'édification. T'ai-je dit que je m'étais repris de passion pour les lettres de Cicéron? L'occasion est que j'en ai trouvé une édition *variorum* d'une grande propreté qui ne m'a coûté que seize francs. Moyennant seize francs, je me suis lancé en Italie à la fin de cette pauvre République romaine. Je me plais extrêment dans ce monde-là, mais je ne puis comprendre ceux qui disent, après une lecture rapide dans une traduction, que ces lettres de Cicéron sont plus intéressantes que les lettres de madame de Sévigné. C'est bon pour montrer

qu'on s'intéresse aux grandes choses et à la grande politique. Il y a tant de poussière là-dessus, que, si on ne regarde longtemps, si on ne frotte avec soin chaque pan de muraille, tout est gris, triste et indistinct. Seulement, peu à peu, on retrouve le dessin primitif, on voit la couleur des arabesques des maisons de campagne, les arbres tombés se relèvent autour des bâtiments; on retrouve Formies et Tusculum et la bibliothèque un peu sombre où Cicéron travaillait; les courriers apportent des nouvelles de la guerre d'Afrique; on reconnaît la grande figure un peu composée de Cn. Pompée; on entend le bruit de l'escorte de César qui revient comme un épervier au milieu d'une nuée de petits oiseaux qui s'enfuient; on croit voir passer Tullie, jeune, grande, et belle, et savante; et Terentia, avec son air grognon. Rien de tout cela ne se montre à la première lecture; il ne faut pas tant de peine à suivre madame de Sévigné à Livry, ni Racine dans son petit ménage.

VII.

AU MÊME.

Gurcy, jeudi 13 juin 1844.

Lundi, qui est mon jour d'écriture, nous sommes partis de Paris à neuf heures du matin et nous avons couru la poste et, le soir, grand spectacle. Ton père n'a passé ici juste que le temps de voir le *Misanthrope* et les *Caprices de Marianne* et de s'en retourner de nuit afin d'arriver mardi de bonne heure pour la commission de la loi sur les colonies. Il a emmené M. de Sahune, que la voix publique et aussi les voies publiques réclamaient impérieusement, car il fallait voter pour le chemin de fer de Strasbourg et la nomination de rapporteur dépendait de sa voix ; je pourrais dire *de la sienne*, si j'étais de l'Académie française. Toujours est-il que le pauvre garçon est parti tout incertain de savoir s'il reviendrait pour jouer le *Vicomte de Jodelet* et après avoir joué très-bien dans les *Caprices de Marianne* le rôle de *Tibia*, où il est à mourir de rire. M. de Bourgoing me dit qu'il t'écrit dans le plus grand détail toute la pompe de ces lieux et toutes ses observations sur le jeu de chaque acteur dans la représentation

de lundi dernier. Il s'acquittera mieux que moi de ce fragment d'histoire de la Comédie-Française, d'abord parce qu'il peut montrer le derrière des coulisses. S'il ne te dit rien de lui-même, je lui dois rendre justice, et il a bien joué son petit rôle de Basque ; on avait beaucoup prétendu qu'il ne savait pas ce rôle, mais ce sont de mauvaises plaisanteries des Gaussin et des Clairon de l'endroit qui ont de grands airs avec *les utilités*. As-tu lu ces *Caprices de Marianne?* Ce n'est pas une pièce bien raisonnable, et j'aurais cru que cela tomberait tout à plat et que, de plus, les faibles seraient extrêmement scandalisés de l'étrange témérité du langage; mais non. Madame Foy a une charmante figure, un peu tragique, et rien de ce qu'elle dit ne peut être pris en mauvais sens. M. de Rémusat a mêlé un peu de philosophie platonicienne à l'épicuréisme dévergondé de son personnage, et tout a bien tourné. J'espère que les journaux voudront bien ne pas disserter sur ces amusements de Gurcy. Ta sœur a été charmante dans son rôle de Célimène. Tout ce peuple d'acteurs vit paisiblement, dans la meilleure intelligence et sans rivalité d'amour-propre. Cela est bien rare dans des gens de cette classe; mais, pour le moment, ils sont très-inquiets, et, pendant que je t'écris, j'entends dans

toutes les chambres un bruit comme celui que font les abeilles quand on a jeté de la poussière dans leur ruche. Il vient d'arriver une lettre de Sahune annonçant que la commission dont il fait partie n'aura probablement pas nommé son rapporteur avant vendredi; or, vendredi, c'est le grand jour. Point de *Vicomte de Jodelet,* partant plus de joie. Comment faire? Les gens de Paris et de Provins, et de Donnemarie, et ceux qui habitent vers les forêts de Bois-Boudrant, et ceux qui habitent Sigy, bâti au bord des eaux, et ceux qui habitent Chamarande, couvert d'ormes touffus, tout ce beau monde n'en viendra pas moins. Ils ne se doutent point qu'il n'y a pas de *Vicomte de Jodelet* à l'heure qu'il est. On verra arriver dans des tourbillons de poussière les voitures de M. Casimir Périer, du duc de Valençay, de M. Greffulhe, de M. de Talaru et point de Sahune, c'est-à-dire encore point de Jodelet. On va essayer de faire un vicomte de Louis de Sainte-Aulaire; il s'y prête de bonne grâce, mais ces rôles ne s'improvisent pas en vingt-quatre heures; enfin, c'est une scène de désespoir. Je prodigue autour de moi les consolations de l'amitié, mais tout cela ne ressuscite pas le *Vicomte de Jodelet.* Le gouvernement représentatif est odieux. Il crée des devoirs factices qui empêchent de s'acquitter

des devoirs véritables, et tout cela pour le plaisir de représenter l'arrondissement d'Uxelles. Qu'importe-t-il à un homme à la fin de sa vie d'avoir été député d'Uxelles ?

Enfin, on te dira par un autre courrier comment auront fini ces grandes scènes... M. de Rémusat est ici particulièrement bon enfant. Tout l'amuse ; il est toujours prêt à aller, à rester, et cela avec entrain. Nous parlons un peu du temps et des espaces dans l'intervalle des répétitions. Je vois avec chagrin que la notion de temps s'est affaiblie dans son esprit, et il tournerait volontiers à croire que là où il n'y aurait rien, le temps perdrait ses droits à l'existence. Je n'ai jamais vu que les gens qui méprisaient l'idée du temps tournassent bien.

Adieu, mon cher ami ; je t'écris sur une table si basse, dans une petite mansarde si étroite, que j'ai la main tout engourdie, et que j'étouffe un peu. Il faut souffrir pour voir la comédie.

VIII.

AU MÊME.

Gurcy, 19 juin 1844.

Mon cher enfant, tu n'as pas dû t'attendre à une grande exactitude ces jours-ci. On a vécu toute la semaine dernière à l'imitation du *Roman comique*. Tous ces chants ont cessé. Je ne me doutais pas que l'on pût éprouver un peu d'ennui de n'entendre plus le bruit des coulisses. J'avais, en vérité, pris quelque goût à ce train : voir beaucoup de monde et ce monde en l'air tout le jour; parler sans suite, rire de rien, souper à minuit, se coucher à deux heures du matin, tout cela a son agrément. Enfin, l'inondation est finie, l'eau est rentrée dans son lit et la vie court sans bruit à l'ombre des bois. Tous les gens qui étaient ici ont été parfaitement aimables. Il n'y a pas eu, au moins que je sache, une piqûre d'amour-propre; pas le plus petit nuage. M. de Rémusat a charmé tout le monde par l'entrain de son esprit. M. de Bourgoing t'aura dit tout le détail de la campagne. Il n'avait pas l'air d'y prendre un grand plaisir, mais sans une nuance de mauvaise humeur. Étienne était plus en train, mais tous

deux très-aimables, chacun à sa manière. M. Raulin m'écrit que la *Presse* a fait un feuilleton sur le ton du ravissement. L'enthousiasme vaut encore mieux que la critique, mais rien vaudrait mieux que l'enthousiasme d'un feuilleton. Il y aura bien encore quelques éclaboussures d'éloges dans un journal ou dans un autre d'ici à quinze jours, et puis ce sera tout, et le feu d'artifice rentrera dans l'obscurité. Ç'a été en tout un petit plaisir bien conduit et qui n'a pas rapporté de chagrin; c'est tout ce qu'on peut demander... Que d'explications sur cette comédie de Gurcy! Si tu retrouves ma lettre dans dix ans et que tu la relises comme on fait un vieux journal, tu n'y comprendras plus rien et peut-être même que tu n'y comprends déjà pas grand'chose. Pendant que j'écrivais ceci, on m'apporte le feuilleton de la *Presse* sur la société dramatique. Il est bienveillant... On y dit qu'au grand étonnement, à la grande stupéfaction de tout le monde, il s'est trouvé que, dans cette société doctrinaire, il y avait de l'esprit, de la bonne grâce et de la politesse. Voilà ce qu'on fait quand on veut louer les gens avec délicatesse : « *On m'avait dit que vous n'étiez qu'une bête, mais je vois qu'il n'en est rien.* »

On a beau dire ce qu'on voudra des mœurs des

comédiens, ce sont de braves gens. Bonjour, mon cher ami.

IX.

A M. RAULIN.

Gurcy, 21 juin 1841.

Vous en prenez tout à votre aise. Vous remplissez paisiblement vos devoirs de famille, tandis que les autres suent sang et eau pour s'amuser. Écrivez-moi donc. Je comprends la mélancolie qui vous prend en rompant avec tout le passé de Reims. Avez-vous jamais vu une maison démolie quand les gros murs sont encore debout? Il n'y a rien de plus triste au monde. On voit sur ces murs tout le dessin de la maison; des lambeaux de tapisserie marquent la place des chambres; on reconnaît les détours que suivait l'escalier et la route de la fumée dans le foyer à présent renversé. Le vent passe et repasse dans cet espace vide; bientôt la pluie effacera ces dernières marques de la vie, et vous n'y reconnaîtrez plus votre lieu, comme dit l'Écriture. Ainsi s'envolent les familles. C'est encore bien heureux quand on va faire son nid ailleurs. J'espère bien, mon cher ami, que cette transplantation sera

heureuse. Le monde va si singulièrement, les effets ont si peu de rapport avec les causes, qu'il ne faut pas trop toucher à rien, et qu'il est prudent de laisser faire de peur de se sentir responsable. A propos, j'aurais bien dû laisser aller la comédie et ne pas souffler. On prétend que j'ai mal soufflé. Non pas si mal que bien d'autres, mais pas trop bien non plus. On prétend que je passais mon temps à regarder les actrices, au lieu de suivre sur mon livre. C'est qu'en effet le métier de souffleur serait trop ennuyeux s'il fallait souffler. Quoi qu'il en soit, on ne m'a pas dit trop d'injures, et je me suis assez amusé ce jour-là. On a peur, de loin, du bruit et du mouvement ; de près, on s'en trouve assez bien. Au milieu de vingt personnes, on est obligé à peu de chose et on se sent libre comme l'air. J'espère que vous aurez relu les *Caprices de Marianne* et admiré la belle scène de *Tibia* et de *Claudio*. Il y a seulement un petit nombre de choses sensées qui soient supérieures à cette profonde sottise. Je dis profonde dans tous les sens. La moitié du genre humain ne parle ni ne raisonne mieux que Claudio et Tibia ; les uns, comme Tibia, n'enchaînent les idées que par les mots ; les autres, ainsi que Claudio, ne voient partout que la pensée qui les domine et ne répondent jamais

qu'à cette pensée, quoi qu'on leur dise. Ainsi, vous avez fait les honneurs de Saint-Cyr aux membres du conseil municipal ? Votre conseiller démocrate m'a en effet tout l'air d'un bien brave homme. A moins d'un esprit supérieur, les gens qui ont des principes et qui désirent s'y conformer ont toujours la mine un peu bête à la première vue ; ils sont attelés à de gros canons qu'on ne fait point tourner en un clin d'œil. Les hommes qui ne se soucient que d'eux-mêmes ont des mouvements tout autrement lestes, et, comme disent les gens du peuple : *Quand on n'a que soi, on n'a pas d'embarras ;* mais un pauvre diable qui cherche la vérité peut paraître un peu emprunté. Je ne veux pas dire par là que tous les animaux d'une allure pesante recherchent la vérité ; il y a même des bœufs vicieux, soit dit sans offenser la moitié des conservateurs et la moitié des bêtes qui hurlent contre la philosophie dans le présent âge.

Quelque chose de charmant, dans la *Revue des Deux-Mondes,* c'est l'article de M. Ampère sur la Grèce. Il m'a dérobé les trois quarts de mon sujet sur la manière de peindre la nature, mais c'est bien fait, et je n'aurais pas si bien dit que lui. On croit, en le lisant, entendre chanter les cigales dans la vallée de Lacédémone et voir

rouler les flots d'argent de tous les beaux fleuves de la Grèce. Il fait chaud aujourd'hui, l'air est assez léger, et, en posant le livre d'Ampère, je fus tout étonné de ne pas voir par ma fenêtre Salamine se bercer dans les eaux. Au lieu de Salamine, c'était la petite île où barbottent les canards et le cygne de la maison; enfin, consolons-nous. Si nous n'étions pas du Nord, peut-être que nous ne sentirions pas si vivement cet Orient; il ne nous donnerait tout au plus que l'instinct confus de la patrie, lequel ne donne pas beaucoup à l'analyse. Albêrt m'écrit qu'il est à peu près tout le jour sur l'abîme, j'entends par là sur la rade. Il déjeune à bord d'un vaisseau anglais; il dîne sur un vaisseau français. Il a pris goût aux gens qui commandent aux tempêtes, quand les tempêtes ne leur commandent pas. Il aura l'air d'un personnage de *Peregrine Pickle* à son retour. Peut-être ne savez-vous pas ce que c'est que *Peregrine Pickle?* Tant mieux; vous m'en estimerez davantage.

Avez-vous lu le *Secret de Javotte?* C'est une petite nouvelle de M. de Musset qui ne vaut pas *Frédéric et Bernerette*. Si je connaissais cet homme, que je lui donnerais de bons conseils et comme je l'obligerais à marcher dans le sens de son talent! C'est pourtant un précepte bien facile à

suivre que de marcher dans la direction qui fait le plus de plaisir et où on a le plus de facilité. Mais l'homme ne se sent vivre que quand il se contrarie. Les uns font la roue et se donnent la discipline *ad majorem Dei gloriam.* Les autres veulent chanter dès qu'ils ne se sentent pas de voix. Vous pouvez me dire que c'est que l'homme aspire à tout, étant né pour l'infini, et qu'il veut naturellement de tout ce qu'il n'a pas.

X.

A M. A. DE BROGLIE.

Gurcy, 1er juillet 1844.

Ici nous menons une vie fort paisible et que je trouve agréable. De lectures, je n'en fais guère de nouvelles. Te voilà donc retourné à lord Byron après avoir vainement essayé d'admirer Calderon et Lope de Vega. J'ai toujours eu, en lisant le peu de littérature espagnole à ma portée, un sentiment analogue à ce que tu éprouves. Je l'avais attribué à l'effet des traductions; je comptais qu'en vivant dans le pays on voyait prendre à cette littérature une signification toute nouvelle. Je n'aimais pas le Dante à la folie avant

d'avoir vu l'Italie ; j'y retrouve à présent comme l'écho de tous les bruits que j'ai entendus en Italie. A la vérité, quand on ne prend pas goût à un pays, ce qui le rappelle n'en devient pas plus aimable pour cela. Au bout du compte, nous sommes du Nord, et peut-être que l'Orient et le Midi, que nous aimons, est ce qui a passé par les imaginations du Nord. Il nous faut des lunettes bleues pour regarder ce soleil. Peut-être est-ce un tour de passe-passe de la critique moderne qui nous a fait croire que nous trouvions charmantes ces mœurs qui ne sont pas nos mœurs, et charmants ces goûts qui ne sont pas nos goûts; mais, après tout, nous entendrons toujours mieux Shakespeare que Calderon et mieux Montaigne et Molière que Shakespeare. Ce que nous admirons très-légitimement dans les grandes littératures du Midi, ce sont les belles esquisses de l'homme et du monde; ils ont fait cela plus harmonieusement et plus hardiment que nous, aussi vrai que le marbre de Paros est plus propre à faire une Vénus de Milo que ne serait le grès ou le moellon des Gaules ; mais ce je ne sais quoi *d'imparfait* par où je suis moi et non pas un Espagnol, je ne peux pas le retrouver ailleurs que dans les écrivains de ma race. Aussi je prends la liberté de douter que nous enten-

dions plus du quart d'Aristophane ; et quand une littérature est toujours restée plus ou moins barbare, qu'elle n'a point l'instinct de ce pur idéal qu'on avait à Rome, à Florence, en Grèce, il ne reste que les traits individuels de gens avec qui je n'ai point de sympathie, et il n'y a au monde que le plaisir de l'inconnu qui puisse me dédommager de la peine de l'étudier. Je soumettrai cette classification des littératures à M. de Viel-Castel qui, s'il était violent, me jetterait ses deux volumes du théâtre espagnol à la tête. En somme, il n'y a que deux choses qui nous plaisent réellement, ou l'idéal, ou notre ressemblance. Car pour la ressemblance des gens que nous n'avons point vus, qu'est-ce que cela nous fait ? Te souvient-il de tous ces portraits de famille d'un aubergiste qui nous faisaient tant rire à Auxerre dans la salle où l'on dînait ? C'est l'image des littératures étrangères qui n'ont pas cherché la beauté qui dure et qui ne peignent que la beauté qui passe, leur beauté à elles. Je vais dire comme M. Cousin : J'ai honte de moi à faire de pareilles dissertations, et tu vas me répondre, par le prochain courrier : « On sait cela, monsieur. »

XI.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Paris, 6 septembre 1844.

Mon cher ami, je vous écris seulement un petit mot pour vous dire encore adieu sur le rivage à tous les deux. M. de Sahune vous porte toutes les nouvelles de Paris, et je crois qu'il n'y en a qu'une, mais elle vaut la peine d'être racontée. L'affaire d'Angleterre s'arrangera vraisemblablement. Je crois qu'on désavouera M. d'Aubigny sans le révoquer et qu'on donnera à M. Pritchard quelque indemnité pour les pertes qu'il a éprouvées par suite de la manière trop vive dont on l'a expulsé de la nouvelle Cythère. A ces conditions, ou approchant, nous renonçons à entrer dans la Tamise et à brûler les Docks, et à détruire la nouvelle Carthage. Les Anglais, de leur côté, ajourneront le moment où ils établiront un vice-roi aux Tuileries. Nous allons vivre quelques mois dans une parfaite concorde. On n'en dit pas moins que l'opinion publique en Angleterre est tout à fait tournée contre nous, mais enfin, pourvu qu'on n'apprenne pas, un jour ou l'autre, que, sur un point quelconque du globe, les vais-

seaux des deux nations ne se sont pas tiré des coups de canon dans un moment de vivacité, vous avez l'espoir de ne pas être conduits prisonniers dans quelque joli port de l'Angleterre.

Vous m'avez un peu serré le cœur quand je vous ai vus emballés avec ce gros homme au gilet de taffetas bleu de ciel. Louise avait l'air d'une gazelle en diligence avec un éléphant. J'aurais voulu voir commencer votre conversation. L'éléphant ne doit pas être très-lettré. Il a mis un empressement peu poli à s'emparer de la meilleure place. C'est drôle que ce soit là la moyenne de l'humanité. Lucain a bien raison de dire quelque part : *Humanum paucis vivit genus.* Voilà du latin; dans huit jours vous ne parlerez plus et n'entendrez plus que la langue d'Hésiode et de Pindare. Je suis sûr que votre compagnon de voyage n'a pas pu s'imaginer qu'il y eût des gens assez bêtes pour aller voir bien loin l'endroit où les Spartiates faisaient fouetter leurs enfants, auprès de l'autel de Diane; encore, si c'était pour faire le commerce de raisins de Corinthe ou pour exploiter les mines de Laurium, à la bonne heure. Après tout, peut-être que cet homme, avec ses airs de manant, était fort aimable et fort instruit. Peut-être

qu'il vous suit pour aller reconnaître les ruines de Platée.

Adieu, mon cher ami, dites bien des compliments à M. Piscatory. J'ai toujours ma chienne de fièvre, sans quoi je serais avec vous.

XII.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, dimanche 11 septembre 1844.

Vous êtes bien bonne, madame, de m'écrire encore, et vous n'aviez pas besoin de m'expliquer, pour que j'en fusse touché, la magnanimité de votre procédé. Je ne désespère pas du tout d'aller vous présenter un de ces jours tous mes remercîments, quoique je me sente très-peu de force pour faire un aussi grand voyage. Si vous dites que l'ennui fait sortir le loup du bois, je dis, de mon côté, que la maladie fait rentrer le loup dans le bois. Ce n'est pas le moyen que les loups malades rencontrent les loups ennuyés.

Vous lisez donc Hamilton? Il est certain que M. Pierre Leroux ne ressemble pas au chevalier de Grammont, ni ses écrits aux écrits d'Hamil-

ton. M. Sauzet n'a pas non plus, je l'avoue, la forme de ces papillons qui volaient dans l'air léger et un peu méphitique de la cour de Charles II. Quel désordre si un homme si grave se mettait littéralement à voltiger dans un salon un peu étroit, ou même aux Tuileries un jour de grande réception! Quelle éclipse de lumière quand il viendrait à passer devant les bougies! Mais, je ne veux pas plaisanter de la magistrature. Pendant que vous lisez Hamilton, je viens de relire un roman de M. Spach qui a pour titre le *Nouveau Candide*. C'est une peinture de la vie de Rome dans les classes moyennes, un étudiant allemand dans une famille romaine qui lui a loué un appartement. Tout l'intérieur est bien peint, mais les passions n'y sont que de l'eau bouillante, sans nuance. C'est dommage de n'avoir pas, pendant qu'il était en train, fait un joli tableau de ces mœurs dont les voyageurs ne s'occupent pas. On aimerait beaucoup à savoir comment on vit simplement et bourgeoisement au milieu de ces ruines qu'on vient regarder de si loin sans penser presque jamais aux vivants. Si vous passiez quelques années à Rome, je vous recommanderais un tel sujet d'études. Pour tout le monde, le Tibre, les ruines du Colisée, les monts de la Sabine, ne sont pas le Tibre et le pays des Sabins

que nous voyons. Ils sont plus poétiques et moins poétiques à la fois. Une jeune fille de la bourgeoisie a son confesseur qui loge derrière Saint-Pierre, et, en passant, elle ne songe ni au dôme de Michel-Ange, ni à l'obélisque égyptien, ni aux statues de Bernini, ni aux lions de Canova, mais tout cela se mêle confusément à sa vie réelle. C'est une petite fleur brillante sur les murs d'un grand monument. C'est le soleil de Rome qui lui a donné son éclat, mais elle n'en sait rien. Une vieille Anglaise déclame en passant sur les horizons romains, sur les catacombes, sur les pins de la villa Pamphili, et, pendant que la vieille Anglaise reste laide et pâle et déclamatoire, la petite bourgeoise romaine, qui n'a jamais été si savante, grandit et devient belle sans penser aux Tarquins, aux Gracques, aux murailles d'Aurélien.

M. de Langsdorff ne tardera pas à se mettre en mer. Quoique j'aime la nature, je n'aimerais pas à aller dans les pays barbares de l'Amérique. Je préférerais voir *Nuremberg* ou *Kænigsberg*, qui sont sous un ciel gris, à toutes ces forêts vierges sous les tropiques, qui n'ont jamais été regardées que par des marchands de bois. Je suis comme ma vieille Anglaise de tout à l'heure, j'aime à déclamer sur les temps passés, mais si je pouvais avoir aujourd'hui dix-huit ans et être né à Rome,

même dans la *via Babuina,* je renoncerais pour cela à toutes les déclamations présentes et futures. Mais n'a pas dix-huit ans qui veut, et si jamais je les rattrappe, je ne les lâche plus.

XIII.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Coppet, lundi 16 septembre 1844.

En arrivant ici samedi matin, j'ai trouvé la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de Marseille. J'espère que vous aurez moins d'orages sur mer que sur terre. J'espère qu'il n'est point question de se faire arracher une dent à chaque étape. Il faut tâcher de vous mettre bien avec Tracassin. Tâchez de négocier avec lui pour n'avoir pas trop le mal de mer. Après tout, le mal de mer passe et le souvenir des voyages reste. Envoyez-nous tout le récit de vos excursions. Si vous déclamez un peu, on ne se moquera pas de vous. La déclamation est le résultat naturel de la petite fièvre que donne aux âmes bien nées la vue des grandes choses. Pour nous, nous avons eu, pendant quelques jours, la petite fièvre que donne aux âmes des conservateurs la vue d'un danger

possible, mais nous nous moquons bien du péril depuis qu'il est passé. Comment cheminez-vous sans domestique? On dit que vous laisserez tous vos vêtements par les chemins. Nous nous amusons ici à parodier les paroles de Sylla : « *J'ai encore le javelot que je portais à Orchomènes et le bouclier, etc.* » Nous prétendons que vous en serez réduit à dire : « N'ai-je pas encore sur moi la chemise que je portais à Orchomènes et les bas que j'avais sur les murailles d'Athènes. » Je renoncerais bien volontiers à toutes mes chemises pour avoir vu Athènes et Orchomènes. Presque tout le monde a des chemises, presque personne n'a vu Athènes.

Nous voilà en Suisse avec Raulin. La Suisse est belle par l'automne, mais point animée. Cela est étendu, paisible, riche comme la conversation de ***, mais sans les coups de soleil qu'on voit vers le soir sur les montagnes autour de Naples, à plus forte raison du côté d'Athènes. Nous avons vu en passant le val de Suzon et vous verrez la plaine de Troie. Nous verrons M. le syndic et vous verrez M. et madame Piscatory. Vous êtes des gens heureux.

Adieu, mon cher ami. Je vais me coucher, quoiqu'il soit quatre heures du soir. J'ai la migraine. Je l'ai quand il fait froid et aussi quand il

fait chaud. Je vous serais un misérable compagnon de voyage.

XIV.

A M. RAULIN.

Gurcy, mercredi 27 septembre 1844.

Mon cher ami, je ne sais plus où nous en sommes. Écrivez-moi. On ne sait où vous prendre.

Avez-vous entendu le bruit de la révolution du côté des mers de Grèce? Les pauvres gens ont voulu avoir une constitution, voyant que leur roi absolu n'avait rien des avantages d'un roi absolu. Le roi a promis la constitution et voilà encore un gouvernement constitutionnel. Le Parthénon va voir cette petite cuisine administrative dont la fumée noircira un peu ses colonnes. Je ne me figure pas bien ces noms grecs sous cette forme : *M. Thémistocle, député du département du Céphise*, et puis des bureaux de tabac pour l'arrondissement de Marathon; les électeurs de Mantinée, de Leuctres, d'Argos, de Corinthe, c'est drôle. J'aimerais autant mettre une robe de mademoiselle Palmire sur les épaules de la *Vénus Victrix*. Mais on vit de bonne soupe et non de beau langage. Reste à savoir si la soupe consti-

tutionnelle est une bonne soupe. Nous avons cru pendant vingt ans que le bouillon était nourrissant, et trop nourrissant, et en regardant de près les chiens qu'on engraissait de cette gélatine, on a pu voir qu'ils maigrissaient à vue d'œil.

Vous avez à présent marié mademoiselle votre nièce. Vous auriez bien dû vous marier vous-même, mon cher ami. Vous seriez encore plus heureux que vous ne l'êtes en vous sentant secrétaire général. Vous auriez toutes sortes de petits chagrins, de petites inquiétudes, de petites querelles, de petits embarras. C'est là ce qui fait sentir la vie; mais de glisser avec Platon dans le pur éther, au bruit des sphères célestes, cela fait tourner la tête et voilà tout.

Bonjour. Je ne sais ni qui vous êtes, ni où vous êtes, ni ce que vous pensez, ni ce que vous faites, ni ce que vous lisez, ni si vous regardez encore les figures d'Orcagna, ou si vous avez avez passé définitivement à la terre, c'est-à-dire à Raphaël, à l'Armide du Tasse, à l'Angélique de l'Arioste, en un mot, si vous êtes, comme Nabuchodonosor, tombé du haut de vos grandes pensées pour errer avec les bêtes des champs. Je vous prie de m'orienter un peu.

XV.

A M. A. DE BROGLIE.

Coppet, 25 octobre 1844.

Mon cher ami, je suis d'une humeur massacrante et j'en ai quatre raisons, parce que, à dater de demain, je dîne quatre fois dehors sans interruption. Il n'y a pas de stoïcisme qui tienne à une pareille vexation.

Il paraît que M. Piscatory ne trouve pas ta sœur assez frappée de la beauté des montagnes pelées du Péloponèse et de l'Attique. En fait de beau, le laid ne pénètre que lentement dans l'âme; ce n'est pas l'affaire du premier coup d'œil, et il faut que l'esprit soit averti et qu'il soit docile. La moitié de notre esthétique moderne est une affaire de sympathie pour l'opinion d'autrui et les caractères souples sont ceux qui ont le meilleur goût. N'y a-t-il pas beaucoup de gens qui pensent et admirent comme les autres par crainte de leur déplaire? On n'a d'idées à soi que si l'on est sûr de plaire *quand même* ou bien encore quand on ne se soucie pas de déplaire. On ne s'affranchit guère que par le mépris pour les autres. Sur quelques points, le *consensus ge-*

neris humani prouve que les hommes ont un peu peur les uns des autres. M. Raulin et moi, sans nous mépriser, nous disputons tout le jour. Ne voilà-t-il pas qu'il me soutient hier, en présence de M. Vinet, qui abonde un peu dans son sens, qu'une des conditions du beau c'est l'utile ; l'utile, dans son sens le plus élevé, bien entendu ; sur cette déclaration de principes, j'ai senti mon sang bouillonner, lui qui ne bouillonne pas souvent, et je lui ai représenté que le beau était le beau, sans conditions à nous connues, et que, comme le bien, c'était ce après quoi on ne demande rien ; qu'après utile, on pouvait demander *utile à quoi?* mais qu'après beau et bien, on ne disait pas : *beau à quoi?* ni *bien à quoi?* Enfin, nous nous arrachâmes les cheveux sur l'idée de *beau*, ce qui ne l'éclaircira certainement pas, et cela peut tout au plus contribuer à en affaiblir l'image dans nos personnes. Ce qui est vraiment beau, c'est le voyage du roi en Angleterre. Nous ne nous lassons pas d'en lire l'histoire. Le dénoûment est un peu précipité, et j'aurais autant aimé que la reine Victoria n'allât point déjeuner à bord du *Gomer* quand le roi n'y était plus. *Præfulgebant Brutus et Cassius.* Ce sont des nuances subtiles, et elles ne sont de rien en histoire.

Je finis comme j'ai commencé, par l'image de ces dîners qui m'obsèdent, mais il faut manger ce qu'on ne peut empêcher.

Bonjour, bonjour, mon cher enfant. Tes lettres sont aimables; pourquoi en parles-tu si légèrement?

XVI.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 2 novembre 1844.

Voilà deux lettres, une de Syra, du 11, et l'autre de Constantinople, du 16, qui nous ont fait grand plaisir. On y voit que les fatigues de ce grand voyage n'ont pas altéré du tout la vivacité de votre esprit, et c'est un grand signe de santé que la vivacité d'esprit. Il m'arrive seulement de ne pouvoir juger par votre seconde lettre si vous avez vu ou non l'Asie Mineure. Je ne vois rien sur Smyrne ni sur sa *Rue des Roses,* ni sur le *Pont des Caravanes;* rien sur Pergame, rien sur Antioche. Qu'avez-vous donc fait de ces cinq jours entre le 11 et le 16, après m'avoir dit : « *Demain, nous serons en Asie Mineure?* » Toujours est-il que vous vivez jour et nuit dans l'admiration, et vous avez de quoi. Si, dans quelque mauvais gîte, une

ou deux piqûres par ci par là viennent vous rappeler hors du merveilleux, ce n'est que pour un moment. Vous n'en voyagez pas moins d'ordinaire dans la lumière, à travers les temps qui ne sont plus. Je suppose que vous vous souvenez rarement que vous êtes homme, et qui pis est, député. Hélas ! il vous faudra bientôt revoir la face prosaïque de vos électeurs. Il ne s'agira plus de regarder les débris de Sicyone et de Mycènes, ni de marcher à travers des bouquets de lentisques et d'orangers. Il vous faudra retourner dans les froids corridors des ministères et voir la froide figure de tous ces chefs de bureaux qui ne valent pas, probablement, le plus petit d'entre les Grecs. Peut-être que vous vous déciderez à ne plus revenir en France et à louer quelque jolie petite maison dans les Cyclades et à nous envoyer tous promener. Je ne vous en blâmerais pas, et, à votre place, si j'étais où vous êtes, je n'en reviendrais point. Peut-être bien que lady Stanhope était folle, mais ce n'est pas pour avoir préféré ses jardins en haut du Liban à la misérable vie de société qu'on mène en Europe. J'entends bien que votre plaisir, au retour, sera de raconter l'Orient, mais il vaudrait mieux y vivre et se faire raconter l'Europe. Vous auriez de moins le froid, le vent, la pluie et toute l'activité parfaite-

ment vaine qu'il faut se donner pour être du monde. Si je vous revois jamais, je vous estimerai un peu moins de n'avoir pas su prendre ce grand parti; je verrai qu'il vous reste ce fond de bon sens vulgaire dont on fait grand cas en Occident et qui me paraît moins raisonnable devant Dieu que le romanesque que je vous prêche.

Le ridicule de ce que je vous dis là, c'est que j'en pense quelque chose. Pour mon compte, j'aimerais mieux, incomparablement mieux, être maître d'école à Tinos, ou à Cos, ou dans tous les noms en *os*, qu'ambassadeur à Vienne. Vous pouvez en conclure que je suis un fou en *os*. Vous devez penser avec quelle reconnaissance j'ai su que vous m'aviez coupé un bâton de laurier rose dans le lit de l'Eurotas, qui était aussi *celui* de M. de Chateaubriand. N'allez pas m'attraper ni me donner pour un rameau de l'Eurotas quelque débris de fagot de la forêt de Fontainebleau. Je ne sais rien de plus criminel que de tromper l'imagination; c'est, je crois, le péché contre le Saint-Esprit. J'ai annoncé à M. Raulin sa vierge byzantine trouvée dans les ruines de Troie. Il est plus touché qu'étonné de cette bonne nouvelle. Il tient qu'il pouvait y avoir encore d'assez bons tableaux dans le salon de Priam. Pâris, son fils, donnait dans l'école moderne, mais le vieux

Priam avait gardé les saines traditions. Il demande si cette vierge byzantine était dans l'oratoire d'Hécube. En attendant, il s'en va à Paris le 6 par la malle-poste qui l'ensevelira dans les neiges suivant toutes les vraisemblances. Comme il a eu dans Genève tout le succès qu'un homme peut avoir, il n'aura pas à se plaindre de la vie quand même elle aurait cette fin tragique. Et vous, que ferez-vous une fois à Venise? On regarde tous les passages de montagnes et l'on se demande par où vous reviendrez au logis. On serait bien content si l'on vous voyait un matin déboucher par ici déguenillés et noircis par le soleil comme vous devez être. Le roi n'a pas été mieux reçu en Angleterre que vous le seriez en ces lieux. Qu'est-ce que vous me dites donc de cette petite fièvre qui menace M. de Sahune? C'est bien la peine d'aller à Épidaure pour en rapporter la fièvre? Mais j'espère que vos craintes à cet égard n'étaient pas fondées. Tous les gens prosaïques lui courraient sus et lui diraient au retour: « *Je vous l'avais bien dit!* » Quoi qu'il en soit, dites-lui bien des amitiés. Il n'écrit pas tant qu'il l'avait promis, mais on peut bien un peu oublier ses amis du temps présent, quand on voit tout le panorama des rêves de sa jeunesse. Je vous admire, vous, mon cher ami, mais vous êtes fort

comme un Turc et je vous ai dit déjà que la moitié de nos qualités vient d'une bonne santé ; aussi, je ne dis pas de vous : « *Voyez comme il est aimable !* » Je dis : « *Voyez comme il est bien portant !* » Je dois pourtant avouer que je connais des gens robustes qui ne vous valent pas, mais je vous mets au-dessus de tous les valétudinaires à moi connus. Vous n'aimez donc pas à voir les jeunes musulmans en souliers vernis ? C'est que vous ne parcourez pas le monde en économiste. Quand vous voyez partir une caravane pour le désert, je gage que vous ne pensez pas tout d'abord aux marchandises que portent les chameaux ? Vous n'avez pas d'élévation dans l'esprit, que voulez-vous que je vous dise ? Parce que la civilisation a l'air d'un commis voyageur, vous ne lui trouvez pas l'air poétique. Quelle raison ? Vous aimez donc mieux un Klephte descendant de la montagne armé d'un long fusil qu'un honnête notaire de Paris avec ses pantoufles fourrées, ses lunettes vertes et son bonnet de coton ? J'aimerais autant dire qu'un grand chien des Pyrénées, au poil blanc et hérissé, est préférable à un carlin bien élevé, ayant les oreilles et la queue coupées, pour le moins. Vous m'avez la mine d'avoir pris des idées de sauvage dans vos pérégrinations, mais venez dans les bras des

conservateurs, et vous oublierez toutes ces sottises.

XVII.

A M. A. DE BROGLIE.

Coppet, 15 novembre 1844.

Mon cher ami, les lettres de Constantinople arrivent à point nommé comme j'allais t'écrire. Le départ a été renvoyé au 8 novembre. Peut-être qu'après avoir vécu dans le vrai Orient, Venise leur paraîtra pâle, et qu'ils la quitteront promptement. Ces pauvres bords du lac n'ont pas, non plus, pour le moment, la vivacité de coloris du Bosphore, mais on y traite de la philosophie de Hegel, ce qui n'entre probablement pas dans les sujets de conversation des Orientaux. Ton père, qui lit un exposé des idées de Hegel, veut bien me les redire à mesure qu'il les a éclaircies ; je comprends avec une grande clarté maintenant que l'être pur c'est l'idée, c'est-à-dire le *penser,* mais le *penser rien,* sans quoi, penser à quelque chose serait une détermination, et toute détermination est une limite. Vous entendez, à présent, pourquoi la pensée, dans son expression la plus générale, est vide, et l'on s'en doute bien,

à voir toutes les déductions qui en découlent dans ce système. J'aime pourtant toutes ces chimères de l'abstraction. J'aime surtout à regarder la courbe que décrivent ces théories pour revenir au sens commun, car il faut bien y revenir. Lorsqu'après ces longs circuits le moment arrive où l'on va se rencontrer nez à nez avec les réalités, le machiniste s'arrange pour faire rentrer dans les rails de ce monde son petit appareil qui s'est promené dans les nuages. Il fait en sorte que vous ne sentiez pas trop la secousse, et il vous donne modestement sa chute forçée comme une preuve que sa théorie cadre admirablement avec la nature des choses. Est-ce que je ne te parais pas bien étrange de t'envoyer ces belles remarques au milieu d'un pays où on a tout autre chose à penser?

XVIII.

A M. RAULIN.

Coppet, 18 novembre 1844.

Mon cher ami, je crois que vous ne méritiez pas les beaux jours d'automne qu'il fait ici, puisqu'il a fallu que vous fussiez parti pour les voir.

Figurez-vous, à votre grand regret, un air gris d'une parfaite douceur à travers lequel le son des cloches arrive doucement des bouts de l'horizon; un lac immobile où se mirent toutes les feuilles des arbres qui ont encore des feuilles. Je viens de faire tout seul et sans une querelle avec qui que ce soit, une petite promenade où je n'ai rencontré tout juste que le curé de Versoix. Sultan, qui est un chien anticatholique, lui a témoigné des fantaisies de controverse que j'ai arrêtées sur-le-champ; je lui ai fait honte d'abuser de sa force contre les êtres faibles qui se hasardent sur le grand chemin. Je ne sais pas si mon instinct de jalousie me permettra de vous dire avec la bonne grâce nécessaire que tout ce qui vous a vu ici vous regrette. Que maudit soit le jour où vous êtes venu montrer ce que c'était qu'un vrai maître des requêtes. Je n'en veux pas dire davantage sur ce sujet. Je jouissais en paix de la bienveillance publique et vous avez fait faire des comparaisons qui ne sont pas à mon avantage. Que Dieu vous bénisse et ne revenez plus! Ce que je suis devenu depuis huit jours? mais j'ai entendu votre éloge. Ne voilà-t-il pas un joli sujet de conversation pour un autre? Tous les gens qui font si grand état de vous n'ont qu'à vous l'écrire et à faire leurs commissions eux-

mêmes. La vie est beaucoup trop courte pour la passer à louer les autres. A propos d'éloges et de vous, je n'ai fait que regarder du coin de l'œil l'article de M. de Molènes sur Voltaire et j'ai craint d'aller plus loin, de peur de blâmer les efforts d'une bonne âme qui, après tout, ne veut que le bien. C'est une règle inviolable pour moi de ne jamais juger sévèrement ceux qui se consacrent à de bonnes œuvres, quand même ils auraient incomparablement plus de zèle que de science. D'ailleurs, bien que M. de Molènes ne m'édifie pas du tout, il peut en édifier d'autres. Les idées entrent par mille chemins et sous mille formes. Je ne crois pas que la même raison serve à convaincre deux esprits. Il faut autant de raisons et de déraisons, si vous voulez, qu'il y a d'intelligences. Quant à cette intelligence dont vous me parlez, qu'on achète 50,000 francs par an, c'est donc beaucoup pour une seule intelligence, d'autant plus que, pour l'instant, cet esprit n'est pas en verve et reste dans un chemin trop battu. Durant quelques années, l'imagination publique, car il y a une imagination publique, s'est complue dans les aventures extraordinaires et les Satans habillés en bourgeois. Il n'est pas impossible d'expliquer à quoi tenait cette disposition. On a vu que cela aussi était

vanité et que l'excentricité ne rapportait même pas tant que la raison. Les écrivains qui ont pris l'habitude de faire des *Mille et une Nuits* des passions et des caractères, ne sauraient pas redevenir sensés aussi aisément que le public. Ils courent donc grand risque de n'être bientôt plus que des extravagants pour tout le monde. Tout cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas du talent sous leurs folies, et, quoi que vous en disiez, ces folies mêmes montrent, au bon sens de ceux qui viennent après, des routes inconnues.

Vous demandez des nouvelles d'Orient. On en a de bonnes. J'ai aussi une lettre de M. Piscatory qui comptait aller dire adieu aux voyageurs à Syra, si les affaires de la légation lui en laissaient le temps. Je vois qu'il est un peu jaloux pour Athènes du succès qu'a eu le Bosphore. De loin, je suis pour Athènes; la nature n'a pour nous une beauté achevée que quand elle a été le théâtre d'une grande histoire. Tous les grands hommes qui ont passé sur cette terre ont emporté avec eux le souvenir du dessin de ces montagnes et c'est quelque chose pour ces montagnes; et puis, même avant le daguerréotype, j'ai toujours eu l'idée confuse que pour un œil plus perçant la trace du passé se retrouvait dans les lieux qui en ont été les témoins. La redoutable figure des

Spartiates est probablement encore marquée sur les roches des défilés qu'ils suivaient pour aller ravager l'Attique, et, soit dit pour éveiller votre attention, le profil d'Aspasie a laissé sa légère et éternelle empreinte sur les marbres des monuments à l'ombre desquels elle se promenait avec Périclès. Je m'intéresse beaucoup plus à une contrée qui garde de telles images qu'à la ville où Constantin a promené son hypocrisie, soit dit encore pour vous déplaire.

Je serais pourtant fâché de vous déplaire tout de bon, et je vous regrette fort, malgré l'admiration que vous excitez ici chez tous les gens sensés.

XIX.

A M. POIRSON.

Coppet, 4 décembre 1844.

Je n'ai jamais vu commencer le printemps à la campagne, et j'en ai du regret, quoique je soupçonne qu'il n'y a pas de printemps à la façon dont les poëtes l'entendent, mais je peux vous garantir qu'il y a un hiver, et il ne commence pas mal! A la fin du mois je compte reprendre la route de Paris où l'on ne voit pas tant

de neige; il y en a déjà ici infiniment plus que M. le préfet de police n'en pourrait faire balayer, quand bien même il convoquerait tout le ban et l'arrière-ban des écrivains français qui font des vers et des romans et qui feraient mieux de balayer la rue. Vous croyez peut-être, à m'entendre si mal parler des successeurs de Bernardin de Saint-Pierre et de J.-J. Rousseau, que je lis le *Juif-Errant;* eh bien! pas du tout. Je l'ai laissé, il y a bien des mois, à sa fantasmagorie des Jésuites. Il m'a paru que c'était gâter le mal que de le peindre ainsi : des hommes noirs dans une maison noire, uniquement occupés de noirceurs, cela n'a pas le sens commun, ce n'est pas ainsi que l'on peint les êtres vivants. L'auteur du *Juif-Errant* n'a donc pas lu Machiavel? Quand on veut nuire aux gens, la première chose à faire c'est de prendre à leur égard un grand air d'impartialité. Il faut leur donner au besoin quelques vertus; il faut rester en deçà de la vérité dans sa peinture du mal, afin de faire dire au lecteur indigné : « Mais il ne dit pas tout; ces gens-là sont cent fois pires! » C'est, je crois, le grand artifice de la polémique d'éveiller la colère et de ne la pas satisfaire complétement. Les hommes qui ont beaucoup d'autorité naturelle parlent à voix basse; c'est une image de la manière dont il faut

s'y prendre en littérature pour agir sur les autres. Si vous me montrez, au lieu d'un jésuite, le diable en personne, la première fois que je verrai un jésuite je dirai. « Mais M. E. Sue n'a pas de bon sens ; ce bon ecclésiastique n'est pas si noir qu'il fait ses Jésuites. » La vérité est que M. E. Sue se soucie assez peu de faire haïr cette race ; il donne au public ce qu'il suppose qu'il aime, et voilà toute sa politique. M. O'Connel est comme E. Sue, il parle de nous sans nuances. Je prends la liberté de trouver le *Journal des Débats* un peu bien imprudent d'insérer cet épouvantable horoscope contre le Roi. Il l'a fait à bonne intention, mais demain la *Gazette de France* fera la même chose, et les tribunaux ne pourront pas le trouver mauvais, car on leur dira : « Le *Journal des Débats* en fait autant, » et les jurés trouveront l'argument très-plausible. On doit se garder toujours de prendre les libertés qu'on ne veut pas laisser à ses ennemis. Il y a moins de mal à nous donner les Élévations de M. de Lamartine sur la politique actuelle. Cet homme a des opinions sans nombre, et, comme le diable dans l'Évangile, moins la méchanceté, il peut dire je m'appelle Légion. Après tout, il est triste de voir perdre en déclamations des dons très-heureux ; ce pourrait être une belle rivière, si ce n'était une inon-

dation. J'ignore ce qu'il se promet de faire à la prochaine session; mais je lui promets qu'il ne fera rien du tout. Le voilà plus seul que jamais, mais il doit se croire plusieurs, attendu les opinions contradictoires qu'il trouve moyen de garder ensemble.

Je n'ai pas une lettre de Paris depuis des temps infinis. Je voudrais bien savoir quelque chose de Saint-Marc, et si son discours est pour le mois de décembre. Un de ces jours il mourra quelque académicien, et ces messieurs qui ne se font pas recevoir ne seront pas là pour donner leur voix. Je comprends toutefois qu'on retarde le plus qu'on peut le moment de prononcer ce discours. N'est-ce pas une des actions les plus importantes de la vie? Je me figure que la main me tremblerait beaucoup en écrivant un tel discours. Il ne faut pas attacher trop d'importance aux choses importantes, sans quoi on ne les fait point. Il est bon de savoir faire à peu près; tous ceux qui ont fait beaucoup ont fait à la diable; pour être un bon architecte il ne faut point avoir les subtilités de Benvenuto Cellini. Avec ces subtilités on fait une demi-douzaine de manches de poignards, et la vie se passe. Aussi bien on a beau se donner de la peine, les fautes que nous effaçons dans notre travail ne sont presque jamais celles que

voit le public. La Bruyère, il est vrai, avait cette manie de polir; je ne suis pas sûr que ses défauts ne viennent pas de là. Au reste je suis comme M. de Lamartine, j'ai plusieurs opinions contraires sur ce sujet. Tant qu'on n'est pas parvenu à traduire fidèlement l'image qu'on voit au dedans de soi, ce n'est pas la peine de donner son tableau au public; mais, d'un autre côté, si l'on attend cette ressemblance parfaite, on risque de l'attendre toujours. De là la nécessité de ne rien faire pour bien faire. Heureusement il y a à cette difficulté une solution : le public est un sot et un ivrogne, comme dit Lemierre, et il n'y regarde pas de si près. Quand il est dans un moment de bonne humeur, il prend les gens en bien, et cela l'engage un peu pour l'avenir; parce qu'il n'aime pas à juger deux fois la même personne.

XX.

A M. RAULIN.

Samedi, 14 décembre 1844.

Mon cher ami, qui croirait que vous m'avez écrit deux lettres contre une? Cela n'est pas dans

le cours naturel des choses. C'est une interruption des lois de la nature et une nouvelle preuve que les miracles sont possibles. Comme je ne suis pas rationaliste, je ne chercherai pas à réduire cet événement aux mesquines proportions d'un fait naturel.

Nous avons vu nos Orientaux. Ils sont vraiment aimables. L'Orient est un grand élément de civilisation, à ce qu'il paraît, car les gens qui viennent de l'Aquilon ou de l'Occident, n'ont pas le quart de leurs agréments. Ils vous parlent familièrement de Mycènes, de Corinthe ou d'Épidaure, des sept tours, de la mosquée de la sultane Validé, de la mer des Alcyons, de la mer Noire et tout cela avec des traits qui montrent bien qu'ils ont vu tout cela de leurs propres yeux. Par exemple, ils vous disent (j'entends M. de Sahune et M. d'Haussonville), ils vous disent : « J'ai été dévoré de punaises dans la vallée de Lacédémone. » A ce trait, ne voyez-vous pas mieux le pont Babyx au clair de lune? n'entendez-vous pas le bruissement des roseaux dans le lit de l'Eurotas? ne sentez-vous pas le parfum léger qui sort des touffes d'amandiers, de citronniers, de lauriers qui croissent partout en abondance, en attendant qu'on plante régulièrement des pommes de terre avec le progrès de la civilisa-

tion? Que j'aime bien mieux les punaises que la pompe vague des vers de Racine :

J'ai visité l'Élide, et laissant le Ténare
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.

Il y a un peu de ce charme dans l'Itinéraire de M. de Chateaubriand. Il prend la fièvre auprès des ruines de Laurium, non loin du cap Sunium; il est couché sur une natte dans la cuisine, c'est-à-dire aussi dans le salon et dans la salle à manger, car c'est tout un dans les pays poétiques. Pendant qu'il sommeille à demi, il regarde une jeune fille grecque de dix-sept à dix-huit ans qui est restée à la maison tandis que tout le reste de la famille est aux champs. Elle va et vient; elle chante à voix basse, comme les oiseaux au coucher du soleil; elle vient prendre une petite marmite accrochée au-dessus de la natte où dort le malade; elle fait le feu, prépare le dîner, s'interrompt pour rajuster quelque chose à son vêtement et à sa coiffure. Ne voyez-vous pas mieux, par la fenêtre entr'ouverte de cette petite cuisine, la mer et les colonnes du Sunium que quand Delille vous dit :

Vers ce cap où Platon, etc.

Je suis pour les punaises en littérature. Vous

ne les aimez pas. Vous aimez les immortelles. Les immortelles n'ont pas la grâce fragile des fleurs qui passent. Il faut animer l'idéal par la réalité. La réalité, c'est le sauvageon sur lequel vous greffez l'idéal; à lui tout seul, l'idéal se corrompt vite; il devient mortellement ennuyeux et finit par ne plus ressembler à rien.

M. de Sahune vous en dira davantage, lui qui a été directement piqué par la réalité. Il vous dira que qui lit l'Itinéraire voit la Grèce. Voilà qui vous fait honte à vous qui parlez de M. de Chateaubriand comme d'un déclamateur. Sans lui, sans cette imagination qu'il vous plaît de trouver factice, le monde aurait encore cette belle couleur petit gris que l'abbé Barthélemy et tous les abbés du monde employaient pour peindre la nature et les anciennes civilisations, cette fade couleur, terne, blafarde, incertaine, comme les vers du P. Porée ou du P. Jouveney. Ce n'est pas d'eux qu'on peut dire :

Il étale à nos yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante.
L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.

Après cela, chacun son goût, et puisque vous

aimez mieux le gris, n'en parlons plus, et tenez que M. de Chateaubriand est un déclamateur. Vous me direz, « mais j'ai été plus que vous pour tout cela et vous prêchez un ancien converti; » c'est vrai, mais vous vous êtes établi dans le gris. Être poëte vous paraît être sobre. Si la nature était à refaire, vous n'y mettriez que des cygnes et des oies, tous oiseaux blancs, mais point de flamants roses, point de colibris, point de mouches luisantes, et le soleil se coucherait dans un grand lit avec des draps blancs, des rideaux blancs, et un bonnet de coton blanc. Un joli roi de la nature, par ma foi! Sachez qu'au fond de cette théorie de la sobriété, il se cache un poison froid, qui tue lentement les imaginations. La sobriété est une limite et non pas un mobile. Vous en faites un mobile. Vous ne buvez pas, pour le plaisir de dire : je n'ai pas bu! Eh bien, après? Quand vous n'auriez pas bu pendant cent mille ans, qu'est-ce que ce régime fera aux progrès de l'intelligence? L'apôtre a dit qu'il ne fallait pas s'*enivrer de sobriété*, *sapere ad sobrietatem*. C'est aussi une règle d'esthétique. Si vous me taquinez, j'illuminerai les églises en verres de couleurs les dimanches et fêtes. Vous jouissez si vivement du plaisir de ne pas voir de couleur, de ne pas entendre un bruit trop fort, de ne pas

rencontrer un mouvement trop brusque, que le fond de votre système c'est :

Je ne vois que la nuit, n'entends que le silence.

Ne voilà-t-il pas un joli spectacle et qui élève fièrement les âmes? Mais nous ne serons jamais d'accord en fait de couleurs; les blancs sont blancs; les bleus sont bleus.

Votre *madone* ou *madonne* a donc fait un miracle aussi? Elle a repoussé les flammes allumées par cetet moscovite. En vérité, j'ai le cœur serré, miracle à part, en pensant que votre pauvre petit appartement que je trouve si joli aurait pu être brûlé par cette folle. Vous êtes assuré, c'est juste, mais soyez assuré que ces messieurs les assureurs ne vous auraient pas rendu le quart de la valeur ni de l'agrément de votre jolie retraite. Vous auriez eu beau leur dire : « J'avais un Lahire, » ils vous auraient regardé d'un air sec et auraient porté soixante-quinze centimes de plus sur l'inventaire; or, jamais ces soixante-quinze centimes ne feront à un homme, qui a de certaines idées d'art, le même plaisir qu'un Lahire; et pour cette possédée dans sa robe rouge et ce saint avec son air d'enfonceur de portes ouvertes, ils l'auraient coté vingt-cinq centimes

parce qu'il est tout petit ce pauvre tableau et que rien ne leur aurait prouvé qu'il fût de la grande école corrompue par Raphaël avec son faux goût et son dessin exact.

Enfin, vous êtes tranquille à présent. Saluez de ma part tous vos petits Penates.

XXI.

A M. A. DE BROGLIE.

Gurcy, 22 juillet 1845.

Que voulez-vous? Nous ne sommes pas à Gênes. Nous ne voyons que le petit clocher de l'église de Gurcy. Ce n'est pas l'*Annunziata*, ni, sur la hauteur, cette grande et triste église de Carignan, je crois. Avez-vous pensé au siége de Gênes et à Masséna au milieu de ces marbres et de ces fleurs, et de ces demoiselles qui courent avec un voile blanc? Il faut faire effort pour penser aux temps modernes en Italie. Doria y est plus vivant que Masséna. Je voudrais bien revoir avec vous le golfe de la Spezzia. C'est là, je pense, que lord Byron et M. Hobbouse ont brûlé le corps de Shelley, qui s'était noyé par un gros temps dans un petit bateau. Ce devait être

un singulier spectacle que deux sceptiques brûlant les restes d'un matérialiste par ces grandes ruines solennelles de l'Italie. Je te prie de regarder attentivement l'impression que recevra la princesse de Broglie à la vue du Campo Santo de Pise. Si cette place magnifique et désolée où l'herbe croît et où errent deux vieux chevaux ne lui fait rien, oh! alors, c'est que cela lui fera quelque chose une autre fois. Je doute fort que les personnes jeunes et simples et sincères avec elles-mêmes, doivent être très-émues à la première vue de tout cela. Il y a des habitudes de mélancolie littéraire qu'il faut prendre et apprendre pour sentir la tristesse des ruines. Ce n'est pas que je trouve ces impressions fausses, assurément, mais elles sont savantes et compliquées. Du premier coup, la désolation des champs autour de Rome pourrait bien paraître laide, tout simplement, à un esprit naturellement poétique. Quand le jour tombe à Rome et que l'Angelus tinte tristement d'église en église, parmi tous ces bruits qui meurent à l'horizon, nous entendons toujours les voix un peu confuses de lord Byron, de Corinne, de René, et les idées des autres voltigent devant nos yeux entre les ruines du Colisée et les derniers rayons du soleil couchant. Il n'y a pas de mal qu'il en soit ainsi

ni que l'impression des autres hommes qui ont passé par là se mêle à notre impression, mais encore faut-il la savoir avant de l'éprouver.

Ton père entreprend de grandes lectures ; il nage dans le temps, ce qui ne l'empêche probablement pas de se trouver pressé : *Æstuat infelix*, et, à propos de cette citation de ton article, tout le monde l'admire. Que Dieu te garde de l'orgueil, de la vanité, de l'insolence, du mépris des autres et de la disposition à abonder dans son propre sens, du ton décisif et péremptoire, enfin de tous les vices que donne la supériorité intellectuelle, et surtout du père de tous qui est celui de se rendre cet hommage qu'on ne fait pas trop sentir aux autres sa supériorité; enfin, je te souhaite l'impossible, mon cher enfant.

XXII.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Gurcy, 24 juillet 1845.

On a si peu de nouvelles de vous que ce n'est pas la peine d'en parler, madame. On sait que vous êtes dans les montagnes d'Auvergne, et que vous y êtes mal logés et voilà tout. Le quatrième vo-

lume de M. Thiers vous a-t-il attendue dans ces montagnes? Nous avons lu ces derniers soirs le dernier chapitre, c'est-à-dire la conspiration de Georges et la mort de M. le duc d'Enghien. Il y a beaucoup de vivacité et d'intérêt dans ce lugubre récit; il est fait avec une immense charité et le désir de ne trouver de coupables nulle part, ou plutôt de donner un peu tort à tout le monde, au Premier Consul pour avoir été un peu vif, et au duc d'Enghien pour s'être obstiné trop longtemps à porter les armes contre son pays. Le chapitre sur la *sécularisation*, entre autres, est, dit-on, excellent. Ce sera un singulier monument de notre époque que la longue suite de ces grandes tragédies, de ces mémorables batailles, de ces terribles bouleversements, esquissée nettement, rapidement, d'un plume légère, avec une sorte de passion et aussi une sorte d'indifférence. On s'étonne quelquefois que la nature garde son air doux et riant quand les hommes sont frappés de quelque grand fléau; dans l'histoire de M. Thiers aussi, il semble que la tragédie se passe par un temps de demoiselles, sans pluie ni vent. Il raconte des choses terribles et on dirait à l'expression de son visage qu'il vous dit les choses les plus simples du monde. C'est comme une suite de coups de tonnerre

dans un ciel parfaitement serein et sans qu'une feuille remue dans les arbres. Tacite vous parle des maux de l'Empire et de la chute de la République avec une physionomie sombre comme son sujet.

J'ai apporté ici le cours de M. Quinet qui a fait tant de bruit. Ce n'est pas bien raisonnable, je suis forcé d'en convenir. Il dit à l'Église catholique qu'elle devrait bien faire et dire quelque chose de nouveau, et encore ne lui donne-t-il pas la moindre indication sur ce qu'elle pourrait dire ou faire. Ce n'est pas beaucoup la vocation de l'Église catholique d'inventer des choses nouvelles, attendu qu'elle met sa gloire à ne pas changer, et puis, on doit des conseils aux gens quand on leur reproche de rester ce qu'ils sont. Il me semble que Luther avait des idées beaucoup plus arrêtées que M. Quinet...

XXIII.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Gurcy, 2 août 1845.

Cette saison de pluies et de froids, au mois de juillet, vient de me mettre la tête dans un triste

état et je ne voudrais pas débuter à Sainte-Eusoge par un air misérable qui me ferait prendre en grippe, malgré votre bonté à tous les deux. En tous cas, je vous conjure de n'être pas durs pour moi et de ne pas dire que je suis malade à volonté et suivant mes caprices. Les gens qui n'ont pas beaucoup mal à la tête des autres, les gens durs disent que mes maladies ne sont rien, parce que je n'en meurs pas habituellement, et qu'elles ne m'empêchent jamais de rien faire, quand j'en ai bonne envie. Ils prétendent qu'on ne m'en voit pas moins à tous les spectacles, à tous les bals, à toutes les chasses et à toutes les courses de chevaux, jusqu'à en être importun. Ne les croyez pas.

J'ai reçu une lettre de Carlsruhe. M. de Langsdorff ne prend pas ce petit pays en déplaisance. Il trouve que ce sont de bonnes gens qui ont le cœur sur la main, et une aimable contrée d'un aspect doux, terne et tranquille. J'aimerais assez habiter le pays de Bade que je connais déjà un peu. Il y a là un fond de forêts toutes bleues, qu'on voit de loin et qui attire. Je ne sais comment je fais pour aimer à la fois l'Italie et le peu d'Allemagne que je connais, car ce sont des aspects qui vous disent des choses opposées, mais il faut bien avoir des aspects contraires en

soi-même, sous peine de n'être rien du tout. Il faut faire vivre en paix ces instincts, mais non les détruire. Dès qu'on est parvenu à en faire taire la moitié, on n'est plus qu'un honnête bourgeois de Paris qui aime l'ordre, la tranquillité, l'économie, les améliorations lentes et pacifiques toute la semaine, et le dimanche l'or des genêts et la pourpre des bruyères de la banlieue.

Mais me voilà hors des rails et en pleine dissertation. Adieu, madame, mille tendres respects.

XXIV.

A M. BAULIN.

Gurcy, 11 août 1845.

M. de Viel-Castel dit qu'il vous a vu de loin dans la rue ces jours-ci, mais que vous étiez hors de portée. C'est du moins une preuve que vous vous portez à peu près bien, mais je ne vois pas pourquoi vous sortez ni où vous pouvez aller dans ce désert. Nous vivons ici dans les horreurs du vent, de la pluie, de la grêle, du tonnerre, des éclairs. Il faut avoir une conscience joliment tranquille poûr voir tous ces signes non équivo-

ques de la fin du monde. Aussi fais-je... Je vis dans un passé où il n'y avait pas encore d'église à Rome, ni à Antioche, ni à Laodicée. Je relis Horace par le côté historique. C'est une jolie étude. Toutes ces peintures si vives de ce qui n'est plus depuis si longtemps prennent tout autrement l'imagination que les querelles de l'*Univers*, de la *Presse* ou du *Globe*. A cette distance, Rome est belle comme les villes qu'on croit voir dans les nuages du coucher du soleil par un jour d'automne. Là je m'intéresse à toutes les figures que je vois passer, comme vous pouvez vous intéresser aux personnages des plus beaux paysages du Poussin. L'esprit de l'homme est étrange. Pour que ses semblables lui plaisent, il faut qu'il les voie à deux mille ans de distance. Si j'avais vu Mécène de près, peut-être que je lui aurais trouvé l'air de M. Regnault de Saint-Jean d'Angely ou de M. Cambacérès. Agrippa m'aurait fait l'effet de quelque maréchal de l'Empire, et Varius aurait pu me paraître une sorte de Casimir Delavigne. Nous sommes certainement des animaux nés pour l'idéal. Si le réel n'est à mille ans ou à mille lieues de nous, il ne répond pas à ce que nous demandons. Nous allons par tout l'univers, avec inquiétude, à la recherche de ce que nous n'avons jamais vu, espérant que ce sera ce

quelque chose qui n'a pas de nom et qu'est nous voudrions bien posséder. C'est là qu'est l'erreur; au lieu d'aller vers l'inconnu, il faudrait se reculer, comme devant un tableau; le vrai point de la perspective est l'endroit d'où l'on ne voit plus qu'indistinctement. L'Antiquité, dans son demi-jour, nous donne un peu du plaisir de l'Idéal. Elle fait sur les objets l'effet du clair de lune sur les édifices d'une grande ville. Avez-vous jamais visité une grande ville pour la première fois au clair de lune? J'ai vu ainsi Florence. Tout ce que je voyais me semblait le Dante, Béatrix, Farina delli Uberti; mais le lendemain, au lever du jour, tous ces trotte-menus de vivants d'aujourd'hui diminuaient singulièrement l'illusion. C'est poussé par ce même besoin d'idéal que vous allez au Louvre tous les dimanches, et que, dans le demi-jour ménagé par une main royale, vous regardez, en rêvant, se dessiner sur un fond d'or toutes les images de ce qui n'est plus ou de ce qui n'a jamais été. Quand même vous regardez les vivants, vous les refaites à la façon de l'Idéal; malgré vos airs d'admiration, vous vous dites : « En ôtant le nez à cette femme-là, en lui allongeant les bras, en lui élargissant la poitrine, on en ferait quelque chose de très-bien. » La morale de tout cela, c'est qu'il

ne faut pas regarder de près, mais de loin; c'est encore que Dieu seul est aimable et que M. est insupportable. Je vous ai dit quelquefois le contraire de ce que je semble dire aujourd'hui. Sans doute, sans doute. — Je ne suis pas assez bête pour être d'accord avec moi-même en paroles. A ceux qui veulent être conséquents, je dis : *Studi la mattematica!* Toujours est-il que le Tibur d'Horace est plus vert que le Tivoli d'aujourd'hui; que la maison que Cicéron avait au pays des Lestrigons, aujourd'hui Mola di Gaëta, est plus riante et plus grave que l'auberge que j'ai habitée sur ses ruines, et que les légions de César en rentrant dans Rome avaient peut-être plus grand air que l'armée papale suivant le cardinal Lambruschini à la procession. Consolez-vous. Les temps nouveaux deviendront anciens, et, à leur tour, par une illusion providentielle, ils réveilleront des images de grandeur et de perfection dans les esprits de vos arrière-petits-enfants, ou de vos neveux, si vous ne vous mariez. A distance, MM. *** prendront des proportions admirables. Les chants que M. de Salvandy fait répéter sur des airs moraux au conseil royal, auront, dans l'écho du passé, encore plus de douceur et d'éclat. Le conseil royal chante à tue-tête. L'idée de mettre la morale en

chansons n'est pas neuve, mais elle est consolante.

> Aussitôt que la lumière
> Vient redorer nos coteaux
> Je commence ma prière, etc.

Voilà d'heureux changements qui arracheront le genre humain à l'ivrognerie.

> Nil parvum aut humili modo
> Nil mortale loquar.

C'est la devise de M. de Salvandy qui ne dit rien et ne fait rien comme un autre.

Bonjour, mon cher ami.

XXV.

A M. POIRSON.

19 septembre 1845.

Il n'est pas probable que ma lettre vous trouve à Paris, mon cher ami ; vous n'aurez pu résister ni les uns ni les autres au charme de cette pluie battante et de ce vent impétueux. Si dans le cours de vos pérégrinations vous avez rencontré M. de Lamartine, lui avez-vous trouvé, comme il le croit de lui-même, l'air de Machiavel, de Féne-

lon, de Fox, de Burke? c'est beaucoup d'airs à la fois pour une seule personne. Qui nous aurait dit que l'auteur mélancolique des premières Méditations aurait un jour de ces effroyables explosions de vanité! Il paraît qu'on ne s'améliore pas toujours en vieillissant, et qu'on ne suit pas toujours le précepte de l'apôtre qui veut que l'homme intérieur grandisse à mesure que l'homme extérieur se détériore. Pourquoi M. Royer-Collard est-il mort? Cela est triste; on ne voit pas beaucoup d'arbres de cette séve et de cette vigueur sur notre terre un peu froide. Vos jeunes métaphysiciens de l'École normale, avec leur assurance et leur jargon moitié algébrique et moitié déclamatoire ne lui vont pas à la cheville. Il marchait droit et ferme dans les bois, dans le fourré de l'abstraction, et il savait toujours de quel côté se couche et se lève le vrai soleil de la réalité. Les petits métaphysiciens d'aujourd'hui attellent à leur petit tilbury une demi-douzaine de formules, bigarrées comme des chevaux pies, et ces formules les emportent dans le vide. Je conviens qu'ils n'en conservent pas moins un grand air de gravité; mais il y a longtemps que l'air de gravité ne me fait plus rien.

Ceci au moins n'est pas applicable à M. Cousin.

Il vient de faire dans la *Revue* un morceau sur le beau, qui n'est pas laid. Je ne puis pas dire qu'il soit très-neuf; il n'importe! Les idées éternelles ne sont pas obligées d'être neuves. La métaphysique n'est pas tenue de changer de robes et de bonnets tous les jours, comme les belles dames.

XXVI.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 16 novembre 1845.

Mon cher ami, voilà les nouvelles de la cité. On vit dans un grand repos. On a achevé le soir de lire *Colomba,* et l'on a pris *les Puritains d'Écosse.* Vous êtes donc sûr de ne pas vous tromper en vous représentant chaque jour à huit heures et demie du soir, Othenin et Mathilde profondément endormis dans une chambre bien close au premier, et, au salon du rez-de-chaussée toutes les grandes personnes, mademoiselle Pomaret, Louise, le prince et la princesse, M. de Broglie et votre valet, écoutant autour du feu les aventures d'Henry Morton. Albert lit, Louise est étendue dans le grand fauteuil rouge, parfaitement immobile, les yeux fermés, la respiration lente et

égale, assez semblable à la statue d'Ariane que le roi a placée aux Tuileries sur le toit d'une maison, afin, probablement, qu'elle y dormît plus à son aise. Mademoiselle Pomaret travaille avec une activité sans relâche à une immense broderie qui a un faux air de devant d'autel ; la jeune princesse, au coin de la cheminée, à droite, écoute d'un air intelligent et attache des glands d'acier à une bourse soie et or qu'elle destine à son père ; M. de Broglie voit avec satisfaction qu'on prend grand plaisir à Walter Scott, et moi enfin, je me lève de temps en temps pour promener ma petite agitation au fond de la chambre. La chambre est un peu changée. Représentez-vous, dans le coin, à gauche, un bel escalier qui ne se dérobe pas du tout, qui s'étale au contraire et qui dit, conformément au précepte de Raulin sur les constructions architecturales : « Je suis un escalier ; je vais là-haut, faites-moi place ! » De lampes au plafond, il n'y en a pas momentanément. Un beau soir, au moment de la lecture, elles ont pris un air de tristesse et se sont éteintes l'une après l'autre. On s'est dit dans l'obscurité qu'il les fallait envoyer à Paris et on l'a fait comme on l'avait dit. Mais on n'est pourtant pas sans lumières. On a deux lampes à droite sur la table à écrire, et deux

lampes à gauche sur le piano, car le mobilier est un peu changé. Les deux grandes cases pour les atlas et l'Institut d'Égypte sont allées dans le billard. Au milieu de la bibliothèque on voit un beau divan de velours nacarat et toutes les chaises ont pris aussi cette couleur. J'espère que vous n'ignorez, à présent, rien de Broglie.

Ne croyez pas que nous vivions dans une solitude absolue. Hier, par exemple, vers quatre heures après-midi, on a vu venir au grand trot une jolie voiture. C'était l'évêque et son grand vicaire. Aussitôt on a entendu toutes les portes des catholiques s'ouvrir et on se disputait le passage sur l'escalier, et l'on reçut Monseigneur qui s'avançait lestement dans sa robe de pourpre au milieu d'un léger nuage de poudre à la maréchale. Demain, cet évêque viendra dîner. Aujourd'hui, ce sera M. Le Prevost avec le sous-préfet, mais ils n'ont point de robe de pourpre. Ils ont été parfaitement battus à la réélection pour le conseil général ; le pauvre M. Le Prevost n'en fera plus partie et il est remplacé par un monsieur du mouvement qui n'en a pas beaucoup dans l'esprit. Tout cela est l'œuvre du précédent sous-préfet qui a placé son camp sur les hauteurs aux environs de Bernay et qui prétend être député à la prochaine élection.

XXVII.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, 17 juin 1846.

J'ai reçu ta belle petite lettre de Marseille, mon cher ami. Je n'étais point blessé avant et je le suis encore moins après l'avoir reçue. On ne peut certainement pas laisser pleurer sa femme toute seule au moment d'un départ, pour aller causer avec des amis. A présent elle a l'air de faire comme les gens courageux et actifs qui se lamentent peu et pensent aux moyens de se tirer d'affaire. Elle pense au départ... Elle a lu un peu avec moi, et sous ta responsabilité, quelques fragments de Diderot. M. de Broglie lui avait conseillé le *Père de famille*, mais c'est du Diderot ennuyeux et elle en était toute consternée ; je lui ai fait connaître un petit traité sur le langage particulier à chaque état et à chaque caractère, où l'on trouve les vraies qualités de Diderot, c'est-à-dire, dans de plus grandes proportions, la conversation impétueuse, fine et un peu déraisonnable de M. Cousin. Elle y a trouvé du plaisir. Je prendrai aussi quelques jolies pages des salons, qui ont donné le ton à tout ce qu'on

écrit sur les arts depuis cinquante ans en Europe, sauf pour M. Quatremère de Quincy qui *mellentes ruminat herbas*, avec une gravité sentencieuse que Diderot n'a jamais connue. Pour Buffon, la difficulté est de trouver un Buffon dans Paris. Je vois avec plaisir que les progrès du goût l'ont relégué dans les bibliothèques publiques. C'est là seulement que l'on trouve ses livres poudrés et en manchettes qui ont un faux air de conseillers au Parlement de Paris.

Nous ne rêvons que cardinaux et je ne me suis jamais tant intéressé à un conclave. Le *Journal des Débats* est fort instructif sur ce sujet et nous a donné l'autre jour une liste des cardinaux qui ne seront peut-être pas élus. Nous avons passé tous ces derniers jours dans les joies de l'inauguration du chemin de fer du Nord. Voici encore une nouvelle preuve de ce que tu soutiens que les gens vont toujours plus loin dans leur genre qu'on n'oserait le croire; donc, au dîner de Bruxelles, en face de toutes les autorités constituées, devant le ministère français, devant le ministère belge, au nez de l'ambassadeur de France, à la barbe de l'ambassadeur de Belgique en France, M. Rogier a porté, avec un admirable sentiment des convenances, un toast à M. Barrot

et au chœur de ses pensées, et, à son tour, M. Barrot a répondu sur l'air de la *Marseillaise.* A ce spectacle inattendu, M. le vicomte de Ségur et les ministres belges, je crois, se sont levés et se sont privés de dessert pour ne point entendre expliquer comment ils ne sont que des pas grand'chose au sentiment des vrais patriotes. Il n'est point régalant de dîner chez des gens ou avec des gens qui vous peuvent ainsi mettre dans la nécessité de partir avant le café. Celui qui n'achève pas son dîner passe toujours pour le vaincu. D'ici à quelques jours, les journaux se nourriront des restes de ce dîner et nous saurons mieux les détails. La Chambre des députés va grand train ici, mais, comme toujours, au moment du vote, on ne trouve pas le nombre de députés nécessaire. Hier, M. le Président prit un grand parti. Il fit appeler un huissier et lui dit deux mots à l'oreille. L'huissier partit d'un air grave, avec sa baguette noire, et se dirigea, par un soleil brûlant, vers l'école de natation dont les portes s'ouvrirent devant lui au nom de la Chambre. Il se plaça sur le bord des bateaux et chercha à reconnaître dans le nombre infini des nageurs qui plongeaient et revenaient sur l'eau s'il ne pourrait pas pêcher quelque membre de la majorité; mais comme il est rare de voir

aucun député à la tribune dans le costume de l'école de natation, le pauvre huissier ne savait que faire. Enfin, on entendit sur la surface des ondes une voix forte qui dit : « Que ceux de messieurs les députés qui sont sous l'eau veuillent bien lever la tête et venir voter à la Chambre. » A ces paroles, toute la Seine se troubla et l'on n'entendit plus que le murmure confus d'une douzaine de conservateurs qui se rhabillaient. Les opinions incertaines continuèrent à nager entre deux eaux pour échapper aux sommations du Président. Alors que vit-on et que ne vit-on pas? Dans cette grande hâte, les plus zélés arrivèrent les moins vêtus, et les tribunes détournèrent les yeux, sans trop de colère.

Les pairs sont plus graves et n'usent pas de ces procédés pour obtenir le nombre suffisant de votants.

Louise est partie pour Gurcy. Le jour de ton départ, nous avons dîné chez elle, comme tu l'as peut-être oublié. Le couvert était mis dans le jardin. La température était douce quoique un peu lourde. Les belles dames qui revenaient de Versailles avaient mal à la tête et ne parlaient guère. On mangeait presque silencieusement. Les petites araignées filaient doucement leurs câbles pour descendre des arbres dans les plats.

On voyait bien de temps en temps que les oiseaux de l'air passaient rapidement au-dessus de la nappe. Tout à coup, dans cet agréable repos, plein de belles harmonies, le ciel devient noir, un éclair passe sur les plats, M. de Viel-Castel dit d'un air paisible : « Voilà l'orage, » et, deux secondes après, avant qu'on y songeât, une ravine d'eau emportait le dîner sous les pieds des convives qui ressemblaient, à s'y méprendre, au chœur des Tritons et des Océanides, mais à des Océanides et à des Tritons qui ne sont pas encore faits à l'eau. A propos de pied marin, comment as-tu fait ton chemin sur l'abîme ? Il ne devait pas y avoir place pour le mal de mer par ce grand calme de l'eau, des airs et des cieux. J'ai des nouvelles de Genève. Les modérés du canton de Vaud poursuivent toujours le zèle avec fureur. On ne peut plus dire ses prières avant de se coucher sans une autorisation du conseil d'État et sans une promesse écrite qu'on n'y mettra pas trop d'insistance ni de vivacité. Le nouveau numéro de la *Revue nouvelle* a paru. Il n'a pas l'éclat de l'avant-dernier. Il est tout triste de ton départ, bien qu'il n'en dise rien. Il est tout pâle et c'est sans doute de chagrin.

XXVIII.

A M. RAULIN.

Gurcy, 18 juillet 1846.

Racontez-moi tous vos préparatifs pour votre voyage. Je vous dirai si vous n'avez rien oublié. Je suis fâché de n'être plus là pour présider à vos paquets. — Je veux savoir quels livres vous emportez. — Avez-vous médité sur le choix du grand écrivain qui doit vous nourrir de grandes et fortes pensées entre Paris et Rome? Un poëte et un roman, voilà ce qu'il vous faut. Les poëtes sont là sur les confins des idées claires et du grand inintelligible. Ils ont déjà quelque chose de la langue mystérieuse des beaux-arts qui fait voir trente-six mille chandelles. Or, ces trente-six mille chandelles sont le rayonnement lointain des vérités que notre intelligence ne peut pas aborder de front; mais, quand on regarde de côté, on surprend de petits fils d'or qui joignent le connu à l'inconnu, et l'on peut quelquefois en faire profiter le connu. Prenez donc un de ces poëtes, Milton par exemple, et, au roulis du vaisseau qui vous emportera, méditez là-dessus; vous prendrez le mal de mer et vous

verrez quelle est la figure du monde que nos yeux ne peuvent contempler habituellement.

Bonjour, mon cher ami; c'est pure plaisanterie, et j'espère bien que vous n'aurez pas le mal de mer.

XXIX.

AU MÊME.

Paris, 25 juillet 1846.

Mon cher ami, courez vers l'Italie dès demain, puisque rien ne peut vous retenir. — Partez; aussi bien je suis sûr que toutes les vierges byzantines averties de votre voyage descendent à pas légers du dôme de toutes les cathédrales pour aller vous saluer au passage. Vous les verrez en députation sur les chemins, avec leurs longues figures pâles, leurs yeux arqués, ces grands bras mal attachés et ces jambes dont on ne sait où elles commencent. Vous leur direz que tout a bien dégénéré en ce monde et qu'aujourd'hui les peintres sont tombés si bas qu'ils imitent la nature et que leurs figures semblent respirer et penser; qu'on ne peut plus dire d'elles : *pedes habent et non ambulabunt ; non cla-*

mabunt in gutture suo. — Quoi qu'il en soit, il est toujours honorable d'être reçu aux frontières par ces grandes dames des temps écoulés. Ma seule crainte est qu'en les voyant si graves, si roides, si sévères, vous ne vous répétiez à vous-même les vers d'un poëte qui vous fut connu :

Je les suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elles.

N'avez-vous pas de honte, vous qui êtes un bon citoyen, de nous laisser dans des jours où la France accouche de quatre cent cinquante-neuf enfants. Je commence à croire que plusieurs de ces petits drôles auront fort mauvaise mine et seront de fort mauvais sujets.

Adieu, mon cher ami. Je prie toutes les Néréides de guider votre barque sur les eaux et Triton de tirer pour vous de sa conque de ces sons harmonieux dont la simplicité est aujourd'hui perdue.

XXX.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, 5 août 1846, par une chaleur violente.

On pense peu ; on parle peu ici, mon cher Albert. Il fait une chaleur qui nous donne le sentiment de tout ce qu'il y a de désagréable dans le Midi, mais point des magnificences qui, dans les beaux climats, compensent et au delà les fureurs du soleil. Je vous trouve pourtant bien un peu trop chaudement aussi dans votre villa Aldobrandini. Je me flatte quelquefois que vous n'avez pas élu domicile dans ce palais, sans l'avis des gens qui se connaissent en *mal aria*, car, réduits à vous-mêmes et à votre prudence personnelle, vous avez à peine de quoi vivre en fait d'esprit ; j'entends par esprit l'art de se défendre contre ces principes plus ou moins cachés qui tendent à détruire les phénomènes de la vie pour les faire retomber sous les lois de la physique.

C'est une définition comme une autre de l'esprit. M. Raulin est-il maintenant *in splendoribus sanctorum?* Je suis loin de lui souhaiter du mal, mais s'il n'a pas été arrêté en chemin par un

rhumatisme aigu, mon crédit en matière de prophétie sera fort ébranlé et personne n'aime à n'être pas un peu prophète. Du reste, s'il arrive bien portant, c'est qu'il aura plu à la Providence de lui montrer Rome dans un des meilleurs moments de son histoire. Le ministère est ici dans une grande joie aussi. Les conservateurs pleuvent dans les élections. C'est un métier qui ne va plus valoir grand'chose, depuis que tout le monde s'en mêle. Il faut prier pour que le ministère, en devenant plus riche, reste sobre et mène cette vie réglée et modérée des sessions précédentes. Il n'y a pas de mal aussi à demander à Dieu que les conservateurs se sentant nombreux, ne soient pas pris de la démangeaison de se mettre en petits paquets, ayant chacun ses fantaisies à satisfaire. Tout cela n'est que l'embarras des richesses, qui est peut-être préférable aux embarras de la pauvreté.

XXXI.

AU MÊME.

6 août 1846.

J'ai assisté ce matin au mariage de M. J. de L.

et de mademoiselle de C. M. Athanase Coquerel a fait un petit discours un peu vulgaire, et M. l'abbé Cœur une exhortation d'une rhétorique un peu confuse. M. Coquerel a dit que toutes les religions sincères étaient sinon excellentes, du moins agréables à Dieu, ce qui semble impliquer que Dieu n'est pas difficile. Il a pris sur lui d'affirmer que la religion du méchant et de l'hypocrite n'était pas vue de bon œil par les puissances célestes. Il a pris un petit air solennel pour assurer qu'il pouvait d'autant mieux parler des devoirs du mariage qu'il en avait une expérience personnelle. Si Mélanchthon, qui n'était pas méchant, avait entendu un pareil discours, il aurait bien pu jeter son bonnet à la tête de l'orateur.

Vous êtes heureux de lire l'abbé Fleury dans une belle maison voisine du Quirinal et tout environnée de bois : *Arboribus clausa recessis*. C'est ainsi qu'était la maison d'Anchise dans l'un des plus beaux quartiers de Troie. Vous mêlez agréablement la *Nouvelle Héloïse* à l'*Histoire ecclésiastique*. *Poculaque inversis Acheloïa miscuit uvis.* J'aime à voir que l'on rende justice à cette pauvre Julie... J'ai repris l'autre jour l'*Héloïse* à votre intention. J'ai remarqué que c'étaient les belles lectures qu'on avait faites dans la première jeunesse qui rendaient le plus les impressions de

cet âge. Quand Werther retourne dans les lieux où il a passé son enfance, il ne trouve plus rien qui ressemble à ses souvenirs. Tout est moins coloré et moins animé et plus étroit que la mémoire qu'il en a gardée. Il ne reconnaît déjà plus son lieu, bien que lui seul ait changé; mais un grand tilleul et les montagnes à l'horizon ravivent tous ses souvenirs du passé. Le grand tilleul et les montagnes, ce sont aussi les grands écrivains.

Adieu, mon cher enfant. Pourquoi t'imagines-tu qu'on t'oublie?

XXXII.

A M. RAULIN.

Paris, 15 août, jour de la fête de Saint-Napoléon, 1846.

Donc, vous vous promenez déjà d'enchantements en enchantements, et vous pouvez dire avec M. de Lamartine :

Je trouve, en abordant, des plages
Plus riantes que mon espoir.

En général, on n'a de ces surprises que dans l'autre monde. Tâchez de garder le plus long-

temps possible cette première sensation confuse. Si vous n'y prenez garde, dans quinze jours, cet éblouissement paisible et charmant, qui ressemble au bouillonnement régulier de la première jeunesse, fera place à une vue un peu plus distincte et un peu moins attrayante. Il y a trois Romes, comme il y a trois moments dans l'effet de toutes les grandes choses sur nous : la Rome qu'on se représente quand on se promène dans les bois de Meudon ou vers la mare d'Auteuil; celle-là, est une Rome déclamatoire et impossible, comme toutes les représentations que se fait notre esprit de tout ce qu'il ne connaît pas du tout; la deuxième Rome est cette vue confuse de l'arrivée que vous racontez si bien. On passe rapidement devant des arcs de triomphe, des palais noirs inondés de clartés, des fontaines qui semblent animées par des esprits invisibles et qui bouillonnent comme de joie, des lignes d'aqueducs qui vont se perdre aux montagnes dans un lointain bleu dont on ne sait si c'est Tibur, ou Tusculum, ou Albano. Tous ces noms poétiques passent dans la mémoire et animent indistinctement tout ce qu'on voit; enfin, on croit bien qu'on a trouvé ce trésor de poésie inépuisable que l'homme cherche partout : *Hic faciamus tria tabernacula;* puis, peu de

jours après, avec un petit sentiment croissant de tristesse, on sent que ce coloris magique fait place à des couleurs plus réelles et moins vives ; le vent a emporté ce fluide d'or dans lequel flottaient tous les objets agrandis ; les lignes se dessinent nettement et se fixent; l'habitude vient qui, par deux effets contraires parfaitement dignes de notre nature baroque, nous attache aux objets dont elle nous désenchante. Vous voilà rentré dans la voie réelle, choisissant, distinguant, aimant ceci et point cela, voyant les lacunes, sentant les défauts, comprenant que vous n'êtes point encore arrivé à la source intarissable du beau. Quand, de temps en temps, vous revoyez les images qui vous ont apparu à votre arrivée, vous les regardez comme un songe dont vous êtes réveillé. Ce n'est pas seulement l'histoire de Rome, et c'est le dénoûment de tous les romans, mais je crois que l'effet de Rome est une image sensible de la marche de notre esprit.

XXXIII.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, 15 août 1846.

Comment M. Henri de Béarn prend-il aux enchantements de Rome? J'espère qu'il n'a rapporté aucune mélancolie de ce fond du Nord d'où il vient, et que, sans plus penser à l'Allemagne, il est tout entier au plaisir de voir l'Italie dans ses belles robes d'été. Si Werther lui-même avait été nommé secrétaire en Italie, il vivrait encore ; il aurait oublié Charlotte. Pour M. Raulin, j'ai quelque peine à me le représenter dans Rome. Je me figure vaguement qu'il y aura des jours où il vous arrivera un peu chancelant, comme un homme ivre, mais ivre de la beauté de quelque vieux tableau byzantin, perdu au coin de quelque vieille chapelle inconnue. Je compte que son bon esprit naturel et son profond bon sens qui dort sous ces systèmes le forceront d'admirer même ce que tout le monde admire. J'ai peur que ce que M. de Chateaubriand, par exemple, et son école ont loué avec assez de fracas, ne lui déplaise à ce titre. Je lui ai souvent représenté qu'il était juste et dans

l'ordre providentiel d'avoir les impressions de son temps; je lui ai montré, avant qu'il partît, qu'il ne fallait pas seulement voir l'Italie avec ses propres yeux, mais aussi avec les yeux de Virgile, du Dante, de Pétrarque, de madame de Staël, de lord Byron, de M. de Chateaubriand. Il est clair que les grands esprits et les grands talents font voir à leur temps ce qu'il n'aurait pas vu sans eux. C'est la civilisation elle-même. A chaque siècle, il y a deux ou trois magiciens qui réveillent dans tous les hommes, moins les ultras, un monde d'impressions qui dormaient depuis la création, comme la Belle au bois dormant. Je tiens qu'il y a au fond de l'âme une suite sans fin de palais comme celui de la Belle au bois dormant, dont les richesses s'ouvriront au jour marqué et découvriront des vues admirables, dont nous ne nous doutons pas, mais il faut le coup de baguette du talent pour réveiller la belle endormie. C'est comme cela que les idées de l'élite d'un temps deviennent des lieux communs excellents du siècle qui suit. On montera ainsi de degrés en degrés et de générations en générations, la grande tour de marbre qui va vers l'infini... Redites cela à M. Raulin afin qu'il ne soit point exclusif dans ses jugements et dans ses sentiments. Je l'ai souvent prêché sur ce

texte, mais j'ai l'idée que vous lui persuaderez plus aisément que moi qu'il ne faut pas seulement admirer ce qu'on admirait il y vingt siècles. Le bruit court que vous lisez à la fois l'histoire de Fleury et la *Nouvelle Héloïse.* Il faut prendre garde de s'enrhumer en passant de l'un à l'autre. Cette lecture que vous faites au milieu de Rome sera une grande consolation pour Rousseau, qu'il n'est plus de mode d'estimer beaucoup comme écrivain, mais ne vous hâtez-vous point de mettre à profit votre séjour en Italie pour lire toutes les histoires de ce pays? Je soupçonne que ce n'est qu'au jour plus vif et plus ardent de cette Italie qu'on retrouve à l'histoire romaine ses vraies couleurs; lus au loin dans nos méchantes villes toutes grises, ces récits sont tout gris aussi. Avant d'entrevoir les environs de Rome, je me faisais de tous les héros de son histoire à peu près l'image que je me fais à présent des vieux conseillers au Parlement de Paris, et je me figurais leur demeure comme quelque chose d'assez semblable au Marais ou à l'île Saint-Louis. Entre autres exemples, la figure d'Adrien a changé pour moi du tout au tout depuis que j'ai visité la villa Adriani. Je me souviens que nous étions conduits au milieu de ce dédale d'arbres, de marbres et de vieux murs

par une pauvre petite fille qui doit être morte à présent, car ses grands yeux étaient terriblement battus par la fièvre. Les beaux arbres, l'éclat du temps, les oiseaux qui chantaient, qui volaient des voûtes en ruines aux bois en fleurs, tout cela donnait un peu de sa jeunesse et de sa beauté à la vieille histoire dont il ne restait que de la poussière. La nature méridionale nous fait aimer aussi pour elle-même les hommes du Midi qui ne pensaient guère de leur temps à ces couchers de soleil qui nous font rêver à eux aujourd'hui, quand le soir vient, et que M. Raulin écoute le son de l'Angelus. Nous n'avons garde de penser ici à toutes ces fadaises d'histoire romaine. Nous avons fait de l'histoire de France et de la plus belle. Le ministère trouve avec raison que la moisson a été magnifique. On n'a jamais vu tant et de si beaux conservateurs. — Madame d'Haussonville vous écrit certainement de Trouville. Pendant que vous vivez dans des torrents de soleil, elle vit dans un brouillard blanc que le vent dissipe par instants, pour laisser voir des goëlands qui tournoient au-dessus des vagues, et des nuages roux au bout de l'horizon. Sur le premier plan, on voit quelques petites dames en robes de flanelle qui se précipitent d'un air tragique dans la profondeur des eaux, et qui se pro-

mènent après en calèche ou à cheval parlant du vide de la vie et rêvant un petit bal au piano. On veut que j'aille dans ce beau monde. Si j'allais quelque part, j'irais à Rome. Je n'irai nulle part; mais je voudrais pourtant bien vous voir tous et chacun.

XXXIV.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, 25 août 1845.

Je conjure M. Raulin de faire tous les jours une petite chronique de Rome. Ce sera une charmante lecture à faire pour nous à son retour, pour nous, qui ne parlons que de députés et d'élections... Je commence à en avoir assez du récit détaché de tant d'infractions à la loi électorale. Je voudrais regarder Rome du haut du Quirinal, mais je ne puis prétendre à voir Rome de longtemps, pour une douzaine de raisons... Je ne comprends pas pourquoi tu laisses, comme tu le dis, M. Raulin s'engourdir dans la contemplation, restant à votre balcon à ne rien voir que le bleu de l'air et les oiseaux qui s'en vont vers les Marais Pontins... Oublie-t-il que l'em-

pereur, dès l'arrivée en Égypte, dit à M. Denon : « Allez voir les Pyramides ; on ne sait pas ce qui peut arriver, » et, si M. Denon ne s'était hâté, il n'aurait pas vu les Pyramides. Il vaut mieux rêver après avoir vu, qu'avant. C'est une rêverie plus féconde. Il aura tout le temps de se livrer à la contemplation quand il sera de retour à Paris et, qu'en hiver, il sera renfermé dans les replis dorés de son paravent chinois. Qu'est-ce que c'est que cette façon de manger peu et de digérer lentement ? L'esprit est comme l'estomac des chameaux qui mangent et boivent de provision pour la traversée du désert. Rien ne s'arrange qu'à la longue dans l'intelligence et la prétention de mettre chaque jour les choses à leur place définitive est une perte de temps puérile. Cela ne veut pourtant pas dire qu'il doive courir nuit et jour au risque d'une fluxion de poitrine ou d'une fièvre chaude, mais, je le vois d'ici, après une course à Saint-Pierre, ne voulant pas aller au Colisée jusqu'à ce qu'il ait trouvé dans son cerveau un emplacement où Saint-Pierre, avec son dôme et sa croix, se développent à l'aise, à l'abri du vent. Les douze volumes de Fleury sont, assurément aussi, une agréable lecture, mais Fleury sera toujours là, et non pas le Palatin ou l'Aventin. Quoi que vous pensiez tous du

Beau, je ne trouve pas bon que l'on traite aussi cavalièrement les *Martyrs* de M. de Chateaubriand. Parce que Fleury est simple, un peu lent et fort long, ce n'est pas une raison pour se moquer de M. de Chateaubriand. M. Raulin en veut autant à Eudore et Cymodocée que le tigre qui fut lâché contre eux dans l'amphithéâtre. *Non bis in idem*... Nous ne savons du détail de votre vie que vos insolences contre M. de Chateaubriand. Si vous voyiez le pauvre homme qui ne peut plus marcher et qu'il faut porter dans le salon de madame Récamier, qui, elle-même, est presque aveugle, vous ne seriez pas si acharnés contre les *Martyrs*. C'est ce tête-à-tête qui est une vive image des tristesses de la vie à son déclin. Il n'y a pas beaucoup d'années qu'il n'y avait rien de si éclatant sous le soleil que l'imagination de M. de Chateaubriand et la beauté de madame Récamier. Aujourd'hui, qui les verrait assis tristement l'un devant l'autre, à la lueur d'une lampe qui éclaire à peine ce salon, ne se douterait guère de ce qu'ils ont été. M. Raulin a tort de prendre ce moment pour jeter des pierres dans leurs fenêtres.

XXXV.

A M. RAULIN.

Gurcy, 24 septembre 1846.

Mon cher ami, votre lettre du 3 septembre est une admirable lettre... Vous avez donc montré au dîner donné à M. le prince de Joinville qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime dès qu'il s'agit de faire sa cour aux princes de ce monde. J'ai raconté à Albert ce qu'on dit ici de votre entretien avec le jeune amiral sur la musique et la peinture. Je n'y reviendrai pas, pour ne pas tomber dans les répétitions... Que je vous dise donc, hors de propos, que vous écrivez comme un chat. Vos principes s'étendent à votre écriture, ce qui est simple, en un sens, puisque l'écriture est une sorte de peinture, mais je vous en conjure, gardez cette écriture humaine dont vous faisiez usage autrefois... A quoi sert-il d'écrire de manière à me donner une inflammation aiguë des yeux, à moi qui ne veux pas perdre une ligne de ce que vous me dites ? Du reste, je conviens que ce n'est pas trop payer vos vues de Rome. Que n'étais-je à côté de vous lorsque vous avez prêché le cardinal Gazzi sur

la musique et, au moment du dessert, alors que vous demandâtes la permission de chanter quelque chose selon le mode *ambrosien!* Vous avez agi prudemment en ne réclamant ces retours aux premiers siècles qu'après qu'on aura pourvu aux plus pressantes nécessités de la politique. Je suis mille fois de votre avis sur la manière de regarder les choses. — Vous dites bien, il ne faut pas se hâter de juger. Les impressions qu'on a laissées dormir cinq ou six mois sont les meilleurs juges; le reste est du pédantisme. En jugeant sur-le-champ, avec les principes qu'on apporte, on risque de garder ces principes et de perdre l'instruction nouvelle qui sort de la vue des objets nouveaux. Vous parlez avec beaucoup de vivacité de votre nouveau jugement sur la superstition des petites pratiques en fait de religion. Vous savez que je n'y ai jamais eu beaucoup d'objections et que je les tiens pour parfaitement d'accord avec la constitution humaine. Nous ne nous querellerons pas beaucoup sur ce sujet. Même, à dire vrai, je suis étonné que ces habitudes tournent assez mal aux peuples qu'elles dominent. J'aurais cru, *a priori,* que tout ce qui entretient l'idée de l'invisible dans le monde est un bon acheminement à une civilisation élevée. Le mal qui nous travaille de ce

côté-ci des monts est précisément la difficulté de croire à l'invisible. C'est la vraie maladie qui donne aux arts d'aujourd'hui l'air rachitique. On ne peut plus dire de la peinture : *Et cœlo terras ostendit, et æthera terris.* Une croyance déterminée à ce que l'œil ne voit point fait converger sur ce point tous les rayons de l'imagination, et le Jupiter invisible que le regard n'atteint pas sur les hauteurs de l'Olympe est pourtant un modèle supérieur pour Phidias et fait le Jupiter olympien. De notre temps, on ne voit rien dans la profondeur des cieux qui fixe la pensée, et l'idée de l'infini enfle nos conceptions et ne nous éclaire point... Il est bien possible que, depuis quelque temps, le Diable habite le monde sous la forme de l'*utilité.* Il a pensé, dans sa malice, que c'était le plus mauvais tour qu'il pût jouer au *Beau.* Il est vrai qu'il se promène encore de temps en temps sur les grandes voies romaines sous la forme d'une demoiselle d'Albano ou de Genzano, mais c'est pour surprendre quelques âmes d'élite que ne séduisent point les basses vues de l'utile. Encore est-on bien attrapé. Au moment du plus vif éblouissement, survient un honnête moine mendiant qui propose à l'âme d'élite une visite dans une église ignorée qui recèle quelque grande mosaïque, et l'âme d'élite

revient aux pensées sévères. Le père de tout mal s'était dit dans sa fureur :

> Forsitan illum
> Perducent aliqua stabula ad Gortyna vacca.

Eh bien, pas du tout, et il suffit d'un moine mendiant pour dissiper ces prestiges, et l'on ne va pas du côté de Gortyne et l'on revient le soir le cœur un peu triste, mais satisfait cependant d'avoir échappé au piége. Personne ne me parle plus depuis deux ou trois lettres de l'aimable dame de la villa Aldobrandini. Je suis plus curieux de ce qui la concerne que du discours que les révérends pères jésuites ont fait le jour de leur Académie. C'est une drôle de race. Il est bien singulier qu'ils soient les enfants de ce don Quichotte de Saint-Ignace. On aura changé en nourrice les fils de cet excellent et singulier homme. Pourquoi me demandez-vous si j'ai vu les cryptes de Saint-Pierre? Sans doute, et tout en parcourant ces souterrains, qui ne sont pas tristes, j'entendais les psaumes chantés dans l'église supérieure. Il me semblait que tout cela c'était le demi-jour et le demi-bruit qui arrive encore à ceux qui sont dans les tombeaux. C'est une jolie idée d'avoir gardé cette humble église sous les magnificences du nouveau temple. Nous

ne ferions pas de ces choses chez nous où l'on fait toujours toutes choses nouvelles. Nous avons bien des guenilles, mais point de vieilles choses. J'aime les vieilles choses proprement conservées. Vous voyez que, par de certains côtés, je ne hais pas les traditions. Je m'aperçois que je ne vous dis rien de Paris. C'est tout au plus s'il y a encore un Paris. Ici, on mène une petite vie modeste et agréable : on parle de vous autres ingrats qui ne songez guère à des paysans de la Brie.

XXXVI.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, 15 octobre 1846.

Je me figurais, madame, que je serais fort en colère si je recevais une lettre de vous. Je pensais que je serais indigné de vous voir manquer à toutes nos conventions. Le fait est pourtant que j'ai oublié, tout en la recevant, que vous aviez promis de ne pas vous fatiguer à écrire. Il est vrai que votre lettre a l'air vif comme les oiseaux de l'air, et cela éloigne toute idée de fatigue.

M. Rossi nous est enfin arrivé. Je ne le trouve

pas changé, comme on disait. Je ne le trouve pas si maigri que le disait M. Raulin. Il raconte très-agréablement tous les détails de Rome, avec cette lenteur que j'avais oubliée un peu, et qui donne pourtant du prix à toutes les circonstances d'un récit. Il parle de vous, madame, avec une lenteur qui ressemble à de la vivacité contenue.

J'ai laissé Gurcy dans une paix profonde, mais sans ennui, et tempérée par des coups de fusil de chasse tout le jour hors de la maison, et au dedans les airs du *Mariage secret* et de *Don Juan* que joue incessamment madame votre sœur. Réellement la vie qu'on y mène est douce et agréable; vous n'en avez peut-être pas gardé de souvenir, mais vous pensiez dans ces jours-là que vous étiez à passer vos examens devant un tribunal de bêtes féroces; vous vous figuriez qu'il y avait là un banc des moqueurs où on comparaissait pour être condamnée. Il me semble que c'est vous, finalement, qui vous êtes assise dans le banc des moqueurs... Vous êtes priée de ne pas trop nous mépriser pour vivre ici au mois d'octobre. Nous n'en voyons pas moins très-grand monde, malgré la saison... Il y avait hier chez madame de Staël, entre neuf et dix heures du soir, deux ambassadeurs et deux

ambassadrices, et point de femmes de chargés d'affaires ; ce sont de trop petites gens pour nous... Presque tout ce beau monde avait dîné chez M. Guizot avec lord Normanby qui n'a point déclaré la guerre au dessert, comme s'y attendent et le souhaitent des journaux de l'opposition. Avez-vous lu, dans la *Revue nouvelle* un fragment de *Mathilda*, qui est un roman de lord Normanby ? Il n'y a rien de bien nouveau ni dans les personnages, ni dans les pensées, ni dans les événements, ni dans les descriptions. L'imagination des hommes n'est pas si capricieuse qu'on le dit. Un écrivain qui se livre à toute l'impétuosité de ses fantaisies, fait exactement, sans s'en douter, la même chose que son voisin, et les romans se ressemblent encore plus que l'histoire de chacun dans la vie réelle.

XXXVII.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Paris, 3 novembre 1846.

M. de Viel-Castel est bien heureux. Il part aujourd'hui pour Sainte-Eusoge. Il vous dira que je suis malade et qu'il est bien portant ; il

vous dira qu'il vient passer quinze jours avec vous, et que ces quinze jours je les passerai dans le très-triste Paris. Tout cela dit, je ne veux pas renoncer à ce voyage de Sainte-Eusoge. Je me dis, de temps en temps, que je pourrais bien trouver une petite éclaircie de santé un de ces jours et qu'alors je commencerai ce voyage difficile dont le terme me plaisait beaucoup... J'ai dîné avant-hier avec M. et madame de Sainte-Aulaire et Louis. Ils étaient tous les trois à merveille et fort contents de nous planter là pour vous retrouver au bord du Loing. Les amis de Job sont demeurés plusieurs jours auprès de lui pour faire de la controverse, mais les amis d'aujourd'hui ne font pas de si longues visites. Ils disent tous comme cet ancien évêque qui s'écriait : « C'est drôle ! je n'aime ni les gens tristes, ni les gens malades. Je ne me plais qu'avec les gens bien portants et en train de la vie. » Ajoutez à cela que les amis de Job n'allaient point par les maisons de campagne de l'Arabie dire : « Ce pauvre Job ! il est un peu fou. Il n'est pas malade du tout ; il se porte comme un charme. »

XXXVIII.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

1846.

J'ai reçu l'Aventin, madame, et il m'a vraiment charmé. Je l'avais laissé couvert d'une sorte de petit brouillard un peu triste, et vous avez la bonté de me l'envoyer comme dans les plus beaux jours. Si j'avais ce talent de peintre, je peindrais et dessinerais toute la journée, mais je ne pourrais vous envoyer que des vues de neige, des rues brillantes de verglas par lesquelles on voit tomber tous les passants. J'ai bien reconnu les deux petits animaux noirs qui causent en vue de l'Aventin. Ce sont certainement des enfants de *Cacus* qui avait autrefois son domicile dans la montagne. C'était un personnage peu estimé de ses voisins, fort rusé et assez violent quand on voulait lui reprendre le bien d'autrui. Il était établi sur les bords du Tibre sans l'autorisation du conseil d'État de l'époque, et lorsqu'on a voulu le faire déguerpir, il a jeté feu et flamme comme vous savez. Prenez donc garde à ces petits êtres noirs qui n'ont l'air de rien, mais qui sont extrêmement méchants quand ils

ont intérêt à l'être. Pour M. Raulin, il n'est pas méchant; il vous élève ici des autels. Il admire tout dans Rome, personnes et peintures... Je crois bien qu'il vous préfère aux plus terribles mosaïques, ce qui n'est pas peu dire, comme vous pouvez en juger.

Nous allons avoir la session et redevenir des personnes dignes d'intérêt. Paris commence à se peupler un peu. Le 24 probablement, M. de Rémusat fera son discours de réception à l'Académie française. C'est là qu'il y aura de belles dames! On verra comme le public éclairé se plaît à la métaphysique quand il est bien averti que c'est un homme d'esprit qui en parle. M. Dupaty, qui le reçoit, raconte, dit-on, sa première entrevue avec M. Royer-Colard. C'était pour solliciter sa voix pour l'Académie française. M. Royer-Colard le reçoit d'un air froid et gardant un livre ouvert à la main. M. Dupaty lui décline son nom et M. Royer-Colard répond froidement : « Le nom est plus connu que les ouvrages. » Malgré ce début, l'entretien finit bien. Ce trait est bien de M. Royer-Colard. Si tout le reste du discours le peint aussi bien, ce sera un portrait ressemblant.

Madame d'Haussonville vous dit-elle qu'elle est au milieu d'études sur l'économie politique?

Elle lit Adam Smith, qui était un très-grand esprit et qui parlait habituellement tout seul, comme fait Albert. Vous ne pouvez vous dispenser d'étudier l'économie politique. L'éducation d'un fils vous en impose le devoir. On ne peut pas enseigner de trop bonne heure aux enfants comment se forme la richesse publique et surtout la richesse particulière. C'est dans l'économie politique qu'on touche au doigt et à l'œil combien c'est un beau spectacle qu'un pays qui n'est point peuplé ou presque pas ; là, l'homme engraisse et prospère sans querelle avec ses voisins parce qu'il faut mettre un grand scrupule à faire la charité, parce que la charité soustrait souvent à la faim et à la mort des gens condamnés par les lois générales de l'économie politique, ce qui est de mauvais exemple ; enfin, c'est une science qui rend le cœur dur et l'esprit clair, sauf exception. Albert vous dira que je parle bien à mon aise de l'économie politique que je ne sais pas.

XXXIX.

A M. RAULIN.

Paris, 27 novembre 1846.

Monsieur, ceci n'est qu'un en-cas pour les circonstances les plus extraordinaires, et qui, j'espère, ne se présenteront point. Si ma lettre vous trouvait encore à Rome, elle ne pourrait vous y trouver que le plus coupable des hommes. Vous auriez affiché insolemment dans la capitale du monde catholique le mépris de tous les devoirs. Vos pauvres devoirs sont tous ici ; ils vous attendent ; ils disent entre eux d'un air inquiet : « Crois-tu qu'il revienne ? » Ils lèvent les yeux au ciel d'un air de doute. Ils fuient dans l'ombre quand M. le garde des sceaux vient à passer. Ainsi je ne peux pas croire que vous ne soyez pas à cette heure sur toutes les routes d'Italie, afin de profiter des passages qui sont encore libres, tantôt sur une rivière, tantôt sur une autre. Vous aimez Rome comme une magnifique image de la loi morale, n'est-il pas vrai ? C'est pour vous une raison décisive de la quitter pour aller en mission là où la loi morale vous appelle, c'est-à-dire en l'hôtel du conseil d'État, puis rue de l'Université, n° 90, où

vous devez venir rendre compte. Ne laissez pas croire à ceux qui vous vénéraient, que votre soumission pour la mère de toutes les Églises n'est, après tout, qu'un effet caché de la convoitise des yeux, d'autres y ajouteraient peut-être une attache criminelle de la concupiscence, car on a parlé de *Romaines*, et des femmes qui puisent une eau limpide dans les fontaines d'Albano, et de celles qui filent le coton sur les côteaux d'Anxur, et de celles qui recueillent les fruits de l'olivier vers Tibur, abondant en colombes, et de celles qui habitent sous le chaume de la campagne de Rome brûlée par le soleil, et celles qui boivent les eaux de l'Arno, du Velino, du Carigliano, du Vulturno. J'arrête ici mon dénombrement qui n'est pourtant pas au complet, à ce qu'on affirme. Il faut vous arracher à ces funestes images, et venir ici fixer vos regards, par exemple, sur le visage de M. l'évêque de ***, fécond en brochures...

Vous n'avez plus rien dit depuis Florence... Les splendeurs du ciel et de la terre ne vous font pas grand'chose, à une seule exception près, et l'exception porte précisément sur ce qui passe avec le plus de rapidité. Il est vrai, toute plaisanterie à part, que ce qui passe a, pour l'imagination des hommes, un charme particulier. Je

vous ai plusieurs fois proposé de chercher pourquoi il en était ainsi; une rose que le vent emportera demain agit sur l'esprit non-seulement par sa beauté, mais par sa fragilité. Nous qui regardons avec saisissement un obélisque qui n'a d'autre mérite que de défier l'action du temps, nous éprouvons quelque chose d'analogue en voyant le temps emporter dans un tourbillon les feuilles d'hier. Est-ce que ces deux contraires ne sont que les deux côtés de la même idée, de cette idée de la durée qui nous inquiète sans cesse? Est-ce simplement que, créatures fragiles, nous aimons ce qui a le même sort que nous? Est-ce que tant d'éclat épuisé dans ce qui ne dure qu'un jour nous donne une plus magnifique idée de la science du peintre qui colore le monde? Est-ce que... mais me voilà bien loin de mon texte. Je m'égare, comme M. l'évêque de ***. Je voulais vous dire une chose sensée qui est de revenir bientôt, et je me mets à parler de ce que j'ignore, de ce que tout le monde ignorera toujours.

Il ne se passe en France rien de digne de vous être raconté. Cracovie et l'humeur de lord Palmerston passeront, mais la beauté des montagnes qui vous environnent ne passera pas, de longtemps, du moins.

Allons, arrivez, chargé des dépouilles de l'Italie. Il faut partir, *linquenda tellus et placens... placens*, quoi? Vous n'avez pas d'idée, vous n'avez plus d'idée du charme de Paris. Saint-Paul hors les Murs vaut-il donc mieux que Saint-Louis d'Antin? Auriez-vous la faiblesse de mettre le Colisée au-dessus de la place Louis XV avec ses belles lanternes qui tournent devant les yeux éblouis? Toutes les petites maisons blanches qui avoisinent Paris, cette belle teinte du plâtre de Montmartre, plaît-elle moins à vos yeux que le désert mélancolique qui se fait autour de Rome, et où l'on ne voit ni omnibus, ni voitures de blanchisseuses, ni ces longues files de chariots qui entretiennent chez nous la propreté des rues? Voilà ce que sera un jour Rome, quand elle aura un bon conseil général et municipal du département de la Seine.

Quelle horrible race, pourtant, que les gens dits civilisés ! J'en conviens.

Tout ce que je viens de vous dire est mal écrit, mais c'est pour vous orner l'esprit et vous répéter que je vous regrette fort, car, sincèrement, à votre place, je vendrais mes meubles de Paris, je donnerais ma démission au garde des sceaux, j'enverrais Saint-Louis d'Antin à tous les diables, et j'irais tous les jours à la messe à Saint-Sébas-

tien vers les Catacombes. Vivre ici dans la boue, lire l'*Univers*, voir passer des députés crottés, et puis passer un matin entre les mains des pompes funèbres pour dormir quatre ou cinq ans d'un sommeil troublé dans un cimetière d'où M. de Rambuteau me chassera pour cause d'abattoir et d'utilité publique, ce n'est ni vivre ni mourir. Si vous voulez m'acheter un petit tombeau dans le jardin qui avoisine le monument des Scipions, j'arrive, je m'y fais placer pour l'éternité. Vous en ferez murer la porte, de manière à ce qu'il passe quelque brin de lierre et quelque petit rayon de soleil à l'intérieur, et vous pourrez ensuite repartir pour Paris, si vous voulez.

XL.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, 26 mars 1847.

Votre lettre du mois de janvier ne paraissait pas du tout venir d'un pays où il n'y avait ni fleurs ni soleil, madame. Vous criez tous au froid, et je suis sûr que nous nous ferions un printemps très-agréable de vos plus mauvais jours.

M. de Lamartine fait un grand bruit durant sa vie. Ses *Girondins*, dont je n'ai lu que des fragments desquels je suis médiocrement content, ont à Paris un prodigieux succès. Vous savez la gravité, le calme et le sens froid et droit de M. de Canouville; il ne parle de ces Girondins qu'avec enthousiasme. M. de Broglie, qui n'est favorablement prévenu ni pour l'auteur, ni pour ses idées, trouve dans ce dernier ouvrage beaucoup d'esprit et beaucoup de vues, et aussi beaucoup de talent. Il n'approuve assurément pas tout, mais il dit que, dans ce genre, personne en France n'en saurait faire autant. Enfin, la première édition est déjà épuisée, et on ne parle plus ici que de Vergniaud, de Gensonné, de Buzot, de Grandet, de madame Roland et du général Dumouriez. Vous avez déjà fait la connaissance de tous ces personnages dans M. Thiers et dans M. Mignet, mais vous ne les avez jamais vus dans les phrases de pourpre et d'or que fait M. de Lamartine. Bien que je n'aie fait qu'entrevoir ce livre, il m'a paru qu'il y avait mis ses pensées sur toutes les choses créées et incréées. Il y a là la matière d'un demi-million de poëmes pour le moins ; des thèses pour et contre tout ce qu'on tient pour vrai et pour faux dans le monde. En bonne logique, la moitié des idées qui y sont

énoncées doit être rigoureusement vraie, car l'autre moitié se forme d'idées diamétralement contradictoires aux premières. Vous prendrez pourtant plaisir à ce magnifique délire. C'est donc dans les moments perdus qu'on pense à la Chambre des députés... J'imagine que, de loin, vous prenez plus d'intérêt aux discussions des Chambres. C'est une des formes du mal du pays que de lire les journaux.

XLI.

A M. LE DUC V. DE BROGLIE.

Paris, 20 juillet 1847.

La plus grande nouvelle que je sache est qu'Albert vous est arrivé à Londres aujourd'hui, mais vous le savez encore mieux que moi, je pense. C'est dommage que la condition de temps soit nécessaire pour qu'un homme puisse être en deux endroits ; nous l'aurions gardé volontiers ici. Subjectives ou non, les conditions de l'espace et de la durée mises à tout, sont assez désagréables. Si jamais elles disparaissent dans une économie quelconque, c'est pour le coup qu'on ne se quittera plus, et que le mot : « Je

n'ai pas le temps, » changera absolument de signification. Alors, *je n'ai pas le temps,* voudra dire : *Prenons-en tout à notre aise.* Ce sera toute une langue à refaire, mais j'ignore si on pourra s'y accoutumer, l'habitude supposant la succession, et la succession n'étant pas très-intelligible hors du temps.

J'ai lu sans étonnement un article sur les vicissitudes de la philosophie hégélienne en Allemagne. Il paraît qu'on fait sortir aujourd'hui de *l'idée pure* l'athéisme, le matérialisme et l'égoïsme le plus brutal. Cette philosophie est d'une admirable fécondité ; j'en ai déjà vu découler le catholicisme, le calvinisme et les théories les plus nobles. C'est la grâce des systèmes absurdes qu'ils se prêtent à tout. Un habit mal fait va tellement quellement à toutes les tailles. J'ai vu, parmi les beaux habits rouges de votre livrée un habit sur le dos duquel était écrit : 2e VALET, *taille moyenne.* Le premier venu mettra cet habit-là et pourra se présenter décemment partout. On fait des boîtes vides, qui représentent à peu près les contours de toutes les grandes difficultés des problèmes ; on nomme cela des principes et il n'est pas bien étonnant que ces prétendus principes s'appliquent à peu près au dos des difficultés ; mais il y a quelque exagération

à donner à ce jargon le nom de solutions philosophiques. C'est plutôt une manière confuse d'exprimer son ignorance. Il faudrait mettre à la dernière page de cette métaphysique : « Voilà pourquoi la nature, cette sœur de l'homme, est muette. »

Le volume VII de M. Thiers vous est-il arrivé de quelque côté? On n'entend dans ce volume que le pas de charge d'un demi-million d'hommes et le bruit de douze cents pièces de canons. Mais cela vaut mieux que les petits airs mélancoliques que Robespierre joue sur sa musette dans les *Girondins*.

XLII.

AU MÊME.

Paris, mardi 27 juillet 1847.

Nous n'avons pas toutes ces magnifiques cérémonies de l'Angleterre ni personne en état de les décrire avec cette vivacité et cet éclat. Il est vrai qu'il pleut à torrents depuis deux fois vingt-quatre heures, et que les harpes suspendues, s'il y a des harpes, doivent être extrêmement détendues. M. de Lamartine est allé jouer de la

sienne vers Mâcon. Les airs qu'il a chantés sont prévus par les lois de septembre, mais ce que n'ont pas prévu les lois de septembre, c'est une déclamation si abondante et si vide. Dans l'ordre de la déclamation, cet homme est le père des fleuves. Il a fait feu supérieur contre un orage épouvantable et une pluie diluvienne. Le tonnerre a dû se retirer tout mouillé et bien attrapé d'avoir trouvé son maître. Il y a, dans les généralités qu'il a débitées, un fond de sottise naturelle qui doit être assez contagieux. Il donne son congé au Roi, sans la moindre cérémonie, comme on ferait à un domestique qui manque de probité et de sobriété. J'ignore si le Roi a fait son paquet et se l'est tenu pour dit. C'est beaucoup d'insolence pour une seule personne. Il se compare, sans façon, à Hérodote, et les habitants de Mâcon, à la fleur des Grecs. Il est certainement le premier qui ait inventé que la pluie de Mâcon valait le soleil d'Olympie ; mais peut-être que vous n'avez pas lu M. de Lamartine? Cela l'étonnerait, mais ne m'étonnerait pas du tout. Vous avez mieux à faire que d'apprendre que *les réactions sont le recul des idées.*

Ici, nous ne voyons pas les merveilles d'une Chambre des pairs en robes rouges et en pantalons de toile à matelas. On ne parle plus de rien,

d'abord parce qu'il n'y a rien et ensuite parce qu'il n'y a plus personne pour en parler. M. Teste, M. de Cubières et M. Parmentier sont aussi oubliés que s'ils n'avaient jamais existé. La main retournée, la Chambre des pairs ne pense plus au coup qu'elle a frappé.

XLIII.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, 27 juillet 1847.

Mon cher enfant, nous vivotons et nous grelottons. On n'entendait plus ces derniers jours que la voix de M. *** qui annonçait à la Chambre des pairs la bonne nouvelle du *laissez faire* et du *laissez passer*. Les gens timides, qui ont les oreilles fines, disent qu'on entend de sourdes rumeurs dans les bas-fonds de la société, que le mécontentement est grand et qu'un matin nous nous réveillerons en révolution. On fait remarquer que ces grandes secousses arrivent communément au moment qu'on s'y attend le moins et à ces signes je reconnais qu'en effet l'heure est venue. S'il arrive quelque chose à Rome un de ces matins, ce ne sera pas dans les mêmes cir-

constances. Tout cela à l'air de se noircir beaucoup. Les histoires des journaux sont fausses et il n'était pas du tout question d'égorger tout le peuple romain afin de l'empêcher à tout jamais de donner dans les erreurs criminelles du libéralisme. Il est venu des dépêches de M. Rossi qui rectifient tout cela. Il paraît que le vrai c'est qu'il y avait une grande agitation et de grandes inquiétudes dans les esprits de toutes les couleurs sur ce qui arriverait le jour anniversaire de l'amnistie. Chaque parti se figurait que l'autre voulait faire un mauvais coup. On a sagement déterminé les libéraux à demander qu'on s'abstînt ce jour-là de toutes fêtes et de toutes démonstrations et, pour maintenir l'ordre, on a armé la garde nationale qui, dans cette journée du 17, a occupé une vingtaine de corps de garde sur les principaux points de la ville. Le rez-de-chaussée des grands palais, sur l'offre des propriétaires, a servi de corps de garde. Tout s'est passé paisiblement, et, s'il y a eu quelques arrestations, elles n'ont été que momentanées et pour empêcher sur place quelques commencements de trouble.

Malgré toutes ces atténuations, il me semble que cette petite fièvre d'accès n'est pas de bon augure. Si je sais des détails, je te les enverrai.

Avez-vous lu le discours de M. de Lamartine à ceux qui boivent et mangent dans la ville de Mâcon? Il a bien fait de dire, avant de débiter ces vieilleries paradoxales, qu'il n'était pas Hérodote; mais je ne serais pas étonné que ce radotage enluminé ne fît du ravage parmi les sots. A présent qu'après de longues révolutions on a forcé les gouvernements à faire le moins mal possible les choses humaines données, on va leur demander de faire que les choses humaines aillent toujours parfaitement bien. On va frapper sur le dos des gouvernements pour les forcer à obtenir de Dieu qu'il retire du monde la part de mal qu'il a voulu y laisser. Il faut donc que M. Guizot et M. Duchâtel se mettent en prières, et plus tard, après avoir bien prié, et probablement prié en vain, il faudra livrer bataille aux communistes, socialistes, et tous les *istes* qui veulent que le monde aille mieux que la Providence ne l'entend.

XLIV.

A M. LE DUC V. DE BROGLIE.

Paris, 4 août 1847.

Je vais relire les instructions de Fréderic II à ses officiers-généraux et aussi tout M. de Guibert et M. Jomini, si M. Thiers me le veut prêter. J'entends résoudre ce problème sur Pierre et Paul à la tête de deux grandes armées et cherchant à se tourner. Ce qui vérifie vos soupçons, c'est le grand nombre de batailles gagnées par Pierre et par Paul à la fois. Les faits sont pour vous et voilà pourquoi sans doute M. Cousin s'écriait : « Je vous jure, messieurs, qu'il n'y a point eu de vaincus à Waterloo ! » J'ignore si M. le duc de Wellington est de cet avis, mais il n'est pas métaphysicien. M. le maréchal Soult, qui a l'esprit plus tourné aux grandes spéculations, pense comme vous les jours où il est le vainqueur de Toulouse.

Paris n'est point désert, comme vous croyez bien. Nous sommes tout contents de vivre encore, après avoir échappé à l'émeute qui nous menaçait pour l'anniversaire de Juillet; mais les gens d'émeutes sont meilleurs citoyens qu'on ne croit généralement. On leur avait fait accroire

que la France était dans un état pitoyable, mais ce qu'ils ont vu aux fêtes de Juillet les a tout à fait désarmés. Ils ont reconnu l'injustice de tant de déclamations sur la faiblesse du gouvernement, à la vue d'une si belle cavalerie et d'une si forte infanterie. Ces lances qui sont aiguisées pour percer, ces sabres qui sont affilés pour trancher, toute cette masse de soldats forts, bien exercés, contents, et prêts à faire feu même contre des gens qu'ils ne connaissent pas, toute cette magnificence guerrière a touché la fibre nationale des gens les plus endurcis, et ils sont rentrés en eux-mêmes où ils continuent leur petit commerce sans troubler présentement le public qui aime les feux d'artifices et la comédie en plein air.

Pourquoi n'avez-vous pas fait nommer M. Macaulay? Il paraît qu'il a succombé pour avoir aimé la justice, mais il sait bien, sans doute, en qui il s'est confié et probablement il sera élu par des gens moins scrupuleux en fait d'éducation publique.

XLV.

AU MÊME.

Paris, mardi 9 août 1847.

Vous allez en Écosse et sur le théâtre des romans de Walter Scott, mais ce théâtre va jusqu'aux îles Shettland et j'espère que vous n'irez pas jusque-là visiter les éléments ou les prétextes de l'idéal. Évreux vous attend trop tôt pour entreprendre un tel pèlerinage. Pour Évreux, si l'on y trouve jamais de quoi faire un idéal, ce sera la preuve qu'il ne faut pas même de prétexte pour s'élever au beau quand on en a l'instinct. J'ai longtemps pensé, quant à l'idéal, que le monde réel était comme un livre dont les caractères éveillent des idées d'un certain ordre suivant l'arrangement des lettres, bien que cet arrangement n'ait aucune ressemblance avec les images ou les pensées qu'il provoque dans mon esprit. Je prenais, à la lettre, l'expression de *livre de la nature;* mais j'entrevois beaucoup d'objections aujourd'hui à cette manière de faire de Dieu une sorte d'imprimeur. En tout cas, ce serait un livre grand format et avec de belles marges que le sien.

Quel triste tableau de l'Angleterre! Il est bien possible que le double effort de l'industrie et de l'égalité aplatisse un peu les nations. On ne peut pas non plus avoir un beau taillis et une belle futaie dans le même lieu, en même temps. L'ancien monde, le monde d'abus tel qu'il était organisé partout il y a quelque cent ans, était dans le sens de la nature; les grands arbres y croissaient librement, tuant tout ce qui était sous leur ombre. L'eau venait alors à la rivière et vous aviez de belles masses d'eau, devant de beaux châteaux crénelés, avec une grande solitude à l'entour. N'est-il pas de principe à présent, que l'eau n'aille que le plus tard possible à la rivière? Autrefois, on donnait onze canards à manger au douzième et on avait un magnifique canard plein de force et du plus beau plumage. A cette heure-ci, on soigne les douze canards, ou plutôt, les douze canards se soignent. Les plus forts n'ont pas plus à manger que les plus faibles. Cela fait une moyenne de canards occupés de mille soins, sans superflu, sans esprit d'entreprise, un peu maigres, un peu dolents, élevant des canetons qui héritent de la faiblesse de leurs pères et qui la propageront; des canards qui aiment à être bien assis, bien couchés, à aller à un sermon qui soit moral et point dogmatique, qui travaillent

le jour durant pour dormir dans un bon lit; le vent emporte leurs plumes, ils meurent, et ils n'ont rien dit et fait qui vaille. Lucain dit : *Humanum paucis vivit genus.* Il est bien possible que le désordre apparent des anciennes sociétés fût une loi secrète de la nature pour se débarrasser des faibles et garder les plus beaux échantillons.

XLVI.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 10 août 1847.

J'ai l'air d'un ingrat de répondre si tard à votre lettre. J'ai été mal portant tous ces jours-ci. J'espère que cela ne durera pas assez pour m'empêcher de vous aller voir prochainement et peut-être avec Albert à la fin de cette semaine, si Albert peut faire cette course à Gurcy. Il est seulement attiré par un aimant très-puissant qui se compose d'une femme et d'un enfant situés en Périgord, et quand il sera là, les chaînes un peu froides, mais très-fortes du devoir le tireront vers Rome. Il faut bien aller voir où en est ce pauvre pape qui veut donner le bien-être temporel à ses peuples. S'il ne réussit pas à cette

fois, l'Italie sera forcée d'attendre quelque guerre universelle effroyable pour être mise sur ses pieds. Je donne d'avance ma malédiction à tous les Italiens qui ne seront pas d'une extrême modération dans ces jours difficiles. Mais la patience et la modération sont des vertus rares. Je ne sais pourquoi on donne le nom de héros à ceux qui montent à une échelle sous le feu, et plantent un drapeau sur une muraille au milieu des balles. C'est l'affaire d'une demi-heure, après quoi on va se coucher sur des lauriers tout frais. Il faudrait n'appeler héros que les gens qui ont la vraie patience et la véritable modération. Voilà les grandes batailles. C'est là une lutte qui dure longtemps. On couche des années entières sur des noyaux de pêche, ayant le doute à sa droite, et à sa gauche la foule qui vous dit que vous n'avez pas de sang dans les veines, et qui, de temps en temps, veut vous couper le cou pour s'en assurer. Il est vrai qu'il y a aussi de faux modérés qui voudraient joindre beaucoup de gloire à une parfaite tranquillité. Ceux-là seront dans un bain tiède durant l'éternité, et, à la longue, vous ne savez pas comme un bain tiède est débilitant. On dit que, pour le moment, les plus remuants de l'Italie sont les gens de Toscane. Ils sont communistes, radicaux, socialistes, et

quelque jour ils en feront tant qu'ils gâteront la bonne cause et amèneront les Autrichiens, qui viendront monter la garde au palais Pitti, et dans le corps de garde des Lanzi.

J'ai vu passer l'autre jour une foule de fourgons qui se dirigeaient sur Gurcy. On m'a dit que c'étaient tous les livres touchant l'Italie que vous aviez fait tirer, vous et votre mari, de toutes les bibliothèques publiques de Paris, afin de traiter, l'une, de Savonarole, et l'autre, des moyens par lesquels les Italiens n'ont pas pu constituer un gouvernement chez eux depuis une trentaine d'années. Nous comptons, pour l'hiver prochain, sur une belle vue de Florence à la fin du xv[e] siècle. Nous verrons les troupes de Charles VIII campées sur les hauteurs de Fiésole; nous verrons le couvent de Saint-Marc et le prieur *Jérôme Savonarole* se promenant dans ce joli cloître d'un air doux et grave, se promettant d'exterminer les Médicis; nous le verrons brûler les écrits du Dante et de Pétrarque, et puis, nous le verrons brûler lui-même, par une jolie matinée du mois de mai, pendant que les oiseaux chantent sur les terrasses et dans tous les palais de Florence. Pour Othenin, son travail est plus considérable. Il paraît que son plan est d'expliquer toutes les combinaisons politiques qui ont

échoué pour rétablir la liberté en Italie. Il donnera une idée de toutes celles qu'on aurait pu aussi essayer vainement, et il en résultera un enseignement précis sur ce qu'il faut tenter pour réussir, attendu que la somme de toutes les erreurs possibles sur un sujet étant d'un côté, il ne reste de l'autre que la vérité. J'ai traité cette méthode d'arriver à la solution des problèmes dans mon cours du *grain de sel sur la queue de l'oiseau.*

Votre père me dit qu'il s'en va voir la patrie de Waverley, de Nigel, de Oldbuck, de Rob-Roy, de Marie Stuart, de Reid, de Chalmers, de Smith. — Il verra Abbotsford et les descendants des chiens de Walter Scott. J'entends dire que les hommes d'aujourd'hui, en Écosse, ne valent pas les hommes d'autrefois. Le désir d'être bien nourris, bien couchés, bien vêtus, bien et rapidement voiturés, fait qu'on mène une vie très-fatigante qui ne laisse ni repos au corps, ni développement à la pensée. Le monde s'agite, mais ce n'est pas Dieu qui le mène pour le quart d'heure. Il s'agite comme les chiens qui tournent, tournent, pour être bien couchés. Je lui souhaite une bonne nuit.

XLVII.

A M. LE DUC V. DE BROGLIE.

Gurcy, mardi 17 août 1847.

Vous avez eu la bonté de m'écrire dans les préparatifs d'un long voyage au fond du Nord, avec mille affaires pressantes, grandes et petites, à régler, et c'est faire beaucoup plus pour moi que je ne mérite.

Vous avez vu que la cour d'assises n'entend pas plaisanterie sur le commandement : « *Tu ne feras point de faux témoignage.* » Elle a envoyé à la réclusion, pour dix ans, un jeune gentilhomme que M. Granier de Cassagnac couvrait pourtant de sa protection. Les temps sont durs. Un pauvre diable de gentilhomme de lettres ne pourra bientôt plus mentir en justice ni tuer un homme en demi-guet-apens sans dire pourquoi.

J'ai suivi votre exemple. Je me suis remis ici à lire Platon avec quelque suite. Malgré la grandeur et l'esprit, c'est certainement une philosophie d'enfants. Les mots y jouent presque partout un plus grand rôle que les idées. M. de Bonald a dit que les pensées étaient une parole

intérieure. Cela n'est vrai qu'à moitié, comme ce que M. de Bonald a pu dire de plus raisonnable en sa vie. Il y a toujours, derrière cette parole intérieure et plus au fond de l'esprit, quelque chose de plus vif qui la surpasse et qui réclame sourdement contre l'insuffisance du langage extérieur. Or, il semble que les anciens aient été complétement de l'avis de M. de Bonald et que toutes les fois que l'artifice du langage avait pu donner des grandes difficultés qui se présentent à l'intelligence une solution apparente où la symétrie des phrases avait atteint une certaine perfection, ils se tenaient pour satisfaits et prenaient la précision des termes pour la précision des idées elles-mêmes. On dirait même qu'un arrangement heureux de paroles leur était comme une preuve de la réalité des idées exprimées. Entre les idées et la langue, c'était encore la langue qui était la plus forte. C'est peut-être le plus grand progrès des modernes d'avoir brisé ces petits talismans de paroles bien arrangées qui figuraient la vérité. Je crois pourtant qu'il en reste un assez grand nombre dans la circulation, mais toutefois, l'instinct de la vérité résiste plus souvent chez nous aux séductions d'une formule savante. C'est une chose singulière qu'il ait fallu vieillir pour

entrer en possession des instincts naturels. On eût plutôt cru d'avance que les peuples jeunes devaient avoir des instincts assez sûrs et que les peuples fatigués d'une longue civilisation tomberaient sous l'empire des formules. C'est pourtant le contraire qui arrive. Les anciens sont comme enivrés par les combinaisons habiles des mots. Dès que les mots s'arrangent bien ensemble, ils en concluent que ce qu'ils représentent s'arrange aussi à merveille. Si on leur démontre verbalement qu'ils sont *un poisson*, ils en tombent d'accord et reconnaissent, comme Jocrisse, qu'ils sont dans leur tort. Cette disposition à dormir sur la foi des mots est peut-être une des grandes preuves que le monde n'était qu'un enfant au temps de la grande prospérité de la Grèce. On prenait pour une réalité la comédie que les mots peuvent jouer, et ces mots, avec toutes leurs combinaisons, avaient sur cette jeunesse la même autorité que les chiffres ont dans les mathématiques.

J'ai honte d'envoyer à Édimbourg ces pauvres petites remarques philosophiques.

XLVIII.

A M. RAULIN.

Paris, 27 octobre 1847.

Mon cher ami, j'aurais l'air trop ingrat à vos yeux, si j'avais reçu votre lettre toute petillante comme une cheminée de Londres par un froid sec, sans vous en remercier. Vous êtes heureux; vous êtes vivement frappé à la fois de l'Italie et de l'Angleterre, vous comprenez la campagne de Rome et les gazons tondus des parcs de Bowood; la peau noire et les cheveux noirs des petites-filles de Caton et la peau blanche et les cheveux de lin des demoiselles anglaises... Je compte que vous allez nous revenir avec une théorie sur la beauté et la grandeur des choses exclusivement utiles. C'est un sujet qui soulève de belles questions assez inutiles.

Autrefois, je faisais des systèmes sur l'esthétique, mais cela n'empêche pas le laid de se multiplier à l'infini. Lit-on quelque chose à Londres? On dit que la pensée n'y va pas plus loin que les rails des chemins de fer. L'homme s'occupera longtemps, je crois, à creuser l'abîme du bien-être. Il est assez naturel qu'il se demande si, après

tout, ce ne serait pas un moyen d'être passablement heureux. Je suis porté à croire que ce moyen n'est pas encore le bon. Peut-être vaut-il mieux s'accoutumer à souffrir du froid, du chaud, des vents et de la pluie. Gribouille n'était pas un médiocre philosophe qui se mettait dans l'eau pour éviter la pluie. Un homme qui ne craint rien vaut mieux qu'un homme qui jouit de tout. Naturellement, l'esprit n'a aucun souci du présent; être dans un lit bien chaud avec l'idée qu'on sera fustigé le lendemain refroidit tout l'agrément de ce lit bien chaud; mais il n'est personne qui ne se donne beaucoup de mal aujourd'hui pour être sûr qu'il sera tranquille demain et qui, dès aujourd'hui, ne soit content comme s'il était à ce demain. Or, le bien-être fait les conservateurs, c'est-à-dire ceux qui tremblent pour demain; donc le bien-être ne rend pas heureux; donc les conservateurs ne sont pas de si grands philosophes que Gribouille.

XLIX.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, 6 novembre 1847.

Nous ne savons de quel côté regarder pour voir un peu de tranquillité. Il n'y a que nous qui vivions paisiblement. Nous avons eu l'esprit de manger notre pain bis le premier et nous prenons du bon temps à présent que l'Angleterre ne sait où donner de la tête pour trouver un écu ou un petit pain; que la Suisse prétend à devenir un champ de bataille en plein hiver; et que le nord de l'Italie a l'air de se préparer à des folies sans nombre. Ce pauvre grand-duc de Toscane ne méritait pas toutes les avanies triomphales que ses peuples lui font subir. Il avait fait de son mieux toute sa vie pour n'être pas traité comme un tyran désarmé autour duquel on danse et qu'on veut faire danser pour célébrer la chute de son pouvoir. Les peuples ont bien mauvaise mine à l'heure où ils s'affranchissent. C'est une maladie nécessaire qu'il faut avoir le plus tôt possible, car on n'est pas beau dans cette crise; la grossièreté, la déclamation, la violence, l'ingratitude, l'envie, la poltronnerie et aussi l'absurdité se dé-

chaînent dans ces jours-là avec une vivacité qui ne fait pas honneur à la nature humaine.

L.

A M. LE DUC V. DE BROGLIE.

Paris, mardi 9 novembre 1847.

Voilà bien des tristes événements qui se succèdent cette année. On prendrait, dans des temps de superstition, tant de calamités privées pour les signes de quelque grande catastrophe publique, pour les sinistres avant-coureurs de quelque effroyable révolution; mais le train général du monde se poursuit avec rudesse et régularité et le nombre de passagers qui tombent à la mer ne présage rien sur la marche du vaisseau.

Il n'est arrivé rien ici sur les affaires de Suisse que vous ne sachiez comme nous. Les Suisses qui sont ici conservent encore quelqu'incertitude sur la question de savoir si on en viendra aux mains. Cette *incertitude* me semble *peu fondée*. Il arrive un moment où personne ne peut plus reculer, comme une heure où l'exécution d'un crime est une fatalité. C'est même cette fatalité

des derniers jours qui donne, en morale, tant de gravité aux pensées et aux résolutions qui amènent au bord de ces pentes où les lois de l'équilibre sont rompues. Je ne sais si les radicaux se casseront le cou sur les pentes qui tombent dans la Sarine. Vous souvenez-vous d'un jour passé à l'hôtel Zeringhem, devant le pont de Fribourg? Il y a bien loin de là à ce temps présent. Le père Gerard n'avait pas peur alors des radicaux. Quand on compte les hommes et les canons de ces absurdes enragés et les hommes et les canons des pauvres petits cantons, il demeure bien probable que *** va acquérir une grande gloire. Il va se faire à bon marché l'effet d'une sorte de César ou de Marius. Je voudrais savoir pourquoi la Providence a laissé aux actions violentes un certain air de grandeur parfaitement faux, mais qui a séduit sans doute un grand nombre de perturbateurs et de voleurs de grand chemin dans ce monde-ci. Le docteur Chalmers n'a pas expliqué cela dans l'histoire des adaptions de l'âme des hommes à l'ordre régulier et honnête des sociétés. Si la violence injuste avait le mauvais air de l'escroquerie, bien des gens n'auraient pas osé verser le sang avec un air capable et décidé? Quand je créerai un monde, je changerai sur ce point l'esthétique de mes créatures. Après ces

paroles peu philosophiques et peu sensées, j'ai mauvaise grâce à vous parler de philosophie et de bon sens.

J'ai lu ici une partie du quatrième volume de M. Merle d'Aubigné et, en particulier, la mission de Farel en Suisse. Il semble que le talent a diminué, mais la vivacité un peu aveugle est restée la même. Cela est maintenant décousu et passionné, et même un peu terne et déclamatoire tout ensemble.

J'espère que ma pauvre lettre d'aujourd'hui ne vous arrivera pas comme celle de l'autre mardi avec l'appareil d'un courrier et au milieu de tout le beau monde de l'Angleterre. Je ne sais où celle-là aura été se cacher à la vue de toute cette grandeur.

LI.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Paris, 22 novembre 1847.

Êtes-vous parvenu à dîner, à faire un petit somme, à écrire une lettre entre six heures et six heures cinq minutes, et la malle-poste était-elle encore là quand vous êtes arrivé d'un air calme et comme un homme accoutumé à faire attendre

et à n'attendre jamais? Je vous envoie un joli petit paquet de lettres. Il en tombe chez votre portier comme des feuilles dans vos bois. Homère a dit en grec : *Aussi nombreux que les feuilles emportées par les vents d'hiver; aussi nombreux que les lettres que les courriers apportent à ceux qui sont assis pour juger aux portes d'une grande cité.* » J'ai cru discerner dans l'une de ces lettres qu'elle est de votre confesseur. Il y est fort question de péchés, de fruit défendu, d'arbre du bien et du mal. Je n'ai pas poussé la lecture bien loin de peur d'indiscrétion. Il n'y a rien de nouveau ici. On me dit seulement que M. Saglio n'a point accepté ce qu'on lui proposait, que M. Magne aura la direction des affaires de l'Algérie. Ceux qui ont la direction des affaires de Fribourg ont fort à faire. Nous voici arrivés au temps où les lansquenets prenaient d'assaut des villes catholiques. Fribourg serait à peine plus malade s'il s'était défendu.

Je suis fâché que vous soyez parti. Je cherche un moyen de vous faire revenir. Je prierai M. G. de faire jouer le télégraphe pour vous demander à Paris. Il vous dira à votre arrivée :

« *Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu...*
Comment vous portez-vous? »

LII.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, 27 novembre 1847.

... Vous avez eu récemment des lettres de M. Raulin. Il vous aura caché la moitié de son admiration pour l'Angleterre, afin de n'avoir point l'air volage, mais c'est le *volage Israël* en personne... Soyez assez bonne pour lui fermer votre porte quand il voudra retourner en Italie, — s'il y a une Italie quand il recommencera à voyager. Cela me paraît parfois douteux à voir les affaires de Florence. Le grand-duc prend d'un air si doux toutes les fantaisies plus ou moins absurdes de ses sujets, que ces complaisances infinies pourraient bien le mener trop loin. Les idées libérales sont bonnes, mais, comme le bon vin de Champagne, il les faut tenir dans des bouteilles solides et bien bouchées. Les souverains d'Italie n'ont pas la mine de savoir mettre le vin de Champagne en bouteilles. Est-ce que tout cela ne pourrait pas s'en aller en fumée, laissant à tout le monde un grand mal de tête et un grand découragement sur les choses humaines? L'affaire avec le duc de Modène paraît bien mal

engagée. Je n'aimerais pas non plus à servir cette famille de Modène, mais le Congrès de Vienne a réglé les choses dans sa sagesse, il y a longtemps. Je voudrais être à Rome afin de ne pas dire de sottises sur des événements que je ne vois que de loin. Je vous assure que j'y voudrais être pour d'autres motifs encore. Je ne vous vois pas du tout dans votre maison du Corso. Je m'étais fait une idée exacte de la villa Aldobrandini et du grand jardin et de la grande vue; je me perds aujourd'hui sur le Corso. Continuez-vous l'Histoire de Fleury, au milieu du bruit des duchés et des archiduchés qui craquent en Italie? Il est bien bon de suivre tous les jours le fil des idées qui ne changent pas, afin de ne point se perdre dans les tourbillons de chaque jour. J'ignore si le Pape lui-même a le temps de se livrer à la contemplation de l'immuable.

LIII.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, 27 novembre 1847.

... M. Bresson n'est déjà plus le sujet de nos entretiens. Les morts meurent comme les vi-

vants : *Etiam periere ruinæ*... Les vivants n'ont pas de temps à perdre ; la vie est courte et il faut bien être ambassadeurs ou ministres. Laissons donc les morts ensevelir leurs morts. Moi qui suis parmi les morts, vu que je n'ai pas d'avancement à attendre, je suis encore sous le coup de cette mort... Qui nous l'aurait annoncée quand nous dînions avec lui chez M. Guizot, le 13 du mois d'août, nous eût trouvés parfaitement incrédules. Le pauvre homme avait pourtant l'air doux et triste, mais on a parfois l'air doux et triste sans que ce soit ni un signe ni un pressentiment de fin prochaine. Je ne sais pourquoi ces coups qui défient toutes probabilités rendent plus défiants sur la destinée ceux qui en sont les témoins. Ils devraient faire moins craindre les approches des dangers, car il est manifeste qu'on passe toujours par des chemins qui ne sont point marqués sur les cartes. N'avons-nous pas remarqué qu'on prédit et qu'on prévoit les événements fâcheux comme pour les conjurer? Cette superstition est instinctive. Ne repose-t-elle pas sur l'idée que les chances de l'homme sont au-dessus de ses prévisions, comme la loterie? Cela ne signifie point que ces chances soient livrées au hasard, car les numéros de la loterie sortent suivant des lois, mais suivant des lois que n'at-

teint jamais la théorie des probabilités de M. de Laplace. La bizarrerie de tout cela, c'est que le sort de chacun étant parfaitement indéterminable à tout calcul, le sort du grand nombre peut être déterminé d'après les règles d'une arithmétique à peu près infaillible. C'est une addition d'unités qui ne restent pas une seconde à la même place, mais l'opération sur le total n'est point troublée par cette mobilité. Voilà ce qu'on nomme un lieu commun sous forme scientifique.

Qu'est-ce donc cette chute que tu as faite dans des eaux inconnues en allant à Veies? Que voit-on autour de Veies quand on est mouillé? Pas grand'-chose, n'est-il pas vrai? Cela n'est pas nécessaire. Les grands noms éclairent les lieux comme le soleil. Waterloo n'est pas beaucoup plus frappant que les plaines de Bourgogne comme paysage, mais quand le vent passe en été sur les blés, on croit entendre la terrible histoire racontée par des témoins invisibles. J'ai peine à croire que la nature, malgré sa stupidité apparente, ne se souvienne pas de ce qu'elle a vu ou entendu.

Nous pourrions entendre d'ici le bruit du canon que les enragés de radicaux tirent dans toutes les Alpes sur de pauvres gens qui leur

sont supérieurs devant Dieu, bien qu'ils aiment les jésuites. On croit que Lucerne est déjà enlevé et probablement enlevé d'assaut. Un peu plus tôt, un peu plus tard, le dénoûment est inévitable. Te souviens-tu de ces nids de religieuses placés dans les rochers de Fribourg comme des ruches d'abeilles sauvages? Il paraît qu'on met à la porte toutes ces malheureuses filles qui ne devaient jamais mettre le pied dehors, suivant la règle de la communauté! Les voilà courant par les montagnes au grand air. Si quelqu'une se sent la vocation de Catherine de Bora, elle pourra épouser quelque pasteur protestant. Il n'en reste pas moins que les bandes de M. R... sont d'indignes sauvages.

LIV.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, 26 janvier 1848.

... L'Italie ne s'arrange pas pour exciter l'intérêt des gens sensés. Avec un peu de raison et de patience, elle eût été en peu d'années bien nourrie, bien couchée, bien éclairée, libre dans tous ses mouvements, bien gouvernée et sûre de son affaire pour longtemps; mais il faut danser

la carmagnole; telle est la fantaisie de tous les peuples quand on les délie. Il paraît que c'est un mouvement naturel à l'humanité. Un long engourdissement donne le besoin de faire des mouvements irréguliers et violents, comme pour essayer ses forces. J'aime assez ce que fait le roi de Sardaigne qui accroît les bataillons de son armée à mesure qu'il donne une liberté de plus à ses peuples. C'est là proportionner les parois de la machine à la force d'expansion de la vapeur. C'est le contraire qu'on fait ailleurs et tout le monde, en effet, n'a pas une bonne armée à ses ordres pour contre-balancer ses bonnes intentions. Le pauvre Pape et le pauvre duc de Toscane ont eu le cœur sur la main. Il leur aurait fallu une bonne épée de l'autre pour repousser l'excès de la familiarité. Les bons trouvent beaucoup d'obstacles à faire bien... La morale de tout ceci est qu'il ne faut être le bienfaiteur de personne, à moins qu'on n'ait mis derrière un rempart solide ce qu'on est disposé à garder pour soi. Je suis persuadé que ce pauvre diable à qui saint Martin a donné la moitié de son manteau serait allé l'attendre au coin de la rue voisine pour lui reprendre l'autre moitié, n'était la peur des gendarmes. Enfin, à la vue de tout ce que j'ai vu faire de sottises à l'univers depuis

que je suis de ce monde, j'en conclus que les peuples s'instruisent, non pas en apprenant directement les vérités, mais en pratiquant longtemps par eux-mêmes de grosses erreurs dont ils se mordent les doigts. Se mordre les doigts est la seule manière d'apprendre. Ce n'est pas le chemin de l'école et c'est pourtant le plus long, mais il paraît qu'il en faut passer par là. C'est s'avancer presque que de faire des sottises. On en fera peut-être encore, mais on saura du moins qu'en penser. Vous ne nous parlez pas plus de la prise d'Abd-el-Kader que s'il s'agissait d'un marabout peu vénéré. On me dit qu'il est résolu à ne pas quitter la France. Il pourra peut-être un jour enseigner l'histoire d'Afrique à M. le duc de Bordeaux. Si, à présent qu'il n'est plus là, l'Afrique se met à avoir un climat délicieux, la terre à devenir très-féconde et les habitants doux et faciles de mœurs, les gens qui ont dit du mal de l'Afrique seront tout embarrassés.

J'aurais mieux aimé que ce fût un autre que M. de Montalembert qui eût ce grand succès. La Chambre des pairs en a été comme folle d'admiration durant plusieurs heures... On assure que M. de Lamartine, se piquant d'émulation, va faire tout le contraire. Il va chanter la liberté sur la montagne, la liberté qui a vaincu les Bernardines

dans Fribourg. Quelle bataille de Fribourg! La liberté, qui a fait fuir les sœurs de charité et forcé les moines du Saint-Bernard à chercher leur salut dans les plaines d'Italie! Les chiens du Saint-Bernard sont très-supérieurs à ces radicaux-là, quoi qu'on en puisse dire. Vous allez en entendre de belles dans notre discussion de l'adresse sur l'Italie et la Suisse. Tous les ânes sont comme le cheval de Job sur ces questions; ils ont tous un beau discours dans leur poche. Ici, depuis un mois, on n'entend que des bruits sinistres. Les gens de la gauche ont si bien fait, qu'ils ont préparé tous les gens paisibles qui ne savent rien de rien à croire que nous étions la nation la plus avilie et la plus opprimée et la plus corrompue par son gouvernement qu'il y eût dans le monde. On y a joint que le roi (qui ne s'est jamais mieux porté) était d'abord mort, puis très-malade, parce qu'un vivant ne peut pas être mort longtemps quand il habite Paris; enfin, s'il paraît une comète, on croira que c'est pour brûler cette terre de France, dont M. Guizot a fait un amas de boue et de sang. Je crois bien que M. Arago ne dira pas le contraire. J'espère que l'affaire Petit ne reviendra plus sur le tapis. C'est un bruit terrible pour une omelette au lard. J'en ai voulu à la majorité d'avoir permis

que M. Guizot subît la nécessité de s'expliquer devant la Chambre sur ces misères. Il y a des choses qui ne sont rien et qui sont indéfendables devant le pédantisme d'un public, même d'un public qui ferait la même chose et plus toute la journée; mais la majorité, tout en votant bien, s'est passé la fantaisie de prendre de grands airs attristés sur l'horreur de donner des places dans une vue politique.

Vous aurez été contents du discours de M. de Broglie. Il a eu ici un grand succès. Ce n'est point un torrent qui descend des montagnes comme la harangue de Montalembert, mais les torrents passent et les fleuves *labuntur et labantur in omne ævum*.

Tu auras les biographies de M. de Serre et de Camille Jordan, aussitôt que j'aurai trouvé autre chose que le dictionnaire de Bouillet... L'histoire de l'homme de bien est souvent négligée; d'abord il se néglige assez souvent lui-même, et les siens ne songent pas si vite à en parler, n'ayant pas à le justifier d'avoir vécu.

LV.

AU MÊME.

Paris, 6 février 1848.

Nous n'avons pas beaucoup de choses à vous mander de ce côté des Alpes. Nous ne sommes point en révolution. Nous avons discuté l'affaire Petit comme si c'était une affaire d'État, et nous traitons les affaires d'État avec une vivacité négligente et étourdie. C'est ainsi que nous sommes dans l'opposition; pourvu que M. Guizot tombe, nous prenons peu de souci que les principes vivent. M. Thiers ne vous a-t-il pas édifié par la fermeté avec laquelle il parle dans ses dépêches de 1836 aux radicaux de Suisse? Il aime et il a aimé l'esprit de révolution et, comme dans les grandes passions, il paraît bien qu'il y a eu des moments où il le détestait cordialement : *La révolution est terrassée partout et n'ose plus lever la tête!* Cela est vif et d'une vivacité naturelle à M. Thiers. Tout cela prouve en sa faveur, et qu'il est sensé quand il a intérêt à l'être. Reste à savoir combien de fois, selon la loi des partis, le même homme peut avoir dit le *oui* et le *non* avec emportement et garder autorité sur les autres.

Je crois qu'il se peut septante-sept fois sept fois, et cela suffit dans une longue vie publique. L'inconséquence peut être un prétexte aux taquineries, mais elle n'use pas beaucoup les hommes. Il y a toujours entre une année et l'autre assez de différence pour qu'en passant hardiment du blanc au noir on puisse dire résolûment : *Aujourd'hui c'est un autre jour!* Même d'un peu loin et pour des gens bienveillants, cette succession de mouvements contraires donne un assez bon air de souplesse et d'entente de la variété infinie des choses humaines.

Il faudra que le roi de Naples ait quelque souplesse d'esprit pour dormir dorénavant à son aise entre deux constitutions. Après avoir dormi sur les roses du pouvoir absolu, il est désagréable de trouver dans son lit ces deux fagots d'épines, la charte de Sicile et la charte du royaume de Naples... Si le feu ne prend pas aux poudres dans l'Europe, d'ici à un an ou deux, je regarderai ceux qui tiennent l'univers dans leurs petites mains comme des gens très-adroits, surtout quand l'un d'eux se promène partout avec une chandelle allumée, qu'il met sur des tonneaux de poudre... Toutes les eaux du Tibre suffiront-elles pour éteindre ce feu qui a pris à toutes les étoupes ecclésiastiques? Sans compter

les raisons tirées de la foi catholique, je ne crois pas que la puissance papale soit en vrai péril, mais c'est parce que je lui crois, même humainement, la vie extrêmement dure. Quand la liberté entre pour la première fois dans une maison, elle y met le désordre le plus effroyable. Il lui faut des habitudes pour être aimable et paisible. Ses laquais sont d'ailleurs, en tout temps et en tout lieu, la race la plus insolente et la plus bête qu'il y ait sous le ciel. Elle en a quelques-uns à notre Chambre des députés qui sont les plus mal appris et les plus grossiers des hommes; mais cette pauvre liberté prend ses gens un peu de toutes mains et sans y regarder; il est clair que sa cour se compose de l'élite et de la lie de l'espèce humaine.

Ceci a l'air d'une épître aux Romains. Je ne crois pas qu'il la faille imprimer ni garder chez soi en temps de révolution et de visites domiciliaires.

Bonjour, mon cher ami. Malgré tes injustices, je voudrais que le joli mois d'avril fût à sa fin, pour voir arriver une aimable personne qui ressemble au mois d'avril, et deux petits enfants nés sous la République romaine, et toi-même par-dessus le marché.

LVI.

AU MÊME.

Paris, 17 février 1848.

Comment se porte le roi de Naples? Restera-t-il dans les limites de son empire? Les Siciliens prendront-ils pour leur roi un des fils de lord Palmerston? La race normande a déjà régné sur ces côtes. Nous sommes, dit-on, menacés ici d'une émeute le jour où M. Duvergier et ses amis voudront faire leur petit goûter, mais je ne crois pas à cette émeute. Il faudrait être encore plus fous que ne le sont les nouveaux membres de l'opposition pour laisser faire une telle énormité pour de telles misères. Je sais bien qu'un chef de parti, dans le radicalisme, est un homme qui fait ce qui plaît aux autres, et qui le fait avec le geste du commandement, mais, cette agitation étant factice, il semble que ceux qui se sont donné beaucoup de peine pour la produire, pourraient encore en retenir les conséquences. Enfin, s'ils veulent absolument goûter et se battre, ils ne goûteront pas et seront battus, mais l'infinie probabilité est qu'il n'y aura rien du tout. Les meneurs modérés ne demandent

qu'une grâce au gouvernement, c'est de faire juger par les tribunaux si, oui ou non, Dieu et la loi veulent que M. Ledru-Rollin puisse monter sur les tables après son dîner et dire, à peu près ouvertement, que le roi est un drôle, les Chambres un ramas d'escrocs, et Danton le plus aimable et le plus doux et le plus humain des législateurs. Or, pour les traduire devant les tribunaux, le gouvernement le veut bien, mais il ne veut pas leur donner l'occasion de commettre le délit nécessaire; eux insistent et promettent de ne faire le délit que le plus petit possible, un petit crime de deux sous, quoi! juste ce qu'il en faut pour aller en police correctionnelle! C'est une chose admirable que ce désir qu'a le parti d'aller en police correctionnelle, et je crois bien que c'est la vocation de la plupart de ceux qui n'en ont pas une plus haute, parmi ces doux panégyristes de 1793 et 1794. — Tout le monde ne peut pas prétendre à la cour d'assises, malgré l'égalité fondamentale et primordiale des hommes entre eux...

LVII.

AU MÊME.

Paris, 18 avril 1848.

Mon cher ami, les journaux vont encore vous porter des nouvelles d'agitation à Paris durant la journée du dimanche. Comme il est naturel pour ceux qui sont loin, elles vous donneront plus d'anxiété que nous n'en avons eue et que nous n'en avons aujourd'hui. Il y avait déjà quelques jours que l'on parlait vaguement de projets de violence soit sur tout ou sur une partie du gouvernement provisoire. Le nom de *M. Blanqui* était surtout cité parmi ceux des chefs de ce complot, si l'on peut nommer complot ce qui se fait à peu près publiquement, comme tout se fait dans les temps de désordre; mais tous ces bruits ne faisaient pas autrement d'impression sur les esprits. Les secousses particulières se remarquent peu dans un tremblement de terre universel. L'imagination devient excessivement peu irritable dans les époques de grands troubles, et il y a une sorte de sécurité particulière qui naît de l'habitude de l'agitation... Aussi, le dimanche des Rameaux, quand le tambour battit le rappel,

on cherchait avec curiosité le motif de cette alarme... L'appel fait ainsi à la population a parfaitement réussi. Au premier coup de tambour, garde nationale habillée et ouvriers simplement armés sont descendus dans la rue et les légions sont allées, au pas de course, vers toutes les avenues de l'Hôtel-de-Ville, pour garantir la sécurité menacée du gouvernement provisoire... Il est entré, ces jours-ci, un ou deux régiments d'infanterie dans Paris... On dit qu'il rentrera encore demain quelques régiments à raison de la revue de jeudi destinée à une distribution de drapeaux, et à une *fraternisation* entre le peuple, et l'armée, et la garde nationale... Tout Paris est rentré dans la tranquillité troublée que tu as vue après les émeutes de 1832 et années suivantes. Ce n'est pas que je compare les temps, mais les sensations. — C'est la même couleur de l'air, un vent aigre qui agite les drapeaux sur les édifices et un bruit confus, qu'on prend souvent pour le rappel et qui n'est que le bruit des voitures. M. le général Changarnier est très-populaire aujourd'hui. C'est lui, dit-on, qui a réglé dimanche tous ces mouvements de troupes dans Paris, qui ont fait rentrer les *anarchistes* dans leurs trous. — Nous aimons fort la garde mobile... Nous ne nous figurions pas, il y a deux mois, que notre ima-

gination serait prise par là, mais le chemin de la vie n'est pas une avenue toute droite, à beaucoup près. On voyait Versailles et des pompes royales, et des soldats tout brillants d'acier, sur de grands chevaux, et des canons menaçants rangés suivant toutes les règles de la stratégie; on tourne un coin de rue et l'on se retrouve au milieu d'une race nouvelle. — Des masses armées au hasard, comme au moyen âge, des cris étranges, des débris confus de tout ce qui était, mêlés à des essais confus aussi de tout ce qui n'est pas encore, et l'œil, qui aime à se rassurer, cherche un symptôme d'ordre dans cette confusion et l'on regarde avec une sorte de reconnaissance tout ce qui prend à peu près l'air d'une organisation.

Savez-vous bien que vous avez été nommé chef de bataillon à Broglie, à la presque unanimité? Tu nous donneras donc ce spectacle qu'on aime tant aujourd'hui d'une troupe bien réglée, marchant au pas à la voix des chefs et faisant crier des baguettes d'acier dans des canons d'acier, aux cris de : *Vive M. de Lamartine!*

O lac! l'année à peine a fini sa carrière.

Comme le temps passe!

LVIII.

A M. RAULIN.

Broglie, 18 mai 1848.

Mon cher ami, je ne me plains point de n'avoir pas de nouvelles directes de vous. Il ne vous est pas plus possible qu'à un autre, malgré votre obligeance naturelle, d'être au four et au moulin. On ne peut pas réprimer la tentative de Barbès et autres amis de la barbarie et écrire des billets du matin à ses connaissances. Ah! vous en faites de belles à Paris, aussitôt qu'on a le dos tourné! Nous admirions tout récemment les dispositions salutaires du règlement de l'Assemblée à l'objet d'éloigner de son sein tous les brigands qui lui sont étrangers, et voilà que cinq à six cents brigands qui n'ont aucun titre officiel viennent faire violence à son président, l'obligent, lui, gardien de la vie des représentants, à signer l'ordre d'éloigner toute force armée qui peut encore tirer cette assemblée des griffes de cette misérable horde... C'est quelque chose comme les journées de prairial que cette journée de lundi, mais ce n'est pas quelqu'un comme Boissy-d'Anglas que M. Buchez. Vous voilà donc privés de votre géné-

ral Courtais? C'est, sans doute, un criminel, mais c'est aussi un imbécile; il avait entrepris plus de mal qu'il n'était capable d'en faire... Je trouve l'Assemblée bien indulgente pour M. Louis Blanc. Ce Petit-Poucet de la terreur devrait être en prison à l'heure qu'il est; en prison dans ces boîtes où l'on met des souris blanches ; mais je vois dans le *Moniteur* du 17 un supplément au récit de la séance du 15, qui me semble arrangé pour préparer la justification de M. L. Blanc et de M. Raspail. On y constate avec un soin extrême toutes sortes de paroles qui sont destinées à prouver qu'ils ont engagé le peuple à se retirer de l'Assemblée. Je crois bien qu'ils ont été très-sages quand ils ont entendu les tambours et vu les pointes de baïonnettes de la garde mobile... J'augure des ménagements du *Moniteur* qu'il s'en faut de quelque chose encore que le gouvernement ait le haut du pavé. Le vent a bien l'air pourtant de souffler violemment dans le sens du bon ordre, mais, en révolution, les vents changent avec la même rapidité que dans les tempêtes sur mer. Vous me paraissez, vous autres gens du commun, vous être conduits à merveille dans cette journée. La voix des chœurs, dans cet opéra, donnait l'idée d'une violente indignation et d'une parfaite résolution. On entend cette voix

qui domine les airs doucereux chantés par les premiers rôles.

... Je vois que le général, ou prétendu général Courtais, a blessé un garde mobile qui voulait l'arrêter... Il n'a donc aucun sentiment du juste et de l'injuste? L'ancien ministre de l'intérieur montre donc, à présent, un grand amour de l'ordre. C'est un volage; mais il ne faut pas décourager un pécheur repentant « de ses jeunes erreurs désormais revenu. » Et Albert l'ouvrier? Qui est-ce qui aurait cru cela de lui? Moi d'abord. Je me défie extrêmement des gens obscurs toute leur vie, qui sont portés tout à coup au premier rang par la prétendue renommée de leurs grandes vertus. Ce sont ordinairement de grands hypocrites. Pour Barbès, « *les vautours auront gémi* » de son aventure, car c'est un des hommes que la nature semble avoir le mieux équipés pour égorger et faire égorger les autres. Sait-on s'il est au donjon de Vincennes? Ombres chéries de Robespierre, de Couthon, de Saint-Just! comme il disait à la Chambre des pairs, suivant son propre récit.

Adieu, mon cher ami; vous êtes bien loin de nous et bien près des dangers de chaque jour dans ce Paris troublé.

LIX.

AU MÊME.

Broglie, mardi 23 mai 1848.

Mon cher ami, j'ai reçu hier votre lettre du 20. C'est un acte de civisme que de nous écrire souvent. Que voulez-vous que deviennent de pauvres habitants des forêts qui entendent un bruit infernal du côté de Paris et qui ne savent pas si c'est Sobrier qui boit à la liberté et à la fraternité sur les débris des maisons en feu. Vous vous êtes vaillamment et humainement conduits dans la journée du 15. Je voudrais savoir encore plus exactement tous les lieux que vous avez parcourus ce jour-là le fer à la main. Sans doute, le journal exact d'un bon soldat n'est pas l'histoire d'une campagne, mais une narration précise de ce qu'il a fait, vu et entendu, permet de reconstruire tout un ensemble avec ses vraies couleurs beaucoup plus fidèlement qu'on ne peut y parvenir avec la pompe des rapports généraux... Je suis de votre avis sur l'état général. On n'y voit goutte. On dirait qu'on se bat dans une nuit profonde, ne sachant sur qui tirer, ne sachant pas surtout si celui qui arme son pistolet à côté de

vous, ne va pas vous brûler la cervelle. Il est pourtant clair qu'il y a beaucoup plus de Blanqui et de Sobrier qu'on ne croit, et qu'il y en a partout. Je conçois que cette terreur de ne savoir avec qui on vit, produise l'immobilité un peu effrayante qui succède au 15 mai. J'avais peur qu'il ne sortît encore quelque bourrasque de la fête de dimanche. Où étiez-vous le jour de la fête? Avez-vous escorté les cinq cents charmantes filles qui représentent l'innocence des temps nouveaux? M. Carnot a de drôles d'idées sur l'éducation des filles. Assurément Fénelon n'aurait pas songé à ce moyen d'entretenir les vertus de famille dans les demoiselles des classes pauvres. On doit rentrer chez soi dans un singulier état d'esprit quand on a été ainsi promenée sous les yeux de toute une population armée, ivre de joie, et peut-être aussi de vin. A propos, donnez-moi des nouvelles de notre régénérateur Albert ouvrier. Est-il un peu reposé? Il a bon cœur. Il était inquiet de M. Louis Blanc et demandait sans cesse ce qu'il était devenu. Cela est d'autant plus beau qu'ils différaient complétement d'opinions et qu'il est évident qne M. Louis Blanc n'a songé toute la journée du 15 qu'à respecter l'Assemblée nationale dans les moindres nuances de sa liberté. M. Albert la voulait faire sauter par

les fenêtres ; mais ce sont des nuances qui n'empêchent pas de s'entendre sur le fond de la politique.

Quand venez-vous ici ? Est-ce que vous ne pourrez pas venir passer huit jours entre deux batailles, s'il y a bataille, ce qu'à Dieu ne plaise, mais je crains bien qu'il soit en ce moment le Dieu des batailles.

LX.

AU MÊME.

Broglie, 1er juin 1848.

Je vois que la pluie tombait si fort à Paris avant-hier qu'on ne s'entendait pas dans l'Assemblée nationale. Je ne sais si le bruit de la pluie nous a fait perdre beaucoup de vérités utiles. Ici, il fait un temps si variable que je suis retombé dans les plus mauvais jours de mes nerfs. J'ai, ou je crois avoir, la fièvre tous les jours. Je ne vous serais pas d'un grand secours pour enlever la plus petite barricade. Cet état de santé m'est un vrai supplice, mais M. Proudhon m'a la mine d'être encore beaucoup plus malade que moi. Je n'avais encore rien lu de ma vie qui

eût le caractère de la fureur à ce degré. Quand vous viendrez dans nos pâturages, apportez ce volume. Il faudra le faire relier en peau de chagrin et le dédier au diable. Est-ce que M. Proudhon fait cas du diable? Il doit avoir un emploi à sa cour et probablement il est le fou du diable lui-même. Les sottises monstrueuses n'ont pas beaucoup d'importance dans les temps tranquilles, mais quand il y a beaucoup d'électricité dans l'air, ces absurdités peuvent faire sauter une centaine de cerveaux détraqués. J'ignore si l'on a conservé dans la nouvelle économie ce que nous nommons la morale publique; dans l'affirmative, on pourrait faire fouetter M. Proudhon sur la place de la Concorde, mais on a bien d'autres chiens à fouetter. Est-il possible que cette bagarre des ateliers nationaux finisse sans collision? Tout est possible sur la terre de miracles où nous vivons.

Vous ne m'avez pas dit pourquoi M. Lacordaire avait renoncé aux pompes et aux œuvres d'un représentant du peuple. Si son confesseur lui a conseillé de se retirer de ces tentations, il a un sage confesseur. Il est des tempéraments à qui certains climats donnent des maladies violentes qu'on peut éviter en allant ailleurs. On peut rêver le bien en toute pureté d'âme dans un

cloître silencieux en regardant le coucher du soseil et en écoutant l'*Ave Maria* dont les notes tristes se prolongent dans les campagnes romaines. Les âmes les plus faibles gardent leur équilibre dans ce grand et mélancolique repos de la nature; mais autre chose est le soleil derrière les bois de la villa Pamphili; autre chose est Sobrier entrant en jurant dans l'Assemblée nationale et demandant pour ses pauvres, s'il vous plaît! le pillage de Paris. La foule déguenillée qui crie : Vive Lacordaire! à la porte du palais des représentants n'évoque pas dans l'esprit d'un jeune lévite les mêmes pensées que les cigales qui bruissent autour du tombeau de Livie, vers la voie Appia; les cinq cents demoiselles qui chantent et frétillent au Champ-de-Mars les jours de fête, ne disent pas les mêmes choses que l'ombre de Cecilia Metella autour de la poussière éclatante de son monument; voilà pourquoi il ne faut pas entrer étourdiment dans ces foules violentes et grossières, d'où sort, comme du puits de l'abîme, une vapeur qui exalte et obscurcit les intelligences. Il faut, dans ces lieux, des organisations de fer et d'airain, des âmes froides et fermes qui tiennent la règle du devoir comme un câble durant la tempête, et non des âmes vives et remuables qui cherchent leur

étoile dans tout le ciel et qui suivent le vent qui passe.

J'aimerais certainement mieux dormir sur les baïonnettes de votre légion que dans les petits bras d'un père tel que Louis Blanc.

LXI.

AU MÊME.

Broglie, Vendredi, 9 juin 1848.

Que faites-vous dans une ville de guerre, un bras malade? Vous voilà comme M. Sauvageot quand il disait que la foule des libérateurs allait peut-être entrer chez lui pour lui emprunter les objets précieux de son cabinet. Vous devez craindre que les amis de Louis Bonaparte ne viennent décrocher vos tableaux, à la façon des socialistes. Je croyais que ces socialistes n'oseraient plus relever la tête, et voilà qu'il en sort des élections quatre ou cinq des plus insolents. Pour ce Proudhon, qui prétend n'être pas socialiste, j'espère qu'il aura affaire au bon Dieu qu'il a si stupidement insulté. Qui aurait cru aussi que Louis Bonaparte avait un nom menaçant pour nous? Les gens actifs n'ont besoin d'aucun

esprit pour faire un énorme dégât. Avez-vous jamais réfléchi, sous le point de vue du gouvernement du monde, à l'extrême facilité avec laquelle un sot peut faire le mal, et à l'excessive difficulté qu'un homme sage et de beaucoup d'esprit rencontre à faire le bien? Certainement le monde irait mieux sous une loi contraire. Vous avez une jolie montre de Bréguet qui ne dévie pas d'une seconde en une année; un manant met le pied dessus dans un mouvement de vivacité et bonsoir la montre de Bréguet. Tous les bons citoyens qui passent et blâment l'action du manant ne sauraient probablement pas rajuster cette montre en mettant leur pied dessus. Que nous serions plus heureux s'il fallait tout le travail et toute la science de Bréguet pour disloquer une montre et un simple coup de pied pour la faire!

Il devient probable que ce n'est pas dimanche prochain qu'on dressera cent mille couverts sous les canons de Vincennes. Ce petit festin entre amis avait tout l'air d'être une manière d'ouvrir la tranchée devant cette place. Je ne serais plus étonné du tout, à présent, de voir enlever une citadelle formidable à la pointe de cent mille fourchettes. *Cedant arma togæ*, et *toga*, c'est une blouse en français, suivant l'interprétation des

meilleurs critiques. A ce que je vois, Louis Bonaparte qui, jusqu'à ce jour, avait si miraculeusement imité les manières de son oncle, comme un neveu respectueux qu'il était; qui avait cru qu'il ne pouvait conquérir la France qu'à l'aide d'un chapeau militaire à très-petits bords et d'une paire de bottes à l'écuyère, accompagnés d'une aigle impériale apprivoisée, Louis Bonaparte, au lieu d'arriver, toujours suivant la tradition de son oncle, avec les drapeaux arrachés en Italie des mains des Guelfes et des Gibelins, avec les étendards conquis sur les Mameluks au bord du Nil, s'en vient offrant à cent mille hommes pour tout appât un morceau de veau froid et un verre de piquette à la belle étoile dans le village de Vincennes. *Quantum mutatus ab illo Hectore!* Il est vrai aussi que la génération présente n'en demande pas davantage.

Un bon souper et surtout un bon lit, c'est toute la question sociale. Je trouve raisonnable qu'on soit en souci du vivre et du couvert, mais il ne faut pas prendre pour cela de grands airs de dévouement, ni croire imiter Hampden, ou lord Russell, ou Bailly, ou Desaix, ou Kléber. Si Louis Bonaparte a promis aux électeurs qu'il payerait les quarante-cinq centimes de toute la République avec son argent de poche, on

n'est pas très-avancé dans nos bruyères sur le calcul, et il paraît tout simple qu'un neveu de Napoléon paye ce petit tribut pour tout le monde, sans se déranger en aucune sorte. Nous ne sommes pas familiers avec ces grands nombres.

Samedi, 10 juin.

Pendant que j'écrivais ces mots, S. M. Louis Bonaparte faisait un joli chemin. Le voici donc représentant du peuple. S'il parle un peu dans l'Assemblée, il est sûr de perdre beaucoup de son prestige... La roue de la fortune tourne maintenant avec une rapidité inouïe...

LXII.

AU MÊME.

Broglie, 13 juin 1848.

Mon cher ami, comment vous portez-vous? Tous les détails sur votre santé nous sont venus par mademoiselle Pomaret qui dit que Louis Bonaparte n'a point de rhumatisme aigu. Il me paraît possédé de la fureur d'être empereur de quelque chose et de quelqu'un. Il est têtu comme

un onagre (je parle poliment de crainte qu'il soit un jour mon maître) et je crois qu'il a fort peu d'esprit. Il n'est pas rare d'avoir peu d'esprit, mais il n'est pas commun d'être têtu en France. *Heureux ceux qui sont têtus, car ils possèderont la terre!* A qui veut entrer dans une maison, s'il cogne toutes les cinq minutes à la porte, il arrive toujours un moment où la porte entr'ouverte cède. Reste à savoir ce que l'on fait dans la maison quand on y est entré. J'espère qu'on en est mis dehors par les épaules, mais ce n'est pas sans dégât.

Avec quoi avez-vous charmé votre solitude durant vos jours de captivité ? Vous avez regardé élever quelques pierres de l'église de Sainte-Clotilde, cela ne suffit pas pour tromper l'activité d'un homme qui marchait depuis trois mois au pas de charge, la baïonnette au bout du fusil, dans les rues de la capitale. Pouvez-vous continuer le docteur Chalmers au milieu de cette tempête? C'est pourtant ce qu'il faudrait faire. Il n'y a pas d'époque où il soit plus nécessaire d'avoir une haute retraite où les vents de la terre ne soufflent plus. Il faut pour les âmes une haute retraite et une petite cachette pour son argent. On est ainsi à l'abri des hymnes de Proudhon et des mains fortes de Sobrier. Ici, on vit dans une

grande paix sous les lois d'un huissier qui est un fort bon homme. Il n'abuse et n'use même pas de la hache et des faisceaux que M. Ledru-Rollin lui avait remis pour en user selon les inspirations de sa conscience. Il n'est pas porté à verser le sang. Il fait des exploits tout le jour, et gouverne un peu à ses moments de loisirs. C'est plus que n'en fait habituellement la commission du pouvoir exécutif.

Adieu, mon cher ami. Ne redevenez citoyen que quand vous ne serez plus du tout rhumatisé. Le vent de la République est aigre et froid. Il ne fait pas marcher le vaisseau de l'État, mais il peut donner un coup d'air à qui n'est pas bien portant.

LXIII.

A M. POIRSON.

Broglie, 14 juin 1848.

Mon cher ami, je suis encore ici jusqu'au commencement de juillet, et, puisque je ne reviens pas immédiatement à Paris pour avoir de vos nouvelles, je viens par écrit vous en demanner quelque peu ; reste à savoir si vous pourrez admettre ma requête; les citoyens de Paris n'ont

pas beaucoup de temps d'écrire des billets du matin. J'entends d'ici le rappel des douze légions. On raconte qu'un petit César de deux sous veut monter au Capitole au milieu des acclamations des soldats, il ne lui manque que des victoires et des soldats; il n'a pas du tout les traits de son oncle au 18 brumaire. Il ne suffit pas des lauriers de Strasbourg et de Boulogne-sur-Mer pour éblouir trente-trois millions d'hommes. Vous me direz que ces trente-trois millions d'hommes ont la vue assez débile, et qu'un rien leur peut donner dans l'œil. Je suis obligé d'en tomber d'accord; aussi depuis quelques jours je me réveille tous les matins avec une inquiétude vague d'appartenir à un tout petit empereur. Faut-il croire les cousins de ce prince, lesquels disent à la tribune qu'il est un jeune homme trop bien élevé pour songer à renverser la République? Il se peut bien que tous ceux qui crient *vive l'Empereur* dans les rues, ne soient pas des partisans de la famille de Napoléon, et les amis de Barbès et de Sobrier qui demandaient mélancoliquement deux heures de pillage, peuvent fort bien prendre le nom de Louis Bonaparte comme une manière d'engager la partie; ils profiteraient du tumulte pour faire des visites d'amitié aux riches dont la *Réforme* a bien voulu leur donner

l'adresse. Ce qui est certain, c'est qu'à vingt lieues de Paris, au bout de quinze jours d'absence, on ne comprend plus rien à ce qui se fait dans cette belle capitale. Dès qu'on est loin, on commence à déraisonner sur l'origine et la portée des sottises qu'on fait à Paris. Je commence à croire que ce qui constitue le provincial, c'est de chercher des raisons de bon sens ou de logique pour expliquer les mouvements capricieux des immenses volées d'étourneaux qui nichent vers Paris. Il y a de bien mauvais garnements mêlés à ces étourneaux! Comment êtes-vous content de vos auditeurs étourneaux dans votre cours d'histoire de France? Ne craignez-vous pas de jeter des perles devant des citoyens mal propres à les apprécier et à en faire leur profit? Le Français né malin aime infiniment mieux le vaudeville que les histoires de Tacite, les discours de Machiavel et l'*Esprit des Lois*. Le vaudeville lui dit qu'il est beau, spirituel, bien pris dans sa taille, désintéressé, magnanime; qu'il est terrible comme les lions du désert, rapide comme le vent; que, quand on a le bonheur de naître dans la rue Coquenard, ou la rue Guénégaud, ou la rue Quincampoix, on est de toute nécessité un foudre de guerre et un prodige d'esprit. Voilà l'histoire que les peuples aiment à lire.

LXIV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Dimanche, 16 juillet 1848.

Je vois que ce n'est pas assez que nous écrivions peu ; il faut encore que la poste me prenne vos lettres et les garde... Dites-moi, je vous en supplie, la date à peu près de cette lettre afin que je fasse bien mon compte et que je voie si je dois, en toute conscience, faire des imprécations contre M. Étienne Arago. Pour moi, il est vrai que j'ai perdu, depuis quelques mois, ma belle habitude d'écrire. J'ai des soucis de toutes les couleurs et pas beaucoup de force physique pour lutter contre. Le temps est un peu plus léger à présent et peut-être que je vais reprendre mon petit entrain accoutumé. Les temps nouveaux ne sont pas faits pour remettre en équilibre les gens qui ont un peu de peine naturellement à se tenir sur leurs pieds. Le mois dernier a été un terrible mois et il fera, même dans une grande histoire, une terrible époque. Paris n'a, sans aucun doute, jamais été exposé à un plus affreux péril que durant les quatre jours auxquels a mis fin le canon de M. le général Cavaignac. Durant

les deux jours que je viens de passer à Paris, j'ai pu lire le commencement et le progrès de cette terrible histoire sur les murs de toutes les rues où la bataille s'est livrée. L'œil ne peut guère trouver un espace large comme la main qui ne soit sillonné par une balle ou un boulet. Dès l'entrée de la rue Saint-Antoine, par exemple, on voit encore un grand nombre de maisons dont les rideaux vont et viennent au gré du vent, faute de vitres ou de fenêtres. Si vous avez vu des vignes ou des blés ravagés par une grande grêle, vous pouvez vous figurer assez bien l'état des quartiers où la guerre a porté. Les honnêtes gens, et il y en a partout, qui habitaient ces quartiers, ont été pris durant quatre jours comme dans un filet de fer et de feu ; trop heureux si on ne les obligeait pas à travailler aux barricades sous les menaces les plus terribles, comme, par exemple, de pendre leurs parents ou leurs enfants. Tous les monstres qui restent au fond de la mer dans les lois de l'équilibre reviennent au-dessus quand cet équilibre est rompu. S'il y a eu des choses effroyables sans nombre faites par les brigands, il y a eu aussi du côté des honnêtes gens des actes d'héroïsme, de dévouement, de sang-froid au milieu des périls les plus extrêmes, qu'on ne saurait compter.

Les meilleurs et les plus mauvais sentiments de la nature humaine se sont battus durant quatre jours, comme dans les batailles du ciel qui sont indiquées dans l'Apocalypse. Le diable ne l'a point emporté non plus à cette fois, mais il grince encore horriblement des dents, et quoique le meilleur de ses griffes lui soit arraché, qu'il soit lié fort et ferme, il essayera encore plus d'une fois de donner un mauvais coup à la société. Heureusement cette société est armée jusqu'aux dents et ne se relâche d'aucune précaution. Avant-hier au soir, en entrant chez moi par la rue de Bourgogne vers dix heures, j'ai trouvé des vedettes à tous les coins de rue et, à l'entrée de la rue de l'Université, près du palais de l'Assemblée, un dragon immobile sur son cheval, le pistolet à la main, dans l'attitude de la méditation. C'est l'appareil d'une place de guerre durant un siége, mais tout cela a aussi un aspect très-paisible et point contraint. Les voitures vont et viennent comme à l'ordinaire, bien qu'en moins grand nombre. On se promène nonchalamment dans les Champs-Élysées par les belles soirées comme l'an dernier; seulement, en remontant le pont de la Concorde, on voit deux belles pièces de canon qui allongent leur museau curieux à la grille de la Chambre des Représen-

tants, et l'on entend hennir les chevaux d'artillerie tout sellés qui sont rangés le long du mur du jardin de la Présidence. C'est en regardant tout cela que M. de Broglie a manqué le trottoir en montant et qu'il s'est fait au front une écorchure assez grande qui nous avait ennuyés quand il est rentré... Voici trois jours de ce petit accident, et il n'y en a de traces que l'écorchure.

Oui, j'espère que nous vivrons assez longtemps sous la dictature militaire. Elle vaut moins que les gouvernements libres et légaux, mais elle est une perle de grand prix comparée à la chance d'être dévorés un jour ou l'autre par les troupes de bêtes féroces qui hurlaient autour de toutes les maisons de Paris il y a quinze jours. Comment voulez-vous contenir avec le fil de la légalité ces animaux menaçants et altérés d'un bien-être impossible?

LXV.

A M. RAULIN.

Broglie, samedi, 22 juillet 1848.

Je ne sais comment vous faites pour savoir tant de nouvelles et pour les raconter avec tant de détails intéressants. Nous vivons sur vos let-

tres qui valent mieux, même pour les nouvelles, que les journaux. Les journaux ignorent que M. Proudhon a été élevé par la charité d'un propriétaire philanthrope. Quel serpent ce propriétaire envoyait à l'école! Je compte que, dans la discussion, on écrasera la tête dudit reptile. Ce n'est pas que j'aime les discussions en forme contre les principes absurdes. Les mauvaises doctrines d'aujourd'hui ont un grand air de simplicité et d'évidence grossière, dans leur état de théorie; elles vont, comme un gant, aux esprits étroits; le bon sens est plus compliqué et ne va pas moitié si bien à la main d'un sot. De là, la nécessité de huer les mauvaises doctrines; les huées prennent les hommes par le sentiment; elles sont plus efficaces que les discussions en règle. Il ne faut pas laisser prendre des airs de principes à des sottises dangereuses. Il faut les mettre à la porte, non pas avec des fleurs et des couronnes comme les poëtes de Platon, mais avec quelques coups de pied. Vous racontez bien aussi les magnificences de la première réception de M. le général Cavaignac. Il a raison de s'environner d'un peu de pompe militaire. L'homme est un animal insolent qui n'aime l'extrême simplicité que pour lui grimper sur les épaules. Un insolent qui demande une audience rabat la moi-

tié du caquet qu'il se proposait de montrer quand il passe par des cours où de graves soldats font une garde régulière; par des antichambres où des huissiers graves lui disent à demi-voix de s'asseoir et d'attendre; par des salons d'attente où il rencontre une foule d'officiers en grand uniforme dont il n'a pas l'honneur d'être connu, et qui le regardent froidement. Tout cela lui donne une idée salutaire du peu de place qu'il occupe naturellement en ce monde et lui fait sentir utilement son néant. Les chefs des sociétés doivent être environnés de tous les signes qui disent à tout moment qu'ils représentent toute la société. Si j'étais, par accident, chef des peuples, je crois que je vivrais au milieu de la foudre et des éclairs, surtout dans les temps où les idées d'égalité absolue auraient miné le monde. Même, si j'étais tout à fait un grand homme, ce que je ne suis peut-être pas, quand j'aurais gagné cent batailles, je n'aurais que des moments très-rares de simplicité, bien sûr que si cette simplicité durait longtemps, vous vous mettriez à me regarder des pieds à la tête et à me trouver des ressemblances avec les autres hommes, au lieu de rester sous le sentiment de mes différences. Sylla disait qu'il pouvait se passer de licteurs ayant encore chez lui son bou-

clier d'Athènes et son javelot d'Orchomène. Je suis sûr qu'au bout de quinze jours le fils de son valet de chambre tambourinait sur son bouclier d'Athènes, et allait à cheval sur son javelot d'Orchomène comme sur un manche à balai. Le prince en tout pays doit s'appeler Légion. J'ai pris un plus grand goût que jamais à l'étiquette depuis que j'ai vu culotter tant de pipes par les pasteurs éphémères des peuples. Après cela, chaque temps demande une pompe différente. Celle d'aujourd'hui doit être une image un peu effrayante de la force régulière, afin de répondre à l'extrême élévation des intelligences et des imaginations. Un nuage d'encens suffisait comme barrière dans le vieil Orient; à présent, il faut préparer de beaux escadrons qui lancent au besoin le fer et le feu avec une fureur savante, des canons froids et silencieux que le moindre bruit peut réveiller de leur sommeil, toutes les magnificences enfin d'une citadelle où les pas réguliers des sentinelles ne se taisent ni jour ni nuit. C'est le Versailles des jours nouveaux que *** nous a filés de ses doigts longs et maigres. Allez donc avec tout le conseil en grand uniforme présenter vos respects à M. le général Cavaignac. Dites-lui que je souhaite qu'il soit le plus longtemps possible le roi des épouvantements, par ce siècle de fer.

C'est probablement le 31 de ce mois ou le 1er août que je retournerai à Paris pour aller à Coppet. Il y a bien longtemps que je n'ai revu les lacs et les montagnes. Comment les retrouverai-je ? Rien de tout cela n'a changé, sans doute, mais ce qui revient plus qu'au même, j'ai dû, moi, changer beaucoup. Parmi tout ce qu'on regrette du passé, on regrette surtout l'éclat du miroir intérieur où se peignaient les champs d'autrefois. Chaque année, je ne sais quelle vapeur terne qu'on ne peut chasser ternit de plus en plus cette glace. Dans quelque coin par-ci par-là on reçoit un instant quelque rayon de l'ancienne lumière qui s'éclipse bien vite, et qui ne sert qu'à faire mieux sentir la tristesse du jour qui s'éteint. J'espère toujours qu'il y a de la santé dans cet affaiblissement des couleurs. Je compte sur l'eau froide pour chasser ces vapeurs. Et vous, qui n'êtes point environné de brouillards et qui restez dans la lumière éternelle comme les sommets des *Diablerêts* (pourquoi ai-je choisi ce nom parmi tant de belles montagnes comme la Yungfraü, la dent de Jaman, le mont Rose, la Furca ?) vous, quand croyez-vous pouvoir nous rejoindre au delà du Jura ?

LXVI.

A M. A. DE BROGLIE.

Coppet, mercredi 13 septembre 1848.

Je compte t'écrire plus souvent que je ne l'ai fait depuis mon départ de Paris, mon cher ami, vu que je ne t'ai point écrit du tout. Les ans en sont la cause, c'est-à-dire toutes les misères dont je souffre, et auxquelles vous ne voulez pas croire. Du reste, vous n'avez guère besoin qu'on vous écrive au milieu des splendeurs de Broglie. N'allez-vous pas donner un peu de jalousie à M. Marrast? L'Illustration nous a donné des gravures magnifiques où l'on voit, à l'œil nu, les mille et une nuits de ses réceptions à la Présidence.

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur!

Mais pourquoi n'aimez-vous pas ce troisième volume de M. Ste-Beuve? Je l'ai lu avec grand plaisir. Il y a bien longtemps que je n'ai rencontré dans les rues de Paris des hommes comme M. de Tillemont, Nicole ou Arnaud. Nous sommes si légers que le présent ne nous suffit point.

Tout en sentant combien la génération qui règle aujourd'hui nos destinées est supérieure à tout ce qu'ont vu les autres âges, on se blase un peu sur les figures qu'on voit tous les jours. On va chercher dans le passé des visages qui ne soient pas de connaissance. Un jour aussi viendra où ce que nous voyons sera enfoncé dans ce passé qui donne un charme particulier à tout et à tous. Alors, un autre Ste-Beuve nous montrera dans leur forme poétique véritable les hommes d'à présent, et ceux qui habitent vers Tortoni, abondant en huîtres, et ceux qui boivent les eaux de Cognac, à l'esprit de feu, et ceux qui fument le Maryland cultivé sur une terre de liberté, et ceux qui mâchent le Latakiéh préparé par des mains serviles, et ceux qui s'animent dans les vapeurs de l'orge et du houblon dont la fleur a fermenté sous les signes de Mars, et ceux qui font marcher les autres au combat aux cris bizarres de *sacrebleu!* mot dérivé d une source religieuse et qui se trouve aujourd'hui dans la bouche de plusieurs fondateurs de la liberté; mais, encore un coup, le vernis des siècles manque à ces grandes figures; j'aime donc Ste-Beuve et tous ses amis de Port-Royal des Champs pour le moment. Quant à l'auteur, le voilà qui va professer à Liége. Il faut donc qu'il laisse là et l'Académie

française, et la bibliothèque Mazarine. Il sera plus près de la maison de Jansénius, mais ce n'est pourtant pas une raison suffisante pour faire un si grand déménagement.

Pour Paul, il traduit Démosthènes. Je ne sais pas s'il expliquerait aussi couramment le dernier discours de M. de Lamartine sur, pour et contre les riches et les pauvres; sur, pour et contre ceux qui ne cherchent que le bien d'autrui; de sa lettre à ses électeurs, je n'ai vraiment pas le courage d'en rien dire. C'est bien le cas de prendre pour épigraphe : *ubi lapsus, quid feci.* Quelle humiliation pour un paratonnerre d'avoir à démontrer qu'il n'a point soutiré le moindre billet de 500 francs! Lui, qui disait naguère : *Eripui Caussidiero fulmen sceptrumque tyrannis.*

Tout cela est bel et bon, mais je veux savoir comment se portent les oiseaux qui habitent les chênes de Broglie battus d'un vent éternel. Comment font-ils les honneurs de leurs bois aux évêques, aux peintres et à tous les hauts fonctionnaires de la nouvelle France?

LXVII.

AU MÊME.

Coppet, mercredi 27 septembre 1848.

Mon cher ami, je ne comprends rien à cette lettre que t'a écrite M. le duc d'Harcourt pour engager M. Rossi à prendre les ordres du général Cavaignac. Il me semble que j'ai vu quelquefois M. Rossi jouer aux échecs avec son successeur à l'ambassade de France. J'ai quelque souvenir que c'était M. Rossi qui gagnait d'un air nonchalant, et M. le duc d'Harcourt qui perdait d'un air affairé. Ainsi, c'est M. Rossi qui est aujourd'hui le bouclier de l'Église. Je conçois qu'il se soit laissé tenter par la chance de débrouiller un peu ces grandes et malheureuses affaires; s'il ne s'endort, s'il peut veiller une heure avec le Pape, il peut conduire mieux qu'aucun Romain probablement la barque de saint Pierre à travers l'orage, mais toujours est-il qu'on m'aurait bien surpris, il y a dix ans, si l'on m'avait annoncé que M. Rossi tiendrait les trois clefs. Je voudrais être à Rome, pour le voir étendre et faire sécher le long du Tibre ses filets rompus. Quoiqu'il tente là une grande aventure,

le jeu vaut bien la chandelle; il peut se faire une grande gloire au moment qu'il semblait en avoir fini avec la vie politique; ce n'est pas une petite puissance que d'être généralissime du clergé de tout l'univers par cette saison; mais gouverne-t-on le clergé? Peut-être bien, et tu le sais mieux que moi, si cela est.

... Les révolutions dans la vie privée accompagnent les révolutions dans l'ordre général, *pauperum tabernas regumque turres*. J'ignore si le prince Louis Bonaparte élèvera une forte tour dans Paris, mais, en vérité, il est bien honteux pour un pays que les yeux se fixent sur un homme de cette taille, comme sur ce qu'il y a de plus considérable sous le soleil à deux cents lieues à la ronde. Ces dernières élections de Paris ne sont pas à l'honneur du suffrage universel; un choix bête et un choix vraiment criminel, c'est à peu près le résultat des pensées de deux cent mille électeurs. J'avais tant dit que le maréchal Bugeaud ne pouvait pas être nommé, que j'avais fini par l'espérer un peu, en vertu de ce contre-courant qu'on a toujours au fond de soi; mais il est visible que j'étais loin de compte avec mon contre-courant. Je n'aime pas beaucoup à voir notre présent gouvernement s'affaiblir. Il pourrait bien prendre des convulsions

et les gens tranquilles recevoir de mauvais coups; les poissons ont un dernier coup de queue à quoi il faut prendre garde; mais, à regarder autour de nous, je commence à croire qu'on peut très-bien rester au milieu d'un quart d'heure, quoi qu'on en ait dit.

Je finis toujours mes lettres un peu avant d'avoir envie de finir, par la rage d'être prêt pour le moment du départ du courrier. Vous vous moquez de ces manières pressées, vous autres gens qui êtes toujours en retard et qui trouvez qu'on arrive toujours assez tôt. Je ne t'ai point parlé de M. Raulin qui tient néanmoins ici une place considérable. Il passe sa vie entre les roses, les clématites, les vignes du Japon, autrement dites vignes vierges, les aristoloches et les ouvrages du docteur Wiseman, les fleurs des champs et les fleurs mystiques. — Il est aimable comme de coutume et modéré jusqu'à l'emportement, suivant son habitude. Généralement, il se promène autour de la ville, disant, « encore quarante jours et Ninive pourra bien aller à tous les diables, » après quoi, revenant à des sentiments plus humains, il déclare que les hommes de bonne volonté sur la terre, en faisant leur devoir au jour le jour, peuvent très-bien ramener la sérénité sur la face du monde.

LXVIII.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Coppet, dimanche 8 octobre 1848.

Pourquoi dites-vous que vous ne savez ni ce qu'on fait, ni ce qu'on veut faire, ni ce qu'on fera ici? On vous écrit pourtant très-exactement; à la vérité, les postes marchent cette année à pas de tortue. J'aime à croire que tout va de travers cette année-ci...

Il est venu ici une lettre scellée de mon propre cachet. A cette vue, avec tout l'esprit de Zadig, j'en ai tiré la conséquence que j'étais moi-même à Paris. La logique le voulait ainsi, bien que mon sentiment intérieur protestât un peu, et, en effet, j'ai bien vu par la suite, qu'il ne faut pas toujours mépriser l'instinct, même quand on a le raisonnement contre soi. La lettre était, non pas de moi, mais de M. Courgeon, qui, n'ayant pas de cachet à lui sous la main, et habitant probablement ma chambre de Paris, avait cacheté sa correspondance du sceau de mes armes, qui sont un X. D., sur un champ de gueules, quand j'emploie la cire rouge. Je ne dis plus : *Athènes, mon Athènes est le pays du jour,* depuis

que les sorcières de Macbeth y ont mis le pot au feu, non pas pour y faire un Roi, à la vérité, mais un demi-million de rois, qui ont bien de la peine à gouverner leur État.

Je reviens à l'article de M. d'Haussonville.

Il est pourtant doux de vivre dans un temps où l'on puisse dire ce qu'on pense avec le degré de clarté et avec tant d'ouverture de cœur. Il dit ses impressions avec une parfaite loyauté. Il n'est point flatteur dans ses jugements sur l'origine des pouvoirs. Il ne déclame point et donne à chaque temps ses véritables couleurs. Pour un écrivain ordinaire, les auteurs d'une révolution ont une sorte de grandeur de convention un peu monotone. C'est toujours le serment du Rutli, ou la harangue de Brutus à la famille de Collatin; mais ici, les physionomies sont bien plus vivement caractérisées. Mille touches fines et délicates achèvent les portraits en miniature de nos libérateurs. J'aime jusqu'à cette légère fumée de tabac qui ondule au-dessus de leurs têtes; ce sont bien les jours et les hommes d'aujourd'hui, et non pas ces paysans sobres et pauvres de la Suisse du moyen âge, ni ces patriciens altiers de l'ancienne Rome; c'est bien cette allure vive et un peu déréglée de la race qui cultive les coteaux du Mâconnais, du Médoc ou de

Suresnes, et une liberté de manières et de langage qui ne s'acquiert point dans l'enceinte étroite d'une aristocratie. L'oriflamme de la liberté est attachée à une queue de billard, symbole brillant de la facilité des mœurs et de la fierté des âmes. Ce tableau qu'a fait M. d'Haussonville ne permettra jamais de confondre notre dernière révolution avec aucune autre, pas plus que le splendide éclairage d'un estaminet bien chauffé et bien achalandé avec la sombre clarté qui tombe des étoiles et le brouillard bleuâtre qui enveloppe les trois paysans devant qui s'est enfuie la maison d'Autriche.

Vous dites donc que M. le général Cavaignac ne veut pas qu'on fasse d'ovation au prince Louis Bonaparte? Il n'est pas besoin de me le défendre et il pourrait bien vivre cent ans avant que je songeasse à lui proposer de monter dans le moindre char, cabriolet, vinaigrette, chaise à porteurs ou brouette de triomphe. Je n'ai de couronne à offrir à qui que ce soit pour le moment, ou plutôt, je n'ai qui que ce soit à qui offrir une couronne. En revanche, je sais une foule de gens fort connus aujourd'hui à qui je ferais volontiers donner les étrivières, si les étrivières dépendaient de moi, mais

Les étrivières suspendues
Languissent détendues.

Vous me direz que la mesure n'y est pas ; c'est que je ne veux garder aucune mesure avec Ledru-Rollin et ses semblables ou ses pareils, si vous aimez mieux. Je voudrais lui voir donner le fouet sans mesure : *Imperium sine fine dedi.*

Continuez-vous à écrire sur l'ancienne Italie pendant que madame de Belgiojoso écrit sur cette pauvre Italie d'hier qui n'est déjà plus aujourd'hui ? Il n'est pas bien raisonnable d'écrire sur les affaires courantes qui ne vont pas du tout, mais il est impossible d'écrire sur des sujets où les intérêts actuels ne soient pas engagés. Vous verrez que d'ici à cinquante ans il ne s'écrira pas un livre de littérature, j'entends un livre qui soit lu encore un an après son apparition. Les hommes vont vivre comme les lièvres, entendant du fond de leur sillon les chasseurs de toute espèce qui viennent armés de bâtons, de fusils, et suivis de chiens de toute sorte. Jamais lièvre, quoi qu'en ait dit La Fontaine, n'a pu méditer sur un sujet désintéressé. Il a d'autres chiens non pas à fouetter, mais à fuir. Quiconque manque d'un sentiment de sécurité pour son lendemain, ne peut ni penser, ni faire une œuvre qui

dure. De grandes catastrophes dans le passé, et un grand repos devant soi, voilà les époques où les esprits se déploient avec la profondeur et le calme qui fait la beauté. Le souvenir des guerres civiles, de la bataille de Philippes, des proscriptions derrière soi, une jolie maison sur les coteaux de Tibur, les cascades de l'Anio, la vue du Soracte d'un côté, de Rome dans une poussière dorée de l'autre, pour le présent; et, pour l'avenir, l'empire d'Auguste tenant toutes choses en repos par de belles armées hérissées de fer, de belles flottes sur la mer de Misène et la mer de Ravenne; avec ces conditions qui ne sont pas en perspective sur les hauteurs de Montmartre, on fait des odes qui ressemblent à de beaux nuages se promenant lentement dans un ciel vaste et tranquille. Je doute que le Camoëns, que je n'ai pas lu, ait fait une œuvre magnifique avec la chance continuelle de périr d'une manière ou d'une autre dans la journée. Les derniers vers de Chénier empruntent un peu de leur tristesse poétique à ce que nous savons du poëte. Sénèque est tendu et pressé comme un homme à qui, d'un moment à l'autre, on peut demander de quitter ses beaux jardins, ses cabinets de marbre et d'or, pour s'ouvrir les veines dans un bain chaud ou tiède à sa volonté. Jamais Virgile,

sur les bords de ce bain chaud, n'aurait rêvé la tranquillité sauvage des bois de l'Aventin, ni le règne d'Évandre, ni les malheurs de Didon dans le soleil de Carthage. Racine ne s'attarderait pas dans les forêts avec Phèdre au bruit du rappel, du canon, du tocsin ou bien des discours du chalet qui lui donneraient la crainte légitime que sa petite famille ne fût pas traitée avec égards par les amis d'un nouveau genre de propriété et de relations toutes nouvelles entre les hommes. La Vénus d'Ingres n'est pas sortie par un jour de tempête de la Méditerranée; par le vent et la pluie, je n'ai jamais trouvé sur la plage de Trouville que des crabes et des débris d'algues. Je crois y avoir aussi rencontré M. Capefigue, l'historien; j'aurais pu y voir aussi M. Hugo, le grand oiseau, moitié aigle et moitié chouette, mais tenez pour certain que vous ne verrez de longtemps en France que des canonniers, des bombardiers, des hallebardiers, des cuirassiers, des fabricants de poudre, des débitants de salpêtre, de bitume, de fulmi-coton et autres denrées nécessaires à la vie. C'est ce que je vous souhaite à tous, et que Dieu vous fasse la grâce de vous en servir contre vos ennemis.

LXIX.

AU MÊME.

Coppet, mercredi 11 octobre 1848.

Maintenant qu'il est décidé que le Président sera élu au suffrage universel, il faut se préparer à suivre le vol de l'aigle de Folkestone.

> L'aigle des légions que je retiens encore
> Demande à s'envoler...

Quoique je ne sache pas bien ce que nous avons à perdre, je voudrais qu'on me dît ce que nous gagnerons à ce suffrage universel qui va faire planer sur la France un dindon téméraire qui se croit un aigle... Vous verrez sortir de cette grande marmite électorale une figure étrange, qui achèvera de rendre la France tout à fait folle. L'Assemblée aurait probablement fait un choix à moitié sensé. C'est beaucoup en comparaison de ce qui arrivera suivant le mode décrété. Je suis loin, et si je dis des sottises, comme il est probable quand on est loin, tenez que je n'ai rien dit. Vous ne me dites pas pourquoi M. de Lamartine est redevenu l'amour du genre humain. Ce n'est sans doute pas à raison

de sa dernière harangue qui est, à la vérité, assez riche en idées, en images, en mouvements de tout genre, mais qui ressemble à une boutique d'apothicaire en désordre, à un pêle-mêle de poisons et de contre-poisons généralement connus. Il faut qu'on ait des raisons autres que son langage de le croire converti au bien, puisqu'on le loue avec cette vivacité qu'on ne trouve que dans le journal, dans les psaumes de David et dans les hymnes de Santeuil. Si celui-là ressuscite dans la gloire, il sera bien vrai de dire qu'il n'y a qu'à vivre pour se tirer d'affaire. Il a la mine d'un fleuve habillé en charlatan, et tenant une urne intarissable de paroles.

J'ai commencé le livre de M. Thiers. Je ne l'ai pas assez avancé pour ne pas être inquiet de ce que devient sa définition *du droit*. Avec cette définition, je me chargerais de forcer la boutique du boulanger et du marchand de vin, la première fois, qu'être pensant, je serais pressé par la faim ou par la soif. Si ce qui est indispensable à l'homme pour son développement est par là même son droit, nous voilà encore sur le chemin du grand chemin et du vol à main armée. Rien n'est plus indispensable qu'un petit écu à un pauvre homme qui ne peut penser à rien ayant faim et voyant sa femme et ses enfants

mourir de faim. Ce petit écu est aussi *indispensable à l'existence de l'homme que la liberté elle-même*, pour parler comme M. Thiers. On peut, je le sais, se tirer d'affaire un moment, en disant que l'exercice de ces droits est limité par les conditions mêmes de la société. Alors, c'est la société qui a définitivement tous les droits, chaque homme n'a aucun droit absolu, et si sa propriété est utile à un meilleur arrangement de la société, la société peut la lui retirer. J'imagine que ces petites difficultés sont levées, dans la suite de son récit. Je sais bien aussi qu'il ne faut pas procéder à la rigueur avec le sens commun, mais je sais aussi qu'il ne faut pas que le sens commun se fasse à demi philosophe et métaphysicien.

Je vois la foudre de M. Sénard tomber sur le conseil général de l'Eure. Quel affreux événement. Lui a-t-on accusé réception de sa foudre? Ministre de l'intérieur, quel coup vous venez de faire!

LXX.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Coppet, dimanche 29 octobre 1848.

Pour l'élasticité d'esprit de M. de Broglie au

milieu de ce tracas d'empire, j'en ai été frappé comme vous. C'est un ressort que nul poids ne peut rompre. Cette force est certainement un don naturel, mais il est certain aussi que les ailes repoussent tous les matins à ceux qui vivent dans la règle. Ils ne portent jamais que le fardeau d'un jour à la fois. Je comparais autrefois l'effet de la méthode dans la vie, à l'action d'un *cric* sur une lourde pierre; après chaque effort, comme après chaque journée, il y a un temps d'arrêt et un repos. On soulève ainsi, sans épuisement, des masses énormes à de grandes hauteurs. La division régulière du temps fait passer rapidement tous les instants et étend toutes les perspectives :

> Et chaque heure du jour, en sa magnificence,
> Apporte sa couleur, son bruit et son silence.

C'est M. de Lamartine qui a dit cela, mais quoique monsieur l'ait dit, ce n'en est pas moins vrai. Heureux ceux qui ont l'instinct poétique de l'ordre, et qui entendent bien le sens de ce passage de la Sagesse : *Omnia in mensurâ et numero et pondere disposuisti.* Ceux-là ne s'ennuient jamais, à moins cependant qu'ils ne lisent les fades atrocités qu'on débite assez souvent à l'Assem-

blée nationale. Voilà donc la Constitution parachevée. Les hommes sont d'une légèreté bien criminelle; ils n'ont pas plus prêté d'attention à cette demeure qu'on prépare pour eux et pour leurs descendants jusqu'à la dernière génération que si c'était une chambre d'auberge où ils ne dussent passer qu'une nuit, pour reprendre demain le cours de leurs voyages. Cette Constitution elle-même est d'une étrange figure. Malgré l'énormité des principes, le bon sens général qui vit, bien qu'il se cache, y a pénétré par plus d'un interstice. On dirait d'un de ces misérables enfants qui ont pour père un scélérat et une brave femme pour mère. On leur trouve des traits qu'ils ne devraient pas avoir, de bons instincts par moments qui étonnent, mais je ne voudrais pas donner ma fille en mariage à nul de ces messieurs-là.

Je ne sais pas pourquoi je pense à toutes ces misères devant les jours d'automne que nous avons ici. Déterminez donc madame votre belle-mère à passer l'hiver en Suisse, et partez pour voir la grande tranquillité *of declining day*. Vous ne voyez guère dans vos environs que des déportés qui s'en vont, d'un visage riant et insolent, faire un voyage de plaisir en Afrique; ici,

vous verrez sans fin des nuées d'oiseaux qui ne lisent pas les mauvais journaux, qui passent d'un air triste et pressé par ces jours d'automne; qui s'abattent pour une nuit dans les bois tout tristes aussi, ne font de menaces et ne disent d'injures à personne, et s'envolent le matin avec un petit cri de joie, bien loin de nous et du côté du soleil. Ils ont bien raison de s'en aller le plus loin possible de la France et je ne crois pas que les hirondelles y reviennent l'an prochain. On dit que beaucoup d'entre elles ont donné congé avant que de partir... Je voudrais savoir quand nous deviendrons tranquilles, hommes et hirondelles. On me ferait plaisir de me dire par quelle porte nous sortirons de l'Enfer, car je crois qu'on en sort pourtant, mais rien n'ayant pu nous tenir en santé cinquante ans de suite, je ne sais trop ce qui pourra nous guérir de ces attaques de haut mal que nous avons prises depuis peu. Les idées religieuses et le gouvernement absolu de Louis XIV n'ont pas suffi; les idées dégagées de toute religion et le gouvernement relâché de Louis XV ont mené à la révolution de 1792, laquelle a donné 93 et 94. La guerre, la force et le despotisme de Napoléon nous ont lassés; la paix, la justice et la liberté des derniers temps nous ont rendus d'une ex-

trême insolence et d'une intolérable grossièreté. Tant de médecins et tant d'écoles et de si grands médecins de si grandes écoles en ont donné leur langue aux chiens. Louis XIV et Bossuet, Voltaire et Mirabeau, le docteur Bonaparte, avec la diète et les saignées, et le grand exercice, le roi Louis-Philippe avec un régime doux, abondant et un exercice modéré, la Restauration, avec ses remèdes de bonne femme, mêlés à une médecine assez savante, rien n'y a fait. Les cinquante coups de bâton que nous recevrons dorénavant tous les matins avant le repas, si nous avons à manger, ne nous instruiront pas davantage. Nous sommes difficiles à élever. Il n'y a de bien élevé que M. Clément Thomas quand il parle aux Bonapartes. L'Empereur à Austerlitz, au milieu de tous les éclairs, ne se doutait pas que quelques années après, un sous-officier de cavalerie traiterait ses neveux d'intrigants dans une assemblée républicaine. Il faut dire aussi qu'il n'aurait pas deviné quelques-uns de ces neveux-là. Je vous recommande le dernier volume de M. Walkenaër sur madame de Sévigné. C'est un livre ennuyeux, mais qui devient très-intéressant dès qu'on le lit avec soin. Les livres de ce genre, et généralement les livres ennuyeux d'un certain genre, demandent à être lus avec atten-

tion. Je vais devenir, de mon côté, aussi ennuyeux sur ce sujet que je l'ai été sur les *Mémoires* de Walter-Scott. Recevez-vous la *Presse* et les *Mémoires* de M. Chateaubriand? Cette enfance ne ressemble pas beaucoup à ce qu'on pourrait se figurer de l'enfance de René ; mais, qui est-ce qui se ressemble? Les graines d'une plante ressemblent très-peu à ses fleurs. Les trois quarts du temps les grands talents ont l'air de n'avoir pas leur véritable demeure et de loger chez le bourgeois.

LXXI.

A M. A. DE BROGLIE.

Mercredi 28 novembre 1848.

Mon cher ami, j'ai laissé passer un mercredi sans pouvoir du tout t'écrire ; j'ai été poursuivi par des vertiges continuels qui me laissaient à peine lire. Cela commence à se dissiper. Durant ce temps, j'ai reçu tes trois lettres qui m'ont donné bien envie de te répondre, sans pouvoir y parvenir. Cette affreuse nouvelle de Rome ne me sort pas de l'esprit. Est-il possible qu'une telle destinée puisse planer sur ceux avec qui on vit

dans une paisible intimité, sans que rien vous avertisse? On ne s'accoutume point, en regardant dans tout le détail du passé, à voir la vie de M. Rossi s'acheminer vers ce dénoûment. Je trouve cruellement durs tous les journaux, même du bon parti, qui parlent de cet événement comme d'un autre événement, et de cet affreux assassinat comme d'un assassinat ordinaire. Il semble pourtant que pour ceux même qui ne le connaissaient que pour la supériorité de son esprit, sa perte devait inspirer plus de regrets, même dans ce temps où tout croule à la fois. Il ne tombe pas souvent d'hommes de cette trempe, et ceux qui font les entendus en morale politique et qui l'ont tant blâmé, ne le valaient vraisemblablement sur aucun point et ne montreront certainement jamais pour une aussi bonne cause l'intrépidité qui l'a perdu... Il est probable que la Rome que nous avons connue finira avec M. Rossi. Il fallait pour la sauver, être, comme lui, de la race italienne, avec des qualités que n'a plus cette race. Il est probable aussi que son nom sera le dernier nom de l'histoire de ce malheureux pays. Après tout, et quoi qu'en puissent dire les assez misérables ennemis qu'il avait un peu partout, il a péri pour les idées qu'il a défendues toute sa vie. Cela vau-

drait bien qu'on exprimât un regret sur sa mort.

Nous avons attendu ici, avec une certaine anxiété, le résultat des débats de samedi dernier à la Chambre des représentants. Je ne croyais pourtant pas qu'il en sortît grand'chose. Je n'ai pas trouvé que personne ait fait de bien belles prouesses oratoires dans cette discussion. Quoique je réserve ma voix pour la présidence à M. le général Cavaignac, je n'estime pas que son plan d'attaque pour les journées de juin fût un grand chef-d'œuvre, à l'expliquer du moins comme il l'explique. Il me semble aussi que ses moyens oratoires sont d'une rhétorique un peu spadassine. Il ne faut pas laisser entrevoir que sa péroraison sera une provocation en duel ; il ne faut jamais dire à une tribune qu'après avoir parlé poliment on parlera en soldat ; d'abord les deux manières de parler n'en doivent faire qu'une pour les soldats bien élevés ; mais tout cela ne fait que de petites taches dans le soleil et je vote obstinément pour le général Cavaignac.

LXXII.

A M. RAULIN.

Genève, 2 décembre 1848.

J'ai plus en horreur que jamais les misérables systèmes qui ont bouleversé notre terre depuis qu'ils ont tué M. Rossi. Je ne puis plus penser, ni à la Rome, ni à l'Italie que j'ai vues autrefois. Ces misérables ont justement frappé le seul homme probablement qui pût les sauver, et, sans nul doute, l'ami le plus sincère et le plus éclairé et le plus courageux de l'Italie, parmi tous les Italiens. L'Italie était restée la plus vive de ses affections. Il n'y a pas huit mois qu'il disait à M. Rilliet : « Vous verrez ce que sont ces Romains; c'est une race admirable ! » et de ces Romains, les uns l'ont laissé massacrer, les autres ont promené son corps meurtri avec des chants de triomphe. Tous ces temps où nous le voyions sans cesse me reviennent à l'esprit. Quelles destinées inattendues planent sur chacun ! Par quelles routes il a passé pour arriver à ce Quirinal où il devait finir si cruellement ! Qui nous aurait dit que son premier voyage à Rome, en préparant son ambassade, préparait son mi-

nistère et l'acheminait à une mort violente? Qui eût dit, à la fin de nos causeries du soir, dans ce petit salon gris, quand il s'animait après un long sommeil, que cette vie nonchalante finirait dans un drame sanglant, au milieu de tous les débris de l'Europe? L'avenir a des trésors de malheurs dont les imaginations les plus effarouchées ne se doutent point. Voilà encore un grand arbre tombé, et nous ne reconnaîtrons plus bientôt la place où nous avons vécu; et puis, pourquoi la mort d'un homme si rare semble-t-elle prise en France avec une sorte d'indifférence? Les maux personnels rendent terriblement durs !

Que prévoit-on des chances de l'élection? Sans doute, c'est toujours le prince Louis Bonaparte qui se lève à l'horizon. Cela ne fera pas le soleil d'Austerlitz, quoique nous soyons au mois de décembre. Je ne pense pas que la bonne volonté montrée au Pape par M. le général Cavaignac, change beaucoup les dispositions des provinces. Quand un homme de province a pris son parti dans des affaires de ce genre, il lui faut plus d'un mois pour changer d'idée. On n'aime point la fatigue de penser et de peser.

Le général Cavaignac, s'il est Président, garantit à peu près à chacun ce qui est indispensable dans le présent ou dans l'avenir, un gou-

vernement raisonnable, c'est-à-dire la vie, les bras et les jambes d'un chacun. Il fera vivre à peu près honnêtement la République ce qu'elle doit vivre, pour qu'on puisse lui dire définitivement, s'il y a lieu, qu'elle doit bien voir elle-même qu'elle n'est pas faite pour la vie. Si on fait violence à cette République, elle pourra toujours dire : « Si vous m'aviez laissée tranquille, j'aurais fait votre bonheur à tous. » Eh bien, voyons cette affaire !

Étiez-vous, en votre qualité, à la fête de la Constitution ? C'était une lecture un peu froide. A-t-on jamais vu un archevêque dire la messe en plein air, à quatre-vingts pieds de hauteur, par un temps de neige? mais le zèle de la République l'aura probablement réchauffé.

LXXIII.

AU MÊME.

Genève, 15 décembre 1848.

Mon cher ami, je ne vous ai écrit qu'un mot hier; je n'ai pas la prétention de faire passer cela pour une lettre; de plus, je n'étais pas de bonne humeur quand je vous écrivais ce mot; mais je

me dois pourtant cette justice que ma mauvaise humeur n'est jamais très-âpre. C'est seulement le petit sentiment d'impatience d'un pauvre diable qui n'a pas dix minutes pleines dans la journée sans une impression désagréable d'un genre ou d'un autre ; qui n'aurait que l'étude pour tout refuge et qui ne peut presque plus étudier; qui voit des perspectives de plus en plus noires à mesure que son œil avance dans l'avenir. Tout cela n'est pas pour faire crever de rire, je vous assure. Je comprends assez que mes amis me regardent d'un œil tout philosophique et tout ennuyé, mais moi qui suis toujours là, je suis vraiment attristé. Mais de quelles misères vais-je vous parler quand les aigles secouent leurs ailes après un si long sommeil ? Quand l'airain de la colonne Vendôme tressaille d'allégresse? Quand on croit entendre une voix puissante mêlée de bruits d'armes autour du grand tombeau des Invalides dont vous avez rectifié le dessin pas plus loin que l'an dernier? Quand toute cette jeunesse, qui a vu le soleil d'Arcole ou d'Austerlitz, se sent toute réchauffée après une quarantaine d'années ? Quand les paysans se flattent que l'héritier d'un autre Charlemagne va payer de sa poche les contributions de l'année courante pour tous ses compatriotes?

Enfin, quand..... Je vous souhaite donc un très-bon Président et une très-bonne année. Je sais bien que vous ne partagez pas la sottise publique, mais vous n'en partagerez pas moins la misère publique. Il y a beaucoup à glaner dans le champ du pauvre, comme il est dit, je crois, au livre des *Proverbes*, en ce sens qu'on peut toujours être beaucoup plus misérable qu'on ne l'est.

Vous avez bien raison de vous étonner que le mouvement de février ait fait si peu d'impression sur la mémoire des honnêtes gens, mais la facilité avec laquelle on joue chez nous avec le feu est incroyable...

Votre lettre du 9 présageait ce qui arrive. La France entière passe du côté de la gloire de Louis Bonaparte. Ce qui est gros comme les maisons, c'est qu'il faut crier : « Vive l'Empereur ! » Je suis présentement fort enrhumé et je vous prie de m'excuser.

Adieu, mon cher ami. Si vous n'étiez pas stoïcien, je vous dirais de me plaindre, car je ne suis ni content, ni à mon aise, dans ce petit enfer de glace dont je ne sais comment sortir.

LXXIV.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Genève, vendredi 12 janvier 1849.

Il est bien vrai que je suis fort en retard avec vous, mon cher ami ; je ne vous en ai que trop expliqué la cause d'avance. Si je me portais bien, je ne vous écrirais pas, j'irais vous voir. Je compte pourtant que ce sera bientôt. Malgré mes nombreuses misères, je reste encore excessivement curieux. C'est, je crois, le fil qui me retient parmi les vivants.

Je ne vois pas grand'chose dans le *Moniteur* du Président. Il paraît pourtant qu'il tient à parler personnellement de soi-même et qu'il ne trouvait pas M. Léon de Malleville en état de le peindre de main de maître. Alexandre le Grand avait déjà ce sentiment confus quand il avait défendu à tout autre qu'à son premier peintre de faire son portrait. Nous saurons maintenant d'où viennent les articles du *Moniteur* sur le Président de la République. Je ne vois pas pourquoi il ne les écrirait pas à la première personne. *Tel jour, tous les corps de l'État sont venus me présenter leurs hommages. A ma vue, mille cris, etc.* Mais

qu'importe, pourvu que nous sortions un peu du bourbier dans lequel nous sommes depuis Février. Je ne peux pas croire qu'il y ait déjà un an que le monde a vu cette belle journée. Je ne peux pas croire non plus qu'il n'y ait qu'un an qu'on vivait en France dans une sécurité profonde. On peut avoir, à ce qu'il paraît, deux impressions opposées de la même durée ; mais je n'ai pas envie de faire de la psychologie bien savante pour savoir pourquoi les souvenirs que j'ai de MM. Greppo du Rhône, Ferrier de l'Allier, Mulet de la Haute-Garonne, me semblent à la fois éloignés et rapprochés. Pourvu que le diable les emporte tous, je me tiens pour satisfait. Maintenant, quand le diable les emportera-t-il? Les millions de voix qui le lui demandent aujourd'hui n'auront plus beaucoup de force ni de fraîcheur dans un mois. J'ai idée que cette Assemblée tient plus fort qu'on ne dit. Elle est là comme une maladie *organique* dont nous aurons bien de la peine à nous débarrasser.

LXXV.

A M. RAULIN.

Dieppe, 16 juin 1849.

Peut-être que vous ne songez pas même à l'épidémie et que vous nettoyez tranquillement votre fusil de garde national. L'éclair que lancent ces fusils est terrible, si l'on en juge par la rapidité avec laquelle messieurs les conjurés ont fui devant vous... La mort du pauvre général Bugeaud avait mis tous ces scélérats en gaîté. Il s'est trouvé que le général Changarnier pouvait faire trembler le génie un peu étonné dans le moment des Boichot, des Rattier, des Considérant. Qui aurait cru que l'esprit audacieux de la Révolution se sauverait par un vasistas, comme un bon petit chat? Ce machabée de Changarnier doit être content. Les témoins de ses manœuvres militaires disent que c'était un charmant coup d'œil que sa charge à la hauteur de la rue de la Paix. Je suis fâché de n'avoir pas vu les Catilina du Conservatoire des Arts-et-Métiers, s'échapper fièrement par des trous, ou plutôt, par un trou de souris. Cette république socialiste si altière pourra mettre dorénavant sur ses armes :

« Portico evasi, » *J'ai détalé par une porte de derrière.* Je compte que la résistance de Rome finira avec la nouvelle de la défaite du grand Boichot.

Il n'y a rien de nouveau ici, si ce n'est que la mer avance durant douze heures et recule durant douze autres heures. Si ce n'est encore qu'on entend l'Angelus répandre ses chants pacifiques sur la terre et les mers au milieu du grand silence du matin et du soir. Il n'y a pas assez de socialistes ici pour couvrir la voix de l'Océan, pas même pour couvrir la voix des conservateurs qui se promènent au petit pas dans leur petite ville avec une sécurité complète et un grand mépris de leurs ennemis.

LXXVI.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Dieppe, 5 août 1849.

Ce n'est pourtant point que je n'écrive comme vous què le dimanche ; je n'ai pas pris pour maxime en fait de correspondance : *Tu feras toute ton œuvre en ce jour-là.* A la vérité, vos lettres ne sont point des œuvres serviles, à en juger par l'élégance et la liberté du tour. Je suis tou-

jours à Dieppe, mais ce n'est plus que pour deux ou trois jours au plus. Il ne m'est pas nécessaire de m'être assez cruellement ennuyé ici pour me trouver bien à Gurcy. J'ai lu tout ce qu'on peut lire ici. J'ai repris mon éternel Homère et j'ai revu, dans les vaisseaux d'Ulysse, passer devant moi Mole di Gaëta nommé alors le pays des Lestrigons. Ulysse n'y avait point vu la belle auberge qui se perd aujourd'hui sous l'ombre des orangers, des lauriers et des chênes verts. Il ne savait pas qu'un jour le Pape viendrait dans les environs pour régler les affaires de la chrétienté. Tout ce pays de l'Odyssée est beaucoup plus riant que Dieppe. Les femmes grecques qu'on voit passer sur les rivages sont, à peu d'exception près, très-supérieures aux dames françaises, russes, anglaises, valaques, polonaises, moldaves, qui se promènent dans l'établissement; j'ai donc vécu presque tous ces jours-ci dans les petites baies qui s'ouvrent du côté du cap Circé, sur la côte de Sicile, vers Pylos, en face du palais de Nestor. J'ai visité Lacédémone et vu Hélène broder paisiblement au crochet avec de la laine couleur de violettes, écoutant raconter à son mari Ménélas tous les tracas qu'ils avaient eus avant de jouir du grand repos qu'ils avaient enfin obtenu. Voilà des dis-

tractions peu dignes des eaux. Vous n'avez rien vu avant de partir. Dieppe ne commence à s'animer que depuis quinze jours. Ce ne sont que des voitures rapides, des chevaux fringants, des ânes qui portent de jolies dames au Phare, sur toutes les falaises ; des bateaux à voiles qui volent sur l'eau et qui reviennent vite pour cause de mal de mer. Toutes les auberges sont pleines, et il fait un grand vent d'est tout sec, qui souffle sur les plumes, les voiles, les robes d'été. C'est vraiment comme une féerie.

Madame R. n'était certainement pas de la race des personnes que vous regrettez avec raison, de madame Guizot et de madame de Lasteyrie. On me dit que madame de Lasteyrie est morte loin de tous les siens. Quelle fin triste et singulière pour une personne qui a passé sa vie à courir après ceux qui souffraient, ceux qui étaient abandonnés ! Quel triste concours de circonstances il a fallu pour mourir ainsi isolée avec une famille si tendre pour elle ! C'était sans doute une personne comme nous n'en verrons plus guère ; elle avait ensemble une foi vive et agissante et dans le christianisme et dans tout ce que le XVIII^e^ siècle nous a laissé de bon. L'esprit de son père avec les croyances chrétiennes. Elle aurait laissé un nom dans Port-Royal, mais

l'indépendance de son esprit n'aurait pas supporté le joug de Port-Royal. Vous vous inquiétez de ce que seront les femmes de la génération nouvelle ; madame de Staël a eu pendant quelque temps un très-mauvais jardinier qui lui élevait des plantes en serre chaude sans y rien entendre. C'était un très-triste spectacle que le dépenaillement de toutes ces fleurs. Les choux du potager avaient à côté d'elles un air de santé qui faisait plaisir à voir.

Ce n'est point moi qui vous ai conseillé cette lecture de Rousseau. Je ne suis point surpris qu'il vous ait choquée. Il n'y a rien de plus triste à voir que cette imagination vive, sévère et forte, poussée par des penchants vulgaires. Il voulait tout de bon vivre selon l'idéal qu'il voyait flotter devant lui, mais sa nature y étant trop rebelle, il a fait entrer de force dans l'idéal toutes les misères de sa nature personnelle par conscience, par folie, et aussi par une certaine perversité.

Et saint Augustin? Ses confessions sont des écrits qui font penser à tout. Cela a l'air d'une belle nuit d'Afrique, — de grandes ombres, de vastes espaces et les étoiles éternelles.

LXXVII.

A M. LE DUC V. DE BROGLIE.

Dieppe, 6 août 1849.

Vous êtes mille fois trop bon. L'animal n'est pas tout à fait perdu et a lu avec beaucoup de reconnaissance le projet d'avis à insérer dans les journaux. Que les animaux puissent lire et écrire, cela n'est que trop certain aujourd'hui, et ce n'est pas là ce que je donne pour un miracle.

On vit ici parmi les plus belles dames et le plus grand monde. C'est un nid d'aristocrates que je recommande à la sollicitude des hommes de la montagne. Je n'ai pas, depuis que je suis à Dieppe, entendu un être vivant parler de la révolution de février sans imprécations. Il est vrai que je ne recherche pas les Jacobins, n'ayant point le goût d'en faire collection, mais, malgré cette colère unanime, je crois toujours qu'il faut dire comme le vieux roi de Naples de son armée : « Tout cela ne les empêchera pas de détaler à la première occasion. » Les socialistes et toutes leurs variétés ayant pour eux l'ardeur, l'organisation et le nombre, les gens honnêtes étant en petit nombre comparativement, et disposés à

s'arracher les yeux pour savoir qui les commandera, c'est un compte qui sera bientôt réglé, si les éléments de l'algèbre sont encore vrais depuis février.

Mille tendres respects et mille remerciements pour avoir bien voulu avertir un chien perdu qu'on le réclamait.

LXXVIII.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, dimanche, 12 novembre 1849.

Vous avez pu voir que nous ne sommes pas si près de l'empire que vous pensiez. J'ai toujours cru fermement à la durée de la république pour beaucoup plus de quinze jours, quoique les esprits prompts à conclure la vissent déjà parvenue à son terme.

Mon œil n'avait point vu les aigles prophétiques
Descendre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr.

Vous avez pu d'ailleurs, lire dans le *Moniteur* que ceux qui avaient l'insolence de dire : *Voilà un Empereur*, étaient d'indignes calomniateurs. On a juré de maintenir la constitution, la cons-

titution repose sur le granit de la foi jurée ; les mauvais propos et le souffle des gens pervers ne la renverseront pas sur cette base inébranlable. Je viens tout à l'heure de voir passer dans le brouillard un tourbillon de cavalerie qui escortait une voiture. C'était un Président de la République qui passait et non pas un Empereur. Vous danserez cet hiver dans les Tuileries, mais ce sera sur le pied de l'égalité et de la fraternité. — Nous voilà donc en paix pour quelques jours. — Quels que soient les desseins qu'on voudrait prêter au Président, il est bien clair qu'il ne peut pas, après cette déclaration publique, faire enfoncer de quelque temps les portes du conseil des *sept cent cinquante* par ses grenadiers.

M. Raulin est arrivé vendredi dernier. Il revient de ses longs voyages avec une douzaine de volumes in-folio d'un herbier. Je ne crois pas que vous en soyez arrivées là, vous et Mathilde. Je serais très-heureux de vous avoir donné la passion de la botanique. C'est une passion que le sort ne peut plus traverser. Il y aura presque toujours des herbes des champs. Quand les socialistes mettraient le feu partout, sachez qu'il y a des plantes qui, précisément, ne croissent que sur les ruines des habitations incendiées. Si j'étais jeune et fort, je courrais le monde pour

me faire un herbier. L'herbe serait ma nourriture habituelle. Je ferais la Flore de la Grèce; j'aurais des fleurs de myrte cueillies dans les débris de Lacédémone, autour de la maison d'Hélène. J'irais chercher à travers la Palestine des fleurs de l'anet et du cumin, les lys qui croissent dans la vallée d'Hébron, des petites roses qui couvraient tous les environs de Jéricho, des *boutons d'oranger* que Judith mettait dans *ses cheveux tout noirs ;* mais, probablement, si je devenais savant en botanique, cette fleur de poésie qu'on voit si loin dans les champs que l'on n'a point traversés n'entrerait pas dans mon herbier. Je ne sais que Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre qui aient gardé un vif sentiment de la nature en étudiant la nature. M. de Candolle n'avait pas beaucoup plus la passion de la campagne que ne l'a un notaire de campagne ou un percepteur des contributions. Continuez-vous toujours votre admiration pour *la petite Fadette?* J'oubliais que madame Sand a aussi gardé quelque chose de poétique malgré la connaissance détaillée des plantes.

Je ne sais pas ce que vont devenir les accusés de Versailles. Tous les avocats, comme vous voyez, s'en vont justement indignés de ce que le président de la cour ne veut pas laisser établir,

par M. Michel de Bourges, le droit qu'a tout citoyen de faire feu sur le gouvernement quand il n'en est pas content. Il est pourtant bien clair qu'il n'y a pas de société possible si on ne peut pas mettre tout à feu et à sang dès qu'on n'est pas parfaitement d'accord avec les pouvoirs publics ; mais si tout cela est bel et bon pour les accusés qui sont sûrs d'être condamnés, pour ceux qui ont le désir et l'espoir d'être acquittés en se défendant bien, il est un peu dur de se voir plantés là par leurs défenseurs, pour la plus grande gloire de l'insurrection facultative.

Adieu, madame. Vivez-vous comme nous dans un épais brouillard ? Hier, personne n'est sorti le soir. Les chevaux et les hommes perdaient leur voie à tout moment. Il me semble que nous vivons dans un brouillard de ce genre depuis plus de dix-huit mois.

LXXIX.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Paris, 14 novembre 1849.

Mon cher ami, je vous aurais écrit quand bien même vous ne m'eussiez pas répondu. Les gens ont grand'raison de rester ce qu'ils sont

par nature ; on finit par s'y faire et par prendre leur manière d'être comme une loi du monde pareille à la gravitation.

Nous vivons ici dans un grand repos. Peut-être est-ce la tranquillité qui règne la veille des grands accidents, mais il n'y a point lieu de le penser. Quand bien même M. le Président de la république n'aurait pas daigné nous dire de sa propre bouche qu'il n'y a que d'abominables calomniateurs qui puissent le croire capable d'affecter l'Empire et de méditer l'oppression de son pays, nous aurions d'autres motifs encore de nous rassurer sur la pensée d'une attaque violente aux pouvoirs bien ou mal constitués qui nous régissent. On tient pour certain que la résolution de M. Louis Bonaparte est de vivre en bonne intelligence avec la République jusqu'à un conflit quelconque entre lui et l'Assemblée, et, quand ce conflit arrivera, bien loin de venir la force à la main chasser la chambre des représentants, c'est lui qui s'en ira. Il donnera sa démission et laissera la parole au suffrage universel. On verra alors si la nation est reconnaissante, et tout se dénouera par le suprême arbitre des choses, à savoir tout le monde.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

Hier, c'était jour de deuil sur la montagne. Ces habitants des hauteurs n'ont pas eu le cœur de rester en séance dès qu'ils ont appris la décision du jury. Ils sont allés pleurer en liberté dans les corridors de la chambre et autres lieux la grande erreur de la justice humaine. Le jury qui a jugé si cruellement tant de grands citoyens fera bien de ne jamais paraître à son tour devant les prétoires de la justice démocratique et insociable. Du reste, tout a été paisible dans Versailles à l'heure du jugement. Il est vrai que le présent gouvernement qui se défie de tout et qui manque essentiellement d'amour, avait disposé de fortes patrouilles de cavalerie et tout un appareil de vedettes avec la carabine au poing qui ne sont propres qu'à comprimer l'élan des sentiments naturels.

LXXX.

A MADEMOISELLE DÉSIRÉE LACOMBLÉE [1].

29 décembre 1849.

Ma bonne Désirée, je te souhaite une bien bonne année. Les temps ne sont pas très-

1. Mademoiselle Désirée Lacomblée avait élevé M. Doudan.

agréables pour le moment présent, et le monde ne va pas sur roulettes, mais j'espère du moins que tu te portes passablement et que tu te trouves commodément dans ton petit appartement.

Tu trouveras ci-joint, un billet de deux cents francs.

J'ai vu l'autre jour dans les journaux que les dames de ton village de *Forest* aimaient si fort leur curé qu'elles ont fait des barricades pour empêcher son successeur de pénétrer jusqu'à l'église. Je me suis souvenu que tu m'avais mené à *Forest* quand j'étais tout enfant; que nous avions eu un orage dans les bois; que tu avais un oncle tisserand qui était un excellent homme, et que tu m'avais fait manger d'excellentes tourtes. Je vois encore les champs de houblon tout autour du village. Tu étais dès lors bien bonne pour moi comme tu l'as toujours été.

Mille et mille amitiés.

LXXXI.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Mardi, 26 mars 1850.

Voici, mon cher ami, le voyage en Orient. Je

respecte singulièrement les fantaisies, et je crois bien que ce qui fait les gens durs, c'est de faire passer pour les autres le nécessaire avant les fantaisies. J'ai toujours fait grand cas de l'histoire du *Premier Africain* qui, après la prise de Carthagène, avait fait donner des poupées aux petites filles des prisonniers de guerre qu'il trouva dans la place. Cela n'était pas mal pour un païen comme Scipion, et je ne sais si l'évêque d'Alger en fait autant dans son diocèse quand il entre quelque part à la suite du canon.

Ce que je vous dis là n'est que pour vous orner l'esprit, car vous n'êtes pas une petite fille, ni moi Scipion l'Africain, ni M. Joseph d'Estourmel une poupée. Ce voyage en Orient est certainement ce que j'ai lu de plus comique sur la Grèce et Jérusalem, sauf pourtant les entretiens de madame de Gasparin avec ses guides sur bien des sujets délicats.

LXXXII.

AU MÊME.

Paris, 29 juin 1850.

Mon cher ami, je vous écris du fond d'une

fournaise d'abord et d'une grande solitude aussi. Le soleil, à 29 degrés Réaumur, est une société brillante assurément, mais dans laquelle on ne se sent point tout à fait à l'aise. Les étés deviennent de plus en plus tristes à mesure qu'on avance en âge. L'aimable fille qu'on nomme la Révolution de février n'a pas peu contribué à l'éparpillement universel. Elle a changé tout l'ordre des saisons avec son Assemblée permanente. Encore, si cette Assemblée faisait de grandes choses pour le présent et pour l'avenir, on en prendrait son parti, mais cette réunion de chacals d'un côté, et d'étourneaux et de pies-grièches de l'autre, n'est pas pour élever de grands monuments. Voilà la loi des maires écartée de l'ordre du jour par M. de La Rochejacquelein et ses amis. Je ne sais comment le ministère prendra ce procédé de la majorité. Dans les extrémités où nous vivons, il ne s'agit guère du point d'honneur parlementaire. Nous ne savons encore rien du débat de la Chambre des communes. Votre ouvrage n'aura point passé dans ce monde comme tant d'autres livres. On prend dans ce carquois des flèches qu'on tire à lord Palmerston. Êtes-vous sensible au plaisir d'ébranler les superbes?

Est-ce que cette belle terrasse qu'a conquise

madame d'Haussonville lui restera pendant tout son séjour aux Eaux-Bonnes? Si des Anglaises en ont envie, il me paraît naturel que lord Palmerston envoie une division d'infanterie pour leur en assurer la possession, et il le fera sans doute avec d'autant plus d'empressement que ce lui serait une occasion de reconnaître la manière obligeante dont vous avez fourni des armes à ses ennemis dans le Parlement. Je ne me figure pas où peut être cette magnifique terrasse dans Bonnes. Il paraît que l'aspect des Pyrénées a beaucoup changé, puisque je n'ai aucun souvenir de cette terrasse. Vous avez bien raison de trouver ces Pyrénées admirables. Ces belles montagnes en robes vertes n'habitent pas ordinairement le Midi, et en Suisse, elles n'ont point cette couronne éclatante que leur donne le soleil. Cependant, le pauvre Apennin un peu desséché et les rochers dépouillés de la Grèce en disent plus à l'imagination. Les chemins par où Homère et le Dante ont passé sont toujours les plus beaux. Au détour des sentiers des montagnes dans les Pyrénées, vous n'avez chance que de rencontrer de jolies Parisiennes, montant de tristes chevaux. Avec les années, les Parisiennes passent, mais Hélène est toujours belle sur la route d'Argos, et Françoise de Rimini au bord

de l'Adriatique. Pourquoi y a-t-il des pays charmants sur lesquels la poésie ne prend pas? Lord Byron a parlé en beaux vers du Portugal et les vers sont oubliés. Ceux qu'il a faits sur la Grèce ne sont pas plus beaux, et tout le monde les sait par cœur. Cherchez cela dans vos loisirs et remarquez qu'il en est peut-être aussi des pays comme des personnes, qu'une trop parfaite beauté devient un peu insignifiante par sa perfection même. Si vous avez du loisir pour faire un traité d'esthétique, tout en poursuivant l'histoire de Lorraine, vous aurez l'obligeance d'approfondir ce sujet. Ne vous suffira-t-il pas d'un petit quart d'heure pour couler à fond ces bagatelles?

Eh bien! pendant que je vous écris, j'apprends que Lord Palmerston a coulé à fond ses ennemis, et le voilà *assis* sur quarante-six voix au sein de la Chambre des communes. Où est donc la vieille Angleterre? Il me semble qu'on pourrait bien aussi entendre dans Londres, un jour ou l'autre, une voix qui dit: «Les Dieux s'en vont!» Toute la conduite de cette affaire a un petit air de sinistre révolution. Les hommes commencent à s'accoutumer à regarder en face, et d'un air menaçant, ce qui, naguère, leur faisait baisser les yeux. Cet animal grossier qui vient de donner un coup de canne dans le visage de la Reine, est comme une

image de la grossièreté des idées radicales qui vont prévaloir. Si vous lisez Virgile et Bossuet, il n'est pas probable que vous trouverez à qui parler hors de votre famille.

LXXXIII.

AU MÊME.

Paris, vendredi 5 juillet 1850.

Tout Paris est dispersé. Ceux qui erraient encore dans les rues s'en vont chassés par la chaleur. Si vous êtes dans une température proportionnelle à votre latitude, vous devez boire toutes les eaux des torrents. Ces eaux sont tentantes. Je me rappelle que je courais en disant le psaume *De torrente in via bibam*, et je buvais en courant comme je le disais. Il y a bien longtemps de cela. Je ne sais rien qui ne soit changé depuis lors. Je ne vous connaissais pas à cette époque; c'est le seul bon côté de la marche du temps pour moi. Je voudrais savoir pourquoi, et dans quelles vues, la Providence nous a inspiré un invincible regret du passé. Les théologiens, qui ont réponse à tout, disent que c'est pour nous donner le besoin d'un avenir.

N'êtes-vous pas affligé de la mort de M. Peel? Si nous perdions aujourd'hui l'un d'entre les hommes supérieurs qui nous restent, il n'est point probable que les marques de la douleur publique fussent aussi unanimes. Un journal fait remarquer avec raison que la destinée a des procédés singuliers. Elle culbute un homme d'État paisible qui va le pas de son cheval dans la rue, et le duc de Wellington rentre chez lui sans une égratignure après avoir couru ventre à terre, durant trente ans, au milieu du bruit, du feu, des balles, des boulets, des caissons qui sautent et des bombes qui éclatent. Il paraît que la Providence épouvante et calme les chevaux à son gré. M. Mignet nous expliquerait cela aussi avec une parfaite clarté. Je voudrais bien qu'il nous dît ce qui arrivera en Angleterre. Les gens qui s'y entendent pensent que cette triste fin de M. Peel laissera néanmoins plus de liberté au parti conservateur de former un ministère qui puisse remplacer le cabinet de lord Palmerston. Quant à ce qui arrivera ici, vraisemblablement rien du tout d'ici à quelque temps. L'Assemblée ne sait trop si elle doit ou non prendre des vacances. Comme une bonne mère, elle craint qu'il n'arrive quelque accident à sa chère famille si elle a le dos tourné. Elle s'imagine par instant,

par exemple, qu'elle pourrait au retour trouver la porte du logis fermée et des soldats occupant son joli appartement. On dit là-dessus cent sottises qui n'ont sans doute nul fondement. La probabilité est que chacun finira par se laisser attirer par son chez-soi, et que rien ne bougera pendant cette suspension de bavardage représentatif.

Je n'ai pas le temps moi-même de bavarder davantage.

LXXXIV.

AU MÊME.

Broglie, 12 août 1850.

Vous n'avez donc pas été charmé de votre voyage en Espagne? Les chemins qui mènent à la sombre Pampelune sont donc parsemés de plus de punaises que de roses? Mais, suivant les lois d'une optique secrète dont la Providence seule connaît le but et l'agencement, dans trois mois d'ici vous trouverez probablement au fond de votre imagination une agréable image de tous les sites de ce malencontreux voyage. Il paraît que les paysages du Midi doivent au moins rester quelques mois sur la planche de notre

daguerréotype intérieur avant de prendre l'éclat de couleurs et la vigueur de dessin qui est dans l'original. Jusque-là, la mémoire de la faim, de la soif, des morsures de bêtes de tout genre, de la malpropreté, jette une couche sombre sur les grands tableaux. Il faut se souvenir des régions méridionales et non pas les voir pour en jouir. Vous verrez prochainement le Bernardin qui était votre compagnon de voyage dans un nuage d'or et de pourpre. Avez-vous vu partir M. le Président de la République dans le nuage d'or de ses trois pauvres millions? Il a l'air de l'enfant prodigue à la recherche d'un empire. Il s'avance avec une singulière intrépidité au milieu de toutes les villes où il rencontrera des souvenirs du passé si difficiles à concilier, dans ses discours obligés, avec la situation présente. Je ne lui souhaite que du bien et je dis, comme autrefois Potier dans je ne sais quelle pièce où il énumérait les défauts des femmes : « C'est encore ce que nous avons de mieux dans ce genre.»

Adieu, mon cher ami. Je ne suis pas gai, je ne sais pourquoi, car il m'arrive assez fréquemment d'avoir l'esprit en train, sans aucun motif de me réjouir.

LXXXV.

A M. RAULIN.

Broglie, 18 août 1850.

Probablement ma lettre vous trouvera à la campagne, mon cher ami, faisant des bouquets, mais non pas à *Iris*, j'espère. On ne sait plus où vous prendre. Jamais, je crois, maître des requêtes n'a tant aimé l'orée des bois et le cresson qui croît au bord des fontaines et le nymphæa qui flotte sur les eaux. Je suis sûr que M. Daguesseau, un si grand homme et un si élégant écrivain, aimait moins la nature que vous ne faites. Il avait un goût plus prononcé pour les fleurs de rhétorique que pour les fleurs parmi lesquelles vivaient Rousseau, Linnée, Bernardin de Saint-Pierre, et les lapins et les hérissons. Vous croyez donc que Nabuchodonosor était tout simplement un botaniste, et que c'est ce que veut marquer l'écrivain sacré quand il lui fait dire : « Je fus bête sept ans ? » Je n'aime pas beaucoup ce genre d'application qui sent furieusement le *naturalisme*.

Voici qui est bel et bon, mon cher ami, mais quand venez-vous ici où tout le monde vous

désire avec passion, passion honnête, j'imagine, mais passion véritable? Laissez donc là les marais du Batave; vous n'y trouverez que des rhumatismes, demandez au premier médecin venu. Ce n'est plus la vieille Hollande avec l'admirable entêtement et l'exquise propreté qui distinguaient les Provinces unies. Ce n'est plus ce pays où le duc d'Albe évangélisait avec le fer, le feu, les chevalets, les croix de fer. Ce n'est plus même le pays des peintres que vous n'aimez guère. Les plus belles toiles de ses artistes sont dans les grands châteaux d'Angleterre, au bord de la Tamise, de la Tweed. Laissez M. A. courir à travers toute l'Écosse et ne le dérangez pas dans ses plans de voyage. C'est un homme de beaucoup d'esprit avec qui il doit être agréable de courir le monde, mais nous ne sommes pas tous ennuyeux ici, non plus. Voilà les premiers jours de septembre qui viennent; je vous ai annoncé pour ce moment-là. C'est un engagement que je vous ai fait prendre, peut-être sans votre autorisation, mais enfin, vous ne voudrez pas manquer à *ma* parole. Les fleurs qui couvrent les collines, et les plaines et les ravins, et les bords des mares et celles qui bordent le lit des ruisseaux, s'entretiennent de votre prochaine arrivée. C'est à qui d'entr'elles figurera dans votre herbier.

On les entend, quand le vent passe, se dire : « Sais-tu que le fameux botaniste Raulin va passer par ici ? » Et toutes les ellébores se pavanent en murmurant : « C'est nous qu'il cherche. » Adieu mon cher ami. Vous me dites ; « je pars le 15 ou le 16. » Donc, ma lettre sera obligée de courir après vous. Elle n'en vaut pas la peine.

LXXXVI.

AU MÊME.

Broglie, 30 août 1850.

On vous attend ici avec impatience, mon cher ami. On souhaite que vous vous trouviez mal établi dans *ces campagnes* que vous ne nommez point et où vous avez dessein de passer cinq ou six jours. Vous serez reçu aussi bien et peut-être mieux que M. le Président de la République ne l'a été au bal des Halles à Besançon.

Qu'est-ce que cette névralgie pour laquelle le médecin de votre quartier vous a traité si rudement ? Guérissez à fond. Ne laissez pas cet hôte incommode se naturaliser chez vous.

Vous verrez le bord des eaux couvert de plantes aquatiques qu'on ne trouve que sur les bords de

la Charentonne, ainsi qu'il est mentionné dans la Flore française. Voilà l'été qui s'enfuit, et je ne sais quoi de triste qui se répand sur tout le paysage dès que le soleil décline. Voilà aussi que le Roi, en mourant, semble finir l'histoire commencée en 1830. Le peuple qu'il a gouverné si sagement et si doucement durant dix-huit années ne donnera pas cinq minutes de son attention à ce triste événement. L'homme naturel ne se souvient que de ceux qui lui ont coupé un bras ou une jambe, et qui lui ont donné beaucoup de coups de fouet. On jouit d'un Prince doux, éclairé, qui laisse toute liberté à chacun, comme on jouit de la santé sans en savoir gré à personne. Un bourgeois qui ne sortirait pas après le coucher du soleil de peur de s'enrhumer, se plaint qu'on ne l'ait pas couvert de gloire par la guerre et par la conquête. Je suis persuadé qu'à la nouvelle de la mort du Roi, tous les petits marchands de la capitale sont tombés d'accord que c'était un Prince qui manquait de grandeur, et qui avait méconnu la hauteur et la noblesse de leurs instincts. — A la bonne heure.

J'ai une affreuse migraine aujourd'hui, et je ne serais pas de force à présider le moindre conseil municipal, ce qui est beaucoup dire, pourtant.

LXXXVII.

A MADAME DU PARQUET.

22 septembre 1850.

Vous êtes bien bonne, chère amie, et votre lettre m'a beaucoup touché dans ces tristes moments. Il est vrai, j'ai perdu un ami précieux [1] et que je regretterai à tous les instants de la vie. Il est donné bien rarement de rencontrer de tels amis dans la première jeunesse et, quand le terme est passé, la place qu'ils ont occupée reste toujours vide. Il était bien véritablement de l'élite de ce monde par l'élévation de l'âme et de l'esprit. Il ne connaissait ni les petites ni les mauvaises passions en aucun genre. Il n'avait que des sentiments bienveillants et désintéressés, et sa vie s'est partagée entre les affections et la recherche inquiète et courageuse de la vérité. Rien ne nous faisait présager le mal auquel il a si rapidement succombé, mais il a peut-être, hélas, trop négligé des signes qui auraient pu aider un médecin éclairé à combattre les progrès cachés de cette cruelle maladie. Il ne songeait guère à lui que quand il

1. M. Raulin.

n'avait à penser ni aux autres ni aux objets d'étude qui animaient son esprit. Partis aux premières nouvelles de son danger, nous l'avons retrouvé, Albert et moi, mais bien tristement changé. Il n'y avait que la fermeté, la sérénité et la bienveillance de son caractère que le mal n'eût pu atteindre. Il est allé mourir dans une maison où il avait, je crois, passé les premières années de sa jeunesse, parmi des amis bien dévoués et bien affectueux. Il comptait passer successivement ces deux mois de liberté qu'il avait, et dans cette maison, et ici, puis chez sa sœur. Il m'expliquait tous ces plans dans une dernière lettre quand, huit jours après, nous reçûmes les affreuses nouvelles sur lesquelles nous sommes partis. Sa perte est pour tous ses amis d'ici un amer chagrin. Chacun se sentait un lien particulier avec cette nature fine, originale et forte. M. de Broglie est resté consterné de cet événement. Ces années ne nous apportent plus rien et emportent coup sur coup avec elles tout ce qui nous attache. Que de ravages dans la vie depuis quinze ans, depuis le temps où j'ai commencé à me lier avec M. Raulin! Ceux qui viendraient à revivre retrouveraient à peine aujourd'hui la trace du passé!

LXXXVIII.

À MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Broglie, 16 octobre 1860.

C'est moi qui aurais voulu vous écrire plus tôt, mais j'ai passé cinq ou six semaines dans un triste état d'esprit, vous le savez. Ces nouvelles de la maladie de M. Raulin nous sont venues quand nous nous attendions à le voir arriver ici pour y passer un mois. Il n'y a guère plus d'un mois de ces jours-là, et c'est déjà comme s'il y avait mille ans. On se reprend toujours, après chaque malheur, à croire qu'on gardera du moins les amis qui nous restent, mais le travail obstiné de destruction continue et la vie se dépouille de plus en plus. J'ai entendu souvent ici ces tristes paroles : « *Il n'y aura bientôt plus personne à qui l'on puisse dire : vous souvenez-vous !* » et ceux qui parlaient ainsi ne sont plus là non plus.

Quand toutes ces tristesses sont arrivées, je pensais à ce plan d'études dont nous avions causé à Trouville. Je ne sais plus trop où j'en étais là-dessus. Il le faudra pourtant reprendre. Je vois avec plaisir que vous vous êtes fait *à peu près*

une petite retraite inaccessible pour quelques heures de chaque jour. J'ai peur qu'il pénètre encore bien des importuns dans cette citadelle. C'est toutefois quelque chose que d'avoir commencé les barricades. Il n'est guère de devoir plus impérieux que d'endormir le lion dévorant qu'on appelle les nerfs, et ce démon-là ne se dompte que par le silence, le repos, une douce monotonie d'études assez intéressantes pour prendre, non l'attention volontaire mais l'attention involontaire. Il ne faut consulter que son goût particulier; c'est ce qui fait que j'hésite à vous conseiller quelque chose. Je m'en tirerai, alors que ma tête sera en meilleur état, en vous proposant plus d'une chose. Je ne suis pas trop en disposition de trouver, aujourd'hui même, des points de vue variés.

Je reviendrai un jour avec détail sur une première idée que je vous ai peut-être déjà proposée. Ce serait de reprendre la chaîne de tous les grands poëtes depuis le commencement, et de les voir se passer de main en main le flambeau de l'idéal; faire une liste, qui n'est pas bien longue, de tous les hommes qui ont teint, tour à tour, de leurs couleurs l'imagination des autres hommes; voir ce qui passe et ce qui dure dans les images mobiles de ce qui est éternellement

beau depuis Job jusqu'à lord Byron. C'est comme un arc-en-ciel qui va des plaines brûlées de l'Orient jusqu'aux brouillards de l'Angleterre. Vous passeriez, dans cette course à travers le temps, par le palais d'été de Salomon; vous trouveriez Homère en Ionie, Sophocle à Athènes, l'Aventin et Virgile, le Dante et l'Arno, l'Eden autour de la petite maison de Milton. Toute l'histoire du monde est là aussi comme dans les chroniques, en traits plus vifs et plus brillants. Il faudrait, à chaque époque, prendre de l'histoire proprement dite, ce qui est nécessaire pour bien orienter chaque poëme. En suivant avec exactitude les anneaux de cette chaîne, on en verrait sortir une foule d'idées. Quand on lit ces poëtes sans observer l'ordre des temps, toutes les couleurs et toutes les figures se confondent. La partie de l'imagination que nous tenons de ces études sans ordre est comme la poésie des *Martyrs* de M. de Châteaubriand, où tous les temps et toutes les langues sont mêlés, et qui est comme une mosaïque des débris de toutes les nations. C'est un spectacle très-digne de curiosité que de suivre le cours de ces fleuves avec quelque chose de l'exactitude géographique. Vous ne seriez pas tenue de relire ce que vous connaissez déjà; il suffirait de combler les lacunes,

de revenir sur les souvenirs un peu effacés.

M. d'Harcourt a passé quelques jours à Paris. Il n'est pas probable qu'il ait rencontré personne qui méditât de suivre l'idéal dans son voyage à travers le monde, ni de voir comment les Muses ont fait leur route des déserts de l'Arabie jusqu'au palais de Versailles ou à l'abbaye de Newstead. On est beaucoup plus occupé des manœuvres de la cavalerie dans la plaine de Satory. Cette cavalerie a soulevé un nuage de poussière qui rend le temps bien sombre. J'espère qu'au retour de l'Assemblée, le vent d'automne aura balayé beaucoup de cette poussière, mais tout est triste partout.

LXXXIX.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Paris, mercredi 7 novembre 1850.

Nous n'avons pas encore le moindre empereur. On parle de ces révolutions nouvelles comme s'il y avait autant de chances pour que contre. Sera-t-il dieu, table ou cuvette? A cela on vous répond : Je n'en sais rien. Mon impression est que nous ne ferons pas d'empereur ces jours-ci. On remet volontiers au lendemain cette partie

de cartes suprême où doit se décider la question de savoir si l'on sera tout ou rien. Le plus hardi des hommes, Napoléon lui-même, n'y est allé qu'à pas comptés, et marchant sur ses difficultés comme sur des œufs. Il est vrai qu'étant le plus hardi des mortels, il était alors aussi le plus prudent, et ces qualités réunies ne sont pas nécessairement héréditaires et ne se transmettent pas avec le nom. La Chambre est à présent comme une fourmilière dans laquelle on a mis le pied. Parmi les fourmis, les unes vont et viennent d'un air indécis; l'élite des fourmis travaille à empêcher l'éboulement total. Les légitimistes veulent absolument qu'on discute la loi sur l'instruction. C'est un guêpier et un grenier à coups de poing que cette discussion qui va venir. On en peut sortir brouillés les uns avec les autres. Panurge disait qu'il avait un moyen d'avoir de l'argent et cent moyens de le dépenser; on a tout au plus aujourd'hui une manière de vivre en paix et cent manières de se sauter au visage les uns des autres. Le diable doit joliment se divertir de ce temps-ci.

Albert continue son travail. Il donnera le 15 au peuple français son avis sur la manière de former des gens honnêtes, paisibles et instruits. Il fera bien de prendre un brevet d'invention, car

c'est un produit pour lequel il y a beaucoup de demandes et peu d'offres... Avez-vous lu une petite lettre de M. Proudhon qui n'est pas agréable pour Dieu? Il déclare à la divinité qu'il saura bien tout seul tirer l'humanité d'affaire, et qu'après tout si, contre toute attente, il ne réussit pas, il aura du moins mis le prétendu bon Dieu dans son tort, ce qui est toujours une bonne attitude à garder dans l'éternité.

Il paraît que nos affaires ne vont pas seulement mal en Europe. Il y a dans la province de Constantine une petite chienne de ville dont le siége nous a déjà coûté beaucoup de monde. On a dû aller chercher du gros canon pour attaquer ses petites murailles qui sont très-dures. L'empereur du Maroc n'est pas non plus de nos amis pour le présent.

Nous allons peut-être passer un hiver désagréable.

XC.

AU MÊME.

Paris, 3 décembre 1850.

Avez-vous lu les deux préfaces de M. Guizot à Monk et à Washington? Je vous avoue que je n'ai

point approuvé le fragment de lettre de Richard Cromwell à Monk. C'est une injure gratuite et qui n'est pas autorisée par le caractère de la personne à qui elle s'adresse. Je crois que les pièces qui suivent la vie de Monk sont intéressantes. Le jugement des agents français sur la révolution ou la contre-révolution anglaise est curieux. Une grande variété de lettres écrites à propos d'un événement ou sur un homme valent bien mieux que le plus exact récit ou la biographie la plus minutieuse. Cherchez donc toutes les correspondances qui se rattachent à vos ducs de Lorraine. Je crains qu'il n'y en ait pas un grand nombre malheureusement. Pour moi, je ne suis en train de rien pour le moment. Je relis simplement l'histoire grecque de M. Grote, un riche Anglais qui, après avoir fait une grande fortune, s'est souvenu de ses études de Cambridge et s'est jeté la tête la première dans l'érudition. Il se promène dans la Grèce contemporaine d'Homère comme on se promène dans son parc. Il est vraiment là chez lui. Je relis l'*Analogie* de Butler, un évêque qui avait été le secrétaire de la femme de George II, la reine Caroline, qui figure dans le roman de la *Prison d'Édimbourg*. C'est une apologie très-spirituelle du christianisme. Il montre assez bien que les singularités du dogme ne sont

guère plus inexplicables que les problèmes du monde moral naturel. Je lis la vie du docteur Chalmers qui est un peu longue, car les deux premiers volumes grand in-octavo et petit caractère ne mènent guère que jusqu'en 1823. Je lis Plutarque et je remarque qu'il n'y a qu'à traverser deux ou trois révolutions pour prendre intérêt aux révolutions des autres pays et des autres temps. Je lis des romans anglais de Dickens quand ma tête entre dans les ténèbres extérieures. Je voudrais avoir un métier qui m'exerçât le système musculaire, et j'ai quelque envie de tourner des boîtes, des pieds de chaises, des étuis, etc.

XCI.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Lundi 23 juin 1851.

M. et madame d'Haussonville, qui sont revenus de Londres l'autre jour, sont charmés de ce qu'ils ont vu au *Palais de Cristal*, mais plus charmés encore de leur visite à Claremont et lieux circonvoisins. Ils sont extrêmement touchés de tout ce qu'ils ont trouvé là de bonté, de bonne grâce, de largeur d'esprit naturelle et d'éléva-

tion. Sans doute, chacun y juge les choses humaines ou inhumaines de France à son point de vue, mais sans ombre d'amertume contre ceux qui ne jugent pas de même. Cette douceur ne se montre pas uniquement dans le silence, mais bien par une parfaite ouverture dans la conversation. Enfin, ce sont des gens très-bons et très-aimables.

On m'a dit que vous aviez fait venir dans vos bois les lettres de M. de Maistre. J'ai été tout surpris de lui voir les instincts d'un excellent homme. Il parle de sa femme et de ses enfants avec une vivacité d'affection qu'on n'attend pas d'un homme qui n'excelle dans ses écrits que dans les formes de la haine et du mépris. Il ne faut, hélas! se hâter de juger personne en mal. Je dois pourtant dire que les efforts de ce magistrat savoyard, pour arriver à la légèreté du prince de Ligne ou du chevalier de Boufflers ne sont pas heureux dans les lettres aux belles dames de son endroit. Il est plutôt né pour anathématiser que pour danser lestement. Il prend plus aisément le ton de Baruch ou de Joël que les airs de marquis. Il n'y a pas grand mal à cela. Je viens de relire tout autre chose que les *Soirées* de Saint-Pétersbourg : ce sont les *Affinités électives* de Goëthe. Je n'oserais pas vous en parler

si le nom de Goëthe ne couvrait tout. Il faut qu'il ait dans sa langue un grand mérite de style, car, hors de là, cela est plus que singulier, en morale d'abord, et puis, même les idées qui ne tiennent pas directement à la morale sont ou lourdes, ou fausses, ou puériles. C'est sincèrement que je dis que probablement je n'y comprends rien. Un homme qui ne pleurait pas à un sermon qui faisait verser des torrents de larmes aux autres assistants, disait froidement : *Je ne suis pas de la paroisse*, et cet homme avait peut-être raison. Chaque nation a ses cordes sensibles parfaitement étrangères aux étrangers. Vous ne seriez pas étonnée, après une longue absence d'Étioles, en y revenant avec une anglaise ou une polonaise qui ne l'auraient jamais habité, que ces dames fussent moins émues que vous du *je ne sais quoi* que ces murs, ces bois, ces champs ont pour vous. Chaque peuple reconnaît ce *je ne sais quoi* dans ses écrivains. Nous en avons moins que les autres nations; c'est peut-être une des raisons de notre universalité. Nous nous sommes, depuis longtemps, chargés de dire à l'univers des *généralités* qui peuvent plaire. Nous faisons les gros meubles et les articles de modes; mais les *mille riens* qui touchent les fibres secrètes d'une famille, d'une province, nous ne les avons

pas. La boucle de cheveux d'une personne déterminée ne peut pas émouvoir tout le monde. Je suis donc fort insensible aux affinités électives, mais je n'ai pas la sottise de ne pas croire au talent de Goëthe; seulement, pourquoi *Werther* a-t-il agi sur tout le monde, et sur toutes les paroisses de son temps!

XCII.

A M. SAINT-MARC GIRARDIN.

Paris, 22 juillet 1851.

Mon cher ami, je ne me consolerais point de ne pas vous voir, si je ne remarquais que nous avons beau ne pas nous voir, au bout de cinq secondes de conversation, il semble que nous ne nous sommes jamais quittés.

Tout cela est bel et bon, mais il ne faut point abuser de cette invincible solidité d'une amitié qui se perd dans la nuit des âges. Venez donc un matin en passant, et arrangeons quelque chose pour que je vous voie un peu plus souvent. Je ne peux pas courir loin en voiture. La tête me tourne incessamment, mais ce n'est pas d'admiration pour l'Assemblée nationale.

On me dit que vous avez bien voulu vous charger de parler de M. de Bacourt au *Journal des Débats*. Je le recommande à votre bienveillance. C'est un homme d'un esprit solide, délicat et très-aimable dans le commerce de la vie. Il n'a nulle prétention littéraire. Le comte de La Marck lui a fait promettre, il y a vingt ans, de publier ses papiers, et il les publie pour remplir un devoir d'amitié. Ce que vous direz du livre sera comme un jugement définitif. Parlez-en bien suivant votre conscience, bien entendu. La rudesse des jugements que portent Mirabeau et le comte de La Marck sur beaucoup de personnes, dont les familles sont constituées en dignité, feront des ennemis au publicateur, qui ne prend pourtant pas ces jugements à sa charge. Compensez cette malveillance inévitable par ce que vous avez d'autorité sur les jugements volages de ce monde, et sur les esprits solides aussi.

XCIII.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Broglie, dimanche 12 octobre 1851.

Mon cher ami, je n'ai point pris congé de vous

en partant de Paris. Je m'étais couché avec un si étrange mal de tête, que je croyais en avoir pour deux ou trois jours dans mon lit. Je ne sais pourquoi mes sensations sont plus fortes que mon bon sens dans ces occasions... Ce qui n'est pas sans malice, c'est le Président de notre République, puisqu'il cherche une bande de ministres qui proposent le retour au suffrage universel sans distinction des vagabonds et des citoyens présentables. S'il trouve ce qu'il cherche, la Chambre va commencer dans le tumulte, et l'état du pays deviendra assez promptement inflammatoire. Toutefois, même dans ce cas, je me figure que la maladie restera chronique, avec aggravation, mais ne tournera pas à l'aigu avec le retour des fleurs et des élections. Le probable est qu'il ne pourra point se faire le cabinet qu'il semble méditer de former, et qu'il compte surtout qu'on lui saura gré, quoi qu'il arrive, d'avoir voulu remettre tous les gens sans aveu sur les listes électorales. Il pourra toujours dire: *Si je n'ai pas mal fait, ce n'est pas ma faute. Je n'ai trouvé personne d'assez fou pour me venir en aide.* Je serais même porté à croire qu'il n'en veut pas davantage, en quoi je suis bien loin de le blâmer. Les plus courtes folies sont les meilleures.

Ce qui est certain, c'est que l'air du temps

porte à la folie. Je crois qu'il y a eu au moyen âge une grande contagion qui s'attaquait d'abord à l'intelligence.. Il se pourrait bien que ce fût quelque chose comme cette peste qui nous travaillât en masse. Chacun jette à ses pieds ce qu'il a à ses mains. Ceux qui auraient l'avenir à peu près inévitable pour eux, ne veulent pas attendre un jour. Ils semblent se dire que la vie est courte et qu'on ne peut pas trop se hâter de faire des sottises. Ceux qui avaient acquis une grande renommée dans le passé en défendant le bon sens avec intrépidité, s'arrangent pour abjurer inutilement tous leurs principes et finir moralement sur la paille. Ceux qui commandaient de grandes armées et faisaient trembler les esprits malfaisants, se sont arrangés pour perdre leurs armées et se réduisent à fréquenter plus ou moins les esprits malfaisants. Tout le monde est dans l'état de M. Trotmann piqué de la tarentule. Le singulier de tout cela est que nous ne périrons pas malgré tant de folies; mais ne me demandez pas pourquoi j'en suis sûr, car je n'en sais absolument rien.

XCIV.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Paris, 11 novembre 1851.

On me dit que les journaux racontent des agitations politiques dans Montargis et ses environs. Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans ces récits? On a passé à Paris ces quinze derniers jours dans des inquiétudes assez prononcées, mais peu fondées, à mon avis. Beaucoup de gens se figuraient que le Président de la République allait tenter quelque entreprise sur l'Assemblée nationale. Les plus timides continuent même à le croire, et je conviens que les apparences ne sont pas bonnes... Tout l'effort actuel de ceux qui ont quelque crédit sur la majorité est de la déterminer à ne rien faire qui mette aux yeux du pays le tort de son côté, tout en repoussant nettement la loi proposée par le message et tout ce qui pourrait avoir le même caractère. Il y a des jours où l'on croit pouvoir tenir nettement cette conduite, et d'autres jours où les caprices des esprits déréglés donnent envie de laisser tout aller. C'est bien à présent qu'on vit au jour le jour. La correspondance de Boileau et de Racine doit

vous mettre bien loin de tout ce train d'idées. Boileau eût été d'une humeur massacrante par le temps qui court, et Racine serait allé faire des vers en Angleterre. C'était un joli petit ménage que le leur ; c'est pourtant une des dernières fois qu'on aura vu le génie poétique menant sa petite vie privée dans le cadre étroit d'un tableau flamand. Vous ne verrez plus guère les muses assises au coin du feu de la cuisine, ayant pour compagne madame Racine en cornette blanche. Voici qu'il faut à M. de Lamartine et à lord Byron : des chevaux rapides, des courses sur l'Océan dans l'orage, des tentes au désert, de vraies batailles à la tête des Palicares, Paris en feu, toutes les pompes de l'Orient en réalité.

Des orangers, des fleurs, des yeux noirs et brillants.

Au lieu des yeux un peu ternes de madame Racine. On veut un peu d'idéal pour soi-même ; il est bien naturel de le désirer ; il paraît qu'il n'est pas si facile de l'atteindre en personne. Peut-être que du point de cette terre où nous sommes le point de perspective de l'idéal est perdu quand on veut l'aller chercher et qu'on s'avance trop, mais je n'en trouve pas moins que c'est un drôle d'observatoire pour l'idéal que ce taudis de madame Racine. Je voudrais savoir

pourquoi la bourgeoisie de Paris a été vraiment une pépinière de grands hommes avec ses mœurs vulgaires, son profond respect pour les préjugés de chaque temps et les instincts de soumission pour tous les genres de pouvoir. Voilà bien des questions sur les lettres de Racine; vous n'êtes pas obligée d'y répondre, mais vous seriez bien bonne de me dire que vous n'avez pas d'inquiétude sur ces gens de Montargis qui vous font du train aux environs.

XCV.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 12 mai 1852.

Vous n'avez probablement rien vu à Londres qui ressemble à l'appareil militaire dont nous avons joui lundi. Je crois qu'il en reste encore sur tout Paris un nuage de poussière et de fumée de canon, tant tout cela était beau! Vous avez certainement entendu dans la maison de M. Parck le bruit des quinze cents ou quinze mille trompettes, tambours, tam-tams qui accompagnaient la messe chantée par Mgr l'archevêque de Paris. A ce que l'on dit pourtant, toute cette pompe manquait d'un certain enthousiasme. Les gens

mal informés (car celui qui vit dans l'opposition, que sait-il ?) croyaient qu'il y aurait en ces grands jours un ouragan de cris de *vive l'empereur;* mais rien de semblable. Peut-être qu'on avait contremandé cette ivresse d'un grand peuple et d'une grande armée à la vue de son maître; peut-être que ni le peuple ni l'armée n'étaient en verve ce jour-là. Reste toujours que les fêtes de l'ancienne Rome et du Colysée n'étaient que des fêtes de village en comparaison de ces magnificences de notre Champ de Mars. On n'avait jamais rien vu de cette grandeur, ou, si vous voulez, de cette dimension et de cet éclat. Les légions de César n'ont jamais eu d'aigles d'un si beau travail, ni de drapeaux d'une soie plus riche. Auguste n'a eu de sa vie un Sénat si bien vêtu, et aucun des Antonins n'a, sans doute, monté de si beaux chevaux. Aussi, je ne puis comprendre comment M. le Président de la République a bien voulu comparer ses aigles particulières aux aigles romaines. Ce discours du chef de l'État a ravi M. ***. Il s'est écrié dans la tribune de l'Institut : « Quel beau langage ! » On n'a pas entendu le reste à cause des grosses caisses qui dominaient sa voix. Tout s'est passé dans le plus grand ordre. Lord Cowley seul était un peu grognon; il est arrivé tard à la cérémonie, et n'a pas

voulu prendre la place qui lui était réservée au premier rang. Il avait été arrêté en chemin une demi-heure ou trois quarts d'heure par la garde municipale qui ne voulait pas laisser cheminer sa voiture. M. le Président de la République lui envoya inutilement, au fond de la tribune où il s'obstinait à rester, et un aide-de-camp et M. de Turgot ; il demeura insensible à ces avances. Enfin, M. de Maupas lui-même vint lui expliquer que ce malentendu qu'il déplorait n'était pas le seul, que *lui-même* avait été arrêté sur les chemins par sa propre police ; à quoi lord Cowley se borna à répondre : *C'est donc, monsieur, que votre police est mal faite.* Quelle réponse dans un jour de fête où l'on devrait s'embrasser tout le long du jour les uns les autres ! Mais ces Anglais ont le cœur dur et la parole sèche. Le pauvre M. Piétri, en sa qualité de préfet de police, a été pour lors mandé devant ses supérieurs qui ont voulu lui laver la tête pour lui apprendre à arrêter ainsi dans la rue des ambassadeurs du premier ordre ; mais, pendant qu'on lui lavait ainsi la tête, il s'écriait avec raison qu'on lui avait pris tous ses sergents de ville pour le service du Champ de Mars, et que, tout préfet de police qu'on était, il n'y avait pas moyen d'être au four et au moulin. Sauf ce petit nuage, le ciel a été toute la journée

d'une sérénité triste. Il paraît que nous n'aurons pas encore l'empire la semaine qui vient. Quelques-uns assurent que des ordres formels avaient interdit aux troupes le cri de : *Vive l'empereur.* Serait-ce que les ornements impériaux ne sont pas encore achevés? Serait-ce qu'on ne voudrait pas contrister l'Europe qui semble craindre ce nom d'empire et d'empereur? Le retard vient-il du tailleur ou de considérations politiques encore plus élevées? L'un ou l'autre et l'un et l'autre peuvent être admis.

XCVI.

A LA MÊME.

Paris, jeudi 27 mai 1852.

La lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire est arrivée plus exactement que celle qui était destinée à Madame votre tante. Il est vrai qu'elle ne portait pas pour adresse : *à Londres (Angleterre).* Vous voyez comme il faut être réservé dans ses jugements, particulièrement dans ses jugements sur l'administration des postes et sur les princes de ce monde. On se figure toujours que les princes sont des gens curieux qui ou-

vrent dans un petit cabinet noir les lettres de leurs sujets. La vérité est qu'ils n'en lisent pas la centième partie. Le temps est court et l'occasion fugitive, comme dit Hippocrate. On n'a que vingt-quatre heures pour mal faire dans la journée. Je suis persuadé que M. le ministre de la police ouvre à peine un millier de lettres par chaque départ de courrier; encore ne prend-il copie que de celles qui ont un intérêt particulier, et encore ne recherche-t-il ni les idées élevées, ni le beau langage dans les correspondances. Il s'attache aux faits et aux sentiments. Je ne sais pas s'il se sera arrêté à vos remarques fines sur la coquetterie et sur l'ambition. Votre grande coquette ne me déplaît pas du tout. Il y a plusieurs vertus très-précieuses dans cette coquetterie universelle. César était une grande coquette et aussi Alexandre. Sylla, Marius, Attila n'avaient pas le plus petit désir de plaire à tout le monde. Ils saccageaient froidement leur prochain, le déportaient, le transportaient, l'exilaient, l'internaient, l'exterminaient sans nul souci de l'impression que cela pouvait faire au prochain. Avez-vous lu l'article de M. Sainte-Beuve sur la retraite de M. Cousin et de M. Villemain? Il n'a de coquetterie ni pour l'un ni pour l'autre; il ne lui reste que le désir de plaire au plus fort. Il ne

recherche qu'un sourire de M. Véron. C'est une singulière pâte d'homme que M. Sainte-Beuve. Il a un violent instinct d'achever les malades. Aussitôt qu'il entend dire qu'un homme est tombé dans la rue, il sort avec une pelotte d'aiguilles fines à l'effet de les lui enfoncer dans les chairs. Il se jette à corps perdu sur les morts, surtout s'ils ont été ses amis, et il fait leur confession à haute voix pour divertir un peu les assistants. Il tient au *Constitutionnel* la place de Petit-André, tandis que M. Granier de Cassagnac ressemble davantage à Trois-Échelles, quoique la gravité de M. Granier de Cassagnac soit peut-être moins sincère que celle de son modèle; mais ce sont là des nuances. Passe encore pour les moqueries sur M. Cousin, bien qu'elles soient terriblement déplacées dans cette occasion de sa retraite, mais toutes les insinuations sur M. Villemain sont odieuses, et je suis sûr qu'elles lui feront une peine amère. M. Cousin se vengera et n'y pensera plus; M. Villemain se vengera, mais y pensera toujours. Il faut avoir reçu une mission particulière du Diable pour se plaire à froisser si cruellement une âme un peu malade qui ne demande qu'à vivre en paix.

XCVII.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, jeudi 17 juin 1852.

Madame,

. . . . . Comment se passent vos journées de solitude? Ce sont probablement des jours de fête pour les petits qui sont toute la journée autour de vous, et qui peuvent pleurer même à discrétion sans qu'un père dénaturé les mette à la porte, sous prétexte qu'il n'aime pas les larmes des affligés.

Vous avez aussi pour vos récréations un grand article de M. Cousin sur la vive jeunesse de madame de Longueville. Je n'en ai encore lu que quelques pages, mais on voit déjà éclater la passion dans ses yeux noirs et brillants. Si vous voulez revoir ces temps-là racontés plus posément, mais aussi avec beaucoup d'agréments, prenez dans la collection de Petitot les *Mémoires* de madame de Motteville ou ceux de mademoiselle de Montpensier. Tout cela est un peu plus pâle que M. Cousin; le langage a vieilli; tout a pris une couleur feuille-morte qui convient mieux à des belles dames qui ne sont plus de ce

monde depuis longtemps, tandis que M. Cousin est comme un magicien qui leur rendrait toutes les couleurs de la belle jeunesse. Après si longtemps, c'est un peu effrayant.

Je voudrais savoir quelque chose qui vous désennuyât parmi ces grandes allées, sous ces grands arbres, et dans ces grandes chambres où vous êtes un peu seule quand le docteur Subtil et Messieurs ses frères ne sont point là.

XCVIII.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Broglie, mardi 6 juillet 1852.

Je vous ai écrit il y a déjà bien longtemps et vous ne m'avez pas répondu. Ce n'est certainement pas ce que je vous reproche, car vous ne pouvez pas prendre tout le repos que je vous prêche et écrire tous les jours, mais par ces temps où la poste montre plus de curiosité que d'exactitude, il faut dire : « J'ai reçu votre chienne de lettre, » ou tout autre accusé de réception semblable qui met les gens en repos.

Vous vous plaignez des effets de ce grand et sage repos que vous prenez. Vous ne vous faites

pas, à ce que vous croyez, assez de bruit à vous-même. Il y a des moments de sécheresse intellectuelle, comme en éprouvent les personnes pieuses dans l'ordre religieux. C'est le moment où les ailes repoussent en silence. L'activité continue dégrade bien plus la pensée que ces grands silences de l'esprit durant lesquels il reprend ses forces. Regardez les gens très-affairés et toujours en action. Peu à peu, ils deviennent secs et superficiels. On dirait qu'ils sèment chaque matin une petite herbe hâtive et chétive qu'ils fauchent le soir. Il n'y a ni grands chênes, ni lacs profonds sur ces plaines. Qu'est-ce que pouvait savoir le Juif errant de tous les spectacles qui avaient passé sous ses yeux? Jamais il n'avait pu s'arrêter nulle part. Là où il voyait arriver les hirondelles, il ne les voyait point partir. Le bruit de ses pas l'empêchait d'entendre le silence des nuits. S'il traversait une ville en armes, il se retournait en vain pour voir qui l'emporterait du tyran ou des opprimés. Ainsi, l'activité continue coupe le fil de toutes les pensées. Les moments où l'on croit végéter dans un repos inutile sont ceux où l'âme erre autour des abîmes ou sur les hauteurs pour en rapporter, bientôt des trésors dont elle ne soupçonnait pas même l'existence. Voilà un joli traité sur la

paresse, j'espère. Avez-vous vu dans ce numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, *Hilda*, de M. Ampère? Il avait rêvé mieux que ce qu'il a réalisé! Il voit certainement en lui-même une autre Gaule, une autre Rome, une autre Hilda, d'autres forêts de Germanie que celles qu'il nous fait voir, mais le malheur d'une assez grande érudition, c'est que

> Quiconque a beaucoup lu
> Doit avoir beaucoup retenu.

Les sentiments et les images originales sont repoussés par les images et les sentiments qu'on a vus ailleurs. Oh! que bien heureux en littérature et en tout sont ceux qui ne se laissent pas aller au courant des idées d'autrui! Tout le monde a, au bout de sa maison, un petit ruisseau où se réfléchit un petit paysage qui n'est qu'à lui, mais on aime mieux peindre les chaînes des Alpes ou des Pyrénées.

XCIX.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Broglie, lundi 23 août 1852.

Vous êtes très-instamment priée, madame, de venir ici le plus tôt possible. Une foule de personnes ont un grand désir de vous voir. On a pourtant déjà vu des princesses, et des princesses fort aimables aussi, mais cela n'empêche qu'on trouve que vous vous attardez beaucoup dans les eaux de Plombières. Nous avons eu ici beaucoup d'eaux aussi, mais c'étaient les eaux du déluge. Voici que le temps s'est remis au beau et que tout se prépare dans les montagnes et sur les plaines pour votre réception. Vous n'aurez pas les fêtes de Paris. Avez-vous lu la liste du premier quadrille du bal du marché des Innocents? Vous aurez rongé votre frein en pensant que vous n'étiez pas là;

> Ces belles Montbazons, ces Nemours si touchantes

qui dansaient avec M. le général Magnan et M. de Persigny sous des berceaux de fleurs, ne vous ressemblaient guère, soit dit pour vous

offenser. Les aigles ne descendent pas des nues pour danser avec des oiseaux-mouches. Tout, dans le gouvernement, a le caractère de l'énergie. Il y a bien peu d'hommes, autour du prince, qui ne puissent ou assommer un de leurs ennemis d'un coup de poing ou l'abattre d'un coup de carabine à cinq cents mètres. Toutes les belles paroles de M. Thiers ou de M. Guizot sont bien peu de chose en regard de cette éloquence de la nature. Nous voilà revenus, après de longs détours, à l'état primitif, mais perfectionné cependant par la vapeur et la poudre à canon. La souveraineté de la raison fera bien d'apprendre beaucoup de gymnastique et le maniement des armes à feu. Les classes moyennes, qui avaient l'empire il y a quelques années, doivent se féliciter chaque jour davantage, d'avoir fait, ou laissé faire, la révolution de février.

M. Villemain me paraît bien imprudent ; lui qui ne pourrait pas porter un sac de blé à dix pas, et qui serait probablement incapable de mettre une balle de pistolet dans une planche d'un pied de diamètre, s'avise de faire toutes sortes d'allusions désobligeantes à des hommes incomparablement plus robustes que lui. Cette préoccupation du juste, du bien, du droit, qu'on remarque dans tout son dernier discours, sent

le libertinage. Cette phrase sur M. le duc d'Orléans qui n'aurait plus, dit-il, de quoi faire une pension à l'auteur de la conquête de l'Angleterre, est très-malséante; il a l'air de reprocher à M. le Président de la République d'avoir confisqué les biens de la famille d'Orléans. Il faudrait être mille fois sûr de ces choses-là pour le dire aussi publiquement. Il semble aussi critiquer dans une certaine mesure le gouvernement impérial de se mettre du parti du poëte Ducis qui n'approuvait pas tout dans l'Empereur Napoléon. Il devrait savoir que plusieurs préfets ont blâmé dans des journalistes cette licence effrénée de la pensée. Or les préfets sont les interprètes du Président, qui tient sa force de Dieu, lequel tient son droit directement du Peuple, car Dieu est la source de toute force, et le peuple la source de tout droit, comme il est écrit (Nap. chap. 5, ver. 7). En tout, j'aime mieux le discours de M. *** aux élèves du collége de Louis-le-Grand. Il leur montre par ses exemples, comme par ses paroles, qu'il faut aimer ceux qui ont domination sur nous et faire tout ce qu'ils nous demandent, approuver tout ce qu'ils font, afin qu'ils nous disent : « Bon serviteur, va chez mon archi-trésorier, il a deux mots à te dire de ma part. » C'est là que les vertus civiques ne

poursuivent plus de vaines abstractions et sont archi-consolées.

C.

A M. A. DE BROGLIE.

Gurcy, 13 juillet 1852.

Mon cher ami, certainement j'aurais déjà dû t'écrire, mais je ne veux pas te fatiguer de ma justification. Rousseau dit quelque part : *Je sais que rien n'est plus fastidieux que la justification d'un innocent.* Quoi qu'il en soit, je suis arrivé ici jeudi. J'ai trouvé tout le monde bien et même la conversation d'un entrain de tous les diables. Il est vrai qu'une belle dame qui n'a fait que passer était là, parlant comme quatre. C'est ainsi que doivent tomber les eaux du Niagara au moment où leur lit se dérobe. Ton père écoutait ce tumulte avec quelque stupeur. Les hommes accoutumés à lier fortement leurs idées, ne comprennent pas grand'chose à cette charge de paroles qui ont pris le mors aux dents, laissant leur sens bien loin derrière elles. Pour moi, je n'ai éprouvé aucun étonnement, et je me suis mis aussi à la tête d'une armée de mots qui ne connaissent pas le sens commun. Mais les chants ont cessé, la

belle dame est partie, et nous sommes tombés dans une sorte de silence relatif. On lit M. Cousin sur *le Vrai, le Bien et le Beau.* Louise m'a arraché mon exemplaire et je n'en sais encore rien par moi-même. Il me paraît, des récits qu'on m'en fait, que rien n'est bien nouveau et qu'il n'a point, quand tout change dans la nature et autour de lui, changé d'opinion. On peut donc dire de cette philosophie : *beauté toujours ancienne et toujours nouvelle;* et, en effet, pourquoi cette philosophie ne dirait-elle pas comme la dame italienne : « A quoi bon changer, quand on est toujours propre ? » Je suis pourtant fâché pour lui qu'il ait gardé *sa raison impersonnelle.* Je n'ai jamais pu rien comprendre à cette invention-là. On entend déjà avec quelque peine que *la grâce* soit une vertu *impersonnelle* ; encore est-elle donnée comme un mystère, et est-elle beaucoup moins un scandale à la raison que cette raison impersonnelle. Enfin, je veux le lire avant de le condamner définitivement. Il ne faut pas brûler les siens sans les entendre, quoiqu'on puisse agir différemment avec ses ennemis.

CI.

A M. POIRSON.

Gurcy, 18 juillet 1853.

Je ne sais quelle idée a eue Monsieur Cousin de publier un livre qui a pour titre : *Du Vrai, du Beau, et du Bien.* A sa place, j'aurais écrit quelque chose intitulé : *Du faux, du laid et du mal.* Il faut écrire pour ses contemporains.

Ce que j'ai lu de ce volume me rappelle uniquement le passé, et je crois qu'il n'y a rien mis de nouveau que la forme de temps en temps. Il est vrai que la philosophie n'est pas tenue de faire peau neuve tous les dix ans, et il n'y a guère qu'en politique qu'on doive changer du tout au tout tous les semestres. En relisant ces leçons, je voyais involontairement les temps de 1828 à 1830, quand tout le monde courait à ces cours de la faculté. Que ces temps sont déjà loin! Toutes les eaux du déluge ont passé sur nous depuis lors. Quand Noé est sorti de l'arche, il ne dut pas trouver son domaine beaucoup plus changé que n'est le nôtre aujourd'hui. Encore Noé avait-il gardé les mêmes idées et les mêmes sentiments qu'il avait avant la saison des pluies,

tandis que la plupart d'entre nous ont laissé aller aussi tout ce qu'ils croyaient et pensaient pour lors, au courant des eaux. Il est dit dans l'Écriture que, quand la mer sur laquelle flottait l'Arche commença de baisser, le maître de la maison fit sortir un corbeau par la fenêtre, que ce diable de corbeau ne revint pas, tandis qu'une colombe qu'il envoya aussi en éclaireur revint à tire-d'aile, rapportant un rameau vert. Ce sont vraisemblablement des images. A le bien entendre, le corbeau est l'homme qui prend son parti des grands changements ; il quitte les siens, et s'abat sur des ruines, parce qu'il y trouve sa pâture. Il mange probablement quelque pauvre bête de son espèce, tandis que Noé l'attend à la fenêtre. Pour la colombe, tout ce monde où elle ne reconnaît plus rien, l'épouvante ; elle revient bien vite et dans une grande tristesse, rapportant un seul vestige du passé, un rameau des arbres à l'ombre desquels elle avait vécu. Or, nous lisons sinon dans les Écritures, du moins dans le Talmud, qu'il y avait beaucoup de corbeaux et peu de colombes au temps de Noé. Je compte prêcher sur ce texte un de ces jours, dans une des paroisses de Paris, à Saint-Germain-l'Auxerrois, par exemple. Vous entendrez cela dès que j'aurai fait mon séminaire, ce qui peut arriver

d'un moment à l'autre, vu la mobilité des choses humaines et surtout des personnes humaines ou inhumaines.

On n'entend que des bruits de guerre, et tous les journaux disent que c'est signe de paix. Je ne désire pas du tout que l'on se batte ni dans la mer de Marmara, ni dans la mer Noire, ni sur le Danube, ni sur le Rhin. Quoi qu'il arrivât d'une mêlée européenne, il n'en sortirait que des calamités que nul ne peut désirer, ou des aggravations dans l'état d'étouffement où vivent aujourd'hui quelques peuples civilisés. Ce que les sages doivent demander dans leurs prières, c'est, il me semble, quelques années de tranquillité complète au dedans et au dehors. Il faut laisser reprendre ses forces au bon sens public qui n'a plus que le souffle. J'ai peur, dans mon désir de paix, que le feu ne prenne quelque part en Orient parmi les vaisseaux tout prêts à se heurter. On ne joue pas impunément avec la foudre. Toutes les grandes guerres ont commencé par ces querelles où chacun apporte un désir sincère de n'en point venir aux extrémités. Je ne sais où cet empereur de Russie a la tête. Il est vrai qu'étant de la maison de Romanow, il n'est pas nécessaire qu'il l'ait très-bien réglée; mais enfin il avait pris l'attitude d'une sorte de Marc-Aurèle

dans le monde, et le voilà maintenant qui jette partout des fusées à la Congrève. Reste que toutes les fortunes se trouvant plus ou moins engagées dans des opérations financières où l'Europe est solidaire pour un grand nombre de ses plus riches citoyens, tout le monde courra de grand cœur aux pompes pour empêcher une explosion.

CII.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Gurcy, dimanche, 21 août 1853.

J'espère que les Gaulois et les Francs de M. Courgeon n'auront pas trompé votre attente et qu'ils n'auront pas fait peur à mademoiselle Pauline. L'auteur est un homme de mérite et un homme excellent. On retrouve, si je ne me trompe, dans cette première partie de son livre, un genre d'élévation morale assez vif pour toucher parfois même les jeunes lecteurs auxquels il est destiné. L'auteur est un vrai sage qui a droit de parler de tous les sentiments nobles. et qui n'a pas perdu dans sa vie une occasion de les mettre en pratique. Cela ne lui a pas assuré une grande place dans ce monde, mais il y vit dans une

grande satisfaction de se conformer énergiquement à ses maximes. Je ne vous trouve pas trop sévère sur *Bolingbroke* et sur l'*Irlande*. On pourrait vivre avec vous, même à la campagne où l'on se voit davantage, si vous aviez toujours cette équité. Le cadre de Bolingbroke est si grand, que la figure du personnage se perd dans cette mer de détails. Il ressemble à ces petits hommes qu'on voit nager à l'horizon dans les eaux du déluge. Ajoutez que les eaux ne sont pas bien claires. Pour l'Irlande, l'art de la composition y est un peu négligé. Il y a du naturel en ce sens que les faits y sont pêle-mêle, comme dans la nature. Ils se battent entre eux comme dans la nature aussi; mais il ne faut écrire que pour détruire cette confusion naturelle. Les gens de plus d'esprit sont très-sujets à manquer d'ordre. Ils omettent les liaisons, les conciliations entre les idées, parce qu'ils ne croient pas le lecteur assez bête pour n'y pas suppléer. Le fond de l'art d'écrire, c'est de tenir le lecteur pour un idiot, et les personnes dont le goût et l'intelligence sont exercés reprennent, avec raison, comme un défaut, qu'on ne les traite pas ainsi. Il y a bien des motifs secrets de cette exigence. L'extrême clarté ne sert pas seulement à se faire bien entendre, elle est aussi, comme la preuve

d'une addition, la démonstration pour l'auteur lui-même qu'il ne se laisse pas entraîner par des aperçus confus. C'est pour cela même, qu'en rangeant ses idées dans leur ordre véritable, on est tristement forcé de renoncer à une foule de choses qu'on voudrait dire et que le bon arrangement à lui tout seul réfute et repousse comme contradictoires à ce qu'on entend prouver. Tout cela dit, ne tirons pas sur les nôtres. Tout compté, notre société intellectuelle à nous est infiniment supérieure pour l'élévation, la portée, l'étendue, l'esprit véritable, à toutes les autres qui bavardent présentement. Ne concédons à personne l'infériorité de nos amis sur un point quelconque. Les petites gens en abusent. Ils prennent nos objections sur des nuances dans les écrits de nos amis pour une condamnation du fond. Je tirerai toujours sur ceux qui voudront attaquer aucune tente du camp que j'habite. C'est dans ce camp, après tout, que sont les esprits qui représentent le plus honorablement l'humanité. Qui me dira, hors du cercle de mes amis particuliers, que M. de Rémusat, ou M. de Lasteyrie, ou M. Guizot, ou M. de Sacy, ont tel ou tel défaut, aura affaire à moi, dans ma faible capacité de nuire. Il faut vivre et combattre et finir avec les siens ; et les siens, ce sont ceux qui ont le plus décidément

vos instincts. Je dis comme dans *Mithridate :*

> Si dans tout l'univers quelque roi libre encore
> Parthe, Scythe ou Sarmate aime la liberté
> Voilà nos alliés, marchons de ce côté.

Je ne me suis jamais senti un si vif acharnement contre mes dissemblables. Quand un homme de bon sens s'est bien reconnu lui-même, qu'il sait nettement ce qu'il aime et ce qu'il hait, en dehors de tout sentiment personnel, intéressé, il sait ce qu'il a à défendre. Je crois réellement que chacun est chargé en ce monde de chercher à faire prévaloir un ordre d'idées. On n'a pas d'instincts de rechange. Voilà sans doute pourquoi l'humanité a peu d'estime pour ceux qui changent d'opinions honnêtes, qu'elles soient vraies ou fausses. Peut-être qu'il est dans le plan de la Providence de tenir le monde en harmonie par cette lutte. Qui déserte ces croyances instinctives déserte et dérange peut-être cette harmonie.

Adieu, madame. Me voilà au plus haut des cieux ou peut-être dans les nuages.

CIII.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 18 septembre 1854.

Mon cher ami, j'aurais répondu depuis longtemps à votre très-excellente et très-aimable lettre si je n'avais été travaillé par le mal réel ou imaginaire qui me rend incapable de tout. Je crois par instant que je vais mettre le grappin sur ce monstre plus ou moins fantastique, mais il reprend promptement ses avantages et fait de moi une sorte de paquet parfaitement désagréable aux autres et fort à charge à soi-même. En voilà assez sur ma triste personne... S'il y avait un lieu où l'on pût être parfaitement content et sans nul trouble d'esprit, c'est là qu'il faudrait simplement aller pour se guérir de tous les maux physiques.

Ce lieu n'est ni à l'est, ni à l'ouest, ni dans la Baltique, ni sur la mer Noire. Je ne comprends rien à ce que nous avons résolu de faire sur Sébastopol. Tout le monde, gouvernement comme opposition, s'il y en a, sont d'accord que si nous l'emportons, ce sera un vrai miracle. Le *Moniteur* en donne les raisons les plus détaillées,

et le *Journal des Débats* l'a dogmatiquement établi sur l'autorité des auteurs les plus approuvés en matière d'art militaire. Le bon sens et le général Jomini sont d'accord sur ce point. Je désire très-sincèrement que ce miracle s'opère, mais il n'est pas agréable de dépendre d'un miracle. Que serait une retraite de l'armée devant les troupes russes? Que serait un hiver, un long hiver, passé sur ces rivages de Crimée, Sébastopol étant encore debout et les troupes russes assiégeant nos armées comme des loups qui cherchent leur proie dans la mauvaise saison, puis, au printemps, toutes les forces de la Russie concentrées sans difficulté sur le seul point que nous aurions occupé? Les dix ou quinze jours qui vont s'écouler décideront dans ce monde de bien des choses pour l'avenir, et qui me dira que Sébastopol est brûlé me fera grand plaisir. Tous les maux, à l'intérieur comme à l'extérieur, se déchaîneront certainement si les canons de l'Occident ne démontent pas les canons de l'Orient dans la semaine.

CIV.

À M. POIRSON.

Broglie, 24 août 1855.

Mon cher ami, j'espère que vous vous êtes un peu demandé pourquoi je n'étais pas encore allé vous voir dans votre petit Tusculum. Mon histoire se rattache, comme vous allez voir, aux plus grands événements de l'histoire contemporaine. Je suis une nouvelle preuve que tout est lié dans l'univers, et qu'une chaîne invisible, mais invincible, rattache le petit insecte aux plus grands princes de la terre. Je n'ai pas besoin de vous rappeler par quelle suite d'événements la France et l'Angleterre ont formé une étroite alliance, ni de vous expliquer comment la reine d'Angleterre est venue pour la première fois embellir de sa douce présence ces palais de France où les aigles d'Austerlitz se jouent avec les lions de Blenheim. Vous ne pouvez guère ignorer que les peuples se précipitent en masse du couchant et de l'aurore vers Paris, pour voir ces merveilles inconnues jusqu'à nos jours; que les diligences et les convois de chemin de fer sont encombrés; qu'on ne peut plus trouver à

dîner chez un restaurateur, et que beaucoup de curieux couchent à la belle étoile. Ne faites pas attention, je vous prie, aux soubresauts ou soubresots de mon style qui s'élève ou s'abaisse selon la nature des sujets, c'est la mode, et la dernière mode, et la dernière des modes.

Donc, je me présentai dimanche à une heure précise au chemin de fer du boulevard du Mont-Parnasse, j'obtins assez aisément un billet, mais je suis sûr que le fonctionnaire qui me le donna se dit : « Ah ! le bon billet qu'a ce monsieur ! » J'arrivai au pied d'un escalier très-vaste et très-haut, encombré d'une foule encore plus vaste qu'on arrêtait dans ce vestibule, attendu que les salles n'auraient pu la contenir. Cette foule murmurait, piétinait, criaillait. J'avais à ma droite et à ma gauche deux ecclésiastiques qui, loin de m'exhorter à la patience, me donnaient l'exemple d'une irritation très-vive à laquelle je ne me laissai point aller, grâce à Dieu, étant un animal à sang froid. Mais mon sang-froid ne me faisait pas monter ; les voyageurs du haut cassaient les vitrages par l'effet de la simple pression de quelques milliers d'hommes qu'ils avaient derrière eux. Enfin, après trois quarts d'heure d'attente, j'arrive en haut, porté et poussé par mes voisins ; et en haut un sergent de ville, les mains

toutes sanglantes par les coupures du vitrage des portes qu'il avait vaillamment défendues, me dit : « Monsieur, entrez, le convoi est parti. » Des misérables de ma sorte étaient là qui disaient : « Ce sera bien autre chose au retour. » Quoique je ne comprisse pas bien comment ne partant pas je pourrais revenir, je pris encore quelques renseignements sur mon avenir, et il me parut si obscur que je me retirai fort triste avec mon billet dans ma poche. Je comptais dîner avec vous, et je comptais tellement sans mon hôte que je ne dînai pas du tout ce jour-là. Aux Champs-Élysées, les restaurateurs hors d'eux-mêmes vous regardaient comme un fou de vouloir pénétrer chez eux, quand ils avaient toutes les peines du monde à s'y frayer un passage. Au café de la Madeleine j'avisai un de mes amis qui dînait, lui cinquième à une table pour deux ; il ne put que me faire signe de la tête que je n'avais rien à espérer ; je dis de la tête, car il ne pouvait remuer ses bras, et j'en suis encore à savoir s'il a pu toucher les mets qu'on avait glissés sur sa table. Voyant ces causes et ces effets, ne sachant pas ce que me réservait le lendemain, et à peu près sûr de ne pas trouver, soit un morceau de pain, soit une place dans une voiture dans un rayon de dix lieues, je suis venu d'une

traite m'établir à quarante lieues de distance de tout cet éclat, tout cet enthousiasme et toute cette presse. *Panem et circences* se peuvent supporter ; *panem* sans *circences* est à merveille, mais *circences* sans pain est un peu vif.

CV.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 22 septembre 1855.

Mon cher ami, vous me faites une querelle d'allemand. Je ne vous ai point écrit durant votre voyage par la raison fort simple que vous n'aviez donné nulle adresse et que personne n'a su, durant quinze jours, si vous étiez sur le sommet de la Yung-Fraü, ou sous la chute du Rhin, ou dans les abîmes de la Grimsel.

Vous avez traité la *Nouvelle-Héloïse* à la façon de l'interdit, et tout cela probablement en vue des rochers de Vevay, de Chillon et de Meillerie. J'aurais cru que l'église de Montreux, avec ses vieux murs tapissés de vigne rouge, vous aurait inspiré un peu plus d'indulgence, mais l'homme est féroce pour tout ce qui n'est pas de son temps ou même de sa société. Il ne connaît de *naturel*

que les mines particulières du monde où il vit. C'est par la même raison que les impressions d'un jeune Allemand d'Iéna paraissent le comble du ridicule à un jeune Français qui va danser le dimanche, après vêpres, à la Chaumière. J'ai renoncé depuis quelque temps à arracher les yeux de qui que ce soit pour des différences d'impressions littéraires, bien que cela en vaille assez la peine.

CVI.

A M. PISCATORY.

Gurcy, 12 juin 1857.

Mon cher ami, je voulais vous remercier plus tôt de votre lettre. Avant que de parler du fond je parle de la forme. J'ai été charmé de retrouver votre écriture. Je craignais que votre main n'eût un peu changé ses allures, mais, grâce à Dieu, c'est toujours ce trait bref, impérieux et qui se fait lire aisément, on ne sait trop pourquoi. Il paraît que c'est la lumière des expressions qui est la plus forte. Que dites-vous de cette vie de lord Byron, que par hasard vous n'avez pas encore lue? Il semble qu'il y a déjà des siècles qu'il est mort. Il est fort peu de conservateurs libé-

raux qui voulussent aujourd'hui aller mourir dans Missolonghi en souvenir de l'histoire grecque.

Vous voilà donc comme les patriarches dans les gravures de la Bible, vous promenant par les blés plus grands que vous. Mademoiselle Rachel m'a toujours promis un dessin où l'on vous verrait parcourant vos champs avec votre famille. Les demoiselles d'Orient, des jours de la Bible, n'avaient certainement pas plus grand air et l'air plus aimable que les modèles qu'elle pourra trouver en cherchant bien autour d'elle et dans son miroir. J'espère que de vos champs on voit votre demeure, car je veux voir aussi votre maison.

Quand vous aurez fini lord Byron, lirez-vous ce chien de livre qu'on nomme *Madame Bovary?* Ce n'est pas le même genre de littérature. Je ne sais pas où les jeunes gens ont aujourd'hui la tête de trouver cela beau. J'ignore si la police correctionnelle le devait condamner, mais Racine et Voltaire en auraient pris un violent mal de cœur. Des vilenies réfléchies dans la malpropreté tranquille du ruisseau de la rue ne sauraient faire un beau tableau. Voltaire expliquait drôlement que bien que tout fût dans la nature et lui aussi, il croirait pourtant malséant de mon-

trer tout ce qui était dans sa nature. Je ne crois pas que nous soyons, comme on le dit, en véritable décadence, car l'esprit a acquis bien des qualités nouvelles et précieuses depuis cinquante ans. Mais nous sommes dans cet âge désagréable d'une croissance difficile où les enfants prennent l'air de singes.

CVII.

A M. A. DE BROGLIE.

Gurcy, 2 juillet 1857.

On assure que dans beaucoup de localités l'esprit public a semblé donner quelques signes de vie. C'est beaucoup pour un noyé dont on n'espérait rien, mais d'ici à cinq ans ce noyé pourra bien perdre son reste de chaleur. Beaucoup de préfets ont irrité les moins irritables par la gaucherie altière avec laquelle ils ont imposé leurs candidats et insulté les candidats opposés. Je ne croyais pas qu'il pût y avoir tant de sottise dans tant d'administrateurs du premier rang. Je suis sûr que M. le ministre de l'intérieur lui-même en a ressenti quelque secret dégoût en son cœur.

Je lis le livre de M. ***. Il a caché dans ce

livre un esprit infini en hauteur, largeur et profondeur, mais il est si bien caché qu'il faudrait avertir souvent le lecteur qu'il *brûle*, de crainte qu'il ne vînt à passer sans s'en douter. Il a ce vol en zig-zag des petits oiseaux dont on ne peut pas suivre la marche. On l'entend pousser un petit cri sur des hauteurs où l'on n'arrive pas d'ordinaire, mais on ne sait où il va ni d'où il vient. Il démontre mieux qu'un autre, mais par ses défauts, que la première règle de l'art d'écrire est de conduire son lecteur pieds et poings liés derrière soi, afin qu'il n'ignore rien des chemins par où vous passez. L'ange qui conduisait le petit Tobie chez sa future s'est bien gardé d'aller à tire-d'ailes, sans quoi le petit bonhomme avec ses petites jambes n'aurait jamais pu le suivre, et la petite dame serait encore dans sa chambre solitaire avec les sept ou huit démons qui attendaient silencieusement l'heure du mariage pour se montrer. S'il avait appris de M. Cousin à tracer ces grandes lignes d'un camp romain pour y établir fortement ses idées, il serait le premier des métaphysiciens de notre temps, et cela en valait la peine. Il a des troupes nombreuses, mais il leur donne, par négligence, l'air d'une foule désarmée et peu redoutable. M. Cousin vous met quatre hommes et un capo-

ral dans une vaste enceinte où règne l'ordre et le silence. On voit de loin le prétoire, l'autel couronné de fleurs, les drapeaux, les armes en faisceaux, *trium legionum manus ostentabant.* On passe les yeux baissés devant les fossés de cette redoutable enceinte. La sentinelle crie : « Au large ! » du haut des remparts. Qui croirait qu'il n'y a là que quatre hommes et un caporal?

CVIII.

AU MÊME.

Coppet, 10 août 1857.

Il n'y a point de nouvelles par cette chaleur. Tous les yeux sont tournés à présent vers Calcutta, Bombay et Delhi. Depuis la guerre contre les États-Unis, l'Angleterre n'a point été à pareille fête. Je ne me figure pas, si le feu prend aux étoupes, entre le Gange et l'Indus, comment une cinquantaine de mille Anglais pourront l'éteindre. D'un autre côté, si les diamants de l'Inde tombent de la couronne de la Grande-Bretagne, ce pays si superbe aura l'air d'un chien de Terre-Neuve à qui l'on aurait coupé la queue et les oreilles. Cela ne lui ôte rien de sa force, mais

beaucoup de son prestige; or, on vit beaucoup de prestige dans ce monde, et il sert quelquefois plus que la force matérielle. Plus je vois aller le monde depuis une quinzaine d'années, plus je vois que le vent souffle d'où il veut dans l'histoire, et comme on ne peut rien ou à peu près rien prévoir, il y a de bonnes raisons pour tout craindre comme pour tout espérer en tout temps. Qui se serait imaginé, il y a deux ans, que l'affaire de Russie ne laisserait point de traces aujourd'hui et que l'équilibre de l'Europe pourrait être changé à cause de cette petite croyance qu'entretiennent les Hindoux qu'il est très-criminel de toucher à de la graisse de bœuf?

M. Cousin est aux eaux d'Évian. M. Odier a passé par ici, qui l'avait rencontré débarquant, cherchant avec son lorgnon dans les rues un petit appartement où son domestique Isidore pût lui faire un peu de cuisine et le dispenser de dîner à table d'hôte, mais Isidore protestait qu'il était incapable de faire même un peu de cuisine, et M. Odier ayant été pris pour arbitre, a reconnu que nul n'était tenu à faire la cuisine quand il n'avait pas fait les études préparatoires.

CIX.

AU MÊME.

Coppet, 23 septembre 1857.

M. de Sahune va chez madame d'Haussonville, où l'on attend M. et madame ***, pour chanter des morceaux qui ne seront certainement point des chansons à boire, mais bien la musique qui se chantait dans la *Salente* de Fénelon. C'est là qu'on retrouve quelque chose de cet ennui doux et honnête qui accompagne les essais d'archaïsme de notre époque. M. le général Changarnier part ce soir, après un séjour de quinze jours où il a été très-aimable, très-satisfait de l'accueil de la maison, d'une raison parfaite et ne se croyant pas du tout, comme les émigrés, à la veille de rentrer en France. Il parle plus de l'Afrique que de l'avenir et toute sa curiosité est pour le moment sur l'Inde, où il ne souhaite pas, comme la plupart des philosophes et des chrétiens de France, que les Anglais soient battus et égorgés pour la plus grande gloire de la civilisation. M. de Montalembert a passé ici, il y a eu lundi huit jours. Il était en train de tout, et n'avait nullement l'air souffrant; il n'a cassé aucune

porcelaine protestante et s'en est même retourné paisiblement à Genève dans la voiture d'A. Rilliet, qui n'a paru rien redouter des suites de ce voyage. Ils sont arrivés l'un et l'autre sans la moindre égratignure et en bonne amitié. Mademoiselle Pomaret est ici, bien accablée de la mort de madame d'Eclepens. Nous sommes allés hier à ces funérailles dans une maison toute en fleurs et pleine de soleil. Cette famille est un petit monde à part, où les sentiments élevés et bienveillants règnent en réalité comme ils sont peints dans les romans.

Avez-vous lu l'article de M. St-René Taillandier sur la théologie allemande ? Il est assez curieux. Il en résulte que dans tous les savants allemands les plus chrétiens, il n'y a pas beaucoup plus de christianisme que dans Lessing. J'ai vu là bien des titres de livres que je voudrais lire, malgré tout ce qu'on peut dire du défaut de précision des pensées allemandes, mais il y a des moments où j'aime autant un grand gâchis qu'une précision étroite. J'aime autant de grands marais troubles et profonds par places que ces deux verres d'eau claire que le génie français lance en l'air avec une certaine force, se flattant d'aller aussi haut que la nature des choses. Je ne crois à cela, à la vérité, que dans les moments de ma-

rasme, et en même temps, je crois que M. St-René Taillandier exagère involontairement la taille de ses géants de la théologie allemande. A l'entendre, ce sont ces génies des grandes eaux dont la main repose sur des urnes intarissables. On a beau être allemand, on est homme cependant.

CX.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 11 juillet 1858.

Mon cher ami, vous m'accusez à tort et j'avais dit, peut-être trop longuement pour l'importance du sujet, j'avais dit à madame d'Haussonville les motifs qui m'obligeraient à renoncer, pour le moment, au voyage de Gurcy; de plus, et pour rentrer dans les idées générales le plus vite possible, je vous avertis que je ne prêche rien que je ne pratique, parce que je fais mes théories d'après ma manière d'être. Cela rétrécit peut-être le champ de la morale, mais cela met dans une parfaite harmonie les paroles et les actions. Je ne conseille pas d'en faire autant aux vieilles dévotes du faubourg Saint-Germain. Il est bon qu'il y ait beaucoup de gens qui prêchent en pu-

blic ce qu'ils ne pratiquent point pour leur compte. C'est le grand chœur que la Providence entretient pour rappeler sans cesse et utilement les lois de la morale. Ce chœur est composé de beaucoup de gens qui ne pensent pas beaucoup plus ce qu'ils disent que les chœurs de l'Opéra quand ils exécutent une messe en musique, mais ces beaux chants font du bien aux bonnes âmes et les tiennent en ordre. Sous ce rapport, il est bon qu'il y ait des hypocrites en grand nombre. Je crois fermement qu'il entre dans le plan divin que, quand une vingtaine de drôles sont réunis, ils ne disent que des choses honnêtes, afin qu'ils ne scandalisent point les faibles et que ce qui est déclamation dans l'orateur devienne édification dans l'auditeur.

Le temps est ici plus laid que nature. La pluie tombe à flots ; le vent rugit ; le froid sévit. Heureusement qu'il y a ici des calorifères qui répondent victorieusement à ce désordre des éléments. On est comme en Italie dans l'intérieur de la maison ; c'est une Italie d'où l'on a par les fenêtres des vues de Norwège. Il paraît qu'il ne fait pas plus riant à Paris et dans les environs, ni même en Europe, à en juger par les rapports que M. Le Verrier entretient avec toutes les basses régions de l'air, dans l'univers connu. Je compte

que le temps n'aura pas la hardiesse de faire cette mine à la Reine d'Angleterre quand elle viendra sur nos côtes de Bretagne :

Tibi rident æquora ponti.

Ce qui ne signifie pas du tout, comme on le traduit dans quelques séminaires du Pas-de-Calais, *la mer se moque de vous*. Si j'étais bien portant, j'irais voir cette reine des mers traversant pour affaires la plaine azurée avec son cortége de naïades et de tritons.

Je ne vois pas pourquoi vous êtes découragé sur votre *Histoire de Lorraine*. J'espère que ce ne sont pas mes critiques qui vous ont jeté dans ces découragements, car il y a des choses excellentes dans ce que j'ai critiqué : la clarté du récit, la simplicité vive du style, l'enchaînement, la familiarité avec les grandes affaires, l'intelligence des ressorts de la politique, une certaine aisance à faire marcher ensemble les guerres, les maîtresses des princes, les intrigues, les révolutions d'État, les troubles et les perfectionnements de l'administration publique. Désormais, j'aurai une colonne pour les éloges, mais l'édifice ne sera pas régulier, car la colonne des critiques sera toute grêle et le pilier des éloges s'élèvera

majestueusement vers le ciel ; mais l'amour-propre peut passer sous cette colonnade sans trop souffrir.

Et le grand Cyrus?

> *Je radotais*, seigneur, avec Montmorency,
> Melun, d'Estaing, de Nesles et le fameux Coucy.

Qui m'eût dit, en 1828, que je verrais un jour M. Cousin valser ainsi avec la momie de mademoiselle de Scudéry, l'air ardent et respectueux, et baissant les yeux avec humilité chaque fois que, dans l'emportement de la valse, il passe devant Goyon de la Moussaye, Noailles, Puységur, Rantzau. Je n'ose dire ni le grand Condé, ni tant de nobles dames qu'il ne m'appartient pas même de nommer et dont je ne saurais comprendre le langage. Reste que je ne sais comment il accorde la Révolution française avec ce profond respect pour le maréchal d'Hocquincourt, lequel n'aurait jamais voulu danser un menuet sur l'air de la *Marseillaise*.

CXI.

A M. LE BARON L. DE VIEL-CASTEL.

22 juillet 1858.

Ainsi, vous avez vécu dans les disputes et disputé avec acharnement sur la question de savoir si l'on doit ou non discuter sur ses opinions et ses sentiments particuliers. Il est bien vrai, comme le dit madame d'Haussonville, que c'est du choc des opinions que naît la poussière, et, pour mon compte, je ne me soucie plus beaucoup de me mettre en fureur dans la conversation. C'est un plaisir auquel on n'est sensible que dans l'extrême jeunesse. Le premier inconvénient des discussions, quand on a un peu vieilli parmi les coups de poing, c'est de savoir à peu près par cœur tous les arguments qu'on va voir défier de part et d'autre, y compris ceux dont on fait soi-même usage. Ces vieilles figures irritées sont ennuyeuses à retrouver sans cesse. Mais cela n'était point applicable à Gurcy où personne d'entre vous n'est sujet au rabâchage. Un autre inconvénient plus général encore et qui peut se retrouver même à Gurcy, c'est que le premier objet d'une querelle de principes est

de rétrécir à l'instant même le point de vue de chacune des parties. Pour tirer juste et fort, il faut que le projectile soit serré dans le canon et qu'il en remplisse tout le diamètre. Le démon de la discussion est le même que le démon inventeur des armes à feu. Il n'a sa force d'expansion que s'il sort d'un tube étroit où ni les balles, ni les idées, ne doivent être à leur aise. Je crois bien que Platon lui-même, quand il causait avec ses disciples, obéissait à cette loi de la balistique. La discussion est si peu favorable à l'exposition large et impartiale des idées, que sir James Mackintosh, qui avait au Parlement d'Angleterre le beau défaut de l'impartialité, n'avait, avec tout son grand esprit et toute l'admirable élégance de son langage, que la réputation d'un médiocre orateur, et M. ***, avec la forte intelligence et la forte imagination d'un crocheteur, est admiré dans son monde et même hors de son monde, parce qu'il ne met qu'une vieille balle rouillée dans un pistolet chargé jusqu'à la gueule. Tout homme devient plus ou moins un M. *** dans la discussion. Cela est si vrai que, si vous avez le malheur, dans un débat, d'introduire deux idées qui se limitent l'une l'autre, vous voyez sourire tout l'auditoire, qui semble se dire : « En voilà un qui se contredit ! »

L'homme naturel, quand il n'est pas dans un grand repos et soumis à un régime très-rafraîchissant, ne peut être possédé que par une seule idée ou un seul sentiment. C'est même l'histoire tragique de toutes les sottises et de la moitié des crimes de l'humanité. C'est le *sancta simplicitas* de la vieille dame qui était si heureuse et si fière de voir brûler Jean Huss. Or, ce besoin d'unité, ce besoin bête d'unité, que le diable a donné à l'homme, se retrouve dans les discussions, et vous voyez que moi-même, à cent lieues de vous dans ce moment, j'exagère involontairement, rien que pour avoir entendu le bruit lointain d'une dispute. Quant aux instincts, il est sûr qu'il n'en faut pas faire des axiomes, mais les instincts, c'est-à-dire les sentiments confus et puissants qui nous parlent sans cesse au-dedans de nous, il faut les traiter très-honorablement et les défendre avec acharnement.

... Ces secrets sentiments,
De la nature en nous indomptables enfants,

Sont nous-mêmes. Il n'est pas sûr que la Providence ne les ait pas distribués de manière à tenir ici-bas le monde moral en balance, comme une Chambre des lords et une

Chambre des communes tiennent l'Angleterre en équilibre. Ceux qui ne les défendent pas contre les autres, désertent à l'ennemi, et, si le monde croule, ils y sont pour quelque chose.

CXII.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 5 août 1858.

Mon cher ami, avez-vous fait une belle moisson dans votre Lorraine? Rapportez-vous de quoi faire des jolis tableaux de la vie de Stanislas à Lunéville? Avez-vous de quoi faire un beau portrait en pied de ce gentilhomme polonais? Il n'y a rien de plus mal connu que les gens qui ne sont séparés de vous que par deux ou trois générations et dont le nom a été sans cesse prononcé devant vous. On en sait une demi-douzaine d'anecdotes douteuses, dont on se contente et qui servent à trancher sur le tout.

Vous retrouverez toutes les routes encore ornées de fleurs et les échos répètent encore les acclamations des peuples et des soldats. J'ai vu quelques fonctionnaires qui avaient été recevoir l'Empereur à Évreux. Ce sont d'anciens légi-

timistes ralliés. Ils avaient, dans le récit qu'ils faisaient de ces pompes, un petit air de mélancolie. C'est que probablement le maître n'aura pas fait grande attention à eux. La Bruyère a déjà dit que la présence du prince enlaidit les courtisans, et ce qui enlaidit attriste toujours un peu. La Vendée, cette terre de fidélité, comme vient de le dire un prince de l'Église, est dans un frémissement d'allégresse. Tous les Parisiens courent vers la mer de Cherbourg, mais mardi, ce flot d'enthousiasme se sera écoulé. Je voudrais bien avoir vu la Reine d'Angleterre félicitant l'Empereur sur ce vaste port de Cherbourg. Je voudrais bien voir M. ***, suivi de toutes les grandes ombres de sa famille, montrer la route au cortége impérial à travers les bruyères de cette Vendée, mais il faudra me contenter de lire tous ces récits dans le *Moniteur*.

Avez-vous été content de la manière dont M. Rigault a traité ce petit roman malhonnête et dithyrambique qu'on nomme *Fanny?* Il a bien raison, ce me semble, et il y a beaucoup de choses justes et vraiment comiques dans sa critique, mais les jeunes demoiselles peuvent encore moins lire la critique que le livre. Il y a, comme vous dites, bien de l'esprit et de l'agrément dans

le morceau de M. Renan sur M. de Sacy. C'est dommage qu'on ne puisse pas trop savoir quel est l'idéal de ce jeune séditieux en fait d'idées. On croirait maintenant qu'il le met dans les traditions les plus reculées, auquel cas il pourra se retrouver un jour avec l'école de M. de Maistre. La vérité est qu'il est comme les jeunes chevaux, qu'il prend plaisir à faire des gambades. Il joint un peu de malice du singe à cette ardeur de jeune cheval. Il faut certainement des idées vagues, et un homme d'esprit qui n'a que des idées claires est un sot qui ne trouvera jamais rien, mais il faut pourtant quelques os assez solides pour soutenir un être vivant quelconque quand il n'est pas de la race des serpents. Je ne vois pas les os de M. Renan.

Vous voyez qu'il nous est arrivé des nouvelles de Paul, de Saint-Thomas. Il ne paraît pas mécontent de son voyage. Je vois avec grand plaisir qu'il n'a pas l'insolence de son métier, car il dit qu'il a appris beaucoup de choses utiles sur le gouvernement du navire du capitaine de son paquebot. C'est une grande ouverture d'esprit et une grande libéralité de sentiments de la part d'un jeune officier de la marine de guerre. Il a, d'ailleurs, causé avec tout le monde, nègres, mulâtres, blancs, laïques, ecclésiastiques, militaires,

pauvres, riches. Les colons des Antilles lui ont parlé avec reconnaissance de son père et lui ont dit qu'ils voyaient bien à présent que de tous les émancipateurs, le duc de Broglie était le seul qui eût porté en même temps un véritable intérêt aux colons. La justice est une belle dame qui se lève tard, mais, une fois levée, elle se couche aussi très-tard, et les honnêtes gens finissent toujours par avoir un bon moment dans la vie.

M. Duvergier de Hauranne viendra ici le 11, pour consulter les vieilles chroniques de la bibliothèque. Tout le monde fouille pour trouver des renseignements pour *sa* Lorraine. Moi qui n'ai pas de Lorraine, je suis triste comme un bonnet de nuit. Je suis plus malade que de coutume, et je me sens miné par une petite fièvre, mais vous n'en croirez rien.

CXIII.

AU MÊME.

Broglie, 14 août 1858.

Mon cher ami, puisque vous ne voulez pas venir à Broglie, il faut bien vous écrire. Comme vous ne me parlez plus ni de madame de Chevreuse, ni de madame de Beauvau, ni de toutes

ces personnes vertueuses avec qui M. Cousin aimerait à vivre et à mourir, je me suis rabattu sur les Pères de Nicée, les Ariens, les semi-Ariens et Julien l'apostat lui-même. Albert peint tout ce monde avec vivacité et ce ne sont plus des personnages de bois plus ou moins dur, comme ils paraissent dans les histoires ecclésiastiques. Ce sont des évêques en chair et en os, tout aussi vivants que l'évêque de Quimper ou celui de Lisieux dont vous avez récemment lu le discours. Pour Julien, Albert l'a traité avec une équité originale, et on ne saurait parler plus honorablement de son ennemi. Que serait devenu ce pauvre diable de Julien, s'il avait vécu âge d'homme ? Il n'avait certainement pas une piété tendre, quoiqu'il eût fait quelques pèlerinages à des saints du paradis dans sa première jeunesse, mais c'était un soldat et un philosophe, aimant la guerre et cherchant la vérité. Cette race de princes a son attrait et n'est pas commune.

Nous aurons aujourd'hui la visite de M. Masson. Je ne sais s'il nous rapportera des nouvelles. Il revient des bords de la mer, et doit avoir entendu même de Dieppe le bruit de tous ces canons, de toutes ces acclamations, de toutes ces bénédictions qui ont retenti entre Cherbourg et

Brest. Des gens bien informés disent qu'il faut estimer à cent mille personnes les curieux que le chemin de fer à menés à Cherbourg pour les fêtes, à quoi il faut ajouter toutes les populations environnantes et toute l'Angleterre qui est arrivée sur ses yachts. M. ***, qui était là en amateur, dit que le spectacle était très-beau. L'entrée de la mer dans le grand bassin nouvellement construit s'est fait un peu attendre parce que le temps avait scellé avec une force étrange la digue à l'abri de laquelle on travaillait depuis quatre-vingts ans, mais cette digue rompue enfin par le poids des eaux, l'Océan est entré comme un lion furieux dans cette immense cage. L'Empereur et l'Impératrice s'étant un peu ennuyés d'attendre, étaient allés visiter quelques établissements pour passer le temps, et ils n'ont vu que la fin de la scène. L'Océan n'est pas poli ; je ne sais ce que lui aura fait dire le grand maître des cérémonies.

C'est à peine si je lis ici. Je suis toujours dans un très-misérable état de nerfs. Tous les médecins disent que je n'ai rien ; mon bon sens me le dit aussi, mais je n'en suis pas moins repris par mes dragons tous les jours dès que je suis un peu seul.

CXIV.

A M. LE BARON DE VIEL-CASTEL.

Coppet, 19 septembre 1858.

Je vois bien que vous menez au Mortier une vie un peu légère en comparaison de Broglie où l'on ne danse point au son de la flûte lydienne, où l'on chante peu, où l'on n'a presque point de visites, mais tout va bien puisque vous trouvez le temps de travailler huit ou neuf heures par jour. Tacite, ni probablement Tite-Live, n'ont écrit dans un couvent de bénédictins ; je crois cela hors de doute. On ne sait ce qui met en train d'écrire. Un air vif sur le piano aurait pu faire voir tout à coup à ce même Tacite toute la tristesse du camp de Varus et des forêts de la Germanie. On rirait quelquefois si l'on voyait de quelles impressions transformées sortent les pensées, les images, les mouvements des grands artistes et des écrivains. Je ne redoute donc rien pour l'*Histoire de la Restauration* de cette vie de sybarite que vous menez présentement. Ici aussi on voit bien du monde, sans danser, ou chasser, ou chanter autant que chez vous. Les nouveaux chemins de fer ont fait de la Suisse,

au mois de septembre, le passage du genre humain. Autrefois, on ne voyait guère ici, sauf quelques voitures de poste sur les grandes routes, que des cygnes, des canards sauvages, des grues, des grèbes et tous les oiseaux de la création qui traversaient le lac pour aller vers le sud ; à présent, ce sont des conseillers d'État, des maîtres des requêtes, des procureurs impériaux, des rédacteurs de la *Revue contemporaine* qui passent à tire-d'aile, et vont se reposer en Italie du bien qu'ils nous ont fait durant l'année. Peu s'arrêtent ici, mais on a la douceur de les voir passer. Comme j'ai des sentiments un peu particuliers, je préfère encore le passage des canards et des étourneaux. Ils ont un plus beau plumage, parce qu'ils ne muent qu'une fois l'an, tandis que les autres ont toujours cet air farouche et malade d'un animal qui change de plumes.

Je ne sais point de nouvelles de Paris, si ce n'est que M. Villemain et M. Cousin assistaient au mariage de mademoiselle de Montalembert. Il y a une quinzaine d'années que personne n'eût prévu que M. Lacordaire, M. de Montalembert, M. Cousin, M. Villemain, dussent aller à la noce ensemble. C'est une remarque de saint Jérôme, je crois, et aussi de plusieurs autres Pères de

l'Église, que la face des choses en ce monde est extrêmement changeante. Je ne crois pas que les païens aient jamais fait cette observation; elle n'en est pas moins très-consolante pour ceux qui ne sont pas contents de leur état présent, s'il s'en trouve.

CXV.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Coppet, dimanche 24 octobre 1858.

Je relirai votre lettre quand je serai par trop découragé non pas de ce que je pense, mais de la manière dont je puis l'exprimer. Il faut que vous vous connaissiez bien peu en amour-propre, pour avoir supposé un moment que je pourrais ne pas prendre cette lettre au sérieux et n'en être pas très-touché et très-reconnaissant. Quand je dis *amour-propre*, ce mot ne rend pas mon idée assez exactement. Ce n'est pas toujours, et ce n'est presque jamais exclusivement l'*amour-propre* qui donne le besoin du succès. Le succès donne un plaisir très-supérieur à la vanité parce qu'il démontre, jusqu'à un certain point, qu'on est capable de trouver la vérité. Il donne une certaine confiance dans ses propres pensées, dans

ses propres sentiments, dans ses propres impressions. Un homme qui serait toujours désapprouvé sur tout ce qu'il dirait, finirait par se croire fou. Celui qui voit que ce qu'il dit de ses vues est partagé par les autres, pense avec plus de plaisir, pour ainsi parler; il se croit plus certainement dans la bonne voie, et il voit mieux parce qu'il regarde avec plus de confiance. Ainsi tenez que vous m'avez fait un très-grand plaisir et un plaisir très-sérieux et très-utile pour moi.

Lisez-vous la correspondance de M. de La Mennais? Ces lettres m'intéressent. Il a pour correspondants une foule de gens que j'ai détestés dans ma jeunesse extrêmement *libérale*. Ils ont des propos féroces qui me prouvent que je n'avais pas tout à fait tort. Ils sont pâles et violents, sans beaucoup d'esprit ni de vues, ni d'imagination. M. de La Mennais est ainsi dans ses lettres, bon homme d'ailleurs avec les siens, chargeant ses amis, quand il leur écrit de *dire bien des choses aux domestiques*, mais on sent bien pourtant qu'on marche sur une terre aride et sèche que tous les vents peuvent soulever en poussière dans tous les sens. Il réserve son talent pour ses livres, et j'ai souvent remarqué que cette économie était un mauvais signe et la

marque qu'on faisait un métier en littérature, et qu'on n'a pas au fin fond les impressions qu'on feint ou qu'on se feint dans ses livres. Le fond de soi doit éclater partout, dans la conversation, dans les lettres comme dans les écrits publiés. Il n'y a rien de triste comme ces salons de province où l'on n'allume du feu que quand il vient du beau monde. On voit dans ces lettres cependant des profils assez agréables des demoiselles du couvent des *Feuillantines*, mais ce n'est pas lui qui les fait voir; on les voit malgré lui. Il n'a l'air d'aimer ni la nature, ni les lettres, ni même la société. Son langage est froid, net, exagéré; il n'est préoccupé que de ses affaires et parle de la religion comme Ulpien et Papinien pouvaient parler des prisons, des supplices et des lois pénales de l'empire. Saint Augustin aurait eu de la peine à reconnaître en lui un docteur de sa foi; il l'aurait pris pour un geôlier des prisons Mamertines. Je suis étonné que mademoiselle Stizling l'ait trouvé un si aimable homme, mais les âmes bienveillantes qui ont de l'imagination refont les gens à leur façon.

CXVI.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 2 novembre 1858.

J'ai reçu votre lettre au moment de quitter Coppet, et je vous prie très-instamment d'ouvrir toutes les lettres que je puis adresser à d'autres, si vous avez la bonté d'y répondre ainsi.

Je ne vous trouve pas assez contente des mémoires de miss Bronte. Même à part le talent et la personne, il y a une originalité bien attachante dans cette vie si triste par les circonscirconstances extérieures et si animée par l'intelligence et la vie morale. Il y a même en France bien peu de familles de curés, et même d'évêques, dont la maison, triste ou non, soit éclairée par ce feu d'imagination. Plus je vis, plus je ne fais cas que de la disposition que les bourgeois nomment romanesque. Si j'avais une fille, je ne la donnerais qu'à un gendre romanesque, et si j'étais ce gendre, je ne prendrais ma fille que si elle était romanesque. Il ne reste qu'à donner une bonne définition du genre et du gendre romanesque, mais cela serait un peu long.

M. de Montalembert risque donc d'un an à

cinq ans de prison? Les hommes les plus accoutumés à l'administration de la justice disent pourtant que, pour un juge d'instruction modéré, il n'y a pas dans tout cela de quoi fouetter un chat; que, sans doute, il ne paraît infatué ni de ses concitoyens, ni même de la forme du gouvernement, mais que les tribunaux ne doivent point connaître de cette sorte d'humeur; que rien de tout cela n'a rapport à ce dont parle la loi quand elle entend punir l'excitation à la haine et au mépris des classes les unes contre les autres, mais je crains bien que ces scrupules de légistes ne signifient pas grand'chose sous un gouvernement paternel qui ne juge pas sur la lettre grossière des lois comme il est d'usage dans les pays de procureurs. Un gouvernement patriarcal va droit à l'esprit: « Avez-vous, oui ou non, de l'humeur contre votre père? — Oui. — Eh bien, vous irez en prison; vous y lirez quelque bon livre sur l'ordre, sur l'amour filial, des livres français exclusivement, et vous en sortirez bien plus attaché à vos devoirs envers le chef de l'État. » La vie du pauvre *Correspondant* et la liberté de M. de Montalembert me semblent donc fort exposées, et il ne servira de rien que l'accusé et son défenseur soient éloquents, car c'est une règle de notre nouveau droit que les jugements

contre la presse ne soient point dignes de la publicité. On punit en secret les fautes publiques; ce qui a l'air bien naturel et bien raisonnable.

L'autre jour, à l'Académie française, M. Dupin, après avoir tourné autour de M. Villemain, qui n'avait pas l'air de se prêter à la conversation familière, lui dit : « Monsieur le secrétaire perpétuel, j'ai trouvé l'autre jour dans Cicéron un singulier gallicisme *se conformare ad voluntatem alicujus.* — Ah ! reprend M. Villemain, il y en a bien d'autres dans Cicéron, par exemple : *Quantæ infidelitates ! Quot amicorum fugæ !* Voilà des gallicismes ! »

Mille et mille tendres respects. Voulez-vous dire à Mathilde que j'ai laissé toutes ses amies très-bien à Coppet, quoiqu'il fasse sur tout ce pays un tel vent que tous les chemins de fer voient les convois s'arrêter malgré l'effort de la locomotive. C'est ainsi (car je veux finir par une remarque morale, puisque cela ne mange pas de pain), c'est à ces ouragans que nous étions exposés, il y a sept ans, avant le grand coup qu'on appelle le coup d'État. Or, si on avait mis le mont Blanc sur les épaules et sur les maisons des habitants de Coppet, ils n'auraient à redouter ni l'aquilon, ni aucun souffle d'aucune tempête. Bien le bonsoir.

CXVII.

A M. A. DE BROGLIE.

Gurcy, 21 novembre 1858.

M. de Broglie est revenu jeudi au soir de Paris pour y retourner mardi prochain et assister mercredi au procès de M. de Montalembert. Il me semble qu'il est du devoir des amis de la constitution impériale et des semences de la liberté de la presse qu'elle *recèle*, de donner à ce procès toutes sortes de marques d'intérêt; mais les uns labourent, les autres achètent des bœufs ou marient leurs filles. M. de Montalembert, après tout, n'a fait qu'un chapitre sur les mœurs qui n'est pas plus amer sur son pays et les institutions de son pays que les caractères de La Bruyère, et pourtant je ne sache pas que Louis XIV et le prince de Conti, chez qui La Bruyère habitait, aient jamais témoigné contre cet écrivain aucune mauvaise humeur. Reste que La Bruyère avait peut-être le cœur plus tendre pour ses souverains, mais l'amour ne se commande pas, sinon pour Dieu et dans la loi religieuse. Je ne vois guère qu'un petit nombre de légistes et un certain nombre d'évêques qui

aient donné à entendre que l'amour était de précepte suivant nos institutions politiques. Cependant, la voix de la conscience est quelque chose, et quand, dans le silence des passions et le calme de la nuit, je me consulte pour savoir si je dois de l'amour soit à la souveraineté populaire, soit encore au président du Sénat ou au préfet de police et à tous ceux qui écoutent en lui, ma conscience me répond d'un air déterminé que le respect suffit parfaitement. Quand on va plus loin, on entre dans ces voies du mysticisme qui sont bien dangereuses et qui en ont perdu plusieurs.

Vous n'entendrez plus parler du petit *Mortara*. Vous n'aurez plus ses conversations sur sa mère et sur le Pape. Vous ne verrez plus de débats théologiques dans le *Journal des Débats*. Le gouvernement, dans sa sagesse, a conseillé à ce journal de s'abstenir dorénavant de polémique religieuse. On croit que l'*Univers* a reçu les mêmes injonctions et peut-être, en général, la presse qui se mêle de ces sujets. Quand j'aurai des incertitudes sur des points religieux, il me semble que je ferai bien de m'adresser au ministre de l'instruction publique et des cultes.

CXVIII.

AU MÊME.

Gurcy, 29 décembre 1858.

Nous n'avons ici que deux livres à l'horizon de la conversation, M. Michelet et M. Vacherot. On ne peut pas se ressembler moins, bien que ni l'un ni l'autre n'enseigne le catéchisme. M. de Broglie est au comble de l'indignation, et tient M. Michelet pour le diable en personne. Il lui chercherait encore une meilleure place dans son estime, s'il avait lu son singulier livre sur *l'amour*. C'est *l'amour médecin* dans toute la nudité de l'expression. Les femmes délicates n'en parlent pas encore. Il faudra l'entraînement des salons cet hiver pour qu'on traite ces découvertes de M. Coste, avec un peu de liberté. J'ai commencé M. Vacherot. Il nous avertit, dans sa préface, que le Dieu de la métaphysique n'a nul rapport avec le Dieu de l'imagination, ni même avec le Dieu de la conscience. Il nomme même ces petits dieux-là des *Idoles*. J'aime à entendre dire ouvertement ces choses, parce qu'il faut qu'on puisse dire ouvertement tout ce qu'on pense sérieusement, mais j'avoue que je n'y

comprends pas grand'chose jusqu'à présent. L'auteur a le ton d'un parfait honnête homme, mais je voudrais qu'il me donnât une bonne définition de la piété envers ce Dieu qui n'est rien s'il n'est pas tout. Tout cela paraît au moins baroque, mais il n'y a pas de mal que nous nous accoutumions à sortir un peu en métaphysique des petits sentiers sablés et garnis de buis qui sont les sentiers du bon sens et qui ressemblent aux allées d'un jardin de curé. Il faut bien, sans doute, que la métaphysique revienne au bon sens après la série de ses voyages, mais il faut qu'elle voyage, et ses démarches et ses allures doivent être excentriques. On aura du plaisir à la voir rentrer un jour dans ses foyers et dire : « J'ai été aux informations, et vous tenez le bon bout de la vérité ; j'en ai retrouvé le fil que vous tenez au fond de l'infini. »

Tout ce que tu racontes de l'Algérie est bien curieux. On pourra dire bientôt sans crime qu'on ne vit qu'en Algérie et qu'on végète ailleurs. Ceux qui ne seront pas contents en France se feront ramener aux carrières pour y jouir d'un peu de facilité dans l'existence. Nous crierons bientôt : *Lambessa ! Lambessa !* Comme *Italiam ! Italiam !*

CXIX.

AU MÊME.

Paris, lundi 9 février 1859.

Mon cher ami, j'ai reçu ta lettre du 3 de ce mois. Je voudrais bien que le moment fût arrivé où vous pourrez faire un petit tour dans le désert. Est-ce qu'on trouve aussi des estaminets dans ce désert ? J'imagine qu'il y en aura un jour sur Horeb et au sommet des Pyramides, car la civisation est une dame qui boit volontiers un verre de vin sur le comptoir. J'ai quelque envie d'aller tout de suite au désert afin de cacher mon embarras d'être d'un pays où les classes moyennes, comme les classes supérieures de la société, ont été traitées comme elles viennent de l'être dans le discours prononcé par l'Empereur devant le corps diplomatique étranger et en présence de toute l'Europe attentive. Quand on fouette ses enfants, les parents un peu civilisés les fouettent en particulier. Je ne crois pas que les princes ninivites ou babyloniens aient jamais tenu un langage si outrageant pour les bourgeois de leur empire. Je ne me figure pas que Nabuchodonosor, soit avant, soit pendant, soit après sa chute,

ait fait une telle harangue aux petits et grands propriétaires de Ninive et de Babylone, supposé qu'ils lui aient fait quelques humbles remontrances sur l'opportunité d'une guerre en Judée. J'ai bien rencontré quelques bourgeois qui trouvaient qu'on les avait traités bien cavalièrement, mais ce n'est pas le plus grand nombre qui a de ces accès d'orgueil. Après cela, il est bien possible que j'aie mal compris le discours, car je vois que M. de Morny en a donné un commentaire au corps législatif qui l'a rendu tout fier du traitement qu'il avait reçu la veille. Quant à la question de guerre, nous ne sommes pas beaucoup plus avancés depuis que le sphinx a rompu le silence. Ici, chacun, après avoir mûrement réfléchi, tire de ses méditations cette conséquence qu'il ne sait qu'en penser. Les gens hardis persistent à croire que le sort en est jeté et qu'on se battra ce printemps sur l'Adige ; mais, au fond, le hasard en décidera, car rien ne ressemble plus à une loterie que la décision d'un seul homme livré, sans conseil et sans contrôle, aux sollicitations les plus compliquées et les plus contradictoires. Tout est probablement en équilibre devant ses yeux, et un souffle, une parole raisonnable ou déraisonnable fera l'affaire. C'est là une partie importante de la philosophie de l'histoire.

Toute autre nouvelle pâlit devant ces incertitudes. Une des singularités du discours de l'Empereur est qu'il ne s'y occupe pas un moment des minces détails de l'administration publique. La Reine d'Angleterre ne les oubliait point dans son discours au Parlement, au plus fort de la guerre de l'Inde. Il ne faut chercher dans cette harangue que des coups de bâton... Je suis persuadé qu'il y a des gens qui reçoivent ces coups de bâton avec plaisir, comme une garantie de la fermeté de la main qui nous châtie.

CXX.

AU MÊME.

Paris, jeudi 13 février 1859.

Mon cher ami, je ne crois pas contrevenir à la loi contre les fausses nouvelles et autres nouvelles en te disant qu'on n'entend ici que des bruits de guerre. Vous n'êtes pas sans en savoir quelque chose dans votre camp d'Alger.

L'Italie ! Voilà l'Italie !

Mais il y a beaucoup de personnes qui ne sont pas aussi gaies que les grenadiers de la garde

consulaire. On ne pense pas à la Bourse comme à la caserne, à beaucoup près... Dans les cercles, les habitués sont rangés autour de la cheminée, la tête basse, comptant et recomptant en soi-même, et pratiquant cette triste science qui est composée d'algèbre et de tristesse. Toutes les petites histoires vraies ou fausses prennent une grande signification. Est-il vrai que M. le général Fleury ait dit à un officier : « *Graissez vos bottes, vous n'en avez que juste le temps?* » Est-il vrai que M. de Hübner ne soit pas allé au dernier bal des Tuileries? Non, il n'y est pas allé, mais c'est qu'il avait un deuil de cour. Est-il vrai qu'on achète 70,000 chevaux? Selon la réponse à ces questions on devient triste ou tout à fait rassuré.

Jamais bombe tombant dans une salle à manger n'a fait plus d'impression que ce petit discours adressé le jour de l'an par l'Empereur à l'ambassadeur d'Autriche. Il avait certainement ses raisons, car, du moins jusqu'à présent, il n'était pas sujet à l'entraînement de paroles. Eût-il résolu la guerre, la plus simple prudence voulait qu'il laissât dormir tout le monde, afin de pousser les préparatifs avec avantage ; afin de laisser les affaires se rasseoir ; afin d'éviter les emportements de la presse étrangère ; afin de gêner l'ennemi dans ses préparatifs de défense.

Pourquoi parler si haut le jour de l'an, et puis mettre dans le *Moniteur* cette petite sourdine d'article que vous avez lu? Pourquoi cette phrase ambiguë et fort claire aussi du discours du roi de Piémont? Tout cela ne montre-t-il pas que l'Empereur lui-même est tiraillé par des nécessités contraires? Et laquelle de ces nécessités l'emportera? Malgré tout ce bruit, je garde l'idée qu'il n'y aura point de guerre, mais les bons esprits n'ont point du tout cette idée-là. On ne doute guère ici du mariage du prince Jérôme-Napoléon avec la fille du Roi de Sardaigne, mais on n'en parle pas officiellement à la cour.

CXXI.

AU MÊME.

Paris, 28 avril 1859.

Mon cher ami, on avait eu hier une lueur d'espérance que les efforts de l'Angleterre pourraient au moins retarder l'explosion de la guerre, mais on a cessé de compter sur cette pauvre chance. D'heure en heure, les wagons emportent les régiments, et il n'est guère plus probable qu'on arrêtera ce mouvement, qu'il n'est

vraisemblable qu'une avalanche, une fois lancée, s'arrêtera en chemin. Au milieu d'un si grand mouvement, on n'apprend rien de précis sur les chemins que vont suivre les armées. Avant-hier, nous tenions que les Français avaient déjà franchi le mont Cenis et le mont Genèvre, et il n'en était rien encore. Le télégraphe ne tient pas toutes ses promesses pour la clarté et la rapidité des renseignements... On dit que tout ce que vous avez de troupes en Afrique va sur le théâtre de la guerre. Vous allez donc partir au milieu d'un terrible culbutis et Marseille doit être encombré plus que toute autre place.

Pour vous dire tous les bruits qui courent, quelques-uns croyaient encore hier au soir que lord Derby avait obtenu des Autrichiens un retard de dix jours avant de commencer les hostilités, et qu'on demandait la même concession à l'Empereur ici. Ceux-là ne savaient rien encore de la réponse de l'Empereur, d'autres affirmaient que l'Empereur n'avait pas voulu entendre à cette proposition. Tout cela n'empêche pas qu'il faut tenir la guerre pour bel et bien allumée. C'est probablement, disent les tacticiens, sur Alexandrie que se dirigera l'attaque des Autrichiens. Suivant quelques autorités, le Roi de Piémont entendrait défendre Turin.

CXXII.

A M. LE BARON DE VIEL-CASTEL.

Broglie, 27 juillet 1859.

C'est bien beau à vous de vivre *au milieu du monde comme n'en étant pas* et de lire les ouvrages de saint Augustin sur la grâce dans le tracas des visites et des nouvelles politiques, pendant que nos armées défilent devant vous pour vous montrer les dépouilles de l'Autriche, et tandis que M. de Bourqueney règle le sort des nations. Un homme sage doit se faire, en effet, au dedans de soi, un petit pavillon sur les hauteurs où n'arrive aucun bruit du dehors, sans quoi toute la vie est livrée *à l'ensorcellement de la bagatelle.* Je vous trouve seulement un peu sec dans votre jugement sur ce même saint Augustin. Son langage est si vif et si pénétrant dans sa singularité, qu'il serait dommage de résumer ses volumes en deux pages, comme vous semblez le souhaiter. Je conviens cependant qu'il n'écrit pas avec la même force ni la même précision que le Conseil général de la Meuse dans son adresse à l'Empereur. Ce Conseil, après l'avoir comparé à Auguste, ce que je trouve tout simple, lui prophétise qu'il aura,

comme Auguste, une de ces dynasties qui ont assuré le bonheur des Romains. Il est difficile de renfermer plus de choses heureuses en moins de mots. Je serais curieux de connaître la liste des membres du Conseil général de la Meuse. J'espère que M. le ministre de l'Intérieur les a cordialement remerciés des vœux qu'ils forment pour le bonheur de la France sous la dynastie d'Auguste. En attendant, il serait curieux de savoir quelles dynasties régiront la Toscane et Modène, sans parler de la pauvre duchesse de Parme. Ne vous semble-t-il pas que Florence et Modène ont aujourd'hui leur sort dans leurs mains? Ni les uhlans, ni même les zouaves, tout intrépides qu'ils soient, n'oseraient les soumettre aux fantaisies de la diplomatie s'ils savent se garder de l'état révolutionnaire, et regarder un peu le péril en face durant quelques jours. Mais on a beau avoir son sort dans ses mains, le plus difficile est de ne pas le laisser tomber.

Si vous lisez saint Augustin, je viens de lire un volume publié par la famille d'un jeune homme des environs de Tours et qui est mort l'an dernier, M. Tonnelé ! Il faudrait plus de deux pages pour résumer ce qu'il y a d'esprit, de pénétration et d'élévation dans ces pages qu'il n'a pas eu le temps d'achever. Il mérite

bien sa place dans ce cimetière de Gray consacré au génie inconnu. M. Cousin, dans toute sa gloire, n'a pas parlé si bien du *Beau* et du *Bien*. Job avait bien raison de se demander pourquoi les gens d'esprit sont si souvent emportés par des ravines d'eau, tandis que les autres en voient tomber dix mille à leur droite et dix mille à leur gauche sans éprouver le moindre malaise.

N'avez-vous pas été touché aux larmes du discours de M. de Morny au Conseil général? Quelle sincérité touchante! Quelle noblesse de pensées! Quelle force et quelle justesse de vues et d'expression! Je vous demande si un pareil langage tenu une fois par an aux peuples, ne vaut pas toutes les harangues que le régime parlementaire débitait tous les jours?

CXXIII.

A M. POIRSON.

27 août 1859.

Je me suis remis un peu ici, sauf un petit mal de gorge têtu auquel on ne voit aucun signe extérieur et que les médecins disent spasmodique. Il est clair que j'ai toujours eu le système ner-

veux assez exaspéré; c'est le tempérament qui fait les convulsionnaires, les hydrophobes et les épileptiques; mais je n'ai jamais donné dans aucune de ces exagérations. On pourrait pourtant devenir enragé par ces chaleurs, et à voir ce qu'on voit.

Votre lettre en était à la joie de notre victoire de Solférino. Nous avons fait du chemin depuis lors, non pas à travers le *quadrilatère*, mais vers les chemins fleuris de la paix. Je suis toujours bien aise de la paix, et je crois que les hommes ne doivent s'égorger que pour des motifs solides. Mais à ne vous rien cacher, j'aurais encore mieux aimé qu'on ne fît pas du tout la guerre. J'ai vu même dans le cours de cette campagne que j'avais tout à fait des instincts d'homme d'État et de général, et que j'étais aussi très-profondément versé dans la connaissance de la topographie militaire; j'avais prévu que nous rencontrerions, sur notre chemin vers l'Adige, ces villes qui avaient échappé à l'attention des plus habiles, savoir : Mantoue, Peschiera, Vérone, Legnano; j'avais retiré ce fruit de mes études que je savais que le territoire de la Confédération germanique commence bientôt vers ces routes du Tyrol; et une sorte d'instinct prophétique m'avait laissé entrevoir que peut-être

cette confédération germanique apprendrait que nos armées étaient dans son voisinage, et en prendrait quelque ombrage. Croiriez-vous qu'il ne m'avait pas échappé non plus que l'esprit de révolution s'éveillerait dans les États du Pape et dans les duchés? J'ai vu avec plaisir par les proclamations et les discours de l'Empereur, qu'il avait fini par entrer dans mes idées, et je vois bien à présent que je ne suis pas un sot, soit dit sans vanité.

Ainsi, voilà cette grande guerre terminée contre toute attente. La prudence des sages et la prévoyance de ceux qui se vantent d'avoir les yeux perçants ont été trompées. J'ai toujours cru, vous le savez, que les événements entrent, les trois quarts du temps, comme les personnages des romans d'Anne Radcliffe, par une porte secrète que personne n'a remarquée dans la muraille. Qui vous aurait dit après Solférino que le duc de Toscane, qui se battait contre nous, allait rentrer dans ses États; que le duc de Modène reprendrait son autorité par un traité signé à huit jours de Solférino; que le Pape deviendrait le chef de la Confédération; que nous serions en froideur avec les Piémontais et en amitié avec les Autrichiens? Pour toutes ces péripéties inattendues, les sociétés nouvelles sont

encore plus disposées à les subir que les sociétés anciennes; elles ont des forces matérielles extraordinaires, peu de contre-poids et des machinistes à qui la tête tourne de ces mouvements violents. Le cavalier n'a plus nulle part une puissance égale à la vigueur et à l'impétuosité du cheval; de là, des armées supérieures à leurs généraux, et tant d'autres choses que vous voyez d'ici comme moi. Si Montesquieu avait ce spectacle sous les yeux, il découvrirait des règles d'une mécanique bien curieuse et bien redoutable, et assez triste dans ses résultats probables.

CXXIV.

A M. PISCATORY.

Paris, dimanche 5 février 1860.

Pourquoi ne s'écrit-on pas? souvent pour des misères qui nous paraissent telles tout à coup. Ce n'est certes pas faute de penser à vous que je ne vous ai point écrit. J'ai accablé de questions les personnes d'ici qui vous avaient vu. Ces personnes m'ont dit qu'elles devaient m'avouer que vous n'aviez pas prononcé mon nom parmi les cinquante que vous aviez mentionnés avec quel-

que intérêt. Je me suis borné à penser que mon insignifiante écriture vous ennuyait pour le moment. Je vois bien que j'ai eu tort de le penser. Votre lettre m'a fait un plaisir extrême. Avec mon indifférence apparente, je sais votre vie par cœur, et vos travaux, et vos loisirs, et vos lectures, et vos moissons, et vos moutons (comment se portent ces moutons malades?) J'ai interrogé chacun selon ses capacités descriptives et si j'étais d'âge à vous faire une biographie, je pourrais décrire votre demeure comme on a décrit le *Mont Vernon* de Washington dans les temps de sa retraite. — Malheureusement ce que vous ne voyez pas de vos fenêtres, c'est le gouvernement que vous avez travaillé à fonder.

Je suis bien aise que cet *Improvisatore* vous ait intéressé un moment; je suis sûr que cette vie de paysan dans la campagne de Rome, avec la vieille *Dominica,* parmi les buffles et sous le soleil dévorant, vous aura fait plaisir. A côté de quelques oripeaux d'un romanesque vulgaire et confus, il y a des aquarelles brillantes qui donnent envie de s'en aller vers le Sud, avec les hirondelles. On dit que vous avez dessein de tourner de ces côtés aux premiers jours du printemps. Mademoiselle Rachel me paraît toute prête à s'envoler vers ces régions du soleil. On

dirait aisément qu'elle est née à Albano ou à Tivoli. Les jeunes dames romaines des beaux temps de la République devaient avoir cet air-là. J'espère bien que vous passerez par ici avant ce voyage, et je vous prierai de vous charger de mes commissions pour le Pape. Je ne sais que vous qui puissiez lui dire résolûment ce que je pense sur deux ou trois sujets de sa compétence. Vous donnerez quelque poids à mes opinions. A moi tout seul, je commence à passer pour un radoteur qui hait ce qu'il a toujours haï, qui aime ce qu'il a toujours aimé, et dont les sentiments ne varient point avec les événements.

Je demeure donc ce que j'étais et j'ajoute avec vous, dans mon obstination, que je continue d'espérer. Il est vrai que c'est aussi dans un avenir lointain; Colomb a bien vu d'autres orages que ceux que nous voyons, et il a bien eu d'autres angoisses que celles que nous ressentons avant de désespérer de trouver les terres de l'Occident qu'il avait vues en songes. Newton a vu deux ou trois fois tous ses calculs bouleversés par les fausses mesures prises sur le méridien, et il a persévéré silencieusement à croire que le monde allait suivant les règles.

Lisez les volumes de la correspondance du Roi Joseph avec l'Empereur Napoléon. Il y a des

énormités, mais c'est le portrait le plus vivant qu'il y ait du personnage. Une locomotive qui fait mouvoir sans aucune émotion des pilons qui pulvérisent tout, devrait écrire de ce style. Cela est assez curieux à regarder pour qui ne serait pas sous le pilon.

CXXV.

AU MÊME.

Paris, 25 mai 1860.

Je me figure que vous ne regrettez pas du tout Paris, et que vous vous trouvez très-bien, par ces jours d'été, dans votre belle ferme bien ordonnée et au milieu de vos champs sagement cultivés. Je dis *sagement*, parce que c'est sans doute une part du bonheur qu'on trouve à la campagne, que de ne pas se jeter dans les perfectionnements téméraires qui mêlent le souci d'avoir dépensé trop d'argent, au plaisir d'entendre un petit vent frais qui passe dans les blés en fleur. Nous ne savons pas si Garibaldi jouit du plaisir de faire marcher devant lui les troupes napolitaines plus vite que le pas. Ce qui paraît certain, c'est qu'il n'y aura cette année en Sicile

qu'une médiocre récolte de céréales. Reste à savoir si ce laboureur armé va planter là les grands arbres de la liberté et de l'indépendance; jusqu'à présent il n'a fait qu'écumer la Méditerranée pour le bon motif. Les dames de Gênes auront le cœur un peu serré en voyant que leur héros avait oublié leur drapeau en débarquant, et que ce drapeau a été emporté dans le port de Naples, à la remorque d'un bâtiment de la marine royale ; il paraît que tel est le caractère des chevaliers de la nouvelle Italie.

Du reste, on ne parlera bientôt plus ici. Tout le monde s'en va dire ses sottises en province ; non pas moi. D'abord, je ne dis pas de sottises, et, de plus, je ne pars pas immédiatement. Je regarde s'il paraît quelque livre qui puisse vous intéresser, ou vous amuser, ou vous scandaliser. Je ne vois pas grand'chose de nouveau. M. Renan vient de publier *le Cantique des Cantiques*. Il établit, sur les fondements de l'érudition la plus nouvelle, que la pauvre Sulamite est une jolie paysanne enlevée par les gens de Salomon à son village où elle a un amant qu'elle n'entend pas du tout abandonner pour le sage fils de David. Elle finit même par envoyer promener ce grand Roi, qui l'assomme de ses compliments, pour s'aller marier dans la petite

cabane de ses pères, dans un village au fond du nord de la Palestine. Il a divisé le tout en scènes, et en a formé un vrai drame qui n'a pas les vraisemblances pour lui. Vous avez vu, par sa préface qui était dans *le Journal des Débats*, qu'il n'entend pas passer pour un homme peu religieux pour ôter à *ce Cantique des Cantiques* son caractère d'inspiration; tout au contraire, il trouve très-bon qu'en se trompant sur ce livre on y ait vu, durant le moyen âge, tant de choses honnêtes qui ont fait verser les larmes les plus intéressantes peut-être qui aient coulé depuis des siècles. Il aime à se montrer le protecteur de ces pauvres erreurs bien qu'il soit, suivant lui, de son métier, un dénicheur de vérités.

On annonçait une petite brochure de M. Prevost-Paradol, qu'on dit pleine d'esprit; celui-là dit ce qu'il pense, et voudrait que les autres pensassent comme lui; mais je ne sais si cette brochure est accrochée, je ne la vois pas paraître. On nous l'enverra si Dieu lui prête vie. Mais la police n'est pas une mère très-tendre pour les brochures.

CXXVI.

A M. SAINT-MARC GIRARDIN.

Paris, 25 juin 1860.

Mon cher ami, je lis le volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'étais très-digne de l'avoir, car je le trouve excellent, ce qui est ancien comme ce qui est nouveau. Vous dites des vérités fines ou profondes avec un ton naturel qui semble perdu aujourd'hui, aussi bien que la sagacité qui fait découvrir ces vérités.

Pourquoi M*** adopte-t-il de si bon cœur les sentiments qui ont fait dire à l'occasion de la mort du roi Jérôme, que ce Prince avait vu *la France régénérée ?* Cela n'est pas obligeant pour ceux qui vivaient contents sans le gouvernement de juillet, et M*** était de ceux-là. On ne doit pas se dire de ces choses à soi-même ni même les dire à la face de ses amis. Il n'y a qu'Arlequin qui dise à sa fille, dans la comédie italienne : *Figlia d'un ladrone !*

CXXVII.

AU MÊME.

Broglie, 5 août 1860.

Dites-moi comment vous êtes. J'ai lu avec grand plaisir l'article où vous montrez que si l'on avait cru en Angleterre notre gouvernement en 1840, on ne tordrait pas le cou à la moitié des consuls d'Europe en Syrie à l'heure qu'il est. Je ne croyais pas que les Croisades recommenceraient avec mon approbation, mais je voudrais qu'on allât plus grand train. Depuis que les gouvernements ont les ailes de la vapeur et de l'électricité, ils ne marchent pas beaucoup plus vite que Godefroy de Bouillon sur son lourd cheval de Flandre. L'esprit est devenu lent depuis que la matière est devenue prompte. Peut-être bien que la Providence empêche par là le monde de sauter sous l'effort de ses habitants. — *Ni faciat.*

L'Italie a bien l'air de vouloir sauter. Les princes de ce monde ont l'air, eux, de vouloir retirer leur épingle du jeu. Toutefois, quand on a lancé une grosse pierre sur une pente très-raide il est peut-être superflu de lui faire des discours pour l'engager à se modérer dans sa

course. Garibaldi reprend les choses où elles étaient un quart d'heure avant Villa-Franca.

Écrivez-moi pour me réchauffer ici, où l'on gèle comme partout.

CXXVIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 5 mars 1861.

Bossuet dit du prince de Condé devant l'ennemi : « A sa vue, il s'est animé ; *efferatus est in eum*, dit le prophète : il l'abat, il le foule aux pieds. » Ces grandes paroles conviennent aussi à l'éloquent orateur dont vous me parlez. Il a regardé le Pape avec la même hardiesse que le maréchal de Mac-Mahon a pu montrer devant les canons de Magenta et de Solférino, et aussi il a fait, dit-on, sur l'Assemblée l'effet d'un bataillon de zouaves chargeant sur de nouvelles recrues. Tout le monde commence à trouver qu'en effet ce Pape est bien insupportable et, qu'après tout, s'il n'est pas content du jardin qu'on lui offre sur la rive droite du Tibre, il restera démontré que cet homme est insatiable. On lui a offert successivement de le dépouiller

d'un quart, puis d'un tiers, puis du tout de son État, et il n'a voulu entendre à rien. On lui a dit que s'il se faisait couper un bras ou deux, le reste de sa santé s'en affermirait, et il est resté sourd aux conseils de ses médecins; qu'il aille donc se promener ailleurs! Nous allons voir quel sort aura l'amendement sur ce pauvre Pape. On tient généralement qu'en supposant qu'on le présente encore, il n'aura de voix que celles des cardinaux et encore! Des gens bien informés d'ordinaire disent que M. le ministre de l'intérieur était dans un véritable enthousiasme après avoir lu le discours du Prince; enfin, cette forte voix du Prince, qui a conduit le 5me corps en Italie, a troublé les âmes.

Pendant que je vous écris, on me dit pourtant que l'amendement en faveur du temporel sera présenté et que M. *** est au nombre des signataires.

O sagesse éternelle,
Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle!

Les personnes pieuses recueillent précieusement tous ces petits cailloux; mais elles n'en feront pas un rempart contre les eaux qui montent et qui couvriront Rome. On doit entendre dans ses murs cette voix qui disait à la chute du paganisme : *Les dieux s'en vont!*

CXXIX.

AU MÊME.

Paris, 1er avril 1861.

Mon cher ami, vous vous attardez bien à la campagne. Est-ce que vous attendez les hirondelles, qui ne sont pas près de venir? On n'entend guère leur cri aigu et joyeux que vers le milieu de mai. Il est vrai que tous ces derniers jours de Carême n'étaient pas bien curieux à voir ici. On se lamentait sur Rome, on allait à la messe et au sermon, et au salut, et puis c'est tout. Je vous avoue que moi aussi, supposé que j'eusse quelques petits champs, j'habiterais ces petits champs. Malgré l'infinie variété des événements dont nous sommes assurément témoins, je suis fatigué de la monotonie de ce qui se passe et de ce qui se dit. Les esprits n'ont plus nulle part ni liberté ni ressort. On dirait des tortues qui regardent un spectacle d'agitation. Encore ces tortues sont-elles assez suffisantes. Je n'aime pas les tortues qui ont une grande idée d'elles-mêmes.

Si vous savez où est le général Garibaldi, vous êtes prié d'en donner avis. La petite vache brune

qu'il a élevée dans son île de Caprera est restée toute seule. On ne trouve son maître ni dans son taudis de chambre à coucher, ni dans son bateau, ni à la messe, où il ne va guère, à la vérité. Enfin, on raconte que l'Empereur n'est pas du tout content de son préfet de police, qui laisse courir un pareil homme sans le suivre pas à pas. On craint qu'il n'aille mettre le feu à quelque autre royaume de Naples. Ces diables de gens, qui veulent quelque chose contre vent et marée, sont bien gênants pour les esprits modérés qui ne savent que penser ni que vouloir. Quand il y avait dans le monde beaucoup d'animaux indomptés, ils se tempéraient les uns par les autres. Grégoire VII montrait ses cornes aux buffles socialistes, qui y regardaient à deux fois avant d'engager le combat. Au XVI[e] siècle, la férocité catholique était balancée par la fureur protestante, et chacun savait que s'il levait le bras, il courait risque de recevoir sur-le-champ un bon coup de massue sur la tête; mais quand la civilisation a adouci les mœurs et éclairé et affaibli les volontés, les hommes qui restent des anciens âges avec leur tempérament de boulets de canon passent partout, tandis qu'on réfléchit sur la manière la moins violente possible de les contenir; et voilà pourquoi l'Europe est muette

devant Garibaldi et même devant M. de Cavour. On crie : « Le lion est dans la rue ! » et tout le monde rentre chez soi en fermant la porte. A d'autres époques, des lions tout aussi féroces que celui qui se promène seraient sortis de leurs antres en rugissant, et la bête du Gévaudan serait allée se cacher. A cela il n'y a de remède qu'une volonté savante et puissante et permanente dans quelqu'un de civilisé. C'est pour le moment le grain de sel sur la queue de l'oiseau.

. . . . . Je me suis jeté récemment sur les *Mémoires* de la princesse d'Achskoff, cette grande dame qui a fait en Russie la révolution de 1762, dans laquelle cet idiot de Pierre III a été étranglé. Sur le récit de Rulhières, je me figurais toujours que cette grande dame était charmante : un certain mélange de fleurs et de poignards de Damas, mais point ; c'était une grosse personne, laide, bizarre, habituellement vêtue d'une grande redingote d'homme et coiffée d'un bonnet de coton ; on a bien de la peine à savoir quelque chose de quelqu'un.

Dites-moi donc quand vous revenez. Le malheur est que vous avez une belle et bonne bibliothèque dans ce Chérigny, et que vous êtes très-capable de lire les écrits des autres temps qui vous dorlotent les soirs, quand vous ren-

trez. C'est aussi en quoi vous différez des hommes de votre temps, qui n'aiment et ne comprennent que les contemporains. Encore ne les comprennent-ils guère.

Adieu, mille et mille amitiés.

CXXX.

AU MÊME.

Paris, 22 mai 1861.

M. de Persigny se moque des règles du droit, et je compte qu'il lui en arrivera malheur aussi. Il plaît à M. le ministre de suppléer par circulaire à l'insuffisance des lois sur la presse et il décide souverainement qu'on peut saisir par voie administrative toutes les pensées d'un exilé avant leur publication. Ce goût de faire des lois à soi tout seul, quand on est ministre de l'intérieur, ne peut venir que dans ce temps-ci, même à un esprit aussi hardi que M. le comte de Persigny. M. de Bonald, M. Duplessis, M. Ferrand en auraient frémi dans leurs plus beaux jours. La vérité est que M. le ministre a fait là une grande insolence et, si on ne brave pas immédiatement cette loi de nouvelle espèce et si on ne

le mène pas devant les tribunaux, on aura grand tort; pour de telles choses, il y a encore des juges, même à Paris.

. . . . Ah! que vous avez donc raison d'admirer le *de oratore!* cela a la solidité et aussi la belle couleur du marbre du Parthénon. Un homme de talent en tirerait une rhétorique admirable et je suis étonné que les gens de Port-Royal ne s'en soient point avisés. Que les personnages du drame sont charmants, doux, graves, éclairés, parlant des orages du Forum comme de vieux matelots des tempêtes du cap Horn. Les moindres détails de la vie y sont aimables et y ont leur grandeur. On y voit jusqu'au profil de quelques grandes dames romaines. Avez-vous remarqué, qu'au fond, les anciens avaient un goût et un besoin du beau qui ne pourraient plus aller à notre tribune moderne? Au milieu des plus violentes délibérations, on dirait que le plaisir d'entendre bien parler l'emportait sur le reste. Tout le monde s'oubliait un moment pour se perdre dans la région idéale des grands sentiments et des nobles pensées. Nous sommes trop pressés. Pitt et Canning, et Fox, étaient trop pressés pour perdre ainsi le temps. La logique étroite et rigoureuse des modernes ne laisse plus de place à ces belles diva-

gations de l'esprit. Nos discours ressemblent à des balles de fusil qui font leur chemin suivant une courbe déterminée ; ceux des anciens ressemblaient à de grands orages où l'on voit de beaux horizons parmi les éclairs ; ils avaient moins de précision, mais l'homme était plus tout entier dans leur langage. Nous nommons lieux communs cette parure de l'éloquence des anciens, parce que nous n'avons plus le souffle nécessaire pour faire jouer cette puissante machine. . . .

CXXXI.

AU MÊME.

Paris, 11 juin 1861.

Mon cher ami, je vous ai écrit vers le 22 du mois dernier ; depuis lors, il s'est passé bien des choses. Voilà M. de Cavour mort. Il n'y a pas beaucoup de chênes de cette taille-là dans le temps présent, et c'est triste d'en voir tomber un, quelles que soient les opinions qu'on a sur les affaires d'Italie. Qu'il est difficile de faire la philosophie de l'histoire et de savoir pourquoi Dieu perd ou laisse celui-là ou celui-ci ! On s'imagine toujours involontairement que celui

qui a de grandes affaires à terminer en ce monde est défendu pour longtemps contre la mort; mais cela n'a pas empêché Gustave-Adolphe ni Henri IV d'être emportés par des coups de raccroc, du moins en apparence; ainsi l'Italie est sous la main du hasard bien autrement que jamais. Je me figure que personne n'y pèse une once en comparaison de M. de Cavour, qui avait autorité pour faire prendre patience à tout le monde. Il avait tant fait par ruse et par force, qu'on pouvait compter sur ses promesses et laisser le Pape six mois de plus ou de moins dans le Vatican. Des gens assez bien informés d'ordinaire disent que l'Empereur a proposé la reconnaissance du royaume uni d'Italie, sous la condition que l'on garantirait au Pape : 1° les États actuellement sous sa puissance ou sa faiblesse, comme vous voudrez; 2° un revenu égal à ce que lui rapportaient les autres États qu'il a perdus. L'occupation française serait d'ailleurs maintenue à Rome. Je vous dis l'état des girouettes, mais le vent peut changer, comme vous savez.

Il ne fait pas bon écrire de notre temps sur des matières politiques, même de pure théorie. Vous savez que le duc de Broglie a depuis longtemps l'habitude, quand il a terminé quelque

travail qu'il ne veut pas publier, de le faire pourtant lithographier à un certain nombre d'exemplaires qui vont à Broglie, pour y être proprement rangés dans les archives, sans qu'il en soit donné une page à qui que ce soit. C'est ainsi qu'il a fait déjà pour deux ou trois ouvrages de philosophie ou d'économie politique. Il ne recherche certainement pas la publicité, comme vous voyez ; or, depuis trois mois, il faisait lithographier dans le même dessein un livre de six cents pages intitulé : *Vues sur le gouvernement de la France*, et âme qui vive n'en avait entendu parler, et il n'avait pas plus songé à le répandre qu'il n'avait fait des autres. L'autre jour, le volume étant terminé et prêt à être relié, M. le préfet de police l'a fait saisir sans cérémonie et a emporté tous les exemplaires dans son hôtel de la rue de Jérusalem, sans dire pourquoi au lithographe et sans écrire un mot de politesse à l'auteur. Il faut remarquer que si la loi permet de faire quelque avanie de ce genre aux *brochures*, dans des cas extrêmes, il n'y a pas un mot dans toute notre législation qui autorise ce procédé de Turc à More pour un livre de six cents pages, et même la circulaire de M. de Persigny, toute circulaire de M. de Persigny qu'elle est, a limité aux exilés cette belle

saisie administrative dont il est l'inventeur, au mépris des lois. Vous comprenez que le duc de Broglie ne se laissera pas manger ainsi la laine sur le dos et que son sang de jurisconsulte lui est monté au visage. Il va assigner sans délai les gens qui veulent lire les livres que lui n'a jamais voulu publier, et il désire voir si les tribunaux autoriseront l'administration à venir prendre et garder les manuscrits des sujets de l'Empereur, sans donner la plus petite explication et sans faire la moindre excuse. Il est vrai que, sous Jacques II, les choses se passaient ainsi en Angleterre, et que Sidney a eu du désagrément pour avoir laissé dans son tiroir un petit écrit qui n'annonçait pas une grande admiration pour le gouvernement de l'Angleterre, en 1683. Nous saurons, à l'issue du procès, si nous vivons sous un régime analogue. Encore Jacques II avait-il cette abominable législation pour lui, tandis que M. le préfet de police n'a ici pour toute règle que son caprice.

. . . .

. . . .

Madame Piscatory a-t-elle repris sa plume fine et brillante ? Qu'avez-vous dit de l'article de M. Michelet dans la *Revue des Deux-Mondes?* Il a inventé d'écrire l'histoire avec des documents

nouveaux qui me paraissent tirés des archives de son imagination. C'est là qu'il a vu la preuve que Fénelon était une sorte de misérable, et il ne dit rien de plusieurs laïques de nos jours !

CXXXII.

AU MÊME.

Paris, 24 juin 1861.

Nous attendons toujours la solution de l'affaire d'Italie, c'est-à-dire la reconnaissance de la France, qui n'est pas une solution. On croit généralement que dans cette reconnaissance l'Empereur persévérera à couvrir de son bouclier ce qui reste d'États au Pape. En attendant, on s'amuse à nous donner des portraits en pied de M. Ricasoli et des descriptions de son château. On nous dit qu'il déteste la liberté de la presse, qu'il n'a pas beaucoup de tendresse pour le régime parlementaire, qu'il exècre la populace et qu'il ne peut pas souffrir le Pape. Il y a là-dedans bien peu d'éléments propres à faire un ministre libéral, mais on ajoute qu'il est entêté comme une mule, et c'est une jolie qualité pour gouverner une révolution. Ce qu'un homme pense

dans des temps pareils m'importe guère, pourvu qu'il fasse marcher droit tout son monde. M. Perrier poussait les gens avec la force d'une baliste, et cela valait mieux que s'il avait eu tout le libéralisme inerte et mélancolique de M. Barrot. Le pauvre M. de Cavour va bientôt être oublié comme l'a été Mirabeau. D'autres hommes vont venir, et d'autres intérêts et d'autres événements, et il dormira tout seul sous la garde de l'histoire dans la triste maison de campagne où il a voulu être enseveli. J'ai vu hier un de ses cousins qui croit qu'il est mort d'une fièvre pernicieuse méconnue par ses médecins. Il était allé visiter dans les derniers temps des rizières qui lui appartenaient, et, dès son retour, il se sentit mal à l'aise. M. Rayer ne l'aurait vraisemblablement pas laissé mourir. Ainsi, quelque vapeur qui sort d'une rizière, un certain jour, peut changer la face et l'avenir de l'Italie. Les hommes ont bien raison de s'étonner toujours de ces coups du hasard. Ils se demandent assez naturellement s'il y a là une profonde incurie pour les choses humaines ou une profonde sagesse qui nous dépasse. Le problème vaut la peine qu'on s'y arrête souvent, tout lieu commun qu'il est à la première vue.

Je ne crois pas que M. Billault s'occupe de ces

vaines questions. Il a trop de solidité d'esprit pour cela, mais il est très-insolent et très-inique quand il se permet de citer et de citer mal devant le Corps législatif un livre qu'il ne devrait pas connaître. Le président de Harlay n'était pas un homme délicat assurément, mais il eût rougi de citer un livre dont il s'agit de savoir, en justice, si on a le droit de le lire ou non. Il paraît qu'on n'y regarde pas de si près aujourd'hui. Et ce ministre sans conscience et sans portefeuille foule lestement sous ses larges pieds toutes les règles du droit comme tous les scrupules de la morale. Le passage qu'il a cité n'est nullement dans le livre du duc de Broglie. Il y serait qu'il n'avait nul droit de le citer. Le procès contre le préfet de police sera porté à l'audience de mercredi prochain. Vous avez aisément compris que, pour lui faciliter sa défense, on a changé la saisie administrative en saisie judiciaire, et qu'en réponse au procès intenté par le duc de Broglie, on lui a intenté à lui-même une action pour excitation *à la haine et au mépris du gouvernement.*

On n'a point de nouvelles de cette dernière instruction, depuis l'entretien du juge d'instruction avec le duc de Broglie, dans son cabinet, au Palais de Justice. Là, le duc de Broglie lui a dé-

claré que, sur son livre, il n'avait rien à répondre, vu qu'il n'était pas publié et qu'il n'était pas de coutume, dans le droit, de répondre de sa pensée. Il lui a fait entendre aussi que, s'il répondait à ses questions sur d'autres points, c'était pour ne pas se montrer trop pointilleux, mais qu'il ferait ses réserves sur le tribunal auquel il ressortissait; qu'un sénatus-consulte de 1858 lui donnait pour juges les membres de la haute cour (c'est-à-dire cinq juges et quatre présidents de la cour de cassation, y compris le premier président); voilà à quoi sert d'être grand cordon de la Légion d'honneur. Les juristes, et ils sont peu nombreux, disent qu'il ne faut jamais réclamer un tribunal d'exception. Je serais peut-être de leur avis s'il y avait un jury quelque part pour juger cette cause; mais entre trois juges obscurs de la police correctionnelle qui n'ont point de point d'honneur, et neuf membres de la cour de cassation qui répondent devant le monde de ce qu'ils décident, il n'y a point à hésiter. Quand on est attaqué par les lois de l'empire, on serait bien dupe de ne pas se retrancher, s'il y a lieu, dans d'autres lois de l'empire.

Les gens qui se croient bien instruits pensent que toute cette affaire du duc de Broglie va finir par un arrêt de non-lieu et la restitution des

exemplaires. Je crois le contraire ; les amours-propres sont excités, et on ira jusqu'au bout.

CXXXIII.

AU MÊME.

Paris, 1er juillet 1861.

Mon cher ami, j'espère que vous vous déciderez pour les eaux d'Évian, et que, de mon côté, je pourrai aller à Coppet. Je voudrais bien vous faire les honneurs de ces eaux bleues du lac et de ces montagnes bleues aussi et un peu froides, mais charmantes. C'est là qu'il faut relire les quatre volumes de la *Nouvelle-Héloïse,* que la génération présente ne veut plus regarder. Quand on a l'imagination mieux faite que ne l'a cette petite race perverse et étriquée de nos jours, on ne peut pas se défendre de voir la maison de M. de Wolmar au fond de l'horizon. J'ai une rage intérieure contre les esprits bien faits qui n'ont que le goût du réel. Quand on en est là, on n'est bon à rien, pas plus dans une ferme que dans un palais. Pour tenir une ferme propre et bien ordonnée, je dis hardiment qu'il faut avoir ce sentiment de l'ordre qui ne sert à rien,

mais qui fait songer à un ordre plus parfait que nous ne voyons pas. Xénophon, dans ses *Économiques*, a décrit d'une façon charmante ce sentiment de l'idéal qui brille dans une cuisine bien tenue ou dans un cellier bien rangé. Un rayon du platonisme semble y éclairer tous ces humbles réduits de l'agriculture. Quand les hommes sont devenus insensibles à ces plaisirs romanesques qui sont à la portée de tous, il faut bien qu'ils s'arrangent pour devenir riches, parce que la richesse donne des plaisirs de convention à la portée des imaginations les plus basses. Celui qui ne peut pas peupler une cellule du luxe de ses rêves, habitera bien inutilement un palais. Il y sera aussi bête que les splendeurs de son tapissier qui l'entourent. Je m'étonne que le poëte (petit poëte) qui a écrit en Angleterre les *Plaisirs de l'imagination*, n'ait pas vu cela. Il aurait pu faire un livre utile et réconcilier presque tout le monde avec la médiocrité de sa situation, en leur montrant le côté poétique de tout, je veux dire le point par où l'ordre particulier se rattache à l'ordre universel ; celui qui s'accoutumerait à vivre dans cette contemplation qui n'est pas difficile, serait assez heureux et fort sage et très-aimable, et n'aurait pas besoin de grand'chose. C'est dans ce sens que M. Ampère le géomètre

disait : *Je crois que le monde extérieur a été créé tout simplement pour nous être une occasion de penser,* c'est-à-dire encore de rêver et de façonner en esprit ce qu'on a autour de soi à l'image du vrai beau qu'on ne peut atteindre. Que, si j'étais prêtre, je prêcherais sur ce texte, et les paysans seraient très-heureux en regardant le soleil entrer dans leur petite chambre par les carreaux brillants de la fenêtre.

J'ose espérer que M. Billault, ou M. Baroche, ou M. le préfet de police, feront faire des écrits comme ceux que j'imagine par leurs amis de la police de sûreté quand ils seront de loisir. Croyez-vous que M. Billault pense souvent à l'économie idéale dont la vie qu'il mène n'est que l'ombre ? S'il surprend ma lettre, ce qui est possible, puisqu'il lit habituellement les lettres qu'il a décachetées, il croira que tout ce que je vous dis n'est que de l'argot pour couvrir une conspiration. Le voilà pourtant obligé, lui et ses amis, après avoir dénoncé le duc de Broglie à la tribune comme un homme pire qu'un socialiste, prêchant le droit au travail, le voilà obligé de rendre les exemplaires de l'ouvrage à leur auteur criminel ; mais rendre est bientôt dit. Ils les ont prêtés à tout le monde avec une délicatesse infinie. Il y en a en Angleterre et peut-être en Amé-

rique. Ils avaient une telle peur de la publicité de cet horrible écrit, qu'ils l'ont montré à toute la terre ; mais à cette heure qu'il faut restituer, ils ne savent que faire. Je crois que nous verrons le spectacle d'un gouvernement faisant recopier un livre qu'il avait confisqué, en corrigeant les épreuves et le rendant avec bien des excuses à son légitime propriétaire. Il paraît qu'ils ont des amis qui ne rendent pas les livres.

Je crois que M. de Broglie remettra cette queue d'affaire à son avocat et s'en ira en Suisse ; mais le public saura en audience publique ce qui s'est passé. De mercredi en huit, l'affaire, bien que terminée par l'arrêt de renvoi, sera appelée pour la forme.

Adieu, mon cher ami.

CXXXIV.

A M. POIRSON.

29 août 1861.

Mon cher ami, je voudrais bien savoir de vos nouvelles. Je me plais à penser qu'il vous vient à Versailles de la pièce d'eau des Suisses une jolie brise qui rafraîchit tout. J'ai emporté dans

les yeux, en vous quittant l'autre jour, ce charmant paysage dont vous êtes entouré, et je trouve que les grands bois qui nous environnent ici sont moins riants et moins variés.

Avez-vous pris quelques heures sur vos travaux pour lire le dix-neuvième volume de M. Thiers? Les élèves de l'École normale de 1815, qui ont été volontaires royaux, seront bien étonnés de voir l'empereur Napoléon aux Cent jours représenté comme un libéral sincère et un philanthrope ami de la paix. Ce volume continue donc de mériter le prix donné par l'empereur Napoléon III, et M. Sainte-Beuve en a fait un éloge très-vif dans le *Moniteur*. Il y a sans doute, comme dans tout ce qu'écrit M. Thiers, des parties très-bien traitées, par exemple la défection du Maréchal Ney, et l'on ne peut pas mieux faire la part de toutes les causes qui l'ont insensiblement poussé à l'énormité qui lui a coûté la vie. Il excelle aussi dans le tableau des passions contraires qui ont amené la première chute de la maison de Bourbon. Mais j'avoue que je suis surpris de voir que cet excellent Empereur, converti aux idées libérales, ne se demande pas, en partant de l'île d'Elbe, s'il est loisible à un honnête homme de replonger trente millions de ses sujets dans une guerre d'extermination con-

tre l'Europe, pour ce seul motif qu'il s'ennuie tout seul, qu'on ne lui paye pas exactement ses revenus, et qu'il risque d'être conduit dans une île de l'Océan, au lieu de rester dans une île de la Méditerranée. En partant en guerre, il ne donne pas d'autres motifs à sa vieille mère qui trouve sa résolution sublime, et M. Thiers trouve à son tour que la mère et le fils sont admirables en cette occasion. Les historiens anciens, pour ne point parler des personnes présentes, ont un autre sentiment de la moralité des actions, et ce n'est pas parce que Henri IV s'ennuie des prédicants de son armée qu'il est loué des grandes résolutions qu'il prend dans une grande crise de son existence.

N'avez-vous pas pitié de ces pauvres Américains du Nord qui sont battus pour la bonne cause? Je comprends que l'Angleterre en soit bien aise, car l'union américaine est le seul ennemi qu'elle redoute. C'est pour cela même qu'il nous importe à nous que le principe de la Confédération soit victorieux. Si l'Europe avait encore une politique, la France aurait déjà une flotte et peut-être une armée de débarquement en vue des États-Unis, pour protéger ceux qui veulent le maintien de l'Union; mais nous avons bien des affaires à la Chine, à la Cochinchine et au Japon, où nous n'avons que faire.

CXXXV.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Paris, 25 octobre 1861.

Comment avez-vous trouvé Florence ? Je ne parle point de la Florence révolutionnaire, mais de Florence au vieux Palais, au palais Pitti, à Santa-Maria-Novella, etc. ; j'y suis entré autrefois par un clair de lune qui donnait aux objets un aspect extraordinaire. Tous les gens qui passaient dans cette demi-obscurité me semblaient le Dante ou la jeune Béatrix. Les événements nouveaux ont dû lui ôter, pour l'imagination, son aspect du moyen âge. On doit penser aujourd'hui bien plus à M. de Cavour ou à M. Ricasoli qu'à Farinata degli Uberti. Les souvenirs se chassent les uns les autres. Un voyageur qui arrivait en 95 à Paris ne devait plus penser à Louis XIV ni au prince de Condé ni à madame de Longueville. Quand on est à Rome du côté de la fontaine Égérie, du diable si on pense à la Rome ecclésiastique. L'homme, et, je pense aussi la femme, ne peuvent s'occuper que d'une chose à la fois. Il faut être érudit de métier pour jeter sur tous les temps un coup d'œil impartial. C'est cette

disposition à tout oublier qui fait que bien peu de personnes regardent les princes qui ont pris parti pour les États-Unis. Ceux qui, par hasard, y font attention, trouvent qu'ils ont grand tort. On fait remarquer qu'à la guerre on peut être battu, ce qui est fâcheux, — on objecte que c'est une guerre civile. — On dit que les Américains du Nord ne sont pas la perfection des manières du beau monde. Toutes les raisons me paraissent de ce poids ; aussi, je tiens les mécontents pour des nigauds, et si j'étais, ce que je ne suis pas, M. le comte de Chambord, j'irais aussi avec mes cousins tirer le canon contre les fauteurs et les soutiens de l'esclavage, de quelque couleur qu'il soit. Je ne sais pas ce que pense le roi de Prusse de cette affaire. On dit qu'il n'a pas été beaucoup plus gracieux que le Maréchal Blücher ne l'était en 1815; mais nous autres, pauvres gens, nous devrions bien ne point parler de ce qui se passe dans les cours, où nous n'avons pas nos entrées, si je ne me trompe.

Avez-vous déjà lu l'écrit de M. Guizot sur l'Italie? Il y a si peu de monde ici, que je ne saurais dire l'effet qu'il produit. Il me paraît que c'est un coup de canon tiré trop haut. Le péché originel, les générations spontanées et la création peuvent conduire à Rome comme tout chemin,

mais c'est le plus long probablement, et dans ces temps pressés, il faudrait trouver le plus court. Quoi qu'il en soit, je soutiens sur tous ceux qui m'en disent du mal, que cet écrit est excellent. On est déjà trop mangé par ses ennemis pour se manger entre soi, bien qu'en général les amis se mangent au dessert, comme un mets plus délicat.

CXXXVI.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Paris, 14 décembre 1861.

Avez-vous commencé à lire la *Rome* de M. Ampère ? On se croit dans les bois d'Évandre et l'on entend, comme Énée, quand il s'est réveillé chez ce prédécesseur du Pape :

... Matutini volucrum sub culmine cantus.

Tout le chapitre, j'allais dire le chant, de la Rome sauvage avant qu'elle fût habitée par Cincinnatus, est charmant. Je me suis intéressé pour la première fois aux *Pélasges* en lisant ce livre. C'est une drôle de race que ce peuple qui n'est connu que pour avoir passé partout sans se fixer

nulle part, et qui, tout en voyageant, faisait des forteresses qui défient le temps depuis quatre mille ans. Ils sont l'image du sermon que je faisais l'autre jour à Marie sur la nécessité de s'établir partout comme si on devait y passer sa vie. Elle ne veut pas arranger le jardin sous prétexte qu'elle ne restera là que quatre mois. Les Pélasges, pour quatre mois, bâtissaient un mur d'enceinte de quarante pieds de haut et de dix pieds d'épaisseur. Je placerai cela un jour dans un prône, quand j'aurai fait mon séminaire. On y verra que le chrétien est un voyageur sans doute, mais un voyageur qui, comme les Pélasges, doit laisser sur sa route des ouvrages éternels... Si je m'embrouille dans mes subtilités, cela ne m'empêchera pas de jouir de la gloire que les jeunes demoiselles accordent généralement au Père ***.

Il n'y a rien de nouveau ici en politique, momentanément du moins. On ne pense plus du tout, depuis quinze jours, aux affaires d'Italie. Tous les yeux sont tournés vers l'Occident pour savoir si les Anglais se battront avec les Américains. En attendant, je voudrais bien voir le pied du Nord sur la gorge du Sud. Si Washington pouvait se réveiller dans son tombeau en Virginie, il leur en dirait de belles, et aussi Franklin.

Après tout, je ne suis pas bien sûr que les morts ne se mêlent pas des affaires des vivants. Il n'est pas bien sûr que, dans les grandes crises, les ombres des pères ne marchent pas devant les enfants. Je crois qu'il l'ont fait en Grèce. Si M. le comte de Paris ou M. le duc de Chartres y regardent bien, peut-être qu'ils verront la grande figure de Washington charger avec eux dans la mêlée. Si la Pologne se délivre après la mort de M. Zamoyski, ne pensez-vous pas qu'il lui sera permis de se réveiller pour passer dans les rangs comme un souffle de guerre et exciter tous les siens? On parle tant de miracles ; ceux-ci sont dans toutes les analogies de la raison et de l'instinct. C'est peut-être comme cela que les bonnes causes triomphent un beau matin sans qu'on sache pourquoi. Un jour, après dix ans, après quinze ans, un peuple sort de son apathie et met ses maîtres sous ses pieds ; c'est peut-être que les morts qui ont été libres viennent parler tout bas à leurs enfants qui ne le sont plus.

Me voilà bien loin des petites nouvelles de Paris. Ne vous moquez pas de moi.

CXXXVII.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Paris, 4 mars 1862.

Mon cher ami, vous donnez de votre magnifique retraite à Palerme une aquarelle qui a plus de netteté et de couleur que tous les petits pendentifs vifs et brouillés de madame de ***. J'aime singulièrement votre petite ville de Mont-Reale qui va et vient, qui se rapproche et s'éloigne dans une poussière dorée suivant les caprices de l'air. Enfin, vous voilà à Rome... Avez-vous entendu de Rome les cris du Sénat au discours du prince Napoléon? Le discours de M. Billault n'annonce pas une politique bien décisive, mais il garantit au Pape le séjour de Rome aussi longtemps que M. de Goyon y restera et n'en sera pas renvoyé par l'ardeur italienne. Cela ressemble fort à la durée qui est promise à ce même Pape par les Écritures. Nous attendons la décision du Corps législatif pour jeudi ; on peut parier raisonnablement pour ou contre le rejet de la pension chinoise. Je ne sais d'où a soufflé ce vent sur le Corps législatif; je suis pourtant de ceux qui pensent qu'il votera conformément aux avis

paternels de la missive impériale, mais de meilleurs esprits que moi pensent le contraire. M. Renan a mis pour quelques jours le feu dans les esprits de la jeunesse des écoles.

J'aimerais mieux voir les chèvres de Théocrite dont vous me parlez, que toutes ces petites mêlées qui s'apaiseront *pulveris exigui jacta.*

CXXXVIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 25 mars 1862.

Le Corps législatif a été bien heureux ces jours-ci. Les paroles de l'Empereur, cette certitude de vivre encore au moins un an, ces craintes dissipées de la colère du lion, tout cela a donné à ces tribuns une joie qui va à l'attendrissement. M. de Morny a été pour eux d'une sévérité paternelle qui ne leur a pas déplu. Si M. Royer-Collard, dans toute sa gloire, s'était avisé de tenir un pareil langage aux mauvais sujets que vous étiez dans les anciennes Chambres, on l'aurait probablement fait descendre de son estrade plus vite que le pas; mais nous avons ici plus que M. Royer-Collard. Il y a une lettre de Tibère

au Sénat romain, qui est sur cette note de M. de Morny. Je n'y vois qu'une chose, c'est que M. de Morny a quelque chose de Tacite, dans ses harangues. Il y a pourtant, dit-on, des députés chagrins qui regardent au fond de l'année prochaine, croyant y voir des signes de tempêtes. Ils disent qu'il sort des bruits sourds de la grande mer du suffrage universel ; ils disent qu'ils pourraient bien mal passer leur temps aux prochaines élections et faire place à des couleurs plus voyantes.

Le flux les apporta, le reflux les remporte.

Il est bien vrai que dépendre du suffrage universel, c'est se tenir sur le dos d'une baleine ; cela va bien tant qu'elle ne prend pas la fantaisie de plonger. Enfin, cette baleine est sacrée. Les tribunaux châtient ceux qui en parlent légèrement, et je tiens le dogme de la souveraineté populaire comme aussi certain que plusieurs autres.

Je ne sais rien sur cette pauvre Grèce. Il est étrange de voir à quel point elle est oubliée en France. Le marquis de Posa, dans un drame de Schiller, dit : *N'oubliez jamais les rêves de votre jeunesse.* Ce n'est pas à nous, sans doute, qu'il a

dit cela, ou nous avons bien peu écouté le pauvre marquis. Il y a terriblement longtemps que nous n'avons écouté les orateurs et les philosophes et nous nous soucions joliment de Platon, de Démosthènes ou de ce grand Klephte de Coletti. J'ai peur que ces pauvres diables de Grecs ne soient en train de se détraquer, eux qui avaient montré tant de constance et de sagesse et de mesure, mais je ne peux me faire raconter clairement par personne comment est née cette querelle avec une partie de l'armée. Je ne crois pas que M. About, en pieux élève de l'école d'Athènes, fasse quelque brochure éloquente pour ranimer notre intérêt. Comme le temps court pourtant! Vous rappelez-vous les jours de Navarin, et la vivacité des impressions quand M. de Rigny entrait dans un salon à son retour de Grèce. Les belles dames n'avaient des yeux que pour les mauvais sujets qui avaient fait le coup de fusil avec Fabvier, dans les montagnes de l'Eubée. Ce n'est pas à beaucoup près comme cela qu'on prend aujourd'hui même les affaires d'Italie. Il y avait pour lors du soleil sur la terre; il y a du brouillard pour le moment. L'histoire est faite ainsi de jours de soleil et de jours de pluie, et l'on croit toujours que le temps va durer. Un matin le thermomètre et le baro-

mètre montent ou descendent, on ne sait pas pourquoi. Un jour viendra où les hommes ne seront plus émus à la voix de M. Billault, ni attendris aux paroles de M. de Morny ; on ne comprendra plus où ils prenaient le ton d'autorité qui subjugue ; on se regardera les uns les autres, comme après une grande sottise ; M. Billault et M. de Morny sentiront eux-mêmes ce froid qui précède les crises et ils baisseront les yeux. Qu'est-il arrivé, dira-t-on ? Rien, que le temps qui ne perd pas une minute, qui travaille sans bruit et partout. Il en a fait bien d'autres dans sa vie que d'humilier M. Baroche et M. le maréchal Magnan.

Oui, cet article de M. Saint-René Taillandier est intéressant ; c'est encore un temps où l'on avait le diable au corps ; il a passé, il est revenu et il est de nouveau parti. Le défaut de M. Saint-René Taillandier est pourtant d'exagérer ce qu'il raconte. Il a fait un Moulton hors de toute vraie proportion. J'ai lu beaucoup de ses correspondances et il avait plus d'emphase que d'esprit. En fait de dignité, il laisse Voltaire traiter singulièrement Rousseau, qui est son ami. Ces lettres de Voltaire sont curieuses. On y sent la poudre à canon partout. Il est de mode, dans le monde où je vis, de trouver les lettres de Voltaire vides

et monotones ; on est difficile aujourd'hui. Je ne sais pas comment font les gens d'esprit qui s'arrangent pour comprendre l'antiquité qui a bien ses difficultés et qui ne peuvent plus comprendre le démon du XVIII[e] siècle. Il était chargé d'une fière besogne, qui était de remettre le sens commun sur ses pieds. Il l'a fait. Ce n'est pas que ce sens commun, quand il va tout seul, ne soit un petit grossier, j'en conviens, mais pourtant c'est le sens commun et il est de très-grande maison, et on ne fait pas grand'chose de solide sans ce puissant charpentier.

Adieu, mon cher ami, quand vous verrez une hirondelle, écrivez-le-moi : on dit qu'on en a vu à Lyon, mais revenez-nous.

CXXXIX.

AU MÊME.

Versailles, 6 août 1862.

Oui, mon cher ami, je crois bien que Pitt était un homme froid, mais la singularité, c'est que la foudre sortait de ces glaciers. J'ai relu autrefois ses discours avec le même entraînement qu'on met aujourd'hui à lire ceux de notre con-

temporain Billault, mais il avait de plus que M. Billault, ou M. Baroche, le bonheur de parler devant un pays plus libre encore que le nôtre et devant un auditoire tout plein des souvenirs de l'antiquité et de la grande littérature moderne. On entend avec ses paroles comme un écho des républiques grecque et romaine. Il a l'air d'avoir de grands ancêtres intellectuels. Avec M. Granier de Cassagnac, la chaîne des temps est plus courte, et son auditoire n'ayant de souvenirs et de culture que ceux que peut donner la fréquentation du Vaudeville, beaucoup de grands effets lui sont interdits; aussi je trouve qu'il n'y a pas de comparaison entre le Parlement anglais aux pieds de Fox, de Sheridan, de Burke, de Pitt, et le nôtre, bien qu'on y voie siéger ensemble les Tayant, les Grippesols, les Sergeants de Well, les Koup-Jaroy. Excusez-moi, si je me trompe de noms; je sais bien mieux, je l'avoue, le Parlement d'Angleterre que le nôtre. Je me hâte de dire à M. le procureur général, s'il lit ceci, que tous les députés ne sont pas de la force de ceux que je viens de nommer.

N'est-ce pas que cette *Fiancée du ministre* est un joli livre? Il y a de l'émotion vraie et communicative par endroits, et bien des observations fines et bien des tableaux de l'école

flamande délicats. On voit mieux l'Amérique là dedans que dans beaucoup de dissertations savantes. Il germe chez ces peuples républicains des vertus très-aimables et aussi des talents qui ont leur originalité, surtout par un certain tour moral. C'est dommage qu'ils aient l'art de s'entre-tuer jusqu'au dernier. Les bourgeois de Paris doivent trouver cette lutte bien extraordinaire. Depuis la Vendée et les quatorze armées de la République, ils n'ont jamais entendu parler de rien de semblable. On ne peut pas leur persuader que les fils et les filles de ceux qui se font tuer ainsi pour leurs opinions valent mieux que les enfants des gens tranquilles, qui portent le joug comme on porte un bonnet de nuit, et qui aiment mieux répondre à la sonnette d'un commissaire de police qu'à l'appel des trompes d'Uri et d'Underwald. Je ne dis pas du tout, Monsieur le procureur général, qu'il y ait lieu de se révolter chez nous. Notez cela sur votre livre; mais je trouve que la grande imagination, la sympathie des grands peuples pour les grandes démarches de la liberté est fort tombée chez nous. Tout le monde a mis du coton dans ses oreilles pour ne pas écouter ces bruits qui faisaient tressaillir M. de Lafayette au milieu d'une très-belle cour, mais très-belle, Monsieur le pro-

cureur général. Vous avez donné au bélier la docilité du mouton, comme dit le Prophète. Vous êtes trop bon pour nous et vous nous élevez dans des boîtes de coton ; excepté pourtant à Cayenne et en Algérie ; mais vous en envoyez bien peu, sur près de quarante millions d'hommes.

CXL.

AU MÊME.

Paris, 26 août 1862.

Je suis sûr que, malgré votre tempérament militaire et votre indifférence en matière d'auberges, vous vous retrouvez avec plaisir dans votre demeure, parmi vos arbres, vos meubles et vos habitudes. Puisque nous sommes dans un renouvellement de zèle pour les croyances surnaturelles, je pourrais bien m'aviser de croire aux pénates. Je me persuaderais volontiers ce que croyaient des gens qui avaient autant d'esprit et de hardiesse d'esprit que nous. Je croirais volontiers qu'il est des génies invisibles de chaque demeure, qui regardent le maître du logis et qui lui sourient quand il rentre chez lui. Ils ont gardé le souvenir de tous ceux qui ont habité

ces chambres; ils vous diraient, s'ils voulaient parler, mille détails oubliés; il n'y a pas un vieux domestique dont ils ne se souviennent. Ils savent de la cave au grenier, à quelle heure un rayon de soleil entre dans tel lieu obscur. Je crois qu'ils lisent vos livres, quand vous n'y êtes pas. N'avez-vous pas remarqué que lorsqu'on entre dans un appartement longtemps inhabité, quelqu'un a l'air de s'en aller furtivement à votre approche? L'homme a du plaisir à retrouver ces esprits bienveillants et silencieux. Je ne sais pas s'il y a des pénates de ce genre aux Tuileries.

> Dans cette auberge qui ne s'ouvre,
> Que pour des passants couronnés.

Il faut qu'ils aient le cœur un peu large, s'ils s'attachent. Voilà une petite parcelle de théologie que je propose à M. Renan. Elle est incomparablement plus raisonnable que toute la sienne et plus d'accord avec le tour de l'imagination humaine. Mais, si M*** a des pénates, ils doivent être assez tristes dans le fouillis de ses papiers. Ces petits dieux aiment l'arrangement, qui est la marque de l'activité, et je tiens que c'est dans des lieux bien ordonnés qu'ils résident plus volontiers. Les araignées les remplacent ailleurs, peut-être.

J'ai revu M. d'Haussonville, à son retour de

Londres. Il ne racontait pas beaucoup de nouvelles, mais il était tout consterné de l'air même de Paris, comparé à ce bourdonnement de ruche qu'on entend à Londres. J'honore beaucoup l'Angleterre, mais à en juger par le détail de son histoire, on doit y rencontrer des défauts et même des vices que nous n'avons pas. Je n'ai pas donné, jusqu'à présent, dans la mode de me mépriser et de faire peu de cas de l'esprit français. Je me plais assez, et vous? Je suis de l'avis de Paradol, qui disait l'autre jour dans un petit coin du *Journal des Débats*, que le courant de nos destinées ne serait probablement pas arrêté par M. Baroche. Que dites-vous des articles de Saint-Marc Girardin sur M. Pasquier? J'ai peur qu'il n'arrive à cette Biographie, ce qui est arrivé à celle de M. Molé, dans le même journal. Elle s'était tellement étendue sous la plume de M. de Salvandy, qu'il a fallu lui donner un dénoûment soudain qui ressemblait à une mort violente. Si l'on nous dit que nous avons perdu momentanément en France le sentiment des proportions et des dimensions, j'en suis d'avis. Agricola, le beau-père de Tacite, était un homme sage qui n'avait cherché qu'à bien faire sous toutes les administrations et sous tous ces Empereurs mêlés; son gendre n'a fait sur lui qu'une toute pe-

tite brochure. Relisez-la, si vous ne l'avez lue récemment, vous y verrez ce que c'est qu'un fonctionnaire public honnête homme.

J'aurais voulu connaître madame Tacite, pour voir si elle avait l'air de la fille d'un préfet. N'auriez-vous pas envie de passer quelques jours à la campagne chez Tacite? voir comment on vivait, parlait, mangeait, se promenait? Faisait-il des lectures? avait-il l'amour-propre exigeant? s'occupait-il d'agriculture? qui nous rendra cette partie oubliée de l'antiquité? Renan devrait bien me dire si on verra César, Cicéron, et Caton et Brutus dans l'autre monde. Il me dira d'abord, j'en suis certain, que c'est une croyance pieuse qu'il faut respecter.

Je croyais que Garibaldi jouait la comédie, mais il est visible que c'est tout de bon un entêté, bien qu'un peu lent dans ses mouvements. La déclaration du gouvernement français au *Moniteur* de l'autre jour, rend son plan de conquérir Rome assez difficile. Les chemises rouges en savent moins que les zouaves sur l'exercice à la baïonnette. S'il meurt dans cette entreprise, ce sera certainement un fou, mais un grand fou. Charles XII était de ce tempérament avec moins de bon sens encore, et il reste pourtant à quelques pas des grands hommes.

CXLI.

AU MÊME.

Paris, 30 septembre 1862.

Je vais probablement prendre aussi le chemin du Jura. Madame de Staël est mieux, au rapport de tous ceux qui l'ont vue récemment, mais elle ne doit pas se fatiguer et je vais à Coppet, pour faire mon quart de conversation et contribuer à lui donner plus de liberté avec ses hôtes. On n'est libre à la campagne que quand on a pas mal de monde. Ce n'est pas que mon entretien soit bien brillant; j'ai perdu le peu de plumes que j'avais et il n'y a qu'une petite veilleuse au logis. Je remarque que j'écris comme faisait M. ***, qui suivait les métaphores avec la même exactitude.

J'ai relu l'autre jour un livre peu connu qui me paraît avoir beaucoup d'intérêt. Ce sont des histoires de soldats orientaux qui assiégent une ville. On vous raconte toutes les affaires de famille de ces soldats. Les localités y sont dessinées avec la netteté d'un burin sur une plaque d'argent. L'auteur vous mène dans les maisons, sous les tentes. Vous voyez les femmes aller, venir, filer, pleurer, dire du mal les unes des autres,

tout cela avec un naturel charmant. L'auteur est un homme dont on a beaucoup parlé sans guère l'avoir vu. On l'appelle Homère, connaissez-vous cela? comme disait un jour un domestique en voyant arriver M. Rossi, dans un beau château.

CXLII.

AU MÊME.

Paris, 7 janvier 1863.

Est-ce que vous ne revenez pas bientôt, mon cher ami? Si vous avez des jets d'eau dans votre cour, ils doivent être un peu froids à la vue, par ces journées d'hiver. Si vous avez planté des arbres ou si vous les avez semés, tout cela doit s'être endormi jusqu'au printemps. Je dois pourtant convenir que les connaisseurs qui habitent la campagne au mois de janvier, disent que toute la nature n'est pas si endormie qu'elle en a l'air, et qu'elle a aussi des agréments particuliers dans ce repos et dans ce silence. Quoi qu'il en soit, revenez donc. Ce n'est pas qu'on soit très-éveillé à Paris. Les jeunes gens peuvent trouver nouveau ce qu'on y dit et ce qu'ils disent, mais j'avoue que, pour moi, j'entre souvent

dans un petit désespoir en me disant : Ah ! mon Dieu ! est-ce que je vais encore entendre cela pour la millième fois ! Si vous eussiez été ici vous auriez peut-être été invité aux fêtes de M. de Rothschild. vous auriez pu causer avec l'Empereur des affaires du Mexique ; il vous aurait peut-être dit pourquoi nous faisons cette affreuse guerre, dans cet horrible pays. Le général Forey dit dans ses proclamations, que c'est pour que les rues de Mexico soient éclairées le soir ; mais ce n'est pas là une raison sérieuse et le jeu n'en vaut certes pas la chandelle. Vous n'eussiez pas vu M. *** chez ce même M. de Rothschild ; il a bien accompagné l'Empereur jusqu'à la plus prochaine station, mais il n'a pas poussé jusqu'à Ferrières. Il a attendu six heures d'horloge le retour du Prince, n'entendant que de loin le bruit des fanfares, des acclamations ; j'ignore s'il a même déjeuné, car cette station est un désert. Il aura pu dire : *Nolite confidere principibus terræ, car il n'est pas sûr qu'ils vous offrent à déjeuner*, comme le dit la Vulgate, — les choses se passent toujours ainsi dans les cours bien réglées. — Il n'y a que le roi Louis-Philippe qui ait jamais songé à dire à un ministre : *Ah çà, vous n'avez pas dîné !* Mais les bourgeois de Paris l'avaient pris en mépris.

CXLIII.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Paris, 16 janvier 1863.

Mon cher ami, j'ai été charmé et flatté de recevoir votre lettre du 31 décembre. M. de Vogué est un homme exact. C'est aussi un homme d'un commerce très-agréable, autant que j'en ai pu juger, il y a quelques années, dans des visites qu'il faisait à Albert. C'est dommage que vous ne le gardiez pas pour remonter le Nil. Il est vrai que vous ne paraissez pas très-isolé et je n'entends que de grands noms parmi vos compagnons de voyage. A Calamatta, tous ces demi-naufragés auraient pu faire à eux tout seuls un beau salon de Paris ou de Vienne. C'est bien insolent à la mer d'avoir secoué si durement une si belle compagnie. Je craignais qu'Othenin n'eût souffert de ces fureurs du vent, mais on me dit qu'il n'a pas été plus fatigué que le jeune Télémaque, quand il suivait la même route à peu près, pour aller visiter Nestor et Ménélas. Maintenant vous glissez sur ces eaux tranquilles du Nil avec tous les agréments et toutes les aises que donne le pouvoir absolu sur terre et sur

mer à ceux qui l'ont entre les mains. N'abusez pas de ce talisman et ne faites couper la tête à personne dans un mouvement d'impatience. Vous avez pu remarquer que, quand un homme civilisé jouit de la puissance absolue, il ne fait presque jamais couper le nez ou les oreilles à personne. J'espère que vous avez fait mettre dans votre cabine les vingt volumes in-folio de l'Institut d'Égypte avec leurs immenses atlas. On les dit plus volumineux qu'exacts, mais on n'observait pas très-bien dans ce temps de la République française. On poursuivait des choses nouvelles. Le pauvre Desaix, dont vous avez vu les traces par toute cette Égypte, poursuivait le sabre à la main un idéal qu'il n'a pas trouvé parmi nous. Il serait bien étonné, si vous rencontriez son ombre par une belle nuit du Nil, de tout ce que vous lui diriez de ce qui a suivi dans l'histoire de France. Je ne sais pas s'il entendrait grand'chose à notre dernière expédition du Mexique. Avez-vous reçu le discours de l'Empereur dans ces palais des Pharaons que vous parcourez ? M. Scherer vient d'être repris par M. de Persigny pour n'avoir pas bien compris la force du texte sacré. Il vaut mieux visiter par le temps qui court Philée et Thèbes, que de parler politique. Qu'est-ce que vous lisez dans ces lon-

gues navigations où l'on ne peut pas toujours parler? Nous vous enverrons un de ces jours un roman carthaginois de l'auteur de madame Bovary, et vous verrez comme c'est laid. Cela ne donne pas du tout le goût de visiter l'Orient. C'est un amas de descriptions d'un rouge de fournaise, avec un récit de batailles, d'amours, de maladies, auxquels on ne comprend rien du tout. Il en reste, après la lecture, une idée confuse de lèpre, de gale, de scorpions, de plaies purulentes et de soleil couchant, ou de soleil levant, ou du soleil à son midi qui, dans leur mélange, ne forment pas de tableaux agréables à beaucoup près. Volney et M. de Chateaubriand, chacun dans son genre, ne verraient pas sans surprise cette clinique de Carthage au temps d'Amilcar.

Adieu, mon cher ami. On dit que vous avez fait un beau discours à la mer Méditerranée et à la mer Rouge et que ces deux grandes dames s'en sont assez émues. Cette lettre a-t-elle chance de vous rencontrer? Je n'en sais trop rien et cela ne met pas en train de longs discours.

CXLIV.

A M. PISCATORY.

Paris, 16 mars 1865.

Pendant que vous célébrez des fêtes, nous sommes à peine sortis des funérailles. L'éclat de ce deuil de M. de Morny m'a paru dépasser un peu la mesure. Si M. Royer-Collard était mort à la présidence, nous n'aurions pas mené un deuil si magnifique, Louis XIV n'a pas eu un pareil convoi. L'empire romain tout seul avait de ces magnificences lugubres.

> Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
> Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
> Ces consuls, ce sénat, etc., etc.

Si Tacite avait raconté cette pompe et qu'il y eût mêlé, selon sa coutume, les réflexions des spectateurs, comme il fait à la mort d'Auguste, il eût bien fait ressortir le singulier génie de ce gouvernement, mais les journaux ne sont pas rédigés par Tacite. Quoi qu'il en soit, des cérémonies publiques de ce genre sont encore moins encourageantes pour la vertu que les prix Montyon.

Je lis cette vie de César; je n'ai pas éprouvé de tremblement religieux en la lisant; mais, pour être impartial, il y a un certain mérite dans ce livre. Le chapitre des rois de Rome ne vaut rien. La conquête de l'Italie par les Romains est beaucoup trop longue pour une introduction, mais tout cela est mené à ses fins avec une certaine vigueur d'indépendance de jugement. Je n'ai pas fini encore le volume. Je vais peut-être rencontrer des énormités, et puis on a beau faire on lit toujours avec plus d'attention et partant plus d'intérêt l'écrit d'un homme qui commande présentement à quatre-vingts légions, que si c'était le travail d'un professeur de l'Université. Non-seulement les maîtres du monde écrivent, mais les livres des simples mortels commencent à pleuvoir avec la saison d'hiver. Vous avez un volume de ce terrible Floquet sur la vie de Bossuet. Je dis terrible, parce qu'il écrit si horriblement mal que c'est une souffrance de traverser ce style prétentieux et bêtement prétentieux pour arriver à des faits intéressants. Vous avez trois ou quatre volumes des lettres de Marie-Antoinette. L'un de ces volumes, publié par un Allemand, renferme des lettres très-intéressantes de l'impératrice Marie-Thérèse,

et qui font grand honneur à sa prudence et à sa sagacité. Elles ont de l'élévation et sont d'un bon naturel.

CXLV.

AU MÊME.

Paris, 10 avril 1865.

Avouez, mon cher ami, que malgré votre bon esprit et votre sagacité et votre connaissance des hommes, pris en masse ou un à un, vous n'auriez pas cru que Paradol pût être élu ni cette année ni dans le siècle présent. Je crois vraiment que c'est une opération du Saint-Esprit, comme on en remarqua lors de l'élection de quelques Papes. Il a eu aussi, je crois, un évêque pour lui. M. de Broglie est revenu des extrémités du midi pour lui donner sa voix. M. Sainte-Beuve a, je crois, voté pour lui au second tour de scrutin et, pour lui, M. Guizot et M. Thiers se sont rencontrés et se sont passagèrement embrassés, et voilà l'affaire faite, contre toute attente. Le pauvre Autran est triste. Je ne sais pas si le suffrage de M. de Broglie et d'Albert l'auront consolé. Le pauvre Janin est triste ; mais il faut bien que

quelqu'un ne soit pas content dans ce bas monde.

M. de Broglie est dans la joie de son cœur d'avoir mis à sa place, malgré vents et marée, un honnête homme d'un rare talent. Toute la presse à peu près est contre cet honnête homme. *Le Journal des Débats* est aigre, les élèves de l'École normale qui sont restés dans l'Université hochent la tête. Les autres trouvent probablement qu'il est singulier qu'on n'ait pas songé à eux. Les vieux académiciens battus disent qu'à trente-quatre ans on ne peut pas encore avoir de talent; enfin, on est content d'un côté et on enrage de l'autre, et tout va bien, ce me semble.

Le public français n'est pas curieux; il ne se soucie pas de savoir ce que son maître pense des choses humaines. Je n'ai pas rencontré dix personnes qui eussent lu la *Vie de César*. Les exemplaires à dix francs languissent chez les libraires.

> Ces volumes plongés dans l'éternelle nuit,
> Sont là sans mouvement, sans lumière et sans bruit,

comme disait le père Lemagne des Pharaons ensevelis dans les nécropoles. Je suis sûr que

les Anglais et les Allemands sont déjà tous pourvus d'un exemplaire des traductions, mais le français, *né malin*, n'aime pas les livres sérieux, quelque intérêt qu'il ait à les lire. Vous ai-je déjà dit quelque chose de l'article de Scherer, sur ce César ? Il a pris un tour original pour parler du livre ; il le traite comme si c'était d'un autre que d'un Empereur, avec la même rudesse froide, sans manquer de respect.

L'autre jour, il arrive à l'Institut une grande dépêche de la Cour. On attend, pour l'ouvrir, l'heure de la séance. Presque tout l'Institut venait à l'heure dite. Je ne sais ce qu'on se figurait. Le président rompt les cachets et on voit un exemplaire broché du César, sur lequel un petit morceau de papier, signé Piétri, disait : *un exemplaire pour la bibliothèque de l'Institut*, et chacun est retourné chez soi.

CXLVI.

AU MÊME.

Paris, 5 juin 1865.

Je pourrais vous dire, pour répondre à vos plaintes sur mon silence, que, n'étant pas plus grand que ça, j'ai appris de Plutarque, dans son

Traité sur la politesse, qu'il ne faut jamais adresser la parole le premier aux personnes établies en autorité dans le monde, qu'il faut attendre leur bon plaisir et se borner à leur répondre avec douceur et humilité quand ils jugent à propos de vous interroger. C'est ainsi que je n'ai jamais écrit à M. Royer-Collard, ni à M. de Talleyrand, ni, à plus forte raison, à M. le maréchal Magnan, que nous venons de perdre ; mais je dois ajouter que, comme vous n'êtes pas très-regardant sur les règles de la politesse, j'aurais hasardé familièrement une lettre à Chérigny, depuis votre départ, si je n'avais été accablé par une petite fièvre que l'on attribue à M. Haussmann. C'est l'avis des médecins (jamais avant ce grand homme on n'avait entendu parler à Paris de fièvres intermittentes) ; mais si vous croyez à M. Haussmann, et il est difficile de n'y pas croire en voyant Paris en petits morceaux, vous ne croirez pas à ma fièvre. Il est donc bien inutile de vous en parler.

J'aurais peut-être écrit le premier à M. Lincoln, bien sûr qu'il ne se serait pas formalisé de ma familiarité. Les démocrates feront bien de garder précieusement son souvenir, car c'est assurément le plus beau portrait de leur race. C'est précisément l'idéal du démocrate, simple,

rude, doux, patient, éloquent, courageux, quand les sentiments primitifs de la nature humaine le prennent à la gorge. Périclès n'avait pas si bien parlé des jeunes gens morts dans la guerre du Péloponèse, qu'il a fait sur les restes des Américains rapportés dans ce grand cimetière désolé, auprès de la ville de Washington. M. de Montalembert a bien parlé de tout cela dans un article récent du *Correspondant* sur l'Amérique du Nord; seulement sa manière est un peu torrentielle et charrie beaucoup. Pour le beau monde, sa petite émotion sur M. Lincoln ne durera pas longtemps. Il est sudiste par nature. Il y a quatre ou cinq causes qui se tiennent par un lien qui se refait toujours : l'absolutisme religieux, l'absolutisme politique et l'esclavage, et aussi le grand monde et les passions qui lui sont particulières. Le démon de l'orgueil gouverne toutes ces cités-là au nom du même principe, et, dans l'autre monde, tous les sectateurs de ce principe seront les esclaves du démon de l'orgueil qui est un diable très-exigeant. Ils laveront la vaisselle chez lui et lui laveront ses pieds fourchus.

On dit que cette thébaïde entre cousins ne durera pas longtemps. Les âmes modérées sont inquiètes et travaillent à un rapprochement, crainte de gâchis dans l'État. Pour moi, j'avoue que je

n'eusse pas été aussi sévère que l'Empereur. L'orateur d'Ajaccio n'eût entendu de moi aucune parole de blâme; mais, pour son bien, et pour l'éloigner de tous ces lieux où l'on parle trop, je l'aurais envoyé dans d'autres endroits où l'on agit beaucoup. J'aurais donné la guerre pour aliment à cette âme inquiète, et ma confiance l'aurait touché s'il avait reçu de moi un ordre très-tendre d'aller prendre au Mexique le commandement d'une division d'infanterie sous la tutelle très-honorable de M. le maréchal Bazaine ; mais les princes ont la tête près du bonnet, et ne peuvent s'empêcher de parler rudement dès qu'ils ont de l'humeur. Il valait mieux donner à un bon parent l'occasion de se distinguer.

Pour le Mexique en lui-même et cette terrible guerre, je ne comprends pas comment l'opposition n'a pas uniquement concentré ses efforts sur ce point. C'est à cela qu'il faut revenir sans cesse, car c'est probablement la plus grande stupidité politique des temps modernes. Le doigt est pris dans la grille, et il n'y a pas moyen de se retirer sauf de couper le doigt, c'est-à-dire d'avoir un désagrément d'amour-propre. Le plus tôt sera le mieux, mais on dirait que personne n'y songe sérieusement. Ce serait bien le cas

d'avoir un Caton, qui répétât tous les jours : *Quittez le Mexique;* mais je conviens que ce gouvernement a un art particulier. Il fait une sottise énorme qu'on lui a dit de ne pas faire, et il nomme cela une affaire en cours d'exécution dont il ne faut pas parler, de peur d'en gâter l'issue. Sur les bancs de la cour d'assises, un homme qui en a tué un autre n'est pas admis à dire à ses juges : *C'est fait, parlez-moi d'autre chose;* mais le temps n'est plus où la Chambre des pairs était une cour d'assises pour les ministres qui auraient fait la guerre du Mexique.

Tâchez d'avoir une brochure in-quarto dans laquelle M. Mérimée a réuni ses articles du *Journal des Savants* sur la mort d'Alexis, le fils de Pierre le Grand. On y voit dans leur naturel la cour de Russie, la cour d'Autriche, Pierre le Grand, sa première femme Eudoxie, et tout l'empire. C'est une assemblée de buffles sauvages donnant des coups de corne à un pauvre idiot. Il vaut mieux vivre en France et aujourd'hui. Si je peux avoir cet écrit, je vous l'enverrai par la poste et vous me le renverrez.

Adieu, mon cher ami, je n'ai plus de place pour vous dire ce que je trouve d'intérêt dans ces lettres à J.-J. Rousseau; bien des amitiés.

CXLVII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 21 juin 1865.

Vous voilà donc réduite, encore pour longtemps, à ce plaisir extrêmement sérieux, quand il est seul, de la vie méthodique, du partage régulier de tous les moments de la journée ? Quoique ce ne soit pas l'idée du vulgaire, je crois que les imaginations vives sont plus propres que les personnes d'un esprit paisible et lent à jouir de ce train d'existence, monotone en apparence. Je vous crois donc tout à fait méthodique et je n'ai pris aucune précaution pour parler de cette vertu que j'honore plus qu'aucune autre, parce que j'en suis doué aussi, soit dit avec vanité. Cette vertu aide singulièrement à passer les mauvais moments de la vie. M. de Chateaubriand fait dire à René que, s'il croyait encore au bonheur, il le chercherait dans l'habitude, et lui, M. de Chateaubriand, se conformait à la maxime qu'il prêtait à René. Madame de Staël disait qu'*une journée divisée n'est jamais longue*, et Madame Roland trouvait dans le goût de la règle la force de passer ses derniers jours de prison dans la séré-

nité. Le retour régulier des mêmes travaux, des mêmes soins, a quelque chose de l'agrément des vers et de la rime. L'âme, toujours agitée à proportion des facultés qui l'animent, a peut-être besoin de ce rhythme qui berce doucement les inquiétudes de la vie. Nous avons besoin à la fois de variété et de régularité. Le courant du ruisseau court plus vite dans des rives plus resserrées, et, dans ce cadre uniforme de chaque jour, un écho des impressions d'hier se retrouve aux mêmes heures pour s'unir agréablement aux impressions et aux pensées du lendemain. Les ennuis même de la veille, s'ils ont cessé, donnent plus de douceur au jour qui suit quand les mêmes travaux ouvrent pour ainsi dire les fenêtres du même côté de l'horizon. La veille, le lac était agité ; il est calme aujourd'hui, et cette variété des jours aux mêmes heures, donne je ne sais quelle confiance secrète dans l'effet du temps. Les vies décousues n'ont point ce genre de plaisir. Demain n'est point lié à hier, et les journées ne se donnent point la main ; mais je crains que, pour se plaire à cette uniformité, il faille que l'âme ait en soi une source d'activité, de façon à ce que, sous le même refrain, les couplets varient sans cesse. Je ne sais comment les sots se tirent d'affaire en pareil cas, mais il n'importe

guère, puisqu'ils sont destinés à ne pas se tirer d'affaire, quoi qu'ils fassent.

M. Sainte-Beuve est parti en poste ce matin, pour aller causer avec vous de M. de Chateaubriand. Bien que ces deux volumes que je vous envoie ne soient point coupés, ils sont bien tirés de ma vaste bibliothèque. C'est un exemplaire qui remplaçait un autre que j'ai donné, par esprit de propagande. Je ne suis pas surpris que l'*Itinéraire à Jérusalem* vous ait paru supérieur au reste. Ce sont bien ses premières impressions dans leur naïveté, si l'on peut se servir de ce mot pour M. de Chateaubriand; enfin, il ne s'était pas mis en trop grand uniforme de chrétien, comme dans les *Martyrs*. Pour ses notes de voyage en Italie, elles sont très-curieuses, parce qu'elles sont encore plus simples que l'*Itinéraire*, et qu'elles montrent ce qui le frappait d'abord, et de quelles impressions premières il faisait provision pour former ses riches tentures. C'est la soie et les couleurs dont il fabriquait ses étoffes de Lyon. Vous verrez, dans M. Sainte-Beuve, qu'il n'est pas plus édifié que vous de ses mémoires. On y voit d'abord le déclin du talent, les procédés mis à jour pour remplacer l'inspiration, le langage torturé, comme dans M. Victor Hugo, pour produire des effets, et, quant au moral,

l'insolence, l'orgueil, l'envie, la haine, la vanité, le mensonge délibéré, enfin les sept péchés capitaux conjurés pour faire un mauvais et méchant livre, et, au milieu de tout cela, quelques pages çà et là charmantes d'éclat ou de mélancolie, comme on voit à Rome une colonne du plus beau travail couchée parmi les plus affreux débris d'une ville mal balayée.

CXLVIII.

A LA MÊME.

Versailles, 9 septembre 1863.

Je vous trouve d'une grande cruauté pour la pauvre mademoiselle de Guérin. Elle n'est affectée que quand elle écrit aux belles dames qu'elle ne connaît guère ; elle est provinciale, mais l'âme est poétique. Elle possède cette baguette qui embellit tout autour de soi. Bien qu'elle soit superstitieuse, l'élévation naturelle de son esprit donne à ses superstition un caractère aimable et touchant. Les petites choses de la vie lui sont un sujet de méditation qui la transporte dans les plus belles régions. Il y a tant de gens qui, au contraire, partent de grandes idées pour

aboutir à des misères, témoin le troupeau des dévotes vulgaires. Je suis surpris que vous ne la trouviez pas suffisamment malheureuse. Elle est pauvre, isolée; elle a perdu presque tous les siens; elle voit mourir lentement son frère, qui est tout ce qui lui reste; elle est de ces familles de pauvres petits hobereaux où les filles, par misère et par fierté, ne peuvent guère se marier à égalité; elle est malade; quand elle veut lire un livre de piété, rien n'est plus triste que de l'entendre écrire à son frère : « Ce livre est-il cher? Je le voudrais bien lire. » Quant à votre mépris pour les prétendus beaux esprits qui n'ont rien écrit, j'avoue que je crois qu'il a passé une foule de talents inconnus sur cette terre. Je conviens que c'est un débat où il n'est pas facile de donner des preuves, mais je suis du sentiment de Gray, dans une charmante pièce de vers que vous avez lue comme moi. Je crois, avec Gray, qu'il y a dans les cimetières de village *bien des Milton qui n'ont point chanté, des Cromwell qui n'ont point versé de sang*. Dans les grandes révolutions, vous voyez ces gens, qui étaient destinés à l'obscurité par leur situation, devenir Bonaparte, Masséna, Desaix, Kléber. Il n'est pas probable que nous eussions entendu parler d'eux sans la secousse qui a mis tout sens dessus des-

sous. Pour moi, je ne passe jamais dans une petite ville de province sans soupçonner qu'il y a là des inconnus qui, sous d'autres circonstances, auraient égalé ou surpassé les hommes qui remplissent aujourd'hui le monde de leur nom. Il y a beaucoup de cages où sont des oiseaux qui étaient faits pour voler très-haut.

Je croyais que l'air de Chevreuse était un air très-doux qui portait à une certaine vue bienveillante des choses humaines, mais je vois bien qu'il pousse à des jugements très-âpres. La nature est très-riche et il ne lui fait rien que des inconnus de grand talent n'entrent pas dans la gloire. Ils vivent de leurs pensées et de leurs sentiments et se passent de l'Académie française. Si le monde était si exactement écrémé que vous le voulez, tout ce qui n'a pas de renommée, c'est-à-dire la presque totalité de l'espèce humaine, serait digne d'un peu de mépris; tout de même qu'il y avait à Athènes un temple au Dieu inconnu, il ne serait pas mal d'élever une sorte de Panthéon aux grands esprits inconnus. Je les crois plus nombreux que les connus. Vous êtes terriblement aristocrate! Il me semble que ceci est une dispute, mais elle n'empêche que je voudrais bien savoir que l'air de Chevreuse vous est bon, bien qu'il vous rende un peu méchante pour votre prochain obscur.

CXLIX.

A LA MÊME.

Paris, 16 septembre 1865.

La pauvre mademoiselle de Guérin a passé un mauvais quart d'heure avec vous, madame, et je vois bien que vous n'auriez pas fait comme l'Académie, qui a donné au frère et à la sœur comme un prix d'encouragement après leur mort. J'espérais de votre part des sentiments plus affectueux pour mademoiselle Brontë, qui n'a aucun rapport avec mademoiselle de Guérin, qui ne se plaint jamais, qui travaille toujours, ignorant le découragement et gagnant sa renommée à la sueur de son front, sans perdre de vue, un seul moment, les petits comme les grands devoirs de famille, mais vous n'êtes pas non plus très-clémente pour elle. C'est dommage que ses *Mémoires* par madame Gaskell n'aient pas été traduits; peut-être qu'ils vous auraient touchée. Pour madame de Varnhagen, je vous la livre bien volontiers, ne comprenant rien à sa conduite, ni à ses idées, ni à ses sentiments, ni aux sentiments qu'elle inspire aux autres. Il est probable qu'elle avait *le je ne sais quoi* pour ses compatriotes que

nous n'entendons pas. Nous comprenons bien peu l'imagination des Allemands. Gœthe raconte longuement les impressions de son enfance et de sa jeunesse; je n'y entends rien les trois quarts du temps. Il me semble que ce sont des manières de voir et de sentir d'un habitant de la Lune ou de l'anneau de Saturne. A parler plus généralement encore, les hommes s'accordent bien peu dans le fond de leurs natures. On dit que la plupart des querelles sont des querelles de mots, sauf les mathématiques et les sciences physiques; on ferait bien de tout côté un autre bruit si l'on venait à s'expliquer, si l'on pouvait s'expliquer sur le vrai fond de chacun; les mots, au contraire, sont comme des tampons qui empêchent de se heurter trop fort. Chacun les entend autrement, et cela aide quelquefois à une fausse paix. Quand je dis: « J'aime la campagne, » mon voisin me répond amicalement: « Et moi aussi, » mais le probable est que l'un parle de champs de blé monotones et à perte de vue, et l'autre de rochers sauvages et stériles dans quelque pays perdu. Si vous parlez de *jardins*, la servante du curé de quelque ville de Flandre voit une petite enceinte cernée de murs, quatre plates-bandes symétriques ornées de choux, de persil, avec quelques brins de marjolaine; un Anglais, de

grandes allées irrégulières ombragées de tous les végétaux du Nouveau-Monde; ils tomberont d'accord tous deux qu'un jardin est bien agréable, cependant que l'Anglais étoufferait dans le jardin du curé, et la bonne servante mourrait de mélancolie dans ces grands espaces assez sombres; les mots entretiennent la concorde parmi nous, mais le fin fond des êtres fait un monde à peu près fermé à ces prétendus semblables. Le moyen de s'entendre est donc de ne pas beaucoup s'expliquer. La Providence, qui a voulu que les hommes vécussent en société et en bonne intelligence, a fait des merveilles de diplomatie pour qu'ils ne se heurtassent pas trop durement. De nation à nation la chose devient difficile et voilà pourquoi peut-être, ni vous ni moi, n'entendons madame de Varnhagen.

Maintenant que vous êtes près des ruines de Port-Royal, ne relirez-vous pas les volumes de M. Sainte-Beuve, qui a fait plus pour vous que toutes les eaux de la Divonne ?

CL.

A M. PISCATORY.

Paris, 7 novembre 1865.

Mon cher ami, je ne sais plus si je sais encore l'art de l'écriture, tant il y a longtemps que j'ai dû éviter de l'exercer. Je voudrais pourtant que vous puissiez lire tous mes remercîments pour votre très-aimable lettre de l'autre jour. Ainsi, vous ne voulez pas songer à venir nous voir à Paris? Je conviens que nous ne sommes pas très-dignes d'intérêt, et on ne paraît pas s'amuser autant à Paris qu'à Compiègne. On dit pourtant que tout ne va pas dans cette nouvelle cour de Louis XIV avec la gravité du XVII^e siècle. Les actrices ne se trouvent pas reçues avec les égards qu'elles attendaient, et les acteurs irrités traitent un peu cavalièrement les chambellans ou demi-chambellans. L'œil du maître ne peut pas être partout dans une grande cour.

C'est dommage que les chansons de M. Victor Hugo soient si lamentables, sans quoi on les chanterait pour s'égayer un peu par ce triste temps ; mais il n'y a pas moyen. Voltaire avait bien raison de dire :

Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez pas en Allemagne.

L'Angleterre et l'île de Guernesey ne sont pas un bon climat non plus pour la poésie française. Je n'ai jamais vu pareille monotonie. Est-ce qu'un homme sain s'aviserait de dire :

Le mouton disait : Notre-Père, que votre sainfoin soit béni !

A force d'étudier le jeu des mots, il en est devenu l'esclave, et les mots le mènent où ils veulent. Il n'en reste pas moins que les jeunes gens et les belles dames trouvent cela beau, à ce qu'on me dit. Je n'épouserais pas ces dames-là, si j'étais à épouser. Elles sont de la *Famille Benoîton*. Avez-vous connaissance de cette famille ? La pièce est mal bâtie et singulièrement vulgaire ; mais j'ai idée que c'est une peinture à peu près exacte d'un monde moyen que je n'ai pas l'honneur de fréquenter beaucoup ; je ne serais pas étonné que beaucoup de filles de capitalistes et même de sénateurs et de plusieurs membres du Corps législatif, parlassent cet affreux argot et fussent habillées de cette sorte.

On aurait dû vous envoyer ce petit échantillon du Paris nouveau de M. Haussmann ; l'architecte

et les habitants sont assortis. Entendez-vous nos cris de révolte parce qu'on veut nous prendre encore la moitié du Luxembourg ? Si Attila était revenu à Paris, il aurait probablement aussi tenté cette opération financière, s'il eût été pressé d'argent. De la part d'un homme aussi civilisé que M. Fould, cela donne à penser qu'il est dans la situation d'un homme qui met sa montre et son habit noir en gage. C'est s'arrondir à la façon de M. de Montrond qui vendait toujours les angles sortants de ses terres. Et quand on songe qu'il suffirait de se refuser des fantaisies ridicules comme l'aplanissement de la butte des Moulins, ou la construction des nouvelles galeries des Tuileries, pour être dispensé de vendre à l'enchère le plus beau jardin de Paris, ou de réformer 1,700 officiers qui sont loin d'être inutiles pour la guerre du Mexique et les troubles d'Algérie et les secours que nous donnons à la dynastie tartare en Chine contre les légitimistes de l'endroit.

Guillaume Guizot va traiter de Montaigne. Je l'ai relu ces derniers mois dans ma solitude et j'ai été étonné de ce que je n'y trouvais plus et de ce que j'y voyais de nouveau. Il est vrai que toutes les reprises de lectures donnent cette impression. Ce qui est certain, c'est l'admirable

vivacité et l'étrange énergie de sa langue par moment. Il ressemble à Lucrèce pour cette jeunesse virile que les littératures plus cultivées ne connaissent plus. Tous deux ont des sentiments aussi vifs que ceux de votre petit-fils à la vue des choses qui sont nouvelles pour lui et des lieux communs de la nature pour nous. Un jeune chêne tout plein de séve, d'un bois dur, et avec la grâce des premières années.

Gröte n'est pas un si grand écrivain; mais les savants font cas de sa science. Le premier volume sur la mythologie est un ramas de traditions; il le donne pour tel et prétend que nulle érudition ne saurait mettre l'ordre dans ce chaos, au fond des ténèbres antéhistoriques. Les volumes sur l'histoire proprement dite sont intéressants par le détail et aussi par les passions singulièrement démocratiques de l'auteur. Il ne pense ni comme Platon, ni comme Xénophon, de la démocratie; on n'est pas accoutumé à voir un historien prendre la partie de Cléon. Adieu, faute de papier.

CLI.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 26 février 1866.

Puisque la lecture de M. Sainte-Beuve charme vos loisirs de Montpellier, vous pourriez, chère madame, quand les *Lundis* seront épuisés, prendre les cinq volumes de son histoire de Port-Royal, et particulièrement la dernière édition, qui contient beaucoup de choses nouvelles. Vous serez là chez vous, dans un monde d'esprits élevés, graves, un peu rebelles, des âmes romaines retravaillées par une religion savante et profonde. M. Sainte-Beuve a peint tous ces sentiments d'un autre siècle comme s'il était de la famille Arnauld. Ceux qu'il aura édifiés durant cette lecture auront été un peu surpris de voir, dans quelques notes ajoutées à la fin des volumes, qu'il n'est pas de la famille et qu'il est loin de partager les idées de M. de Saint-Cyran et de M. de Sacy; mais enfin, c'est déjà beaucoup que de peindre dans leur fierté native ces sentiments mêlés de Corneille et de saint Augustin; il est même impossible aux grands tragiques de partager les impressions de tous leurs person-

nages. Je sais que Philippe de Champaigne a dessiné deux religieuses de ce même Port-Royal dans le même esprit de révolte pieuse et hautaine qui avait animé ses modèles; mais peut-être que Rembrandt eût encore mieux fait, sans avoir besoin de cette communauté d'opinions et de passion, car enfin, si l'homme ne comprenait que ce qu'il éprouve, les sentiments de chacun se hérisseraient probablement à la vue de son prochain, et il faudrait un grand fonds de patience pour ne pas se manger les uns les autres. J'ose espérer que cette disposition à la tolérance que je hasarde ne m'expose au courroux de personne, et que je ne serai pas rangé pour cela parmi les cousins de la *Famille Benoîton* ou d'*Henriette Maréchal.*

J'espère que les étrangers qui vous ont dit tant de mal du ton qui règne par tout Paris, n'entendent pas très-bien le français, sans quoi ils auraient cru de leur justice de faire d'assez nombreuses exceptions à cette déchéance qu'ils prononcent contre notre société. Il est certain qu'il y a moins d'esprits finement cultivés depuis que l'activité s'est tournée vers les sciences d'application. La plupart des jeunes gens des classes moyennes savent mieux le jeu d'une machine à vapeur que les ressorts délicats d'une pièce de

Racine. Il paraît bien qu'il y avait autrefois au parterre de la Comédie-Française plus de gens curieux de ces raffinements d'esprit et de passion qu'il ne s'en rencontre aujourd'hui dans les loges, et j'admets volontiers, que la vulgarité de beaucoup de pièces de théâtre tient à la vulgarité naturelle des auditeurs qui arrivent là, riches, pressés de le devenir davantage, ignorants des subtilités de l'intelligence et des sentiments, n'ayant au théâtre qu'envie de rire et de s'intéresser à des drames où l'on frappe fort pour être mieux compris et plus vite ; mais si l'aristocratie intellectuelle a diminué comme nombre, il n'est pas aussi certain qu'elle se soit abaissée autant que le veulent croire les Alsaciens ou les Wurtembergeois ou les Iroquois. Les étrangers sont toujours un peu sévères ; ils se laissent dire que nous sommes en décadence, et on trouve bien vite la preuve apparente de ce que l'on imagine. Les idées des étrangers sont quelquefois étranges. Un de mes amis dînait à Constantinople chez un Turc qui avait passé du temps à Paris, et, à la fin du dîner, se peignant la barbe sans cérémonie avec sa fourchette, il disait : *J'adore la civilisation française et les bonnes manières* ; amis ou ennemis, c'est ainsi qu'on est apprécié par les étrangers ; ils n'entendent pas plus nos mœurs que notre

langue, et j'avoue que, pour l'ordinaire, nous le leur rendons bien. Un Allemand citait la fin d'une lettre de l'*Héloïse* : « La roche est escarpée, « l'eau est profonde, et je suis au désespoir ; » mais il lisait ainsi la fin de la phrase : « et j'*en* suis au désespoir ; » et il n'en admirait pas moins cette vive expression du désespoir de Saint-Preux. Il n'est pas impossible que nous fassions de ces bévues sur les poésies de Gœthe... On peut dire, et je crois qu'il faut dire beaucoup de mal de son gouvernement (en 1866), mais il n'est pas juste de médire de son temps.

CLII.

A LA MÊME.

Paris, 4 avril 1866.

M. de Bismarck n'est pas, à beaucoup près, aussi altier avec l'Autriche que vous l'êtes avec un pauvre habitant obscur de Paris, chère madame. Comme il n'y a pas de diète de Francfort pour régler nos différends et prendre en considération mes humbles explications, j'attendrai que vous soyez à Paris, pour vous supplier de m'entendre sans colère sur tout ce qui touche au

théâtre moderne et à l'esprit des provinces.

Pour *Corinne*, je comprends bien que vous n'y trouviez pas tout le plaisir que vous attendiez de cette lecture sur ce qu'on vous en avait dit. Le temps fait sur les romans ce que le soleil fait sur les plus belles étoffes. On ne peut pas conserver les couleurs de l'arc-en-ciel. Cela fait son effet à un jour donné et seulement ce jour-là. Quand tout a changé, mœurs, habitudes, tour d'esprit, tour d'imagination, formes de langage, le vent a emporté la pluie, le soleil a changé de place, il n'y a plus d'arc-en-ciel que dans le souvenir des contemporains. Les romans se ressentent plus de ces révolutions du goût que les autres parties de la littérature, par cela même que leur plus grand agrément consiste à mêler l'idéal à la vie de tous les jours. Quand le costume a vieilli, que les yeux, accoutumés à de nouvelles modes le trouvent aisément ridicule, le pauvre idéal est un peu embarrassé de sa personne, et il prend l'air gauche comme l'homme le plus distingué de manières serait gauche s'il était tout seul habillé à la mode de Louis XIV dans un salon d'aujourd'hui. Les tragédies de Sophocle ou de Racine, l'*Iliade,* l'*Odyssée* ne sont point exposées à cette décadence, parce que les mœurs mêmes sont des temps héroïques et qu'on

n'est pas tenté de les rapprocher de la vie privée qu'on connaît; là, les personnages ne courent pas risque de vieillir; ils ne sont pas de la même étoffe que nous; aussi ne sommes-nous jamais portés à un retour sur nous-mêmes ou sur ceux qui nous environnent en les voyant; nous savons bien qu'ils vivent dans le pur éther. Ce qui rend les romans dangereux, c'est que la vie qui les anime ne nous paraît pas impossible à atteindre. Nous avons affaire à des gens comme nous. Une jeune demoiselle qui voit Achille au bord du Scamandre, dans l'*Iliade*, n'a pas pour lui la même curiosité ni le même genre d'intérêt qu'elle éprouverait pour un jeune officier des guides qu'elle rencontrerait en grand uniforme dans un roman; mais, dans cinquante ans, l'officier des guides aura vieilli dans la fiction comme il vieillirait en réalité. Son uniforme passera de mode; ses manières deviendront surannées; les nuances de ses sentiments auront été remplacées par d'autres nuances qui prévaudront dans une nouvelle société. Achille parlait au cœur de moins près. mais il vit toujours de la même jeunesse dans les froides régions de l'Iliade.

J'espère que malgré tant de changements dans la société depuis la publication de *Delphine*, cet

autre roman de madame de Staël vous frappera par l'abondance et la finesse des pensées ; je n'ai jamais vu nulle part une connaissance si profonde des ressorts de la société, et de ces ressorts qui ne changent pas plus que le fonds de la nature humaine. Ni La Rochefoucauld ni La Bruyère n'ont été si avant dans cette anatomie, mais je crois bien que Léonce ne vous plaira pas plus qu'Oswald, que vous trouverez le ton d'enthousiasme qui règne dans le livre trop haut de deux ou trois notes. Tout cela était et devait être au diapason de la fin du XVIIIe siècle. Les sentiments s'habillaient alors d'une façon plus voyante. Nous sommes faits à quelque chose de plus contenu, peut-être parce que nous avons aussi moins de vivacité intérieure.

Comment n'êtes-vous pas plus touchée de la simplicité élégante du discours de M. Paradol? Vous avez le goût terriblement superbe, chère madame. Le faste vous déplaît, la simplicité délicate vous semble un peu monotone. Je vois que le vent d'Est souffle sur Montpellier... Ne touchez pas du bout du doigt au livre des *Travailleurs de la mer*. Il vous rendrait assurément malade. Personne, à ma connaissance, n'a pu en achever la lecture, mais beaucoup qui ne l'ont pas ouvert, assurent qu'on y voit des choses admirables.

Vous êtes-vous promenée dans *Pompéi* avec M. Bóissier? Il a fait dans la *Revue des Deux Mondes* un joli dessin de cette municipalité romaine et de sa vie politique. C'est un dessin et non pas une aquarelle, et il a tenu à n'avoir pas de couleurs dans ce tableau. On a tant de fois barbouillé des vues de cette côte de Naples que les yeux sont fatigués de ces oripeaux bruns, rouges et bleus. Le même M. Boissier a publié précédemment, dans la *Revue des Deux Mondes*, une vie de Cicéron qui est la seule qu'on puisse lire et qui fait un récit très-attachant. J'ai toujours aimé à voir les grands hommes descendre de leur piédestal, et aller et venir dans leurs maisons. C'est le contraire d'un roman, car on les retire de l'idéal où l'histoire les avait placés, et pourtant on y trouve, dans ces récits terre à terre, le même intérêt que dans les romans. Je voudrais beaucoup que quelques-uns de mes amis tentassent, dans ce genre, une vie de M. Rouher. Les choses contemporaines agissent si fortement sur les esprits que sans doute beaucoup de personnes graves trouveraient plus de plaisir à suivre M. Rouher dans son palais d'Asnières, s'il demeure à Asnières, que Cicéron dans sa petite maison de Frascati.

CLIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 28 avril 1866.

Mon cher ami, il me semble que je vous ai écrit l'autre jour avec un peu de hâte et que je n'ai pas répondu à tout ce que vous me demandiez. Je tiens que qui ne répond pas n'écrit pas. Pour une conversation, il est certain qu'elle serait insupportable si on la menait comme on fait la plupart des lettres répondant à droite quand on vous parle à gauche. La vérité est que j'ai depuis quelques jours une jolie petite ophthalmie qui ne me permet d'écrire qu'une dizaine de minutes de suite. Si donc il n'y a pas beaucoup de suite dans ce que j'écris, n'en soyez pas très-surpris. J'écris quelques lignes et je me promène en long et en large.

Le duc de Broglie m'avertit quelquefois que je deviendrai aveugle. Mais ne me fait pas peur qui veut. Je ne sais guère que moi qui puisse me donner des craintes de tout genre. Cela n'a qu'un avantage, c'est que je ne dépends de personne en fait d'inquiétude. Dans ce genre, je n'entends que le bruit que je me fais à moi-même.

Je cherchais dans mes souvenirs si vous aviez relu l'histoire de Macaulay; je l'ai relue récemment pour la troisième fois au moins, avec un nouveau plaisir; je suis pour ce livre comme M. Royer-Collard était pour l'histoire constitutionnelle de Hallam. J'en radote comme il en radotait, chacun selon la mesure de son esprit. Je trouve que ce lord Macaulay n'a pas, en France, la renommée à laquelle il a droit pour l'étendue du savoir, la culture délicate et profonde de l'esprit, l'éclat, un peu savant, je l'avoue, de l'imagination, l'abondance d'idées droites et de bon sens qui règle ses sentiments politiques, la connaissance détaillée des hommes, un singulier mélange d'impartialité et de passion qu'on ne trouve guère que chez lui. Que nous serions prospères aujourd'hui si le Français moyen avait eu, à l'état confus, ces idées et ces sentiments qui font la vie de cette histoire de Guillaume III! Et puis, cette grande et minutieuse connaissance que Macaulay a de toute l'histoire et de toute la littérature du monde, depuis leurs origines, inspire une sécurité sur ses jugements et ses lectures que ne donnent en aucune façon ces beaux esprits qui, comme M. Cousin, se jettent sur le XVII[e] siècle et madame de Longueville, sans savoir grand'chose du reste de l'univers. Reprenez

donc ce Macaulay. Si je ne me trompe, vous trouverez un grand plaisir dans cette lecture un peu suivie.

Savoir ce qui sortira des querelles de M. de Bismarck et de l'empereur d'Autriche, personne n'en sait rien. Tout change tous les jours. Le hasard a fort à faire dans ces temps, car c'est lui qui décide de tout. Il n'est personne, sur aucun trône, qui ose le regarder en face et dire : *Je sais tous les chemins par où je dois passer.* Chacun attend qu'il se fasse un trou à la muraille pour se mettre en route. Frédéric II et Napoléon dans son petit logis des Invalides, doivent jurer contre leurs représentants dans l'univers des vivants. On n'a jamais tant parlé de volonté et on n'a jamais tant attendu que l'occasion vienne vous prendre par la main.

M. Guizot est parti le 25 pour le Val-Richer. Je crois que son volume théologique paraîtra prochainement. Il a vécu ici dans une étonnante activité, prêt à tout, causant sur tout avec une liberté d'esprit merveilleuse, poussant à Martin Paschoud, à Renan, allant à Londres, faisant des visites à l'Empereur à propos des affaires de l'église protestante. Les journaux lui ont prêté à cette occasion une conversation aux Tuileries sur M. Thiers, qui n'a nulle probabilité. Il en

a levé les épaules quand on lui en a parlé. A sa place, je mettrais nettement dans le journal qu'il est faux, de toute fausseté, que j'aie blâmé l'attitude politique de M. Thiers quand je me suis entretenu avec l'Empereur. La morale de cela est qu'il ne fallait pas vouloir la mort religieuse de ce pauvre Martin Paschoud et ne pas en parler au pouvoir séculier. Ce Martin Paschoud n'a l'air ni de Luther, ni de Mélanchthon, ni de Zwingle. Il fallait le laisser louer l'esprit des Coquerel, tant qu'il aurait vécu. Il y a de la place pour tout le monde à l'Oratoire. Je vois que beaucoup de méthodistes même pensent tout bas qu'il valait mieux laisser tomber ces doctrines hétérodoxes. Je crois que ce diable de Calvin ne songerait pas de nos jours à brûler Servet. Il est vrai qu'on proposait à M. Martin Paschoud une pension de six mille francs, ce qui est plus doux que le bûcher dressé sur Champé, en face du lac de Genève; mais nous sommes, grâce à Dieu, devenus plus délicats que nos terribles parents du XVIe siècle.

En voilà bien long pour une ophthalmie qui m'empêche d'écrire lisiblement. Pardon et mille amitiés. Qui est donc avec vous au désert?

CLIV.

AU MÊME.

Paris, 19 mai 1866.

Le temps est calme et on ne voit plus bouger une feuille dans le monde politique. Quelquefois c'est le signe d'un grand orage, quelquefois aussi c'est une marque de beau temps pour l'avenir. Depuis quelques jours il plaît aux imaginations de croire à la paix, sans autre raison sinon que la guerre serait absurde et désastreuse; mais ce peut être une bonne raison. Le discours de M. Thiers a peut-être bien réveillé les consciences de quelques-uns et encouragé les autres à manifester leur indignation. Il a aussi fait dire à la statue du commandeur quelques mots sinistres qui ont fait réfléchir les gens qui n'ont pas envie d'aller *souper chez Pluton* avant l'heure, qui ne se soucient pas de voir tuer leurs enfants pour des combinaisons dangereuses et sans doute absurdes, qui n'aimeraient pas non plus à être ruinés dans les secousses de l'Europe. Il faut être un chimiste consommé pour jouer avec des substances inflammables. Je me défie des garçons apothicaires qui ont l'esprit d'entreprise.

Un Machiavel de raccroc qui fait l'entendu et qui ne demande conseil à personne peut faire encore plus de mal qu'il n'en médite. Vous voyez bien, j'espère, que je parle de M. de Bismarck. Ce Bismarck ne sera pas surnommé, comme Titus, les délices du genre humain. Les Prussiens eux-mêmes ont peu d'attrait pour lui, à ce qu'on dit. Si une demi-douzaine de gens hardis l'enlevaient et le conduisaient les yeux bandés à Botany-Bay, tout le bruit que nous entendons tomberait comme par enchantement. Deux douzaines de zouaves bien choisis seraient très-propres à cette expédition, mais nous respectons trop les traités et le droit des gens pour nous permettre de pareilles escapades. Je voudrais pourtant voir ce qui arriverait si ces douze démons happaient *sous les tilleuls* ce réformateur de la Confédération. Les Prussiens ne sont certainement pas poltrons, mais ils pensent et se décident plus lentement que les zouaves de Changarnier, par exemple.

> Un heureux téméraire
> Confond en agissant celui qui délibère,

comme dit Voltaire dans le *Triumvirat*.

Que fait le triumvirat bienveillant de Russie, de France et d'Angleterre? Nous n'en savons

rien, bien que cela nous regarde. Je comprends le secret nécessaire à la diplomatie, mais il est bien singulier qu'aujourd'hui, après que nous nous sommes mêlés trente ans de nos affaires, un homme qui peut avoir la migraine ou l'esprit mal fait, ou un accès d'humeur, décide dans une conversation du sort d'une centaine de millions d'hommes pour une trentaine d'années peut-être. Quand le gouvernement est agencé de façon que la nation se mêle efficacement de tout, hormis des transactions diplomatiques, le cercle de ces transactions devient si étroit que ce qu'on y décide est d'une bien moindre importance. On est bien sûr en Angleterre que des ministres responsables ne viendront pas parler à la Chambre des communes d'une guerre qui déplairait aux communes, tandis que dans des pays d'une constitution moins saine, M. *** peut venir annoncer d'un jour à l'autre au Corps législatif que l'État a besoin d'un milliard ou deux pour faire une sottise avec l'efficacité désirable, et cette sottise peut avoir poussé comme un champignon dans une seule tête et dans une seule nuit. Un cauchemar en peut décider, à l'abri de toutes les contradictions, de tous les avertissements, puisqu'on ne dit rien à personne, et voilà comment aussi, en politique comme en médecine,

L'ignorance en courant fait sa ronde homicide.

Tout ce qu'on entrevoit dans cette obscurité du cabinet, c'est qu'il s'agirait peut-être de donner la Silésie à l'Autriche, en échange de la Vénétie, et de laisser à la Prusse les duchés de l'Elbe, apparemment pour son droit de commission dans cette affaire où M. de Bismarck a montré un si grand esprit d'équité et de conciliation; mais il n'y aurait à cela qu'une petite difficulté, à savoir, que la Prusse aimerait mieux garder les duchés et la Silésie, et ne veut pas entendre parler d'abandonner cette conquête de Frédéric II, tandis que l'Autriche ne peut pas souffrir qu'on lui parle d'abandonner ces bords de la Brenta, qui lui ont coûté tant de sang déjà. Les bavards répètent que le ministre de Prusse aurait dit : « Nous aimerions mieux tuer jusqu'au dernier Silésien que de céder la Silésie, et réciproquement. » L'Autriche dit : « Si vous voulez mettre fin à toute conversation, parlez-moi d'abandonner Venise. » Ce seraient là de singuliers préliminaires de paix. Les malveillants, qui ne respectent rien ni personne, ajoutent à tout cela que ce semblant de conférences n'aurait pour but que de se donner prétexte à dire aux peuples : « Nous avons tout fait pour les empêcher de se

battre, ils n'ont voulu entendre à rien ; » mais ces soupçons ne sont qu'une abominable calomnie, car M. de La Valette les a démentis, je crois, dans un avertissement, et, vous me croirez si vous voulez, mais je me suis fait un code constitutionnel en réunissant tous ces avertissements de M. le ministre de l'intérieur aux témérités de la presse, et j'y trouve avec joie l'assurance, et partant la certitude, que le genre humain n'a jamais connu ni un gouvernement plus libre, ni plus habile, ni plus sincère, ni plus calme. Il me semble que demander plus pour le moment, c'est demander l'impossible. On dit qu'il y a un M. Paradol qui pousse l'impiété jusqu'à soutenir le contraire. Je ne lis pas les blasphèmes.

CLV.

AU MÊME.

Paris, 20 mai 1866.

On commence à croire à la guerre ; quelqu'un de bien informé écrit de Berlin : *Dans quinze jours, les hostilités auront commencé.* Je suis pourtant comme vous, mon cher ami, et je n'y crois pas encore. Si les choses sont ainsi, je croirai

que le diable a le dessus dans les affaires du monde. C'est bien le cas de dire, comme M. de Malesherbes après sa condamnation : *Encore si cela avait le sens commun !* Il est étrange que cette grande machine de l'Europe soit livrée à des mécaniciens si peu expérimentés. Quelqu'un disait l'autre jour qu'on pouvait appliquer, à M. de Bismarck entre autres, ces vers de la parodie d'*Hernani,* qui font dire à Charles-Quint :

Si je tenais en main le monde et la nature,
Et si je les laissais tomber, quelle aventure !

Suivez donc Taine, dans la *Revue des Deux Mondes* : il a fait deux ou trois jolies pages dans le dernier numéro sur Léonard de Vinci; mais que cela est rouge, bleu, vert, orange, noir, nacré, opale, iris et pourpre !... C'est une boutique de marchand de couleurs. Il y a lieu de dire avec Mirabeau le père : Quel tapage de couleurs ! Lisez donc aussi le morceau de M. Réclus. Il y est plus question de gymnastique que de spectacle de la nature, mais il est intéressant de voir ce que les Anglais font de leurs muscles. Adieu, mon cher ami, comment vous portez-vous, vous et votre cheval ?

CLVI.

AU MÊME.

Paris, 9 juillet 1866.

Nous avons beau dire : *Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* les courriers de M. de Bismarck ne se montrent pas, et l'on ne sait guère s'il n'entend pas aller à Prague et à Vienne, avant que de régler les conditions de l'armistice. Le premier secrétaire de la légation de Prusse, ici, disait hier : « *c'est bien difficile*, » et à quelqu'un qui lui représentait que trop d'acharnement de la part de la Prusse mécontenterait beaucoup l'opinion en France et pourrait amener la guerre, il répondait avec une fermeté tranquille : « *Sans doute, mais nous aurions une belle défensive, avec toute l'Allemagne derrière nous.* » Vous voyez les sentiments qu'inspirent ces fusils à coulisse et la journée de Sadowa. Nous n'avons pas encore cette arme qui enfle les cœurs quand on la serre sous son bras gauche, mais on en fabrique à force.

L'avenir est encore plus obscur devant nos yeux qu'il ne paraissait avant cette bataille et cette cession de la Vénétie à la France. L'Empe-

reur des Français se voit sur les bras toute l'Europe, en morceaux et au milieu de ce chaös, la Prusse et l'Italie qui font des soubresauts et qui n'entendront pas beaucoup plus raison l'une que l'autre. L'Italie pourtant ne fera pas la même difficulté. Il faudra bien qu'elle se résigne à son bonheur et que, pour l'avoir trouvé sans peine, il ne lui en paraisse pas moins doux; mais je crois que la vivacité de M. de Bismarck va égaler, durant quelque temps, l'orgueil du premier Bonaparte. Les bons esprits d'ici tiennent que finalement les Tuileries ne voudront pas rompre avec Postdam et l'esprit de la révolution, et que l'auguste arbitre, après avoir fait quelques efforts pour rendre plus douce la chute de l'Autriche, l'abandonnera à son mauvais sort. J'avoue que j'ai l'impression contraire et j'ai l'idée que l'excès d'arrogance de la Prusse forcera la main à la sagesse de notre prince et l'obligera, pour satisfaire l'opinion des masses, à envoyer ses zouaves pour rappeler les jours d'Iéna aux vainqueurs de Sadowa. Mais je conviens qu'il faut se garder de prédire rien dans un pareil désordre des éléments. J'ai cru depuis quinze jours tant de choses qui n'avaient pas le sens commun; j'ai vu avec un tel étonnement l'Autriche tout lâcher après le premier coup; je me suis attendu

si peu à voir cet entêtement couronné qu'on nommait l'empereur d'Autriche, apporter l'Italie sur un plat d'argent le lendemain d'une défaite, que je sais assez clairement que je ne suis pas né prophète. Il faut que ce conseil aulique ait l'esprit bien lent. S'il sentait certainement sa faiblesse entre le 24 juin et le 2 juillet, entre Custozza et Sadowa, pourquoi n'a-t-il pas rendu la Vénétie dès le 25, pour rappeler en Bohême les cent quatre-vingt mille hommes de l'Adriatique? Pourquoi, sachant ce qu'il devait savoir de l'infériorité de ses armées, a-t-il refusé la conférence? Pourquoi enfin, même après Sadowa, n'a-t-il pas pensé comme Guillaume III, qu'après tout on avait toujours la ressource de mourir dans un fossé? Il semble bien qu'on est roi pour avoir de ces sentiments-là, et c'est même pour cela que les rois méprisent les bourgeois qui ne sont pas tenus à cet héroïsme, bien qu'ils l'aient pratiqué quelquefois. Après cela, et pour être équitable, il faut dire que ces pauvres Autrichiens, en recourant à l'Empereur, n'entendaient pas demander grâce à M. de Bismarck, mais se débarrasser seulement du fardeau de l'Italie. Il reste toujours qu'ils s'y sont mal pris. Les nations en guerre sont obligées de tapisser sur la rue, et de ne rien laisser d'incertain sur les ques-

tions de point d'honneur. J'espère que vous plaignez un peu ce pauvre feld-maréchal Bénédek. C'était un soldat de fortune et l'empire n'en a pas souvent employé dans ce rang suprême. Il avait supplié l'empereur François-Joseph de ne pas lui imposer ce fardeau : « *Je crois pouvoir conduire assez bien cinquante mille hommes*, avait-il dit, *mais je ne suis probablement pas de force à en faire manœuvrer trois cent mille.* » On a insisté et il a cédé. Ah ! qu'il faut savoir dire *non* aux puissants ! et le voilà pour toujours l'objet de la risée et de l'injustice publiques.

Qu'est-ce que dirait le vainqueur d'Austerlitz, s'il voyait refaire cet empire germanique qu'il avait détruit à coups de canon, et un empire germanique qui aura bien plus de cohésion que le premier? Celui-ci sera un régiment, l'autre était une machine dont tous les ressorts se contrariaient les uns les autres. L'unité de commandement n'avait pas reçu les perfectionnements que nous lui avons donnés. A côté de cet empire prussien, que n'aurait pas osé rêver Frédéric II, une monarchie italienne de 25 millions d'hommes ! J'avoue que M*** nous a enseigné que jamais l'Italie ne s'associerait à l'Allemagne. C'est dommage pour sa démonstration que Victor-Emmanuel soit déjà si intimement lié avec

le futur empereur d'Allemagne, qu'il déclare à la France qu'il ne peut pas l'écouter pour le moment, ayant avec M. de Bismarck des liens plus étroits qu'avec elle. Pour nos frontières du Rhin, tant rêvées, il est difficile de voir qui nous les offrira ou qui nous les laissera prendre. En attendant, un banquier prussien a parié l'autre jour au Jockey-Club, et parié une assez forte somme, que nous n'aurions pas même un village de l'Allemagne. Ce qui est singulier c'est l'instinct politique des gens d'affaires de France, qui raisonnent assez bien sur tout autre sujet; hier, l'un d'eux disait dans un chemin de fer, en parlant de l'empereur Napoléon d'aujourd'hui: « *Ce diable d'homme est admirable! Il vous renverse en un tour de main tous ces petits États d'Allemagne, dont son oncle n'avait jamais pu venir à bout.* » Voilà qui est connaître à fond la politique de l'histoire; on devrait faire ce monsieur ministre des affaires étrangères.

Quoiqu'on ne puisse guère parler que de la politique extérieure, je recommande pourtant à votre attention un petit morceau de M. Vitet, inséré dans la *Revue des Deux Mondes*, sur le nouveau Louvre : c'est un chef-d'œuvre de bon goût et aussi de témérité. Je n'espère pas qu'il soit invité à dîner à Fontainebleau, s'il y avait

cette année un Fontainebleau; mais on dit que l'Empereur reste à Paris jusqu'à nouvel ordre. Atlas ne pouvait pas beaucoup se promener quand il avait le monde sur les épaules.

Avez-vous entendu ces discours de M. Disraëli et de M. Gladstone, au dîner donné par le lord-maire au roi des Belges! Il paraît que du moins l'Angleterre ne veut pas que M. de Bismarck dispose de la Belgique, comme appoint dans ses arrangements territoriaux, mais toutefois on a beau faire; avec ces instruments nouveaux qui sont si chers, et avec le mouvement absurde qui porte à faire de grands États, c'en sera bientôt fait des petits peuples. Où voulez-vous qu'un pauvre diable de Suisse, se procure des canons et des fusils à la dernière mode qui sont hors de prix? Dorénavant le duc de Bourgogne sera vainqueur à Morat et à Nancy.

Adieu, mon cher ami, bien des tendres regrets à madame Piscatory. Apprenez à votre petit-fils l'exercice du fusil à aiguille et à coulisse.

CLVII.

AU MÊME.

Paris, 31 juillet 1866.

Mon cher ami, je crois qu'en effet il vaut mieux ne plus parler de ces affaires germaniques. La conduite de l'Autriche est pour moi de l'allemand, que je n'entends pas, et celle de la diplomatie française, pire que de l'Iroquois, que j'entends encore moins. Cela donne la crainte d'être fou ou imbécile, quand on comprend si peu à ce que font, ou approuvent, ou souffrent les autres. Il faudra, tôt ou tard, bien des fusils à coulisse pour réparer le mal qu'on laisse faire aujourd'hui. Comprenez-vous quelque chose, par exemple, à cette rage qui prend à tout le monde de se faire, de ses plus belles mains, des voisins plus puissants que soi ? L'instinct de conservation le plus élémentaire inspire et a toujours inspiré le besoin contraire. Les trois quarts des guerres que le monde a vues n'avaient pour but que d'empêcher ce que nous voyons; et penser qu'on répond à cela par l'espérance idiote que les peuples qui sont contents de leur sort ne songent jamais à chercher noise aux

autres! Comme si les choses humaines étaient faites de cette façon qu'on ait jamais tout ce qu'il faut; comme s'il n'y avait pas toujours chez les voisins quelque chose qu'on convoite. M. Roy, qui pouvait vivre en paix avec ses quinze cent mille francs de rentes, n'avait-il pas sans cesse des procès pour ses murs mitoyens? S'il n'y eût pas eu de tribunaux, nul doute qu'il ne fût entré en armes chez les petits propriétaires de ses environs. Or il n'y a point de tribunaux entre les nations et le tribunal c'est la force. De là prévalait autrefois le principe qu'il fallait sans cesse regarder si les rois voisins n'avaient pas les ongles trop longs. C'est ce qui a poussé Guillaume III à couper les ongles à Louis XIV. C'est ce qui a amené l'Europe à Paris, et puis à Waterloo, pour arracher enfin à l'empereur Napoléon ces longues dents dont il mordait tous les peuples. Qu'il est singulier de voir l'esprit de ce temps, si positif en toutes choses, se laisser dire ces bêtises romanesques!

CLVIII.

A MADAME DONNÉ.

Broglie, 9 août 1866.

Nous allons avoir un voisinage qui demandera un peu de surveillance et de bonnes armes. Pour moi, je suis bien tranquille depuis qu'on m'assure que les peuples voisins sont toujours satisfaits dès qu'ils sont contents et que les Prussiens étant placés dans des conditions géographiques qui leur conviennent, seront les voisins les plus aimables dont l'histoire fasse mention. Il saute aux yeux, en effet, que notre premier Empereur n'est allé en Allemagne, en Russie, en Espagne, en Italie et n'a voulu aller en Angleterre que parce que la France n'avait pas ses frontières naturelles. Enfin, quiconque a observé les hommes, n'a pas pu ne pas remarquer que plus un homme est fort, plus il est modéré, comme nous le voyons dans l'histoire romaine et dans la grecque, dans Alexandre, dans César, dans Louis XIV et tant d'autres. Et puis, tout cela me manquerait, qu'il me resterait un appui qui ne peut pas plus se dérober que le rocher des siècles, c'est la sagesse de l'Empereur. Je ne crains

rien derrière ce bouclier. J'applique à celui qui nous gouverne ce que Bossuet disait de Dieu, avec moins de force et d'autorité : *Est-ce que l'Empereur craint les multitudes?*

Au seul son de sa voix, la mer fuit...

Les Prussiens tiendraient garnison à Metz et à Strasbourg, que je ne cesserais pas de me confier à ces deux principes : L'Empereur ne saurait se tromper ni me tromper, et M. de Bismarck, quand il aura tout ce qu'il veut, n'aura pas envie d'autre chose.

CLIX.

A M. PISCATORY.

Broglie, 22 septembre 1866.

Avez-vous vu comme toute la terre de France s'est mise à trembler de tous ses membres? Il y a bien de quoi et visiblement les esprits qui sont au centre de la terre sont informés de ce qui se passe à la surface. On a probablement entendu dans ces régions une chanson comme celle de l'*Apocalypse* : « *Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone!* » Voilà en effet la pauvre

Babylone au second rang des nations, jusqu'à nouvel ordre du moins. Y aura-t-il quelqu'un d'assez effronté, à la prochaine session du Corps législatif, pour répéter que la Restauration et le gouvernement de Juillet avaient abaissé l'idée de la France en Europe et dans le monde? Il est vrai qu'il ne faut jurer de rien, en voyant le sang-froid avec lequel M. de La Valette nous affirme que nous sommes au comble de la gloire et aussi de la sécurité. Il faut recevoir de l'État un traitement bien considérable pour prendre son courage à deux mains et nous dire de ces choses-là.

Vos moissons n'ont pas dû vous laisser beaucoup de temps pour la lecture et la composition *de vos Économiques*, que j'attends toujours. Écrivez, je vous prie, car il faut des livres nouveaux. Il est bien vrai qu'on peut relire, mais nous sommes si drôlement faits que si les formes de la vérité ne varient, nous devenons insensibles à la vérité. L'habitude nous a été donnée sans doute pour notre bien, mais elle a cet inconvénient qu'elle émousse nos impressions. A la longue on s'accoutume à un chant d'Homère, à une ode d'Horace, à une oraison funèbre de Bossuet, et ce qu'ils disent des grands et beaux lieux communs de la vie humaine n'agit plus sur nous, parce que l'air et les paroles nous sont trop fa-

miliers. Il est nécessaire que ces vérités qui ne passent pas nous soient redites sur un nouveau mode. C'est pourquoi David, dans ses psaumes, dit sans cesse : Chantons un nouveau chant, bien qu'il se borne à dire la même chose sous une autre forme. Or, à cette heure, personne ne chante plus une nouvelle chanson ; on n'écrit plus par ces temps où l'on doute de tout, où l'on a peur de tout, et où l'on a raison d'avoir quelque peur des autorités. Il faut donc en revenir aux anciens livres. J'ai trouvé que, pour les rajeunir, il fallait y chercher chaque fois autre chose. Je lis en conséquence Virgile, pour y recueillir toutes les peintures du monde extérieur, et Cicéron, pour y suivre la trace des règles morales qui étaient le catéchisme des Romains.

CLX.

AU MÊME.

Broglie, 5 octobre 1866.

J'aurais en effet grand besoin du point d'appui dont vous parlez pour soulever les névroses ; mais il y a de plus grandes affaires que celle-là en Europe, et si vous savez un point d'appui

pour restituer à cette Europe l'équilibre qu'elle a perdu dans un accès d'ivresse, j'ai idée que vous rendrez un grand service à la France en particulier. Je vous avoue que je suis comme le pauvre marmiton de qui Voltaire disait : « *Il y avait autrefois un garçon pâtissier qui se donnait les airs d'aimer son pays.* » Je ne peux pas regarder du côté de l'Alsace et de la Lorraine sans me sentir comme une épine dans le pied. Je ne comprends pas certains profonds politiques qui se consolent en se disant que l'Empereur a eu là du désagrément. Je me rends cette justice que je n'avais pas une ombre de regret à ce qu'il acquît pas mal de renommée militaire en faisant rentrer ce torrent de Bismarck dans ses anciennes rives ; mais si l'on dit que les truites remontent le torrent, il n'en est pas de même des hommes. On détruit en un jour aisément ce qui a demandé deux ou trois siècles d'efforts et une succession de grands hommes de toutes sortes. Je radote sur ce sujet, et je me dis, pour m'accuser d'en parler tant, que vous en êtes aussi préoccupé que moi ; mais ce qui me dépasse, c'est l'insouciance avec laquelle la nation française regarde cette destruction du rempart à l'abri duquel elle a vécu si longtemps en sécurité. Les Hollandais pousseraient bien d'autres cris si on touchait à

leurs digues. Il y a peine de mort chez eux contre qui travaille, de près ou de loin, à les renverser.

Je vous avoue, mon cher ami, que j'attendais de quelque honnête homme de talent quelque brochure énergique qui mît ces monstruosités à la portée de toutes les intelligences. D'ici à la session, il se sera fait de fausses membranes sur la sensibilité publique, et on est capable de penser, pour lors, à toute autre chose, comme l'exposition de 67, en face du pont d'Iéna. On devrait bien, par parenthèse, changer le nom de ce pont, et le nommer, par reconnaissance pour nos amis, le pont de Sadowa.

Adieu, mon cher ami, je tiens qu'à Chérigny, comme ici, on dit encore ce qu'on pense.

CLXI.

AU MÊME.

Paris, 30 décembre 1866.

Mon cher ami, je vous souhaite une bonne année, où il n'y ait point d'affaires de Prusse, ni du Mexique, ni de Corée, ni du Japon, ni de Chine ; où il n'y ait point, comment dirai-je

pour parler suivant les lois? Ah! je sais : où il n'y ait point lieu, pour le suffrage universel, de changer la dynastie; où vous n'aurez pas la fièvre; où vous ne verrez pas le zèle de M. de Moustier pour empêcher les Hellènes de déranger en Crète ce bel équilibre européen que nous maintenons si fermement dans notre Occident. Ici, l'on n'a point le verbe haut; on sent qu'on a fait quelques petites fautes; on voit bien qu'on ne peut plus dire, comme Titus, dans la *Bérénice* de Corneille :

> Pour envoyer l'effroi sur l'un et l'autre pôle,
> Je n'ai qu'à faire un pas, qu'à hausser la parole.

Les peuples et les princes étrangers ont perdu un peu le respect, et la loi sur l'armée n'a pas accru celui des Français. Mairan, le savant, disait : *Je voudrais bien trouver un beau problème qui ne fût pas difficile à résoudre*. Il faut pourtant avouer qu'au dire des gens qui s'y entendent, le projet de loi n'a ni pieds ni pattes. En attendant, voilà l'heure de la session qui s'avance. Les grands pouvoirs n'aiment pas à voir cette marée qui monte, si bénigne qu'elle soit encore. Il faudra entendre quelques petites vérités désagréables, trouver des réponses qui persuadent

les sots ; cela n'est pas difficile, mais il faudrait que les gens d'esprit ne pussent pas répliquer, et c'est une sorte de difficulté. M. Rouher doit être soigné à cette heure dans les établissements de l'empire, comme l'est dans son écurie le cheval de course d'où dépend la fortune de son maître. Les autres chevaux des stalles voisines ne sont bons tout au plus qu'à traîner des tombereaux, mais ils ne sont pas rétifs par exemple. M. Thiers regarde ce troupeau d'un œil oblique comme pourrait faire le cheval qui a emporté Mazeppa dans lord Byron ; mais tout cela n'empêchera pas les Prussiens. Il est vrai que tout le monde à peu près a pris son parti de ces Prussiens. On dit qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter. C'est le langage des meilleurs esprits et qui ne sont pas mauvais citoyens. Je ne sais pas ce qui pourra me faire prendre mon parti de la frontière d'Alsace et de Lorraine.

Adieu, mon cher ami. J'ai vu hier madame Trubert qui était belle comme Armide et Clorinde tout ensemble, et bien aimable dans ce grand éclat.

CLXII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 9 février 1867.

N'êtes-vous pas triste de la mort de M. Cousin, chère madame ? Madame de Sévigné dit quelque part de la mort de son jardinier : « Le jardin en est tout triste. » Cette vie si puissante de M. Cousin, en s'éteignant, rend le jardin tout triste. Il avait, sans doute, l'esprit bien mobile, mais il n'a jamais souffert qu'on lui offrît le prix de ses changements d'opinions ou de sentiments. Il avait porté dans l'esprit de la philosophie, dans l'enchaînement des vérités morales, quelque chose du génie de Corneille. Il avait donné comme une âme romaine aux abstractions. Il avait réuni l'émotion à la rigueur des démonstrations. Avant lui, et depuis Platon, la philosophie avait toujours eu l'air d'un glacier dans l'ombre. M. Cousin avait éclairé tous les sommets de la métaphysique de cette lumière que vous avez vue de Divonne, vers l'heure du coucher du soleil, sur toutes les hauteurs des Alpes.

Vous avez dit une chose profonde comme vous en dites souvent avec négligence : On pense tou-

jours à quelqu'un à propos de quelque chose. Ces liens des idées générales et des sentiments particuliers seraient bien curieux à étudier. Par exemple, quand on remonte jusqu'à son enfance ou à sa première jeunesse, on trouve que les sentiments moraux sont indissolublement unis à l'image d'une personne ou quelquefois d'un paysage. L'homme est fait avec un artifice singulier.

CLXIII.

A LA MÊME.

Paris, 11 mars 1867.

J'ai toujours cru et j'ai toujours vu qu'il y avait des lacunes singulières, en fait de lectures, dans les esprits les plus cultivés. Je n'aurais pourtant pas pensé à vous recommander l'*Allemagne*. Du reste, c'est un avantage que ce petit retard. Si vous aviez rencontré ce livre dans vos premières études de littérature, vous n'eussiez probablement pas éprouvé le sentiment si vif et si juste que vous en avez. Il est bien vrai que l'esprit en jaillit de tous côtés. Ce sont bien des eaux jaillissantes, non pas comme à Versailles, mais comme j'en ai vu dans un certain ravin du Jura que vous

avez peut-être rencontré dans vos promenades du côté de Genollier, sur la route de Saint-Cergues. Il y a là, sous de beaux arbres, cinq ou six masses d'eaux qui sortent de la roche avec une sorte de joie tumultueuse en arrivant à la lumière. C'est une image de l'*Allemagne*. Rien ne donne plus l'idée de la jeunesse dans son éclat que les chapitres que vous citez, et, avec cette prodigalité d'un jour de fête, la justesse, la mesure et une tristesse aimable qui vient de l'espérance de la vie et de la douceur de l'âme. Il faut bien accorder qu'on n'y trouve pas l'art d'écrire à un degré supérieur, je veux dire que la parfaite clarté, la sûreté du dessin, la précision n'y sont pas toujours. Les tours ne se gravent pas dans la mémoire avec ce cachet de pierres dures dont M. de Chateaubriand scelle ses idées et ses images ; mais le jet brillant, l'inspiration naturelle, l'abondance négligée, la profonde sincérité des impressions et des pensées valent pour le moins les éclats de voix impérieux du Talma de la littérature, je veux dire de M. de Chateaubriand.

Oui, *le Corsaire rouge* est intéressant, bien qu'il ait les terribles défauts de Cooper, l'obscurité et la lenteur embrouillée des dialogues et le vague des descriptions ; malgré l'excès un peu

assommant des détails; mais il sait donner une vie réelle à ses héros, et il excelle à peindre la *bataille de la vie* contre les vents, les eaux, les sauvages, la solitude des déserts. Il peint supérieurement ce que font courageusement les Américains du Nord. Les trois ou quatre romans où il déroule la longue vie d'un *Batteur d'estrade*, *le Dernier des Mohicans*, *la Prairie*, etc., sont d'un intérêt extraordinaire. Malheureusement on n'y trouve rien de la verve des conversations de Walter Scott ou de Cervantes, pas un trait des nuances délicates de *l'Abbé* ou des *Puritains*. Je n'ai jamais compris comment on pouvait se faire lire avec autant de plaisir, alors qu'on a la main si lourde, la parole si embarrassée et la vue si trouble.

Et voilà de ma fine écriture un trop long traité sur le Cooper que j'ai connu à Paris. Il était cruel pour les États-Unis et racontait bien le désert.

CLXIV.

A LA MÊME.

Paris, 12 avril 1867.

Vous avez grand'raison de trouver que l'excès

de la fatigue ne prépare pas du tout à supporter de nouvelles fatigues. Il est bien singulier que l'homme naturel ait un certain penchant à excéder ses forces en tout. On dirait que cet effort lui fait sentir la vie avec un peu plus d'intensité. Les moralistes ont beau lui prêcher la modération en tout, il aime à trop marcher, trop travailler, trop dormir, trop veiller. Étant mécontent de son lot et du petit capital que la nature lui a fourni à son entrée dans le monde, il cherche sans cesse s'il ne pourrait pas se mettre au-dessus des lois de cette nature, et, à vrai dire, je crois que ces efforts contre la raison sont pourtant l'un des plaisirs les plus nets et des plaisirs les plus profonds des âmes énergiques. C'est pourquoi M. Soumet fait dire quelque part à son Saül, fort mécontent des procédés de Dieu à son égard :

Et j'ai changé du moins l'esclavage en combat.

Malheureusement, à ce combat on est toujours battu. La nature a un fusil qui tire six coups par minute au moins et bien supérieur à notre pauvre armement de la volonté humaine. Il faut donc tâcher de mettre son plaisir à se ranger et s'agencer modestement dans l'harmonie des choses. L'obéissance volontaire a aussi ses joies comme

celles de la lutte, et on n'a pas beaucoup d'embarras d'amour-propre à obéir à l'empereur de là-haut, qui veille avec autorité et avec sagesse à ses frontières, et qui ne craint ni M. de Bismarck ni les coalitions d'ouvriers, et qui ne perd la tête dans aucune occasion. J'espère que cet éloge de Dieu et des lois de la nature ne blessera en rien. Je le répéterais, au besoin, dans le Sénat et devant M. Troplong.

Je vois bien que la politique sous toutes ses formes vous ennuie terriblement, et il faut que vous ayez lu avec bien des distractions la bataille entre M. Rouher et M. Thiers pour hésiter entre les deux combattants. Je voudrais bien que M. Thiers eût mille fois tort dans cet exposé de nos affaires étrangères; nous n'en serions pas où nous en sommes. Si, il y a deux ans, on nous eût annoncé que nous allions avoir la guerre avec la Prusse, nous aurions reçu très-paisiblement cette nouvelle; mais depuis que la Prusse, encouragée par nous, a étendu ses frontières et est devenue le plus puissant empire du continent, nous ne sommes pas du tout à l'aise quand on nous parle d'une guerre avec elle. Il est vrai que cela ne nous empêche pas d'engager cette sotte affaire du Luxembourg sans rime ni raison, sauf à nous en dédire au dernier moment. Nous

n'avons certainement pas le don de l'à-propos depuis quelque temps.

Personne ne veut croire ici que nous n'aurons pas bientôt la guerre. Pour moi, je me confie au petit discours pacifique de M. de Moustier au Corps législatif et au Sénat. Après ces paroles, qu'il le veuille ou non, le gouvernement est tenu de ne pas chercher la guerre avant quelques mois. Ce n'est sans doute qu'une affaire de temps, et il faudra bien se battre un jour ou l'autre au point où en est arrivée la géographie politique de l'Europe; mais le temps est beaucoup quand on n'est pas prêt et qu'on n'a pas les engins nécessaires pour réprimer les caquets de ses voisins.

CLXV.

A M. PISCATORY.

Paris, 11 juin 1867.

Que vous dites bien à propos du dernier volume de M'**, sur cet art d'exposition qui peut donner l'air de vérités aux plus graves erreurs. Vauvenargues avait déjà dit : la lumière de leurs expressions les trompe sur l'erreur de leurs pensées. Relisez Vauvenargues. Le monde

en parle avec une approbation froide et sans le lire. Ces premiers chapitres sont d'une psychologie confuse dans les termes; on n'y comprend rien, mais quand il entre dans l'analyse de l'homme et dans le jeu de ses instincts et de ses passions, il a une profondeur d'observation, une énergie d'expression, une couleur si vive et si harmonieuse que quelquefois ni La Bruyère, ni La Rochefoucauld, ni même Pascal, ne l'ont égalé. Il a sur Pascal la supériorité de l'équilibre. Il tient compte de tout, tandis que Pascal, pour avoir regardé trop fixement l'idée de Dieu, n'a plus rien vu d'autre dans ce tragique éblouissement. Vous y verrez, dans Vauvenargues, des pages languissantes et confuses, mais, tout à coup, comme dans la campagne de Rome, vous trouverez, parmi des roches brûlées, le lac de Némi tout environné de verdure, réfléchissant le ciel et servant de miroir à Diane. C'est un travail qui aurait sa récompense que de le lire pour en noter les grandes pensées et les belles images qui souvent les encadrent. Je ne sais pas si l'empereur de Russie, le roi de Prusse, le prince Humbert, le petit Taïcoun, lisent Vauvenargues à Paris avant de sortir. Ils courent comme des perdus. Hier au soir les Tuileries resplendissaient de tous les feux de l'électricité. Cela avait

l'air des palais étincelants de la sagesse dont parle Lucrèce, et non pas du tout des Petites Maisons ouvertes. Les peuples respectueux encombraient en silence les quais, la place Louis XV, la rue de Rivoli, mais tous ces gens qui dansaient à l'intérieur n'en voyaient pas beaucoup plus clair à la lueur de ces cinquante mille becs de gaz, hormis M. de Bismarck qui regardait en souriant par les fenêtres tous ces feux éclairant au loin le pont d'Iéna, le pont d'Austerlitz et la colonne Vendôme avec ses Prussiens captifs en bas-reliefs. Cette nuit n'était pas favorable aux revenants, sans quoi l'ombre de Bonaparte aurait pu avoir une conversation un peu vive avec son neveu.

CLXVI.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Versailles, 21 août 1867.

Grâce à votre bonté, je suis arrivé dans un état assez tolérable à Versailles. J'aurais voulu profiter de cette demi-santé pour aller à Saltzbourg. Il est vrai que je ne pourrais y tenir que le journal de Dangeau. C'est dommage que Saint-Simon ne soit plus de ce monde et ne soit

pas chambellan de l'Empereur. Il aurait fait de belles gravures à l'eau-forte de cette entrevue; Tacite n'y serait pas de trop non plus pour raconter les destinées du monde livrées au hasard de ces petits calculs de petits esprits finassiers.

N'êtes-vous pas scandalisé de cette lettre monumentale sur les chemins vicinaux? C'est un charlatanisme bien insolent, surtout en considérant qu'on en a déjà usé une fois pour endormir les paysans. J'avais cru que les princes qui aiment l'*ordre* lisaient au moins Machiavel, mais ceci est tiré des tours de Guzman d'Alfarache. M. le ministre de l'intérieur dit que de pareilles conceptions dépassent l'esprit humain. Il est certain qu'elles ne viendraient pas à l'idée d'un homme simplement sensé; mais, après tout, comme un bon avocat est celui qui gagne les causes, il est possible aussi que les moyens soient adaptés à l'intelligence des auditeurs; mais l'ensemble reste qui est d'avoir un grand mépris de ceux à qui l'on parle.

Dans l'avant-dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes* était un article de M. de Rémusat sur l'existence et les attributs de Dieu qui montre une fois de plus que dans la métaphysique il est peut-être le premier de nos jours pour une fécondité de preuves que lui seul connaît, et

pour le grand bon sens mêlé aux procédés toujours un peu bizarres des sciences philosophiques. C'est proprement un homme s'inquiétant des problèmes qui pèsent sur l'homme et non pas un dialecticien qui pèse des formules sans se soucier ni de l'objet dont il s'agit ni des résultats qu'il trouvera. Presque tous les philosophes d'à présent sont des écoliers de Faust qui jouent avec des formules.

Mais vous n'aimez pas la métaphysique. Vous êtes à l'histoire et vous dites comme les Romains : C'est le gouvernement des hommes qui est notre affaire : *Regere imperio populos.*

CLXVII.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE

18 octobre 1867.

Ma chère Marie, je vois que tout en courant sans cesse, vous travaillez et lisez sans fin les romans anglais, les constitutions des Bénédictins, les aventures tragiques de M. Raousset-Boulbon, etc., etc., sans compter probablement le dessin et la musique. Les pédants disent qu'il faut suivre une veine d'études sans s'en écarter.

Je crois contre eux que dans les esprits étendus, originaux et bien faits, l'unité se fait dans l'intelligence avec les plus étranges diversités. La terre, le vent, le soleil, la pluie apportent un peu pêle-mêle au rosier ce qu'il faut pour faire l'éclat et le parfum de sa fleur, mais il y a dans le rosier un instinct qui ramène tous ces éléments épars à l'unité de la rose. Quand un orateur puissant, non pas comme M. Rouher, commence à s'animer, le torrent confus de tous ses souvenirs mêlés, études, incidents de la vie, impressions, passe et repasse devant lui. C'est dans ce chaos mobile qu'il saisit au passage tout ce qui fait la vie et le feu de son discours, et il ramène sévèrement à l'unité de son dessein toutes ces substances hétérogènes étalées devant son souvenir. C'est pour cela que Cicéron a dit qu'il fallait que l'orateur sût de tout. Il savait bien que dans la fièvre oratoire toute cette prétendue confusion serait ramenée à l'ordre. Je penche donc pour l'extrême diversité des études, parce que tout sert dans le ménage de l'esprit et tout sert aux fins les plus différentes. Il faut convenir cependant qu'il y a un genre de plaisir inconnu à la curiosité nomade; le plaisir sévère de voir le fond de quelque chose; le plaisir qu'avait le grand botaniste de Candolle quand il voyait

dans sa bibliothèque et aussi dans sa mémoire, tout ce qui avait été écrit sur les plantes. M. Hase, le professeur de grec, avait, dans un autre genre, la même raison de croire qu'il savait toutes les aventures de chaque mot de la langue grecque. Quand on est arrivé à ce compte sur un point des connaissances, on voit, comme les plongeurs au fond de la mer, des spectacles inconnus aux yeux qui se promènent sur la variété des choses, et on dirait que la satisfaction qu'éprouve l'intelligence ressemble en quelque chose aux joies de la conscience après un devoir difficile accompli. Maintenant ne pourrait-on pas réunir les deux supériorités, savoir de tout, et savoir le tout possible de quelque chose? Il est besoin pour cela des grands yeux intelligents de *mademoiselle*, mais il faut aussi que ces yeux ne soient point sujets à la fatigue.

En attendant, avez-vous lu *Two marriages*, d'une miss... qui porte aujourd'hui un autre nom? Ces deux mariages sont deux histoires séparées. La seconde seule est charmante, mais charmante par endroits comme les pages les plus pathétiques de *Simple histoire*, comme les plus aimables tableaux du *Voyage sentimental*. Je ne sais comment font les romanciers anglais. Sauf Thackeray, Dickens et quelques autres, les auteurs des

meilleurs romans, des peintures les plus fines et les plus exactes de la nature humaine sont de pauvres femmes qui n'ont pas vu le monde et qui mènent à peu près la vie de mademoiselle Brontë, c'est-à-dire entre les quatre murs d'un presbytère de village. Le secret est probablement que quand on ne cherche pas, comme en France, midi à quatorze heures, quand on ne s'applique qu'à peindre exactement le jeu naturel de l'âme et la diversité des sentiments et des caractères, un œil attentif trouve ses modèles aussi bien dans un cercle restreint que dans la foule des grandes villes et des salons. La matière de l'histoire de l'homme est partout. Il n'est pas nécessaire de vivre à Londres ou à Paris pour la trouver. Ajoutez qu'on regarde mieux et plus longtemps son modèle dans la tranquillité d'un village. La main du dessinateur ne tremble pas par l'ébranlement des voitures et la rage de faire effet qui est la maladie des grandes villes. On dit qu'à l'Observatoire le passage incessant des charrettes et des wagons fait dévier les instruments d'observation et peut changer d'un degré la position d'une étoile.

CLXVIII.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 22 octobre 1867.

Je comprends bien les ennuis que vous cause votre travail dans ce qui n'est pas la pure narration. On ne peut guère donner des conseils à ses amis, même à ceux qu'on connaît le mieux, sur la manière de diriger l'esprit et l'économie du travail intellectuel. Chacun est obligé de traiter avec ses singularités qui tiennent à toutes sortes de choses morales et aussi physiques; toutefois, on peut donner aux autres à essayer les recettes qui vous ont réussi dans des cas analogues, s'il y a des cas analogues. Quand, par hasard, j'ai eu quelque chose de difficile à écrire, j'ai commencé à l'écrire tout d'un trait et sans ratures, bien résolu de ne le tenir que pour première épreuve. En y revenant le lendemain pour une nouvelle façon, en transcrivant, je m'étonnais du chemin qu'avait fait mon esprit après cette première épreuve. Ce canevas grossier avait servi à fixer les points d'examen et avait empêché mon esprit de vagabonder. Par un travail sourd et instinctif, j'avais trouvé le véritable ordre et les expressions ap-

propriées que je n'aurais point atteints sans cette esquisse rapide et négligée qui me montrait en même temps ce qu'il fallait éviter et ce qu'il fallait faire. Quand on essaye, ligne à ligne, dans un écrit un peu long, d'arriver du premier effort à une rédaction définitive, on n'a point le tout devant les yeux, et pendant qu'on tasse les objets dans un coin de la malle, l'autre côté se soulève et empêche de la fermer. Essayez d'attaquer ainsi dix pages par dix pages, en faisant les coupures dans le joint des idées et des divisions naturelles des idées, et peut-être déchirerez-vous moins de papier. Ma pratique est fondée sur la remarque que, si on ne parlait pas, on ne dirait jamais de sottises, mais on les garderait toutes en soi. On n'a pas plus tôt mal parlé qu'on en est averti par la voix intérieure, mais cette voix ne se ferait pas entendre si l'on n'avait pas dit la sottise. Le brouillon premier est destiné à exciter cette voix qui vous suggère la réponse au bas de l'escalier, quand il n'est plus temps, s'il s'agit de conversation ; mais, dans le métier d'écrire, l'inconvénient n'est pas le même, et le brouillon ne vous fait de tort aux yeux de personne. Il est des livres de recettes médicales où on lit au bas de la prescription : *Essayez*. Je vous conseille modestement d'essayer.

Les eaux paraissent se calmer aujourd'hui. Nous ne sommes plus à la tempête et nous avons l'air d'espérer que le roi d'Italie dira son *Quos ego...* à l'orage formé par ses sujets. Ce calme ne sera pas probablement définitif, et l'Europe est si mal dans son lit qu'il n'est guère probable qu'elle ne remue pas d'un jour à l'autre. Je me trouve moi-même très-mal à l'aise dans mon petit lit sur les bords du Rhin, et les savants chirurgiens ont beau me dire qu'il ne faut pas remuer, je ne peux pas répondre d'un mouvement d'impatience.

CLXIX.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Broglie, 27 octobre 1867.

Il faut être à Paris, je le vois bien : la moitié de vos amis vous laissent dans votre coin et ne vous écrivent point. Ce n'est plus le temps ni des longues correspondances à jour fixe, ni des longs séjours des amis à la campagne; on ne voit personne et on ne reçoit guère de lettres dès qu'on est à quarante lieues de la cité de M. Haussmann. Les chemins de fer ont donné à tout le

monde une inquiétude fébrile; chacun a des affaires par-dessus la tête, et il me semble qu'on fait tout plus vite et plus mal qu'autrefois et qu'on ne va plus nulle part depuis qu'on a tant de facilité pour aller et venir; il n'y a guère que Dieu qui puisse bien faire les choses en étant partout à la fois.

Je regrette bien de n'avoir pas vu ce jeune empereur d'Autriche, puisque vous lui avez trouvé l'air si royal. Je serais aussi curieux de savoir ce que les deux princes se sont dit, s'ils ont causé de l'état de nos affaires en Italie et de l'aisance avec laquelle Garibaldi s'avance à la conquête du Vatican et du peu de cas que font les Italiens de nos remontrances. Il paraît clairement qu'il ne faut pas s'appliquer à se donner pour voisin un corps de nation de vingt-cinq millions d'hommes, quand, à sa place, on avait cinq ou six petits États qui, différant souvent de volontés, n'étaient pas disposés à faire avec ensemble des sottises ou des violences qui nous sont dangereuses. Il paraît qu'il n'est pas sain pour un souverain d'avoir l'imagination à moitié socialiste, avec une grande disposition à appliquer toutes les utopies qu'il peut avoir lues dans le loisir de ses prisons. Un esprit faux et actif qui commande à cent légions peut bien

perdre un grand empire en quelques années, surtout quand il n'aime pas à perdre son temps, alors qu'il a une sottise à faire.

Il vaut bien mieux lire des romans de madame Gaskell que des traités sur les nationalités latines, slaves, grecques, etc. J'aurais volontiers donné un empire à gouverner à madame Gaskell, tant elle avait, dans la conversation, de simplicité aimable, d'esprit pénétrant, d'élévation morale et de fermeté d'intelligence. La Providence aurait bien dû la laisser un peu plus longtemps dans ce monde, pour y faire des livres comme les mémoires de miss Brontë; mais les gens de talent s'en vont avec une singulière rapidité.

M. de Moustier vient d'écrire une bien singulière dépêche télégraphique à ses agents à l'extérieur. Il y dit, dans un style laconique, que l'empereur a consulté son conseil d'État et fait sonder les préfets à l'effet de savoir s'il doit exiger l'exécution du traité du 15 septembre. Ce sont de ces consultations qu'on fait peut-être quelquefois, mais il est bien rare qu'on les raconte au public qui vit sur l'idée qu'un traité est obligatoire, quoi qu'en puissent penser les préfets. Veuillez cacher ce jugement à M. votre frère qui est obligé de me croire un téméraire

quand je parle avec si peu de précaution du ministre des affaires étrangères.

Oui, M. Sainte-Beuve est très-aimable. Sa conversation est charmante; elle est vive, variée, facile; il n'a point, comme quelques hommes du premier rang de nôs jours, le besoin du monologue; il se prête aux idées des autres, il discute et ne pérore pas avec empire. On dit qu'il a parfois des violences soudaines, mais je ne l'ai jamais vu dans ces dispositions. Je lui dirai certainement tout le cas que vous faites de ses écrits, et il en sera flatté et reconnaissant.

CLXX.

A M. GUIZOT.

Paris, 29 décembre 1867.

Monsieur,

J'ai reçu, peu après votre lettre, les charmants récits de madame de Witt. J'ai été ravi de cette lecture, et je suis bien fâché qu'il ne soit pas permis d'en remercier directement l'auteur. Le fond des tableaux, la partie historique, est peint avec une force secrète et une grande vérité; les scènes de famille du premier plan sont

d'un singulier intérêt, tout est plein d'une vie morale et d'une imagination gracieuse qui feraient deviner assurément, je crois, le nom de l'auteur... J'avais toujours pensé qu'on ferait une œuvre très-intéressante en cherchant dans le fouillis de la Bibliothèque royale les lettres privées qui se rattachent aux grands événements, siècle par siècle, pour y voir seulement la vie des particuliers cheminer sur ces grands fleuves qui emportent tout avec eux. Madame de Witt a mieux fait avec sa baguette de fée. Elle a réalisé une image de M. de Lamartine parlant du mariage de ses parents dans les jours les plus terribles de la Révolution : « Je me souviens d'avoir » vu un jour une branche de saule séparée du » tronc par la tempête et flottant sur un débor» dement de la Saône. Une femelle de rossignols » y couvait encore son nid, à la dérive dans l'é» cume du fleuve, et le mâle suivait du vol ses » amours sur un débris. » M. de Chateaubriand ne parle pas de sa famille à Combourg sur un ton aussi gracieux, à beaucoup près : *Mon père était la terreur de sa maison ; ma mère en était le fléau.*

On disait le pauvre M. de Lamartine bien malade à Mâcon, mais il paraît que ces bruits sont exagérés. Il est de retour à Paris, et, au rapport

d'un de ses peu nombreux amis d'aujourd'hui, rien dans son état ne donne la crainte d'un danger prochain. M. Sainte-Beuve a eu récemment quelques accidents de santé qui donnaient du souci à ses médecins. On a eu raison de cette crise, et il semble marcher vers une sorte de convalescence.

M. de Broglie, sachant que j'avais le volume des *Scènes d'histoire et de famille*, m'a demandé quatre fois par jour si je pouvais le lui donner à lire. Il faudra bien que madame de Witt prenne son parti de ce concours de lecteurs dont elle ne veut pas.

Voulez-vous bien lui cacher le vif plaisir que m'a donné son livre et agréer l'expression de tous mes sentiments très-dévoués et très-respectueux.

CLXXI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Mardi, 16 mars 1868.

Mademoiselle,

J'ai bien trois volumes d'une sorte d'histoire d'Italie de M. Quinet. Elle est remplie de généralités brillantes, sans nul détail suivi, et point

exempte d'enthousiasme de parti. Son livre sur le *Génie des religions* a de très-belles pages; mais vous seriez sans doute choquée de l'air hautain dont il juge toutes les croyances. Il a écrit aussi un récit de ses courses à travers la Grèce, à l'époque de l'expédition française en Morée. Vous y verriez de belles descriptions mélancoliques, tristes comme le fond de l'imagination de l'auteur qui tourne aisément au lugubre.

Je vois que vous causez présentement avec madame de Maintenon. J'ai toujours pensé d'elle : *Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste*. Sa sagesse est triste. Si les pauvres filles de Saint-Cyr l'avaient crue sur parole, elles n'avaient guère qu'à se jeter à l'eau avant de retourner dans leurs familles. Elle leur fait des tableaux de la vie réelle qui les attend au logis qui sont pour donner un extrême désir de prendre la route de l'autre monde au lieu de celle de leur pays natal. Elle ne sait pas montrer ce qu'il y a d'aimable dans les devoirs les plus tristes en apparence. Cette grande et sérieuse aventurière était fort sensée, mais peu poëte, et, dans l'éducation, il faut savoir montrer le côté poétique de l'économie des devoirs, surtout à ceux et à celles dont la vie doit être dépouillée de plaisirs, au sens vulgaire du mot. Saint François de Sales

entendait mieux les côtés riants du bien. Je ne comprendrai jamais comment Louis XIV a pu épouser ce volume dépareillé de morale étriquée. Je crois que M. Saint-Marc Girardin pourrait bien m'appeler en duel pour cette irrévérence.

Madame de Choiseul est une bien autre personne que cette mégère douce. Elle a du superflu dans l'esprit et dans l'imagination. Vous trouverez la plupart de ses lettres dans la correspondance de madame du Deffand qu'a publiée M. de Sainte-Aulaire.

CLXXII.

A M. PISCATORY.

Paris, 6 avril 1868.

Prenez patience, mon cher ami, vous allez avoir des livres nouveaux qui seront comme l'ouverture d'une fenêtre dans une chambre où l'air devient rare. M. Prevost-Paradol a donné, dit-on, un manuscrit à M. Michel Lévy. Ce sera un livre de politique générale. J'aimerais mieux que ce fût de la politique particulière. M. Guizot vous donnera bientôt une nouvelle partie de ses *Médita-*

tions religieuses, et à l'autre côté de l'horizon se montrera la *Vie de saint Paul*, de M. Renan. Celui-là est une grande coquette dans l'ordre des théologiens et des savants. Sa coquetterie est mêlée d'impertinences, mais il donne aux hommes de sa génération ce qu'ils désirent en toutes choses, des bonbons qui sentent l'infini. Il est comme certains chimistes qui ont rendu l'huile de foie de morue une boisson très-agréable; seulement les principes actifs s'en sont allés du foie de morue, et les enfants restent tout aussi lymphatiques que devant. En le lisant, je me prends d'une certaine colère, trouvant que c'est pourtant me manquer d'égards que de me faire prendre ce qu'il dit pour des raisonnements, et, pour ne pas quitter ce sujet, vous êtes-vous quelquefois demandé pourquoi les femmes en particulier font presque toujours retourner les conversations sur la musique? C'est, à mon sens, peu musical il est vrai, que si elle a cette supériorité sur tous les autres arts et même sur la littérature, de pouvoir dire encore quelque chose à l'âme là où la parole se confond et expire pour ainsi dire, elle a par contre ce défaut inhérent d'être très-vague et d'être moitié physique et moitié morale; or le temps est extrêmement moitié physique et moitié moral: il aime à être

ému plus qu'à réfléchir. Il veut jouir de tout, sans se soucier de faire l'effort viril de chercher à concilier les choses. Il se berce donc dans la musique comme dans une escarpolette, en haut, en bas, sans jamais avancer et sans faire acte de volonté. Renan aussi donne aux lecteurs l'enivrement de la balançoire, avec ce style rêveur, doux, insinuant, tournant autour des questions sans beaucoup les serrer, à la manière des petits serpents. C'est une musique de chambre, de celles dont Platon ne voulait pas entendre parler dans l'éducation de la jeunesse. C'est aux sons de cette musique-là qu'on se résigne à tant s'amuser de tout, qu'on supporte des despotismes en rêvassant à la liberté ; et on oublie de ramer, se laissant aller au cours insensible des eaux tout en songeant agréablement aux âmes énergiques qui ont changé et amélioré autrefois le monde, parce que, dit-on, dans son orgueil insolent, ces âmes étaient étroites et ne comprenaient pas la complexité du monde. A la bonne heure !

Pour parler d'autre chose, avez-vous pourtant remarqué dans les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, ces beaux vers qui prendront quelque place dans mon papier, mais qui valent mieux que ma prose de malingre :

... Lorsque l'éclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chênes résistants et les cèdres superbes,
Vous verrez là-dessous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'écureuil, en son aire l'oiseau,
Sous ce dais qui changeait les grêles en rosée,
La bauge au sanglier, du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger,
Ayant eu part à l'ombre avoir part au danger.

Il est singulier qu'il y ait là dedans du La Fontaine et du Corneille, du Corneille pour le dernier vers, du La Fontaine pour ce détail aimable de la nature champêtre; et puis quelle belle image de ce qu'emporte la chute d'un grand pouvoir! Notez que cela ne s'appliquerait pas à la destruction de la caverne du capitaine Rolando.

CLXXIII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 8 avril 1868.

M. Guizot vient de publier un volume qui contient un certain nombre de biographies déjà publiées et que vous avez lues dans la *Revue des Deux Mondes*. Je crois pourtant que l'article sur la

princesse de Lieven est plus nouveau, quoiqu'il y ait déjà eu quelque chose de tout cela dans les *Mémoires*. Nouveau ou non, ce livre est curieux. C'est tout un monde dont il ne reste plus guère que des souvenirs confus, peint par un homme d'esprit qui l'a bien connu. Il est singulier que, depuis 1848, la face de la terre ait beaucoup plus changé qu'elle ne l'était après la Révolution française. La société proprement dite vivait encore sous les traditions de ce qu'on appelait l'ancien régime; les habitudes d'esprit, d'imagination, les principes moraux de la vieille société française gouvernaient encore le monde tout nouveau sorti d'un tremblement de terre. M. de Flahault, M. de Narbonne, madame de Boignes, madame d'Houdetot, madame de Rumfort avaient les manières, les idées, les goûts du XVIII[e] siècle; mais aujourd'hui, à regarder et à écouter les nouvelles générations, on dirait que toutes les personnes que nous avons connues pourtant appartiennent à une histoire antédiluvienne dont M. Cuvier devrait être aussi l'historien. Même dans les profondeurs du faubourg Saint-Germain, si les pères et mères dont les portraits délabrés sont là entendaient parler leurs enfants de littérature, de morale, de religion, de point d'honneur, des plaisirs et des agréments

de la vie, même de politique, ils ne reconnaîtraient certainement pas leur sang. Tout le monde semble avoir été changé en nourrice. J'ignore si c'est pour le mieux ou pour le pire, mais la transition est désagréable. Peut-être que ce n'est que la disgrâce des enfants qui grandissent et qui perdent un moment toute harmonie. Il le faut croire pour rendre honneur à la Providence qui, j'espère, n'a pas abandonné toute idée de progrès pour les natures. Toutes choses sont tellement faites nouvelles, comme dit l'Écriture, que voilà l'Angleterre qui se transforme à la française par voie de logique et de formules générales. Elle m'a l'air de tenter des opérations qui peuvent bien lui réformer la taille, mais que les chirurgiens jugeraient, je crois, dangereuses. Jusqu'à présent, elle entretenait sa santé par des palliatifs, se fiant avec raison à sa bonne constitution ; à cette heure, ne se trouvant pas bien faite, elle tente de refaire ses membres un peu d'ensemble. Elle veut extirper l'Église anglicane d'Irlande, par exemple, et il est vrai que cette Église est étrange ; mais qui osera décider si le travail des siècles n'a pas soudé cela au reste de telle façon qu'on emportera bien d'autres choses en y portant le fer et le feu. M. Gladstone a la hardiesse des esprits à

l'envers; c'est lui qui croit que les aventures de l'Odyssée se sont passées quelque part comme en Norwége.

CLXXIV.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 22 avril 1868.

Mademoiselle,

Je lirai avec grand plaisir le roman de miss Braddon, *Dead-Sea fruit*, si vous avez la bonté de me le prêter. Elle n'emploie pourtant pas son talent selon la science. Elle a un certain art de peindre et elle s'en va, comme l'abbé Prévost dans *Cleveland*, cherchant uniquement l'intérêt dans la succession d'événements bizarres. *Robinson* ne cesse d'être intéressant que quand les grands événements commencent. On ne le suit avec curiosité que quand il est en tête-à-tête avec les plus simples difficultés de la vie. L'homme n'est attentif qu'à la manière dont les autres hommes gouvernent leurs passions et leur volonté.

Si vous n'êtes point sûre d'avoir lu la *Petite maison d'Allington*, c'est signe que vous ne l'avez

point lue, je crois, car vous n'auriez pas oublié tant d'aimablès peintures de caractères et de luttes tragiques contre l'iniquité d'un fort vilain petit monsieur.

Il est sans nul doute que notre grande et sèche dame connaissait parfaitement le monde par ses mauvais côtés, et, avec un esprit souple et ferme, elle s'est modelée sur ces mauvais côtés, ce qui fait qu'elle s'adaptait aisément à tout, comme le plâtre sur un visage défiguré. Le monde aime qu'on lui ressemble jusqu'à donner une couronne à ceux qui sentent comme lui. C'est le sens de « *si tu veux être mon serviteur, je t'établirai sur* « *les royaumes de ce monde.* » Madame de Maintenon avait bien étudié ce langage du diable dans le verset de l'Évangile.

CLXXV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 29 mai 1868.

Je dirai certainement à M. Mezières que, sur la lecture de son livre, vous avez fait un pèlerinage à Vaucluse. Quoique cet ouvrage ait eu beaucoup de succès ici, c'est votre voyage qui

sera pour lui le témoignage le plus flatteur. Je voudrais bien avoir écrit sur le Dante un petit volume qui vous fît ainsi désirer de retourner à Florence et de visiter sur la place de *N. D. dei fiori* la plaque de marbre où on lit *Sisto di Dante.* Ces belles eaux claires et froides de Vaucluse dans ce grand désert de rochers ne ressemblent pas tout à fait au génie de Pétrarque. C'est dommage que ce ne soit pas le Dante qui ait mêlé son souvenir à la beauté âpre et aimable de ces lieux-là. Ses vers réfléchissent aussi la nature comme dans un miroir sombre et limpide. Pétrarque serait peut-être plus assorti avec les grands trumeaux des petits appartements de Versailles ; mais je dois dire que M. Guizot, par exemple, ne souffrirait pas mon jugement téméraire sur Pétrarque. Il me disait un jour que tous les soirs, au milieu de ses travaux et de ses affaires, il lisait les *Sonnets* pour se rasséréner l'esprit. Je crois que les ministres d'aujourd'hui lisent bien rarement Pétrarque ou le Dante. Tout en menant leur train de guerre, lord Chatham s'enchantait de Virgile, M. Pitt des chœurs d'Eschyle, M. Fox des lettres de madame de Sévigné, M. Thiers des oraisons de Bossuet, mais aussi tous ces gens-là n'ont pas fondé une monarchie prussienne en face de leur pays,

comme l'ont fait nos hommes d'État de France d'aujourd'hui. L'esprit, pour garder sa force et sa pureté, a besoin d'aller souvent, peut-être chaque jour, respirer aux montagnes. J'imagine que, dans les âmes sincères et sérieuses, les religions ont des effets analogues à cette familiarité avec les grands esprits et les grandes imaginations du passé. Ce doit être même toute la poésie des classes où la culture de l'esprit est hors de portée. J'en dirais peut-être plus encore si, depuis quelque temps, la voix stridente des cardinaux et des évêques ne me prenait pas sur les nerfs.

Vous connaissez donc trop bien, chère madame, cette odieuse maladie de la fatigue? C'est certainement une invention du démon qui, considérant que l'activité est le grand remède à presque tous les maux, a cherché une rubrique qui parât à cet inconvénient. Encore si ce genre de fatigue chronique était comme la fatigue après une promenade, on aurait le plaisir du repos, mais ordinairement cet accablement est mêlé d'agacement nerveux. J'ignore si l'âme de Brutus ou de Caton, tout stoïciens qu'ils étaient, aurait résisté sans impatience à ce genre de captivité; mais ces anciens ne connaissaient probablement pas ces désordres nerveux, et le

diable n'avait pas encore fait sa découverte. Est-ce que la musique *bien choisie* n'y ferait pas quelque chose? Est-ce que la lecture d'un livre intéressant et pas poignant n'endormirait pas un peu ce mal? Malheureusement, il faut quelqu'un qui lise bien, et cela ne se trouvant guère à Paris, ne se trouve peut-être pas non plus à Montpellier. Un livre intéressant, quoique assez triste, c'est la *Vie de madame de Lafayette* par sa fille, madame de Lasteyrie. Le volume débute par une notice sur madame d'Ayen par madame de Lafayette elle-même, mais il est froid et un peu guindé, sans aucune nuance dans la peinture des personnes, quelque chose de l'officiel du faubourg Saint-Germain, quoique cela ait été écrit dans les prisons de la Moravie, avec un cure-dent et de l'encre de la Chine, aux marges d'un volume de Buffon. Le singulier, c'est que cette même personne, dans ses lettres à Roland, le ministre de 1792, au roi de Prusse, à l'empereur d'Autriche, aux ministres de l'empereur, a des nuances délicates, et au besoin une fierté, une âpreté, des ressources de langage vraiment remarquables. On ne se ressemble pas tous les jours en écrivant. La vraie madame de Lafayette est dans les lettres et dans le charmant portrait qu'en fait sa fille madame de Lasteyrie. Ce sont

des dames romaines sans le trop d'amidon qu'avaient sans doute les filles des héros de l'ancienne Rome. J'ai eu l'honneur de connaître madame de Lasteyrie. On ne pouvait avoir plus grand air de vertu simple et avec une douceur et une bienveillance naturelles qui manquaient probablement aux demoiselles de grande maison des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Je dois à la vérité de dire qu'elle ne brillait pas par le luxe de la parure. Elle n'aurait assurément pas porté de longues queues de satin à ses robes, ou les aurait bientôt coupées pour en faire des vêtements du dimanche aux petites filles pauvres. Je n'ai jamais vu prendre plus raisonnablement et plus héroïquement le christianisme au pied de la lettre.

CLXXVI.

A M. GUIZOT.

Paris, 24 juin 1868.

Monsieur,

Je suis bien sûr que si madame de Sévigné était encore de ce monde, ce n'est pas le traité d'Abbadie qu'elle relirait sans cesse et dont elle parlerait incessamment, mais bien vos *Médita-*

tions. Presque toutes les apologies du christianisme, même les plus célèbres, ont été conçues sur des idées plus ou moins étroites. Chalmers, lui-même, a subi les préjugés particuliers d'une secte. On se sent dans votre livre en pleine lumière du bon sens le plus hardi et de la métaphysique la plus élevée. Ceux qui ne se rendent pas sont du moins obligés de dire :

.... si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.

Je m'arrêterais sur tous vos chapitres pour vous dire les points de vue nouveaux dont on est frappé en les lisant. Je veux me borner à celui que vous avez intitulé *de l'Ignorance chrétienne*. Il y a longtemps que je pense que celui qui n'aurait que des idées claires serait assurément un sot. Les notions les plus précieuses que récèle l'intelligence humaine sont tout au fond de la scène et dans un demi-jour, et c'est autour de ces idées confuses dont la liaison nous échappe que tournent les idées claires pour s'étendre et se développer et s'élever. Si nous étions coupés de cette arrière-scène, il ne resterait guère que des géomètres et des animaux intelligents dans ce monde, et encore les sciences exactes y per-

draient-elles de cette grandeur qu'elles tirent de leurs rapports secrets avec d'autres vérités infinies que nous soupçonnons et croyons entrevoir par moments. L'inconnu est le plus riche patrimoine de l'homme, et je pense avec Platon, bien ou mal entendu, que tout ici-bas est image et une image affaiblie de toute une économie supérieure. Il me semble même que tout l'effet du beau que nous pouvons voir est de faire penser à quelque chose de plus beau que nous ne voyons pas, et peut-être que la magie des grands poëtes, par exemple, n'est pas tant dans les tableaux qu'ils peignent que dans les échos lointains qu'ils réveillent et qui viennent d'un monde invisible encore.

Mais je prends la liberté de réclamer aussi pour une sage philosophie ce que vous dites si bien des obscurités de la religion.

J'ai peur seulement que ce chapitre ne tourne la tête du Père Gratry et ne confirme en lui la pensée qu'il n'y a rien de tel pour aller haut que de ne pas beaucoup comprendre ce qu'on dit. Il n'a pas l'air d'admettre que si nous n'avions pas d'idées claires nous n'aurions pas les autres. Il n'a pas lu ce passage d'un écrit de l'un de ses prédécesseurs à l'Académie « que l'oiseau a besoin d'un point d'appui pour s'envoler. »

Pour M. ***, il ne devrait pas écrire. Pourtant sa belle découverte que *le moins* produit *le plus* enchante les esprits ouverts et si ouverts qu'ils laissent tout passer à travers leurs doigts. Je crois, en vérité, qu'il vaut encore mieux être une borne qu'une gargouille. Enfin, ce *Cosmos* d'abord stupide qui va à un progrès indéfini et peut-être à la perfection ne laisse pas que d'être plus difficile à entendre que le Dieu absolu ; mais c'est la fantaisie du temps de réconcilier la matière avec l'esprit. Il n'y a pas de sacrifice que l'on ne fasse à ce désir de les voir s'embrasser.

Pardon de ce bavardage. Il me semble qu'il est trop familier.

CLXXVII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 28 juillet 1868.

Je suis sûr que depuis que vous n'avez plus de fièvre, votre activité s'étend à tout, depuis Pascal et Bossuet et la *Lanterne* de M. de Rochefort et les débats de la Chambre, et l'administration de votre maison, et les relations de société, et

tout cela dans un ordre et une harmonie pareils au cours des astres. Vous verrez que Gœthe avait aussi le démon de l'activité réglée si vous lisez les quatre volumes de M. Richelot dont la lecture vous sera abrégée parce qu'ils contiennent les mémoires, mais avec des commentaires et des détails d'un grand intérêt pour qui aime les détails. Je me souviens très-bien de les avoir recommandés à votre curiosité savante. Pour Shakespeare, il ne faut pas trop vous étonner s'il vous étonne à la première vue. C'est un Anglais, et un Anglais du XVI^{e} siècle. Il faut un peu de temps pour se familiariser avec ces étrangers de siècle et de pays, surtout quand on a le goût délicat et épuré qui hait les dissonnances. Les sots qui n'ont pas de goût arrivent plus aisément à l'admiration pour avoir entendu dire avec raison que cela est admirable. La docilité sans personne à la maison pour contrarier rend tout facile. Vous trouveriez dans le *Cours de littérature dramatique* de M. Schlegel de quoi vous orienter dans ce théâtre anglais. Il a fait de belles analyses des grands drames de Shakespeare. Il y a aussi une charmante dissertation sur Hamlet dans le *Wilhelm Meister* de Gœthe et les préfaces de M. Guizot en tête de la traduction de chacune des pièces donnent un peu la clef des

singularités de Shakespeare, et mettent sur la voie pour dégager les beautés de la terre du XVIe siècle où elles sont enfouies. M. Victor Hugo aussi a fait un gros livre sur Shakespeare, gros d'emphase, d'exagérations, d'emportements calculés. On y trouve par-ci par-là de jolies choses dont on ne sait pourquoi elles se sont égarées dans ce chaos. Toujours est-il que vous n'avez pas senti tout d'abord la grandeur du poëte dont Victor Hugo a dit : *Shakespeare, le condor seul donne idée de ses larges allures, part, arrive, repart, monte, descend, plane, s'enfonce, se plonge, se précipite, s'engloutit en bas, s'engloutit en haut*; *il est de ces génies mal bridés exprès par Dieu, pour qu'ils aillent farouches et à plein vol dans l'infini.* Vous n'avez pas l'esprit, chère madame, de voir tout cela. Vous voilà bien avertie, j'espère. Ce M. Victor Hugo est un tapageur gigantesque. Il vaut mieux lire l'ouvrage de M. Prevost-Paradol sur le gouvernement de la France. J'aurais bien quelques remarques à lui soumettre sur quelques pages de son livre, mais quel heureux et singulier mélange de raison froide et d'ardeur. Les superbes disent que les idées fondamentales ne sont pas nouvelles, et il n'est pas étonnant qu'il en arrive ainsi à un auteur quand il entend s'appuyer sur l'expérience. Je suis porté à croire qu'un mor-

ceau sur la guerre vous charmera. On le croirait un morceau détaché des beaux dialogues de Platon. Il y a aussi un portrait, incomplet sans doute, mais très-vif et très-original du premier empereur. Le second n'y est pas flatté non plus, mais l'auteur est plus préoccupé du bien public que de ses rancunes. M. de Rochefort n'a pas le même style que M. Paradol. Ses brochures du samedi ont une vogue extraordinaire. La hardiesse à tout dire est le trait principal, mais il est bien singulier qu'un public qui a eu sur les affaires du pays les pamphlets de Courier, de Benjamin Constant, qui a pu lire Swift et Junius, se prenne de passion pour ces clameurs, légitimes il est vrai, mais terriblement vulgaires. On lui sait gré de sa témérité. Ses ennemis mêmes disent que, sans être un sage, c'est un homme incapable de jouer un double jeu et qu'il satisfait simplement sa haine. Il est extraordinaire que le gouvernement qui a une sixième chambre pour châtier même l'innocence ne s'en prenne pas à M. de Rochefort ; mais il ne faut pas demander la raison des caprices à qui n'a que des caprices.

CLXXVIII.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Versailles, 20 août 1868.

Je suis très-heureux que le volume du jeune ministre de Saint-Audrews ait eu quelque intérêt pour vous. L'auteur est certainement un homme d'esprit et d'esprit original. Il a même les défauts des hommes qui pensent par eux-mêmes, il a des longueurs où il se livre à ses fantaisies sans trop chercher si le lecteur a le même goût que lui pour ce qui l'occupe. Walter Scott était sujet à cette faiblesse et aussi madame Sand. Les gens sans originalité et d'un peu de talent ont plus de discrétion. Ils disent aux autres ce que les autres désirent entendre. Les sentiments vifs et forts sont portés au rabachage, justement parce qu'ils sont vifs et forts. Je croyais vous avoir quelquefois recommandé les autres écrits du ministre de Saint-Audrews, ses *Récréations d'un prêtre de campagne*, et ses *Récréations d'un pasteur de la ville*. Ils fourmillent d'observations morales très-fines et de remarques très-justes sur la nature humaine; les bons esprits qui ne se reconnaissent que dans les lieux

communs sont capables de lui reprocher quelque recherche et quelque subtilité; ils diront que cela manque souvent de simplicité et que la saine littérature ne cherchait pas ainsi midi à quatorze heures, à quoi on peut répondre que quand deux ou trois siècles de littérature ont analysé ou peint les grandes roues de la nature de l'homme, il est naturel pour éviter l'ennui et aussi pour aller plus avant dans les choses, de regarder aux petites roues qui ne laissent pas de s'engrener aux grandes et de faire aussi beaucoup d'ouvrage. Je n'aime pas extrêmement la disposition qui fait crier au marivaudage, dès qu'un écrivain sort du lieu commun. Il faut être Bossuet ou Pascal pour raviver les lieux communs par une élévation sincère, et je conviens bien volontiers qu'alors les grands traits sont supérieurs à tout le reste.

C'est aujourd'hui surtout que je souhaiterais d'être à Thun, et il me semble de plus qu'il est bon de courir le monde et de voir le plus qu'on peut des beaux spectacles de notre terre. En mettant le temps bout à bout, j'ai vécu des années dans le canton de Vaud et de là je n'ai guère visité que Fribourg. J'en suis fâché pour moi, car j'ai remarqué que chaque beau lieu qui nous a frappés unit indissolublement son souve-

nir à tout un ordre de pensées sans rapport direct, mais avec un lien secret, avec ces spectacles de la nature. On dirait que le monde du dehors est comme un livre qu'on lit sans en connaître les mots bien distinctement. On n'en saurait faire le mot à mot, mais on arrive au sens : comment? Je crois que nous n'en saurons jamais rien.

Je ne sais rien et je crois qu'il n'y a rien à savoir à Paris. Le maître parcourt rapidement son empire en chemin de fer, mais je crois parfois qu'il n'est pas plus occupé que les rois mérovingiens quand un paisible attelage de bœufs promenait dans Paris le monarque indolent.

CLXXIX.

A M. CH. GAVARD.

Versailles, 20 août 1868.

Que vous êtes aimable, cher monsieur, de vous souvenir des solitaires malades tandis que vous êtes dans la plus aimable compagnie et parmi toutes les splendeurs d'un été de Suisse, sans compter les rois et les chambellans à la jambe cassée. J'espère que mes remerciements vous retrouveront encore à Thun. C'est, je crois,

le lieu où notre empereur a fait son instruction militaire (je ne sais pas bien où il a étudié la politique des États). Avez-vous fait un pèlerinage à la maison qu'il a habitée comme officier dans l'armée helvétique? Je compte que la Suisse, en corps de nation, y a fait mettre quelque inscription qui conserve ce grand sonvenir. Pour mon compte, cependant, comme je n'ai pas du tout l'esprit qui fait oublier le passé devant l'éclat du présent, je resterais volontiers dans l'hôtel que vous habitez, pour entendre un jeune prince (le duc de Chartres) plein de feu et d'esprit et de hauteur de courage, qui est là comme un cheval arabe attaché au piquet, voyant de loin un gros cheval de brasseur qui se promène lourdement et nonchalamment, qui se promène en maître, écrasant l'herbe sous ses grands pieds.

CLXXX.

A M. PISCATORY.

Paris, 2 décembre 1868.

Mon cher ami, j'imagine que demain personne ne pensera à célébrer à Chérigny l'anniversaire de la mort de Baudin. Nos paysans n'entretiennent

pas de ces sentiments séditieux, mais on dit qu'ici le gouvernement croit qu'il pourrait bien y avoir du bruit. Si les républicains font cette sottise, ils sont plus fous que nature, mais ils en sont bien capables d'être plus fous que nature, et ce ne serait pas la première fois qu'ils l'auraient montré. Quelques malheureux seront tués par un gouvernement armé jusqu'aux dents et qui ne craint pas que ses *turcos* soient arrêtés par des scrupules de politique ou de conscience dans leurs charges à la baïonnette. Cela n'arrive que dans les armées formées par le maréchal Saint-Cyr; et puis, quand une vingtaine de braves gens écervelés seront restés sur le carreau, les bourgeois, dans leur sagesse, prendront peur et maudiront de plus belle les sentiments libéraux. Il faudrait qùe la liberté eût la vie dure pour durer chez nous où les gens paisibles veulent la tenir dans une glacière et où les républicains ne sont pas contents si on ne chauffe son appartement à cent degrés Réaumur au-dessus du bon sens. Je n'ai jamais vu Paris plus désert des amis qui forment notre petit cercle habituel; le mouvement est à Compiègne. On y tue des lièvres et on y joue aux jeux d'esprit. Je ne sais pas si Bossuet aurait été assez hardi pour dire, dans ses sermons, à l'Empereur dans toute

sa gloire : « Quand les princes négligeant de » connaître leurs affaires... ne travaillent qu'à la » chasse, comme disait cet historien, n'ont gloire » que pour le luxe ni d'esprit que pour inventer » des plaisirs, alors, etc., etc., etc. »

Je ne vois pas à la présente cour de prédicateur en état d'avertir que cette manière de vivre chez les princes *menace terriblement les maisons régnantes.*

Vous voyez que je n'ai pas du tout dessein de vous donner ce que vous nommez le bon exemple, puisque j'allonge ma feuille de papier. Il faut bien causer un peu. Le moment vient où c'est à peu près le seul plaisir de la vie. Il reste encore à parler des choses et à les juger hardiment, quand on n'y peut rien. C'est quelque chose encore que d'être spectateur, quoi qu'en disent les découragés qui prennent les restes de la vie avec humeur et qui s'ennuient en conséquence.

Aujourd'hui il semble que l'on n'aura pas de train ; mais comme il suffit d'un caprice pour l'engager, il faut attendre la fin du jour et allumer une chandelle à la Vierge pour que les partisans de Baudin ne soient pas si fous. Il me semble que MM. Simon, Jules Favre et Pelletan doivent être honteux de commander, je veux dire d'obéir, à ces gens si indociles en bon sens.

De paix ou de guerre on n'en parle plus; probablement nous ne perdrons pas pour attendre. Il est triste de penser que notre sort se décide dans les rêveries d'une tête confuse au milieu des jeux puérils de Compiègne. Heureusement qu'il est dit dans l'Écriture, sur la sagesse et la puissance de Dieu : *Je connais tous les oiseaux des montagnes, et toute bête est à mon commandement;* ce passage montre bien que la Providence tient dans ses mains le cœur des princes de la dernière de nos dynasties, mais il n'est pas dans les habitudes divines de faire beaucoup de miracles. Dieu ne tire que rarement de l'huile d'un mur. Qui donnerait un chef à nos armées? Sans compter que Voltaire disait déjà des armées de la fin de Louis XIV : « Cet esprit de confiance et de supériorité, l'âme des troupes françaises diminuait déjà un peu. »

CLXXXI.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 7 décembre 1868.

Voilà un homme qui ne ressemblait guère à M. *** et dont M. de Sacy va faire l'éloge aujour-

d'hui dans Augerville. Il y avait dans M. Berryer une réunion de dons et de qualités d'esprit qui le rendait un homme rare. La nature avait tout préparé en lui pour en faire un orateur, ce qu'elle fait rarement pour les modernes. M. Pitt était grêle, M. Fox lourd et embarrassé dans sa démarche, lord Chatham goutteux, M. de Serre malade de la poitrine, etc., etc.; mais quand la nature s'est mise en frais pour l'extérieur de l'orateur, elle refuse souvent le génie oratoire à ces favoris-là. M. Berryer s'est trouvé avoir beaucoup de M. Fox et beaucoup de Talma. Ceux qui ne l'ont pas vu et entendu n'ont pas vu quelque chose de ce que rêvait Cicéron pour l'orateur. De plus, il avait l'esprit singulièrement doux, aimable, ouvert à toutes les impressions élevées. Je n'ai nul goût pour le parti dont il était, mais, en l'écoutant, on se prenait d'un certain goût momentané pour l'autorité des vieilles traditions; on voyait en beau les vieilles cités du passé :

Fluminaque antiquos subterlabentia muros,

et il faut ajouter qu'il a toujours entendu faire régner une liberté honnête et grave dans ces grandes citadelles. Il n'a jamais conseillé les siens que dans ce sens, et, dès sa première jeu-

nesse, il s'est refusé à partager les haines et les violences de ses amis. Le barreau du Midi doit avoir envoyé des députations aux funérailles, car il avait, plus raisonnables, les opinions du Midi. Votre faubourg Saint-Germain de Montpellier le trouvait-il assez légitimiste? Mais quelle précipitation l'on met à mourir! Les trois quarts de nos hommes distingués ou illustres s'en sont allés. M. de Lamartine est dans un état de santé lamentable. Sa vie intellectuelle est, dit-on, presque éteinte. Victor Hugo est plus que malade : il ne dit plus que des sottises dans les journaux; il prêche toutes les douceurs de la philanthropie avec l'accent de 1793. Quelqu'un qui n'était pas doux, c'est l'Empereur que raconte M. d'Haussonville, dans ses rapports avec le pauvre Pape à Savonne. Je ne voudrais pas plus être soigné par le médecin qu'on voit là que par l'herboriste du procès qui se juge à Marseille.

Je ne sais que *Werther* qui soit un grand roman en allemand. Je veux pourtant, comme le marquis de Posa dans *Schiller*, ne point oublier les rêves de ma jeunesse, et je dois avouer que j'ai pris plaisir aux romans d'Auguste La Fontaine. Il est prudent de ne pas relire ce qui a ravi dans l'enfance et dans la première jeunesse. C'est tout ce qu'on rêvait soi-même qu'on lisait

entre les lignes. On a dit que la musique abonde dans le sens de ceux qui l'écoutent. Cela est probablement encore plus vrai des premières lectures qu'on fait quand on est curieux et ému sans avoir encore rien vu et rien éprouvé, pour ainsi dire. Plus tard, c'est le contraire qui arrive. On compare ses pensées et ses impressions aux impressions et aux pensées de l'auteur, et on le juge sur la ressemblance ou la différence de ce qu'on voit en soi avec ce qu'on voit dans l'écrivain.

CLXXXII.

A M. PISCATORY.

Paris, 28 décembre 1868.

Le pauvre M. de Moustier est toujours bien malade. Sa démission paraît lui avoir été le coup de la mort ; je ne croyais pas qu'on pût mourir aujourd'hui de ces choses-là. Il paraît que les âmes se mettent toujours en équilibre avec leurs gouvernements, et Racine est à Louis XIV comme M. de Moustier est à l'Empereur que nous savons. Les âmes des hommes sont élastiques, je veux dire qu'elles se rétrécissent suivant le besoin des temps. Le monde garde toujours les mêmes

rapports, bien que les termes soient plus grands ou plus petits. Et voilà l'application de l'algèbre à la platitude. C'est ce qui fait que les mêmes lieux communs s'appliquent aux révolutions les plus diverses et que M. *** peut tenir à peu près le même langage à toutes les dynasties. Quand je dis M. ***, je veux dire aussi M. Troplong, sorte de Merlin de bas étage né heureusement pour nous dans des temps plus doux. Il était digne de la belle invention de Merlin que des prêtres qui tâchent de faire des conversions sont coupables d'embauchage, puisqu'ils recrutent pour un gouvernement étranger, à savoir pour le Pape. On prétend que ce tout petit Papinien ayant fait orner sa demeure des chefs-d'œuvre de la peinture, qu'il aurait fait tirer du Musée, a failli l'autre jour nous brûler ces chefs-d'œuvre, le feu ayant pris à sa cuisine qui doit être voisine de son cabinet. Il paraît que tous ces grands tableaux de l'État, qui n'appartiennent qu'à l'État, sont décrochés sans cérémonie pour aller orner les murailles des salons de nos gens établis en autorité. Ce n'est qu'une insolence, mais c'est une grande insolence. Voyez-vous d'ici le tableau des Thermopyles chez ces messieurs qui disent : *Passant, va dire à qui tu voudras que nous vivons ici pour violer les lois et nous moquer de la morale*

et rire de la bataille de Sadowa et de ceux qui ont quelque tristesse de la grandeur démesurée de la Prusse. Après nous le déluge, et nous nous serons toujours joliment amusés!!

Dites-nous quel jour vous arrivez. Nous ne pourrons pas faire orner votre chambre des tableaux du Louvre, mais ce ne sera pas faute d'avoir envie de vous faire fête. Je le crois bien qu'on n'entend pas grand'chose des féeries de Shakespeare; mais c'est la mode d'y tout entendre et d'y tout admirer.

CLXXXIII.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 17 janvier 1869.

Je ne saurais vous dire avec quel plaisir j'ai reçu cette petite lettre de Gênes, ma chère Marie... Vous avez donc vu Gênes et cela vous aura fait quelque bien. C'est par là que j'ai commencé à admirer l'Italie. J'ai vu de plus grandes choses après, mais tout Gênes m'est resté dans la mémoire. C'est la première *personne* que j'aie rencontrée dans ce pays. Je revois encore cette jolie église de l'*Annunziata,* et les grandes villas mé-

lancoliques qui regardent la ville et la mer du haut des pentes, et ces petites ruelles formées de magnifiques maisons avec leurs terrasses sur le port et les eaux. J'aurais volontiers fait marché pour ne jamais sortir d'une certaine villa Pallavicini qui a de si grands arbres tristes, de grandes salles tristes et démeublées, et une grande grotte dévastée où l'eau tombe lentement sur des murailles de mousse verte. (Je crois qu'il y a une autre villa Pallavicini plus gaie que je n'aimais pas.) J'aime jusqu'à ces fortifications de Gênes qui ont une si longue et si tragique histoire qui finit presque à nos jours. Je crains que vous n'ayez vu aussi tout cela qu'en courant, et le premier désir que donne ce genre de nature et de monuments, c'est de s'établir au voisinage pour n'en plus bouger. On peut porter là les grandes tristesses sans souffrir d'aucun contraste. La mémoire de votre aimable sœur peut vous suivre dans ces beaux lieux où la nature est si vive, mais où les souvenirs sont plus beaux que la vie d'aujourd'hui. L'arrivée de Victor vous aura été un soulagement dans votre triste, triste vie. La princesse Czartoryska est-elle aussi tout à fait dans votre voisinage? Ce n'est pas trop de tout le monde autour de soi pour conjurer les accablements. Le mouvement fatigue parfois,

c'est vrai, mais l'immobilité dans l'anxiété est encore plus terrible.

CLXXXIV.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 16 janvier 1869.

Je crains bien, mademoiselle, que les gens qui se scandalisent si fort de Marivaux, ne lisent sans les remarquer des livres tout autrement choquants, mais la mode et la vogue purifient tout. Il est certain qu'on aimerait bien à causer de temps en temps avec l'aimable Marianne. Elle a des sentiments confus de toutes les sortes, ce qui donne la grâce, et le lendemain, elle débrouille cet écheveau un peu emmêlé de ses doigts effilés, ce qui donne l'esprit. C'est la fleur de la première partie du XVIIIe siècle... la fleur de l'esprit de société, raffiné mais naturel encore. Le marivaudage de ce temps-là est naturel comme Homère en comparaison des sottises affectées qui farcissent les romans d'à présent. Je n'ai pas fait grande attention à M. de Climal, mais ce pourrait bien être un fort honnête homme aussi, si nous le comparions à beaucoup

de vivants plus ou moins constitués en dignité à l'heure qu'il est.

Je vous trouve un peu froide pour les volumes de madame Riccoboni. Cela est lent et pas vivement coloré, mais les pastels un peu effacés sont quelquefois bien jolis. Ils laissent à l'imagination à remettre çà et là les teintes qui ont pâli.

Oui sans doute, M. Lanfrey est rude comme les sentiments et les opinions de son parti, c'est un procureur généra contre le premier Empereur. Les procureurs généraux s'échappent rarement sur les beaux côtés de leurs ennemis. M. Lanfrey ne se représente pas bien, j'en suis sûr, le jeune général de l'armée d'Italie revenant à Paris après Arcole, n'ayant pas encore la terrible folie de sa toute-puissance, jeune, espérant tout et faisant tout espérer de lui. Les femmes le regardaient, toutes tremblantes comme le jeune Dieu de la guerre; en le voyant elles croyaient entendre le bruit des canons et des tambours au pied des Alpes dans le soleil d'Italie. M. le maréchal *** ne donne qu'une idée vague des émotions que cause la vue d'un général de vingt-sept ans, rayonnant de gloire, d'esprit, de génie, d'audace. Mais M. Lanfrey n'est pas si frappé des côtés brillants du héros que des derniers actes de la tragédie qui commençait si

bien, et il faut convenir qu'il y a de quoi attrister un peintre.

J'ai bien regretté que ma misérable santé ne m'ait pas permis d'assister au mariage de M. votre frère. J'ai songé souvent ce jour-là à ce que cette fête avait de tristesse pour vous, mademoiselle, qui n'avez pas pu y prendre part; mais les soins de M. Chauffart vous ménageront pour un peu plus tard quelque beau voyage en Italie en compagnie des vôtres et de votre aimable belle-sœur. On me dit qu'elle éblouissait toute l'église par sa grâce et son éclat de beauté.

J'ai trouvé M. Chauffart très-aimable, de beaucoup d'esprit et d'une conversation pleine d'intérêt. M. Ch. Gavard, craignant sans doute de l'ennuyer, n'a pas voulu me présenter à lui, mais j'ai tâché de faire mes petites affaires moi-même et je me suis présenté timidement.

Je ne connais que des admirateurs de Bourdaloue. Je sais des personnes de beaucoup d'esprit qui le préfèrent même à Bossuet, pour ses sermons. J'ai troujours trouvé sa logique un peu moins exacte qu'on ne dit. Il paraît bien que c'est le Démosthène du christianisme pour une certaine insistance énergique sur les points importants d'une affaire. Madame de Sévigné en avait la tête tournée. Tout cela donnerait bien

envie de l'admirer, afin d'avoir l'air comme il faut dans le grand monde intellectuel.

CLXXXV.

A MADEMOISELLE DU PARQUET.

Paris, 23 février 1869.

Que vous êtes bonne, chère mademoiselle, de n'avoir pas oublié cette prière pour les photographies. J'ai été charmé de la figure de la princesse Marguerite. Quelle aimable expression, si noble, si fine, et, il me semble aussi, un peu triste. Je crois qu'on deviendrait orléaniste rien qu'à voir ces charmantes images, et tous les discours de M. Rouher languissent auprès d'elles.

Les revues semblent fleurir comme au printemps. Le *Correspondant* et la *Revue des Deux Mondes* sont singulièrement animés. Elles font bien de redoubler d'esprit, car nous avons maintenant à Paris un autre objet de curiosité qui fait tourner les têtes. Ces leçons de MM. Saint-Marc Girardin, J. Simon, Laboulaye, Albert de Broglie tiennent tout le monde en l'air. On a toute sorte de peine à trouver des places dans le local le plus vaste. Le prix des billets que des spéculateurs

offrent à la porte est fabuleux. Le public très-mêlé qui assiste à ces leçons entend malice à tout et applaudit dans une parfaite unanimité. On n'était plus accoutumé, à ce qu'il paraît, à entendre parler librement en public, et je tiens qu'un de ces jours le commissaire de police se prendra aussi à applaudir. Il en sera quitte pour n'être pas nommé préfet ou conseiller d'État. Les provinces prennent aussi le goût de l'enseignement libre. On fait venir un orateur de Paris, et le jour où il parle la ville est en émoi, et les autorités établies ont l'air soucieux et grognon.

L'autre jour, on n'entendait que des bruits de guerre. Les journaux du gouvernement s'élançaient vers la Belgique comme pour la dévorer d'un coup de dents, mais ils rentrent au chenil et n'aboient plus pour le moment. Je ne sais si c'est M. Rouher qui les a menacés du fouet. Ils ne poussent plus que de petits gémissements, comme font les chiens obéissants qu'on remet en ordre. C'est une bien mauvaise habitude de menacer ainsi les gens trois fois par semaine pour aller se coucher après sur la paille...

Adieu, chère mademoiselle. Voulez-vous bien dire beaucoup de tendres respects à madame votre mère et me réserver un exemplaire de votre *Voyage en Afrique* si vous le faites tirer à part.

CLXXXVI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 23 mars 1869.

Je voudrais bien avoir un Diderot à ma disposition et pouvoir y marquer pour vous les passages lisibles de Jacques le Fataliste. Il y faudrait sans doute de terribles coupures, mais je ne sais nul exemplaire à deux lieues à la ronde. C'est fâcheux, car on y trouve des récits d'une vivacité singulière et des traits d'une force qui rappelle les belles gravures à l'eau forte de certains maîtres rudes et énergiques. Mais ce Diderot est un lion qui n'est pas présentable ; il serait nécessaire de le tondre, de lui couper les ongles, de lui arracher les dents, et ce ne serait plus tout à fait un lion.

Pour M. Longfellow, il n'est pas du tout ainsi. C'est un oiseau des tropiques, peut-être un peu trop doux, un peu trop bleu, un peu trop rouge. Il a plus d'élévation que de force. Il a les grandes pensées qui viennent du cœur, comme le dit Vauvenargues, mais il lui manque l'énergie de l'esprit qui donne bec et ongles à ses pensées. Ne serait-ce pas Berquin élevé au plus haut des

cieux que M. Longfellow? On trouve pourtant de bien jolis vers dans cette Évangéline.

CLXXXVII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 26 avril 1869.

Chère madame, malgré ma *discrétion affectée*, je répondrai avec candeur à la question que vous voulez bien me faire. Non, je n'aime pas qu'on me prenne pour bien portant quand je suis malade... Comme je garde un certain entrain extérieur de conversation, on en conclut précipitamment qu'un homme qui parle et qui écoute est tout propre à courir, à voyager, à écrire, à dîner en ville, à aller au spectacle. Qui ne meurt pas promptement d'une maladie est bientôt accusé de feindre d'être malade. Le monde n'aime pas les gens qui ne marchent pas de son pas. On est porté à croire son prochain bien portant parce qu'on ne souffre pas des nerfs d'autrui.

Je ne sais pas si une charmante notice de M. Cochin sur M. Lincoln est arrivée jusqu'à vous. C'est une vie de M. Lincoln improvisée

dans une de ces conférences que M. Duruy n'entendait peut-être pas provoquer quand il a fondé sa belle institution des leçons en plein vent. M. Cochin a une faculté d'improvisation vraiment extraordinaire pour l'abondance, la vivacité, la vitalité, les tours heureux, la liberté d'allure, la familiarité éloquente. Ce portrait de Lincoln est de main de maître. On y voit la grandeur morale dépouillée de tout l'attirail de notre charlatanisme oriental et de tous les oripeaux du garde-meuble et des Menus-plaisirs. On voit ici un paysan de nature vraiment royale, doux, hardi, généreux, désintéressé, prêt à tout pour faire triompher le bien, droit, modeste, simple, accessible à tous. Quand vous voyez passer Messieurs ***, suivant l'Empereur dans un tourbillon de cavalerie, vous n'avez rien devant vos yeux éblouis qui ressemble à cet homme des bois qui ne songe qu'à faire son devoir. Mais je crois que les imaginations françaises seraient peu touchées de ce pur rayon de grandeur morale. Elles ont besoin de toutes les images de la force et de la richesse pour ressentir la crainte et le respect ; il leur faut la voix du canon, la fumée de la poudre, le bruit des chevaux, l'éclat des sabres, la pourpre des uniformes. C'est là ce qui fait venir les larmes aux yeux à la foule. C'est là

que les jeunes filles se promettent d'épouser un officier de cavalerie et les jeunes gens de servir à la cour des maîtres qui ont si grand air, et, du haut de leur cheval, de mépriser les petites gens.

Aimez-vous le petit roman polonais de M. Cherbulliez ? Mais je crains que vos mauvais jours de fièvre vous aient à peine laissé le loisir de le lire. C'est dans les écrits de ce jeune homme qu'on voit qu'il n'y a pas que les générations des hommes qui se multiplient et fondent des familles. Les personnages des romans ont des enfants que le monde n'a point connus et qui vivent autrement que nous, avec d'autres sentiments, d'autres usages, une autre raison, d'autres passions. Ces familles sortent comme les mites d'entre les pages des livres. Qui a jamais vu une dame russe comme la dame qui fait tourner la tête au jeune Polonais ? Quand je dis qu'on ne l'a jamais vue, j'entends par là dans le monde véritable, mais je dresserais aisément des généalogies en remontant vers la série de nos romans. Ce sont de singuliers êtres que ces descendants des chimères. Ils sont vêtus comme l'un de nous, et souvent à la dernière mode, et l'on peut se tromper sur leur origine tant qu'on ne les a pas entendus parler ou qu'on ne leur a pas touché la main. Cette main est froide comme la glace, leur vie étant

dans les ressorts et non dans les nerfs et le sang; mais, tout morts qu'ils sont, ils se font souvent imiter par les vivants qui ne sont pas très-vivants, et cette imitation qui tient à une partie mimique de la nature de l'homme embrouille nos idées sur la vérité des peintures dans les romans, tant on a rencontré de personnes débiles qui les singeaient. On dit : « C'est bien vrai, car mademoiselle une telle est comme cela. » Mais on oublie que mademoiselle une telle copie les romans à son insu jusqu'à un moment de crise où la force indiscutable de la vraie nature fait rentrer mademoiselle une telle ou monsieur un tel dans la réalité.

CLXXXVIII.

A M. GUIZOT.

Paris, 25 mai 1869.

Monsieur,

J'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance et j'ai lu avec beaucoup d'empressement l'introduction au recueil de vos écrits politiques antérieurs à 1830. Est-il possible que moins de cinquante ans nous séparent de ces jours où l'on attendait tant de la raison et où l'on pouvait

croire la force domptée par l'esprit ? Les grandes intelligences avaient là leur vraie place, et il semblait que ce règne ne dût jamais finir ; mais si l'on quitte ce volume et que l'on regarde aujourd'hui devant soi, on voit que vous êtes au Val-Richer et que le mot d'ordre et le cep du centurion ont remplacé toute cette belle économie. Que vous avez bien peint le génie particulier du Roi ! et que vous avez bien montré ce qu'étaient ses volontés, un peu persistantes sans doute, mais qui ressemblaient bien peu à l'entêtement sournois et aveugle que nous avons connu depuis. Ulysse dit quelque part, dans l'*Odyssée*, que c'est une grande duperie à un roi d'être doux et équitable. Il paraît que c'est la fantaisie des peuples comme de certaines femmes d'être menés à la baguette. Je crois que la gloire de Bonaparte a été singulièrement accrue par la brutalité audacieuse de ses paroles et de ses actions.

Nous attendions avec anxiété le résultat des élections, et nous en voyons de belles. Les gens sensés et modérés ont pourtant à cette fois fait avec intelligence et persévérance ce qu'il fallait pour conjurer le mal, et nous sommes probablement plus bas qu'en 1863. J'ai cherché M. de Witt avec empressement, et je vois qu'il a eu le même sort qu'Albert de Broglie, M. Paradol,

M. Andral, M. Casimir Périer, M. Pasquier, M. de Barante, M. de Ségur. Il est vrai que nous avons Raspail et Bancel et peut-être Rochefort pour nous consoler.

CLXXXIX.

AU MÊME.

Paris, 8 juin 1869.

Il me semble que les sages blâment ici l'Empereur d'avoir convoqué sa Chambre pour le 28. Ils prétendent qu'il devait laisser dormir durant quelques mois les souvenirs que peut avoir gardés l'opposition des procédés sommaires des préfets. Qui sait, pourtant, si l'Empereur n'entretient pas, dans les secrets de sa sagesse, de grands desseins où il aurait à réclamer soudainement le concours du Corps législatif? Nous avons déjà compris plus d'une fois, et particulièrement en Allemagne, que ses vues ne sont pas nos vues. L'aigle française, à ce que dit M. Rouher, plane dans les nuages bien loin de notre vue et bien au-dessus de notre vaine prudence ; puis elle fond tout à coup sur ce qui nous paraît une sottise, et la terre demeure dans l'étonnement, et il y a de quoi.

CXC.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 9 août 1869.

Cher monsieur,

Je ne peux pas vous remercier trop tôt de votre aimable souvenir. La première chose que font les Parisiens en vacances et en voyage, c'est d'oublier Paris et tous ses habitants. Vous n'êtes pas de ceux-là, ni comme cette mélancolique Allemande qui disait : « C'est singulier, les absents me passent de l'âme. » Vous avez pourtant à Ems bien des sujets de distraction. Vous pouvez contempler celui à qui nous avons préparé les voies pour être à peu près le maître de l'Europe. Si Guillaume III avait été aussi bon enfant que nous, Louis XIV aurait fait ce que fera probablement M. de Bismarck.

Vous ne perdez pas de temps et vous savez suffire à tout. Vous avez donc déjà vu nos consulats du Rhin. Nous n'avions pas des juges si sévères le long du fleuve, quand, il y a cent ans, tout ce pays était découpé en petites principautés laïques, ecclésiastiques, catholiques, protestantes. Il ne s'était pas encore trouvé en France

un homme assez bête pour faire remarquer que la Confédération Germanique était sans force et sans organisation et pour exciter l'Allemagne à l'unité, et le curieux de la chose est que les Français ont trouvé bon qu'on le leur dît et qu'on le dît à l'Allemagne et qu'ils ont, pendant quelque temps, poussé à la roue de cette énorme stupidité. Je me souviens d'avoir lu autrefois la correspondance d'un personnage de confiance qui parcourait les bords du Rhin et visitait les familles princières pour chercher une femme à Louis XV. On y voyait tout l'intérieur de ces familles, et les jeunes princesses qui pouvaient espérer à être reines de France. Il y avait parmi elles des filles d'évêques-électeurs. Nous avions bien des amis pour lors dans ce monde de Palatins, de princes ecclésiastiques, de ducs régnants, et qui ne demandaient pas mieux que d'entrer dans les vues de la France. Toutes ces jolies demoiselles ont disparu et il ne nous reste aujourd'hui que des soldats rogues, armés jusqu'aux dents contre nous.

Comment se portent les jolies ruines des châteaux du Rhin? Les environs de Bingen ressemblent bien peu au Trocadero comme l'a fait M. Haussmann. Je vois encore ces grands rochers solitaires, ces ruines qui regardent d'en

haut, et les eaux vertes du Rhin qui semblent garder la rapidité qu'elles ont prise aux montagnes. Il y a des jours où je trouve cela plus beau même que les environs d'Amalfi. Mais peut-être n'y faut-il pas mener mademoiselle votre sœur. Je crois qu'il y règne un vent froid. Le vent a peut-être passé depuis 1834 que j'étais là.

Malgré tous les défauts de M. Renan, lisez son *saint Paul* si vous ne l'avez lu. Veuillez dire à mademoiselle votre sœur qu'elle n'y trouvera sans doute pas beaucoup d'édification, mais elle y verra de jolies descriptions de Corinthe, d'Éphèse, d'Antioche, d'Athènes, de Thessalonique et de charmants paysages aux environs. M. de Saint-Cyran aurait sans doute trouvé un peu profanes tous ces détails que saint Paul n'a probablement pas regardés, pas plus que saint Bernard n'avait vu le lac de Genève quand il était obligé d'en faire le tour pour aller je ne sais où; et puis M. Renan a encore d'agréables tableaux des premières familles chrétiennes dans ces églises fondées par son apôtre des gentils. Ce sont des restaurations très-hardies, j'en conviens.

CXCI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Versailles, 2 septembre 1869.

Mademoiselle,

Je suis bien reconnaissant de votre bonté et M. votre frère est bien bon de se souvenir de moi parmi toutes les nouveautés qu'il visite en ce moment. Je ne croyais pas que son voyage en Allemagne dût se prolonger autant. Les consuls de mon temps n'étaient pas accoutumés à voir apparaître ainsi chez eux les affaires étrangères en personne. Ceux qui font bien en seront bien aise. Quand M. Gavard nous revient-il de ces longues pérégrinations? Je lui envie sa faculté de voyager sans trouble avec une santé délicate.

J'ai vu beaucoup de mois de septembre à Paris et la solitude y est terrible. Mais heureusement vous n'êtes point dans la solitude. Seulement vous ne verrez pas passer sous vos fenêtres de la rue de Rivoli autant de rois et de principautés que vous en rencontriez à Ems dans vos promenades. Il me semble que les Tuileries doivent être un peu tristes. L'hôte principal est

malade, l'impératrice et son fils sont loin. Un brouillard froid environne ce palais et de gros nuages planent sur le drapeau qui flotte au sommet de l'édifice. Ce ne sont plus les beaux jours de Solferino où l'on régnait sans contradiction, où l'on songeait à fonder des empires au delà des mers et à gouverner l'Europe par l'ascendant du génie. Il a fallu renoncer à tout cela et même au génie. Il y a bien de quoi fournir à un peu de mélancolie, et puis je plains beaucoup ces princes qui ne peuvent pas être malades. L'inquiétude et la curiosité publiques sont là à les épier. Les mouvements de la Bourse doivent agacer les nerfs déjà malades et ces malheureux rois ne peuvent pas même obéir à l'instinct des oiseaux qui vont se cacher quand ils souffrent. Il faut que l'empereur fasse effort pour se promener à Saint-Cloud; qu'il dise et qu'il se dise qu'il ira au camp de Châlons quand il aurait envie de se coucher; il faut que l'impératrice, probablement inquiète, paraisse rayonnante de sérénité aux gens d'Ajaccio et de Toulon. Vraiment je crois que nous ne les plaignons pas assez, bien qu'après tout ces pauvres gens soient pour le moins notre prochain.

Les *Mémoires d'outre-tombe* méritent certainement d'être lus quoiqu'ils soient fort longs.

On y voit bien des choses et particulièrement les défauts de la manière de l'auteur que l'âge, la négligence et le décousu de la composition ont mis à découvert. C'est la tapisserie vue à l'envers et on y reconnaît tout l'artifice des Gobelins. De temps en temps les pages troublées de la vieillesse se fixent et s'éclairent et vous retrouvez des pages charmantes, surtout sur la jeunesse de l'auteur. Tout le château de Combourg a bien de la grâce et de la vérité, mais ailleurs on rencontre des traits d'une méchanceté impuissante et embrouillée qui font de la peine dans l'auteur des *Martyrs*. Il vaudrait la peine de relire en regard de ces mémoires les deux volumes de M. Sainte-Beuve sur M. de Chateaubriand, tout pleins de renseignements et d'éclaircissements curieux. On y voit autrement et mieux toute la société de M. de Chateaubriand. Cette grande lecture peut remplir ce vaste et triste mois de septembre à Paris.

CXCII.

A LA MÊME.

Paris, 20 septembre 1869.

Quel long voyage fait-là M. Gavard! Avait-il emporté un Shakespeare pour s'entretenir avec Hamlet à Elseneur? Probablement ces illustres morts, qui n'ont pourtant jamais vécu, tiennent plus de place en Danemark pour le voyageur que les vivants d'aujourd'hui! On dit cependant que la cour de Danemark est très-aimable, qu'on y a le goût des lettres et la passion de l'esprit. Nous ne sommes pas tournés pour l'instant à ces goûts relevés. Je suis charmé que ces pauvres Danois ne veuillent pas parler la langue de M. de Bismark. Nous n'aimons plus grand'chose depuis que ces haines nationales s'éteignent dans ces ennuyeux congrès de la paix.

Je vous avoue, mademoiselle, que les ours de M. Mérimée m'effrayent un peu. Cette conception est bien bizarre et cela est singulier de la part d'un écrivain d'un esprit si net et d'un talent si vrai. Ce n'est pas là l'auteur de *Colomba* ou de « 1572. » Il fallait qu'il laissât ces peintures et ce sujet à ce terrible M. Victor

Hugo qui vit à l'aise et en familiarité avec les monstres.

Pour les deux volumes de M. Sainte-Beuve sur M. de Chateaubriand, je ne sais rien de plus curieux. Indépendamment des belles pages sur le génie de M. de Chateaubriand et la forme particulière de cette imagination, il n'y a pas de valet de chambre de grand homme qui puisse louer ainsi. Je crois, pour les taquineries du livre, que M. Sainte-Beuve avait eu beaucoup à souffrir à l'Abbaye-aux-Bois de l'esprit chagrin, et hautain et insolent et enfant gâté de l'auteur des *Martyrs*. Il avait pris patience par égard pour madame Récamier. Il faut pourtant que les biographies aient un peu de vérité.

Ah ! que c'est vilain à madame Beecher-Stowe ! Les amis de lady Byron pensent en effet qu'à la fin de sa vie elle n'avait pas l'exacte possession de ses souvenirs. Le chagrin avait brouillé sa mémoire. On devrait très-peu se mêler de débrouiller des mystères de famille quand on est d'un tout autre pays, d'une autre société, d'une autre civilisation. J'ai eu l'honneur de voir à Paris madame Beecher-Stowe, avec sa jolie figure et son air de douceur et de bonne éducation. Je ne l'aurais pas crue capable de jeter avec tant de témérité un pavé à la tête du *Giaour*,

de *la Fiancée d'Abydos*, de *Childe-Harold*. Quand on a écrit le charmant roman de *la Fiancée du ministre*, comment est-on capable de si vilains procédés envers un homme de génie? Je suis fâché que ce fonds de barbarie reste aux compatriotes de Franklin, de Washington, de Lincoln, de Longfellow, de Prescott, de Ticknor.

Je ne suis point à Broglie, et je languis ici dans ma très-mauvaise santé.

CXCIII.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 17 septembre 1869.

J'ai reçu votre charmant petit mot de Kzzezzoura. Je n'aurais pas pu faire entrer le nom dans un sonnet pour vous en remercier, ma chère Marie, mais je vous aurais écrit plus tôt si l'on ne m'avait dit qu'après vous avoir vue du côté de la Vistule, on vous avait rencontrée aussi du côté de Poitiers... J'ai peur que nous ne vous paraissions terriblement terre à terre et bourgeois. Les rêves mêlés du Nord et de l'Orient, les tombeaux de Kosciusko et de Sobieski, *la pâle*

silhouette de Cracovie sur un ciel pâle, toute cette poussière brillante de la Pologne ressemble bien peu à la *casa nostra*. Vous devez être un peu harassée d'émotions, et plus fatiguée d'avoir vu passer toute cette cavalerie de souvenirs héroïques que de la longueur du voyage. Annette craint beaucoup que *Mademoiselle* ne se soit surmené l'imagination,

Par un instinct trop fort dans l'infini lancée.

Quand on sort du pays des fées, c'est la réalité qui fait l'effet d'un rêve. — Il faut vous reposer, lire et relire mes lettres. Je crois qu'il faudrait la force de Samson ou d'Hercule pour supporter longtemps le trouble d'imagination que donne la vue des grandes choses, quand cette imagination est émue tout de bon; car il ne faut pas toujours se fier aux poëtes, du moins à tous les poëtes, qui souvent ne sont pas autrement agités de ce qu'ils peignent avec une émotion apparente. Souvent leur sensibilité est d'un côté et leur talent de l'autre. Ils sont émus de sang-froid, si l'on peut parler ainsi. Je ne serais pas surpris si M. de Chateaubriand avait pensé à son dîner du soir tout en criant dans la plaine de Sparte : *Léonidas! Léonidas!* Cette race singu-

lière est doublée d'airain. Mais Shelley serait probablement mort de ses émotions s'il ne s'était noyé. Les choses lui pesaient, à lui Shelley, directement et personnellement, et il n'avait pas une chambre à part où se faisait la musique, sans réveiller toute la maison. Chez la moitié au moins des artistes, peintres, poëtes, etc., l'épée ne touchant presque pas au fourreau, ne saurait l'user.

Vous n'avez pas idée de la tristesse de Paris par le temps qui court. Il n'y a pas une âme et pas une nouvelle. L'Empereur est tristement malade dans Saint-Cloud. Le pauvre homme est malade pour la première fois quand pour la première fois il a fait une chose raisonnable. Ces manières de la Providence ne sont pas encourageantes. Il devrait se faire un peu plus de bruit dans Paris, car le monde est sans doute dans une grande crise. Ce qui suivra ne ressemblera plus à ce que nous avons vu, mais c'est tout ce que nous en pouvons dire. Les classes moyennes ont encore une fois leur sort dans leurs mains, mais ce ne serait pas la première fois qu'elles le laisseraient tomber.

On dit que l'impératrice n'a pas eu beaucoup d'agrément dans son voyage et que, sauf l'enthousiasme officiel, tout a été très-froid et il n'y

avait pas de fleurs jonchées par les chemins.

Adieu, chère mademoiselle. Je ne vous dis pas combien j'ai trouvé vos lettres charmantes. Cela va sans dire de *Mademoiselle*.

CXCIV.

A MADEMOISELLE DU PARQUET.

Paris, 10 octobre 1869.

Chère mademoiselle, vous ne dites que trop bien et Paris est fort désert dans ces temps-ci. Je crois que tout le monde a fait comme l'impératrice et s'en est allé au grand Caire.

Vous avez bien tort de vous tant refroidir pour les romans anglais, et de prendre parti contre eux pour les romans allemands. Nous nous retrouvons *at home* avec l'imagination des Anglais. Nous entrons aisément dans leurs sentiments, dans leurs impressions, dans leurs rêveries. Il n'en est pas de même, à beaucoup près, avec le génie particulier de l'Allemagne. Sauf *Werther*, je n'ai jamais bien entendu les romans de Gœthe. On s'oriente péniblement dans ce monde étranger qui semble avoir d'autres étoiles. Ce que j'en dis n'est pas par haine pour M. de Bismarck.

N'avez-vous pas la bonté d'être un peu inquiète, pour ceux qui restent à Paris, de tout ce que va faire M. Raspail le 26 octobre? Ce serait, jusqu'à présent, d'amener deux cent mille hommes avec lui aux portes du Corps législatif et de les renvoyer en silence, comme des enfants bien sages, après avoir fait sa protestation. Le bon sens l'étonne habituellement et il écoute tout ce que ses collègues peuvent lui dire de sensé avec un dédain farouche. J'espère qu'il ne sera pas donné à ce pauvre fou de gâter nos affaires, qui ne sont pas déjà si florissantes. Si nous avions si peu d'émeute que ce soit, cela suffirait pour faire dire aux gens prétendus raisonnables qu'on voit bien que le gouvernement parlementaire recommence, et qu'il n'en a jamais fait d'autres.

CXCV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 14 octobre 1869.

Voilà le pauvre M. Sainte-Beuve mort après une lutte singulièrement courageuse contre le mal qui l'assiégeait depuis des années. Il n'a pas

cessé un moment ni de garder l'activité et la sérénité de son esprit, ni de travailler comme aux premiers jours de sa jeunesse. Quand M. Cousin fut mort, il me semblait qu'il manquait, à tous les événements considérables du monde, le spectateur passionné, éloquent, intarissable en commentaires originaux et inattendus, que nous avions connu. Tout de même pour M. Sainte-Beuve. Il ne paraîtra pas un livre digne d'attention qu'on ne cherche des yeux le juge qui ne sera plus là. Il n'a été égalé par personne pour une réunion de dons qui ne vont guère ensemble : le savoir littéraire le plus solide dans presque tous les domaines, le goût le plus sûr jusque dans sa plus extrême subtilité, l'imagination ouverte à tout avec un tour original qui montrait ce qui échappait à tous les yeux; peintre exact comme la photographie avec la couleur et le sentiment de l'idéal, charmant dans la conversation, ayant bien des vertus qu'on eût plus volontiers reconnues, sans les haines dangereuses auxquelles il se laissait aller. J'ai regretté beaucoup qu'un différend que je ne pouvais ni ne voulais éviter ait troublé les relations qui avaient duré sans nuages entre nous, jusqu'à il y a deux ans à peine.

Je ne sais pas si, le 26, M. Raspail déchaînera

la Sainte Canaille. Ses collègues de l'opposition ont beau lui parler raison, il écarte la raison avec un farouche étonnement.

CXCVI.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 23 novembre 1869.

Avez-vous bien peur pour nous en lisant l'orage de nos élections de Paris ? Toutes ces passions et tout ce langage sont d'une odieuse vulgarité. Cette aube du gouvernement parlementaire n'est pas pour encourager les bourgeois de Paris et de province à prendre parti pour les libertés publiques, mais ils auront tort de s'effrayer pour si peu. Dans les contes de fées, toutes les belles princesses habitent des châteaux environnés d'abîmes et qui ont des monstres pour concierges. Je ne sais pourquoi la Providence a mis ainsi tous les biens les plus précieux de ce monde sous la garde de fantômes menaçants. Je conviens que M. de Rochefort est un des fantômes les moins agréables qu'on puisse rencontrer sur les routes du bien et du beau. J'ai toujours été scandalisé de l'approbation qu'on donnait à son mi-

sérable journal. Si vous ne venez que le 2 décembre, vous ne verrez pas l'ouverture de la Chambre, mais je crois que nous serons encore parmi les vivants le 2 décembre, quand bien même M. de Rochefort sortirait de la séance impériale pour appeler à lui

La grande populace et la sainte canaille.

Pardon de ce vers, mais il est, comme vous savez, d'un académicien.

Un autre académicien à qui je suis forcé de rendre justice, c'est M. l'évêque d'Orléans. Je ne suis pas sûr que le prince de Condé lui-même, tout hardi qu'il était, fût de cette hardiesse-là. M. Veuillot n'a osé ni mordre ni même aboyer. Il est couché dans sa niche avec l'air d'une humeur massacrante. Victor est allé à Rome voir huit cents évêques assemblés. On les met dans une petite chapelle de Saint-Pierre, où ils seront très à leur aise même avec leurs secrétaires et leurs théologiens.

Vous avez donc froid à Fumel? Ce pays souffle donc le trop chaud et le trop froid? Étioles était plus égal. J'ai tort de parler du passé, mais il est plus aimable que le présent, sans comparaison. Avez-vous remarqué que les gens qui n'aiment

pas le passé ne valent pas non plus les quatre fers d'un chien ? Ce sont les souvenirs un peu arrangés sous une certaine optique surnaturelle qui civilisent et perfectionnent les hommes. Je sais bien qu'à ce titre les légitimistes devraient être les plus aimables des mortels et il n'en est pas toujours ainsi, mais je ne parle d'ailleurs que des souvenirs personnels à chacun.

CXCVII.

A M. PISCATORY.

Paris, 23 novembre 1869.

Eh bien, mon cher ami, voilà ce grand Paris, si fier de sa civilisation, de son urbanité, de son élégance, de la délicatesse et de la forme de son esprit, de ses grandes facultés d'invention, etc., etc., le voilà représenté dans le plus puissant corps de l'État par l'auteur de la *Lanterne*. Il est vrai qu'il y avait même dans le beau monde des beaux esprits qui admiraient la *Lanterne*. Je me rends cette justice qu'elle m'a ennuyé et dégoûté dans ses plus beaux moments. J'ai idée que ce représentant finira mal et qu'il lui arrivera quelque catastrophe avant la fin de

la session. Il se tiendra pour obligé de faire ou de dire quelque sottise énorme, et le genre donné, il y est tenu pour être quelque chose.

Nous sommes tout fiers d'avoir échappé aux Barbès et aux Pyat. Nous regardons MM. Arago et Crémieux comme des nôtres. L'esprit des hommes est ainsi fait, il n'est pas exigeant, et c'est bien heureux. Il ne compare le lendemain qu'à la veille. S'il était dans la boue jusqu'aux genoux, il se trouve fort aise de n'en avoir que jusqu'à la cheville et, au fond, c'est la vraie philosophie pratique.

Voici venir ce fameux lundi 29 novembre, où nous allons doubler le cap et entrer dans les grandes eaux. Chaque député ignore, jusqu'à cette heure, ce que fera le tout qui est composé de ces chacuns. Il y a des lois très-compliquées qui régissent les grandes assemblées. La saison, l'heure, la couleur du jour, le dernier événement; quelquefois, mais rarement aujourd'hui, le dernier article d'un journal, la figure d'un député ennemi, tout cela et l'air général du temps, fait le génie complexe d'un corps politique. Il y a des jours où une réunion de pleutres devient d'un esprit d'entreprise extraordinaire; des jours où Caton d'Utique, et Brutus, et Dolabella, et le prince de Condé, et le maréchal Bugeaud,

sont sans force et sans vertu. Les horoscopes qui dépendent de l'état rotatif de toutes les étoiles du ciel à un moment donné sont d'un travail très-difficile, à ce que disent les astrologues. Ce qui est certain, pour le moment, c'est que l'Empereur qui abandonne assez volontiers les choses tient aux personnes avec acharnement. En attendant on s'est fort amusé à Compiègne. Les Cours ont souvent varié de mœurs et de manières; mais elles n'avaient pas encore eu cet air mêlé d'estaminet, de tapis franc et de luxe oriental. Les despotismes sont rarement vulgaires et on ne se représente pas aisément un sultan en goguette.

CXCVIII.

AU MÊME.

Paris, 20 décembre 1869.

Mon cher ami, il doit vous sembler qu'on vous néglige en vous donnant si peu de nouvelles de ce Paris qui paraît devoir reverdir comme au printemps, par ces jours de crise ; mais les beaux jours qu'on attend ne viennent toujours pas... Toutes les heures on annonce un mi-

nistère qui se fait, dit-on, et puis se défait. On a une telle idée du bon sens de ce principal personnage qu'on nomme monsieur Ollivier, qu'on raconte de lui qu'il aurait donné à l'Empereur une esquisse de sa politique étrangère qui consisterait à fortifier les États de Prusse et d'Italie et à rayer l'Autriche de la carte de l'Europe. Je ne sais pas s'il a dit ces choses; mais il faut qu'il soit bien avant dans l'absurdité pour qu'on les lui prête. L'Empereur lui-même, dit-on, aurait été assez étonné de cette diplomatie qui semble la sienne.

Quant à la Chambre, il faut avouer qu'elle est supérieure à toutes ses sœurs pour la tranquillité avec laquelle elle boit l'iniquité.

Vous ne regardez pour le moment qu'à la politique. Vous ne me dites rien ni de l'isthme de Suez ni de *Froufrou.* J'espère que l'Impératrice nous fera un récit de son voyage en Orient. La reine d'Angleterre, qui est encore une plus grande dame, ne rougit pas de raconter ses voyages en Écosse. Plusieurs femmes de la maison des Césars, Agrippine entre autres, avaient écrit leurs mémoires. Je compte qu'elle nous racontera les diamants, les perles, les émeraudes, les tissus de cachemire, les tapis de Perse avec qui elle a fait connaissance par les routes. Elle

dira sans doute aussi quelque chose des parfums des harems qu'elle a visités. La tête de cette aimable personne doit être pleine de ces apparitions d'orfévreries et de bijouteries. C'est probablement comme un bel écrin ; mais ces brillantes idées ne suffisent pas pour gouverner les empires. Elle fait bien de faire mettre dans les journaux qu'elle ne gouverne pas du tout, et il est criminel de dire publiquement qu'elle prétend à tenir le gouvernail. C'est comme cela que, par un jour de tempête, on a fait jeter à la mer irritée la pauvre reine Marie-Antoinette, et bien que les temps soient plus doux, nous avons toujours des Marat avec nous.

Voilà, mon cher ami, un petit supplément à ma lettre d'avant-hier, que je trouvais un peu courte pour une lettre adressée à un solitaire. Je ne vous en dis pas beaucoup plus aujourd'hui, mais on ne saurait tirer de l'huile d'un mur ni des nouvelles d'une ville où personne ne se décide à rien.

Adieu, mon cher ami, donnez l'histoire de vos champs, elle vaut pour le moins la nôtre.

CXCIX.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 22 février 1870.

Mademoiselle,

Vous êtes mille fois bonne et ce roman de *Phinéas Finn* a bien des détails agréables, mais je l'avais lu, il y a quelques mois, et le temps n'est pas encore venu de le relire, bien que *relire* soit beaucoup plus agréable que lire. Il y a dans la première curiosité que donne un livre inconnu une petite impatience assez pénible, comme quand on attend le mot décisif à la fin des replis d'une longue phrase allemande.

Il est vrai que *Phinéas* a dans les commencements une ambition assez vulgaire qui ne fait pas attendre un dénoûment romanesque à son existence; mais peut-être qu'il faut un certain temps aux âmes moyennes pour sentir la vanité des pompes du monde, particulièrement aux âmes de province, et, quand le vide s'est fait sentir, les goûts simples reprennent leur empire, et l'on revient aux rêves de sa jeunesse, leur trouvant encore plus de solidité qu'au clinquant très-friable des vanités des grandes capitales.

Pour *Dominique*, il me semble que c'est un bien joli tableau, avec des traits de lumière à travers les arbres dont on se souvient longtemps, sans savoir pourquoi. Est-ce que toutes ces tristesses ont été réellement dans la vie de M. Fromentin? Je ne sais rien de lui, si ce n'est que sa conversation a plu à des amis à moi qui ont de l'esprit. Monsieur votre frère ne trouve pas, je pense, que les emportements du cheval de Madeleine ne sont pas assez accusés ?

Est-ce le vrai voyage en quatre volumes in-4° de Jacquemont que vous lisez, mademoiselle? Il y a bien des détails techniques à sauter, mais des pages très-vives et très-vraies ; entre autres, si je m'en souviens bien, un certain tableau du réveil de la nature chaque matin. On dirait que c'est Lucrèce qui a peint cela dans ses jours de désespoir plus noir que de coutume. C'est le profil féroce de la nature — de cette nature qui a pourtant d'aimables sourires, — mais le profil annonce un mauvais caractère.

CC.

A MADAME DONNÉ.

15 mars 1870.

. . . . . M. de Montalembert est mort, et sa fin, qu'on devait attendre depuis des années, a surpris péniblement tout le monde. A minuit, le jour de sa mort, il retenait la lampe que sa garde-malade voulait éteindre, pour achever la lecture d'un écrit politique du jour. Depuis des années, il disputait à la dureté de la nature la liberté et la sérénité de sa pensée et il restait le maître dans ce combat difficile. Sur une barque assaillie par les quatre vents du ciel, il causait, travaillait, méditait paisiblement et regardait sans se troubler les eaux qui devaient l'engloutir. C'est comme une vertu militaire que tant de sang-froid et de discipline intérieure gardés au milieu de périls si pressants. Quelle nature singulière ! Une âme violente et réglée pourtant, capable de se porter à toutes les contradictions de la pensée, non cependant sans une forte unité dont la marque est sur toute sa vie. Il a rempli quarante ans le monde de ses invectives contradictoires et de son éloquente inquiétude,

et aujourd'hui qu'il meurt, il est bien peu de ses ennemis mêmes qui ne se prennent à regretter un esprit si vivant, si riche et si courageux.

CCI.

A M. PISCATORY.

Paris, 9 avril 1870.

Il est certain, mon cher ami, que nos petites affaires ne vont pas sur roulettes. On ne saurait être plus dans le provisoire, et nous voilà comme les Hébreux, sans Moïse, vivant en camp volant sans rien savoir du lendemain. Le char de l'État a tout l'air d'un char de déménagement tout encombré de commissions, et de projets de lois. La cité politique ne diffère pas beaucoup de la cité de Paris quand M. Haussmann en faisait sauter les murailles et les toits et commençait tout sans rien finir. Nous voilà avec la perspective d'un tumultueux plébiscite né d'une fantaisie d'un ministre que nous n'avions certainement pas choisi dans cette espérance. Nous sommes loin de savoir encore si ce plébiscite sera préalablement délibéré par les trois pouvoirs; nous ignorons également encore si l'Empereur

consentira à ce que ces trois signatures soient à l'avenir nécessaires à sa présentation de ces sots plébiscites ; et nous sommes à peu près sûrs qu'en tout cas ce prince aura toujours le droit de consulter familièrement son peuple, quand les scrupules de sa conscience le lui suggèreront.

Le ministère qui se trémousse en ce moment, sans presque rien faire, nous ne l'avions pas dorloté en commençant, dans l'idée qu'il allait tirer logiquement et judaïquement les conséquences rigoureuses de chaque article de la Constitution de 1852, ce qui ne sera pas autre chose que l'application de l'algèbre à la bêtise. Descartes avait fait mieux que cela. Tous les gens de bon sens entendaient qu'on allait raisonnablement étouffer cette vilaine poule malade sans la faire crier, et que le Sénat se chargerait de cette facile opération ; qu'il le voulût ou non, qu'il le fît de bonne volonté ou de mauvaise grâce, il n'importait guère. C'était la seule occasion qu'eût, depuis bientôt vingt ans, cet animal parasite de rendre un vrai service à la société politique. Au lieu de tirer ce parti du Sénat, on le détraque et on l'inquiète sur tous les détails de son existence, et on en fait une seconde Chambre quand il était sur le point d'être efficace en tant

que Sénat. On s'adresse à ce grand papa *Pypos*, le vrai Pypos d'Aristophane, qui va faire un bruit du diable, au lieu de dire à cette vieille tante de Sénat : « Ma tante, il faut pourtant que vous nous rendiez un petit service et que vous disiez, par-devant notaire, que nous agissons suivant la loi et que nous ne violons quoique ce soit ni qui que ce soit en jetant par la fenêtre un tas de vieux oripeaux qui ne sont bons qu'à brûler de crainte de peste ; si vous ne le faites, notre commerce ira mal, et du diable si nous pourrons vous payer votre pension viagère. » La rhéthorique a été faite pour dire ces choses-là convenablement et intelligiblement, et le patriotisme a été fait aussi pour enseigner à un Sénat qu'il faut, en pareil cas, faire ce qui est bien à tout risque d'être mal interprété.

J'ai tort de donner à ce que je dis-là un air cynique, car ce n'est pas le bon sens lui-même; mais nous ne paraissons pas dans les voies du bon sens. Il en faudrait beaucoup pourtant à la veille d'une crise générale que semblent méditer les ouvriers de tous les métires et de toutes les régions de France, à la veille d'une véritable querelle légale dans toutes les villes et tous les villages du pays sur les bases mêmes des sociétés. Le ministère refusera, dit-on, ces assem-

blées préalables au plébiscite; mais ses ennemis dans les Chambres et ailleurs lui accorderont-ils ce silence contre lequel il y a tant d'arguments plausibles pour les gens de mauvaise foi? Et puis, le suffrage universel lui-même n'aura jamais été à pareille fête. Toutes les fois qu'il a été en exercice, le pouvoir l'a mené à la bataille avec les mors et l'éperon et le fouet, et il faut bien avouer que ce cheval puissant et fantasque ne peut guère être conduit autrement. Aujourd'hui l'honneur même ne permettra ni aux ministres ni aux préfets ces façons cavalières. Il le faut monter à cru, tout au plus avec un simple bridon. Que fera cet animal aveugle, étonné et piqué par les mille taons de tous les partis ennemis? Jamais on ne l'avait vu sortir ainsi seul de son écurie. Y rentrera-t-il tranquillement et sans avoir foulé tout de ses monstrueux sabots? Les ministres mériteraient bien qu'on les fît monter sur son dos pendant ce jour de liberté, sans frein et sans selle et sans étriers et sans cravache.

CCII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 27 avril 1870.

Le monde politique ne marche plus guère que par secousses, et la vie privée de chacun s'en ressent à tous moments. J'en reviens à ce que je vous disais, je crois, qu'on a bien tort de ne pas s'occuper de politique, attendu que la politique s'occupe inévitablement de vous. M. Ollivier va donner à la France neuf jours de fièvre dont elle se serait bien passée. On n'a jamais fait tant de questions à neuf millions d'hommes qui ne sont pas tous également préparés à répondre. Il me demande de lui dire en bloc si j'aime le coup d'État du 2 décembre, et la liberté, et le Sénat, et le droit qu'a l'Empereur de choisir Pierre ou Paul pour successeur, et l'autre droit de faire faire par le peuple ce que les Chambres ne voudraient pas faire ou, au contraire, de faire défaire par la foule ce que les Chambres auraient fait. C'est comme si le maire demandait : « Monsieur, voulez-vous prendre pour femme Christine, Françoise, Charlotte, Julie ? » A quoi je réponds que la polygamie est un cas pendable. Nous avons

là un garde des sceaux bien curieux et bien téméraire. Nous allons, de plus, assister à de belles conversations durant ces huit jours, où il sera bien difficile à un commissaire de police de trouver à redire à quoi que ce soit, puisque tout étant en question, on sera toujours dans la question. Je ne crois pas qu'il sorte quelque chose de bien redoutable de cette agitation gratuite où l'on nous met, mais un sage ministre ne doit pas braver sans raison le péril le plus éloigné ; c'est bon pour un joueur. Heureusement, le suffrage universel n'est pas bien rétif à l'heure qu'il est. Ce n'est pas la cavale indomptée de M. Barbier dans ses ïambes. L'animal aura plus d'envie de retourner à l'écurie après une petite promenade, que d'emporter son cavalier à travers champs... Quoi qu'il en soit, je ne veux pas grand mal à M. Ollivier, et je ne songerais pas à lui faire une opposition bien violente, si j'étais établi en autorité quelque part. Nous devons apprendre depuis quelque temps à nous contenter de peu. Il est probablement encore ce que nous avons de mieux à notre portée dans le moment présent, mais la brusquerie de ses mouvements ne donne pas beaucoup de sécurité. C'est avec lui qu'il faut s'attendre à l'imprévu.

Si vous vous intéressez à Sixte-Quint, il vient

de paraître deux volumes faits d'après les pièces du Vatican et de toutes les archives de l'Europe, qui ont bien de l'intérêt. L'auteur est un Allemand, homme d'esprit, qui écrit agréablement le français, M. de Hübner, ancien ambassadeur d'Autriche. Ce terrible Sixte-Quint, tout pape qu'il est, ne veut pas de la politique de Philippe II et prend le parti d'Henri IV. On est toujours étonné de trouver du bon sens dans les caractères violents et inhumains comme Sixte-Quint, mais les hommes ne sont pas faits tout d'une pièce, à beaucoup près.

CCIII.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 2 mai 1870.

Il est bien vrai, mademoiselle, qu'il n'y a pas beaucoup de livres nouveaux à lire pour le moment. M. Ch. Gavard vous aura pourtant recommandé les deux volumes de *Sixte-Quint*, par M. de Hübner. Cela fait plaisir de voir un Pape énergique et sensé qui ne se laisse pas étourdir par les compliments ni par les menaces, même quand ce Pape est un peu sanguinaire pour les

brigands de la campagne de Rome. Je tiens que la polémique de M. Veuillot lui aurait déplu, et je ne sais pas trop ce qu'il eût ordonné de lui, dans un moment d'humeur, s'il l'eût surpris à se mêler de ses affaires et à prendre l'air soumis d'un fils respectueux qui mène son père par le nez.

Le cours de M. Villemain sur le XVII^e et le XVIII^e siècles mais surtout sur le XVIII^e siècle, est le comble de la perfection; mais il fallait entendre tout cela inspiré sur place, tout étincelant de moqueries, d'épigrammes, d'allusions aux choses du temps, et avec ce feu d'esprit, ce sentiment si profond de la beauté et de l'élévation dans les choses littéraires... La critique a pris aujourd'hui d'autres chemins qui mènent à d'autres points de vue; mais ces vastes tableaux, d'un dessin si vrai et si noble, ces beaux horizons qui font rêver à tout ce qui est grand, personne probablement n'en entreprendra plus de tels. C'était le temps de la moisson : nous glanons à cette heure.

J'ai lu M. Jung avec beaucoup d'intérêt. Il a découvert bien des choses curieuses et il a le véritable instinct de la critique historique, mais il n'est pas assez long ; il se fie trop à l'intelligence des lecteurs ; il suppose aussi que l'on a présentes

à l'esprit toutes les assertions hasardées de son adversaire. Peut-être fallait-il les reproduire, chacune à son rang, et les faire suivre de la réfutation détaillée. Chaque petit combat partiel devient ainsi intéressant, parce que le lecteur a sous les yeux tout ce qui lui est nécessaire dans le moment pour décider.

Que vous traitez mal M. Ollivier! C'est pourtant le premier garde des sceaux qui ait chanté sur sa musette dans l'exercice de ses fonctions; ajoutez que, dans cette bergerie, c'est le plus hardi des hommes. Il déchaîne avec calme le suffrage universel, sans nulle crainte de ce qui arrivera. Il y avait un Anglais qui suivait de ville en ville un certain Carter, dompteur de bêtes féroces, pour voir quand et comment il serait mangé; et Carter fut mangé, sans trop tarder, sous les yeux de l'Anglais; et l'Anglais disait : « Je n'en attendais pas moins ! »

Je ne suis pas comme l'Anglais. Je pense que c'est encore ce que nous avons de mieux malgré ses imperfections. Il va au bien en zig-zag. Je conviens seulement qu'il peut se casser et nous casser le cou dans les détours de ce zig-zag. Un ministre doit suivre la route royale et ne pas s'exposer à s'embourber dans les chemins vicinaux, surtout par les intempéries.

CCIV

A M. PISCATORY.

Paris, 10 mai 1870.

Vous voyez, la Providence ne prend grand soin ni de nous ni de M. Ollivier. L'enflure de sa vanité va tourner en hydropisie sous la chaleur de ce grand soleil de 7,500,000 votes. Tous les gens de mauvaise droite vont crier : *Dieu le veut, Dieu le veut!* et, dans toute occasion, on nous dira d'un air menaçant, comme on fait aux petits enfants : *Si tu n'es pas sage, je vais appeler M. Plébiscite!* et ce ramoneur du suffrage universel viendra montrer complaisamment sa face noire qui épouvante les bourgeois. Voilà un beau gouvernement représentatif qui pose sur une trappe communiquant à un grand trou noir. En un tour de clef, le grand mécanicien en chef nous mettra dans ce trou, selon son bon plaisir ; d'ailleurs, n'en jouât-il pas souvent, nul n'aime à se sentir porté sur un parquet qui peut s'effondrer à toute minute. L'homme naturel ne se trouve bien que sur le plancher des vaches. Pour moi, je me lave les mains de ces *oui* monstrueux, et j'ai porté modestement un *non* de mon écriture la plus

soignée, la plus lisible et la plus reconnaissable au besoin, car le papier perçait. La plupart de mes amis ont préféré un bulletin blanc, mais cela n'est pas lisible, tandis que *non* se comprend sur-le-champ. On m'a dit qu'en disant *non* je votais avec d'infâmes drôles, à quoi j'ai répondu qu'il y a certainement d'infâmes drôles partout.

Voilà encore un grand nom effacé de la liste des vivants. M. Villemain est allé vers ceux qui valaient mieux que le temps présent. Quelle vie malheureuse et éclairée par quel éclat d'esprit! Il avait la supériorité d'esprit dans le sens le plus noble, car il sentait aussi ce qu'il pensait, et il y avait les vrais sentiments d'un homme dans ce grand homme de lettres. Malgré ses faiblesses et ses bizarreries, il était sincèrement ému en peignant toute cette belle histoire de la grandeur morale propagée par les lettres et l'éloquence. La critique a pris après lui d'autres chemins; elle a pratiqué de nouveaux sentiers dans des lieux moins connus; mais, après lui, vous ne verrez plus les horizons tranquilles et lumineux du monde de l'imagination et de l'intelligence qui faisaient comme le fond de ses tableaux du XVIIe ou du XVIIIe siècle ou du siècle de Périclès. On avait souvent, en le lisant, l'impression que

donne la fin d'un beau jour d'été : une lumière ardente et paisible, des bruits doux et harmonieux, un sentiment vif et triste devant cette lumière qui va s'éteindre comme s'éteint aussi le génie et toute grandeur. Personne n'aura plus ces coups de pinceau d'un goût pur, savant et ému. Il avait, dans ces derniers temps, mené la vie la plus malheureuse qui se puisse imaginer. La folie se mettait comme le feu dans sa famille autour de lui ; lui-même se défiant de ses propres facultés, sentant une supériorité d'esprit que les autres ne pouvaient plus qu'entrevoir par éclairs, traqué par la souffrance, par le malheur, par les fantômes, voyant tout crouler jusqu'à sa renommée. Ces chambres si tristes de son logement à l'entresol ressemblaient à un théâtre dressé pour une pièce de Shakespeare.

On va probablement faire un ministère où l'on mêlera de la droite et de la gauche de seconde qualité, des opinions timides et opposées conduites par un hanneton entreprenant. C'est un bataillon qui ne fera pas de grandes choses, à moins que le hasard ne s'en mêle ; c'est l'entrepreneur du moment.

Tout cela est fort triste. Encore s'il y avait des hirondelles en l'air ; mais cet air a un fond d'aigreur qui fait que les martinets ne sont pas gais

et qu'on n'entend pas leur cri aigu. Quel temps avez-vous, mon cher ami, en dedans et en dehors?

CCV.

AU MÊME.

Paris, 3 juin 1870.

M. Necker racontait volontiers qu'un de ses amis de Genève, d'un naturel prudent, lui répondait durant tout le feu de la révolution de 93, à la question : « Qu'y a-t-il de nouveau? — Mais rien, rien de nouveau. »

Je vous dis la même chose, mon cher ami, mais avec plus de raison, je pense. L'écheveau est embrouillé ; on tire à droite, on tire à gauche et les nœuds se multiplient. Il y faudra un jour quelques petits coups de ciseaux. Pour le moment personne n'a cœur à l'ouvrage, sauf M. Ollivier, toujours. Celui-là n'a pas l'air embarrassé. Il a la tête pleine de solutions; tandis que les autres doutent de tout, il se confie en soi, mais il ne dit son secret à personne. Suffit qu'il ait foi en lui, comme Galilée dans le mouvement de la terre; aussi je lui conseille d'avoir pour devise : *et pourtant elle tourne*,

avec sa propre tête pour corps de devise.

Lisez-vous le livre de M. le duc d'Orléans? Ses fils vous l'auront certainement adressé. Ce que j'en ai lu a de certains mérites de style et de composition bien appropriés à ces récits de guerre, ce style qui doit avoir la simplicité un peu triste d'une belle citadelle où tout tend à l'utilité, sauf quelques beaux arbres sur les remparts. J'ai lu avec un grand plaisir l'introduction de M. le duc de Chartres. Il me plaît et je suis charmé de lui voir de l'esprit et un bon esprit; il est vif, hardi, actif, doux, curieux. On ne peut pas être plus aimable qu'il ne l'est pour madame de Staël qui a été l'amie de sa mère, et aussi M. le comte de Paris.

Où en est votre convalescence? Pouvez-vous lire tout votre soûl? C'est la seule consolation que je connaisse. Aussi je crains que la destinée qui est douce ne m'arrache les yeux. Quand Luther entra au couvent, il emporta avec lui un Platon et un Virgile. Le goût des lettres est une marque de grande origine. On ne l'a pourtant pas dans le faubourg Saint-Germain. C'est singulier.

CCVI.

A M. SCHERER.

9 juin 1870.

Mille et mille remerciements, mon cher ami. C'est le comble de la perfection pour un premier avertissement au public. M. Albert de Broglie vous dirait tout cela, s'il n'était dans les défilés du conseil général. Quelque tuile lui tombera probablement sur la tête, du haut de la préfecture, au dernier moment.

J'ai lu avec grand plaisir et à ma grande instruction votre article étymologique, mais si je meurs, et si je meurs riche, je fonderai un prix sur la question dernière des langues que vous traitez si brièvement et si bien, le rapport des sons aux choses et aux idées. On dira bien des sottises vraisemblablement pour obtenir mon prix qui sera de vingt mille francs, mais la solution les vaudrait bien. On en trouverait les acheminements dans les effets de la musique, si les rapports des sons aux paroles peuvent être surpris, dans une certaine mesure.

M. Ollivier est musicien (mais il n'excelle pas ces jours-ci dans la musique de chambre). Je

compte qu'il nous dira quelque chose de ce secret des langues dans son discours à l'Académie française.

CCVII.

A MADAME DONNÉ.

20 juin 1870.

Quoique vous ayez la bonté de me comparer à un numéro de la *Revue des Deux Mondes*, je n'ai guère de nouvelles littéraires à vous donner, ni de livres à vous soumettre. Je ne crois pas que vous aimiez beaucoup les récits de guerre un peu techniques, sans quoi, je vous indiquerais les *Guerres d'Afrique* de M. le duc d'Orléans. Je suis frappé de la clarté et de la vivacité du récit, et du souffle généreux qui anime le livre tout entier.

Les gens de guerre en pensent encore plus de bien. Les généraux d'Afrique de ces premiers temps ont une physionomie particulière. Ils ont la fierté, les instincts de liberté, un désintéressement romanesque parfois, la patience de tous les jours, et l'intrépidité de toutes les occasions. Peut-être sont-ils un peu incultes, et les beaux uniformes de la garde ne font pas tant songer à

eux que les habits déchirés des officiers de l'armée du Rhin. Ils ont l'air parents des lions qui habitent non loin d'eux, les vrais lions à la crinière négligée, non pas les lions héraldiques qui ont l'air si comme il faut. On n'eût pas été très-étonné de les entendre rugir en société et avec cela l'esprit cultivé, et, dans beaucoup, la douceur et l'élégance des mœurs.

L'introduction de M. le duc de Chartres est charmante d'entrain, de clarté, de rapidité. Toute cette famille d'Orléans a le don d'écrire, mais je crois qu'il leur vient de qualités plus précieuses une sorte de génie actif qui ne sait où se prendre et qui écrit faute d'avoir mieux à faire. C'est ainsi que l'empereur Napoléon s'est trouvé un écrivain de premier ordre dans sa prison de Sainte-Hélène. Le feu intérieur sert à tout; quand il ne peut pas lancer les bombes, s'il est bien gouverné, il échauffe paisiblement le foyer de la famille; on en fait des torches ou des flambeaux, selon le besoin, mais il faut avoir en soi *semina flammæ*.

Vous n'entendrez plus guère la voix de M. Paradol. Le voilà ministre à Washington. Les Américains sont étranges. Ils ne sont pas flattés du tout qu'on leur envoie un homme d'un esprit rare et d'un talent supérieur. Ils auraient pré-

féré un prince ou un marquis. Les marquis, quels qu'ils soient, ravissent aisément le cœur des jeunes Américaines, qui les épousent très-volontiers, sans trop regarder à leur figure. Il y a de singuliers secrets dans les instincts des démocraties les plus altières. M. Cooper, l'auteur oublié des *Mohicans*, a peint merveilleusement tous ces tours et ces détours de l'esprit démocratique dans d'autres romans inconnus et ennuyeux comme le *Siége de Boston*, etc. Il vaut la peine de s'ennuyer pour découvrir de singuliers portraits d'après nature.

Adieu, madame. Êtes-vous dans *votre cabane* au bord des grandes eaux? Avez-vous apporté dans cette retraite tout le luxe de la civilisation? Vous devez en avoir moins besoin qu'une autre, ayant l'imagination pour compagne, mais, aujourd'hui, qui n'a pas un palais comme dans les *Mille et une Nuits* a l'air d'un pauvre, et pourtant Macaulay a eu bien tort d'aider à cette disposition qui ne cherche que le bien-être et le luxe matériel. Il a dit insolemment : *Un acre de terre dans Middlesex vaut mieux qu'une principauté en Utopie.* Il n'y pas assez d'acres de terre dans ce monde pour remplacer les principautés en Utopie.

CCVIII.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 21 juin 1870.

Je n'aurais pas attendu treize jours pour remercier *Mademoiselle* de ses bontés, si je n'avais eu à peu près treize jours de migraine. Je suis charmé que ce *Dominique* vous ait beaucoup plu. Il fait songer à tout ce qu'il ne dit pas. C'est le grand secret du talent. Vous êtes un peu sèche sur la pauvre Madeleine. Je l'avais trouvée aimable à la première vue et cette course éperdue à cheval fait qu'on ne peut guère y penser sans émotion. Il me semble qu'il faut bien peu décrire l'objet de ces passions profondes comme elle l'est pour Dominique. Trop de précision empêche le lecteur de partager les sentiments du héros. Il n'y faut qu'une esquisse que chacun achève à la manière de sa sensibilité particulière. Quand on écrit, il faut profiter de la faculté d'indiquer seulement qu'ont les paroles et que n'a point la peinture. Il est singulier qu'un peintre ait si bien senti qu'en littérature il ne fallait rien achever. Enfin, il y a dans tout le roman un parfum léger et doux comme l'iris, qui vous

rappelle tout et rien. Voilà un écrivain à mettre à l'Académie.

Vous avez mille fois raison sur ce bonheur triste auquel se résigne Dominique, mais il est visible qu'il n'est pas fait pour dire comme Desaix à Bonaparte : *Voilà une bataille perdue, mais on peut en livrer une autre!* Le sort l'a achevé en un coup, et il se trouve trop heureux d'endormir son malheur.

Ainsi, *Mademoiselle* brûle tous les livres avec tant de promptitude, qu'ils ne suffisent pas à son activité. Elle est commode pour le boulanger. Le remède est peut-être de faire plusieurs choses à la fois.

Walter Scott dit, dans ses mémoires, qu'il n'a jamais pu rêver au travail qu'il avait à faire, sans se mettre en même temps à autre chose, comme à une lecture étrangère à ses occupations. Les pensées sur son propre travail lui venaient à travers les lignes du livre étranger qu'il lisait : *I cannot compare this process of the mind at any thing save that of a woman to whom the mechanical operation of spinning serves as a running bass to the songs she sings or the course of ideas she pursues...* Ce qui vous arrive est le contraire, c'est-à-dire, encore la même chose qu'à Walter Scott.

Avez-vous lu l'introduction aux *Vues sur le gouvernement de la France?* Ce sont des armes du plus pur acier où la raison n'a pas laissé une paille. C'est cette épée dont il est dit : Elle est aiguë afin qu'elle perce ; elle est affilée afin qu'elle tranche. Ce froid de l'acier ressemble à la passion ; c'est même aussi de la passion.

Nous allons ici tellement quellement dans nos voies politiques. Personne n'ose rien et ne veut rien bien fort. C'est l'équilibre non par des forces mais par des faiblesses. Albert a été nommé avec à peu près autant de mauvais vouloir de l'administration que par le passé. On lui fait, aujourd'hui qu'il est nommé, une querelle d'allemand sur une lettre composée mal à propos pour sa candidature par des amis. Dès qu'Albert en a eu vent, il s'est emparé de l'édition tout entière, et l'a mise sous clef dans un cabinet où elle est encore. Il n'est sorti de ce paquet que les quatre exemplaires que la loi permet de déposer à la Préfecture et au parquet avant toute publication. C'est là seulement qu'on a pu prendre cette lettre et la colporter dans les journaux de droite, en la mettant à la charge d'Albert. Il n'est pas impossible que l'affaire, cette sotte affaire, aille au conseil de préfecture, puis au conseil d'État. Albert a éta-

bli ses tentes à Broglie sans nécessité, mais par ennui de Paris.

CCIX.

A M. PISCATORY.

Paris, 10 juillet 1870.

Mon cher ami, je vous ai écrit vers le 23 juin, et quand je compte les jours, je trouve qu'il est contre vos habitudes de donner si peu de vos nouvelles. Je suis donc en souci de votre santé, quoique je vous approuve fort de ne pas écrire quand vous êtes fatigué, et les mieux portants auraient droit d'être fatigués par cette température d'Afrique.

Il s'est passé bien des choses dans ces quinze jours derniers.

M. le duc de Grammont a éclaté comme une bombe à la tribune. Je n'ai pas été accoutumé dans ma jeunesse à cette diplomatie à la hussarde. Je vois d'ici Desages recevant la nouvelle que le maréchal Prim proposait le prince Léopold de Hohenzollern pour le trône de Philippe V. Il aurait mis la lettre dans sa poche et y aurait rêvé trois fois vingt-quatre heures, et regardé venir les nouvelles avant d'aller prendre

la Chambre pour confidente de ses ennuis. Je crois qu'honorablement nous ne pourrions pas supporter cette insolence d'un colonel prussien régnant sur les revers des Pyrénées, mais encore faut-il savoir au juste si on veut nous l'imposer; si les Cortès n'enverront pas promener le maréchal Prim. Avant de savoir la part de M. de Bismarck dans ce complot, s'il y a complot, avant de connaître les dispositions de la partie de l'Europe qui n'est pas directement intéressée à l'affaire, il faut causer avant de crier, et ne pas commencer une tragédie par le cinquième acte. Il me paraît qu'il n'est pas bien mesuré de débuter par une demi-déclaration de guerre devant toute l'Europe attentive, avant d'avoir donné aucun autre signe de mécontentement, et, en vérité, tout cela est fort ridicule, à moins qu'on ne veuille absolument la guerre; et encore, dans cette résolution fixe et finale, faut-il s'arranger pour avoir l'air d'avoir raison et ne pas donner à des résolutions si graves la forme d'une querelle de corps de garde. On dirait vraiment des enfants qui jouent à la diplomatie et à la guerre, et qui ont hâte de dire ces mots à effet : *La France ne consulte que son honneur*, etc., etc. Je ne puis donc voir dans cette façon de conduire des affaires aussi graves qu'une bêtise, à moins que

ce ne soit une querelle d'allemand en français. Plusieurs tiennent que c'est une querelle d'allemand; qu'on veut la guerre pour secouer les ennuis du régime parlementaire, et qu'on a l'idée qu'il faut noyer les avocats dans les eaux du Rhin et de la Sprée. On croit que le souvenir de Sadowa devient insupportable et que le bruit du canon tout seul peut couvrir cette profonde et secrète humiliation pour son auteur. Quoi qu'il en soit, nous sommes assurément dans une grande crise. Dans l'autre plateau de la balance sont tous les intérêts de l'Europe si engagés les uns dans les autres par l'esprit de commerce et d'entreprise. Ces intérêts vont sans doute crier comme des aigles et peut-être plus haut que les aigles. On me dit pourtant que, jusqu'à ce moment, ils se bornent à un silence étonné, du moins en France.

Lisez-vous beaucoup de journaux du gouvernement? Dans leurs diverses nuances, presque tous sont pour la guerre et enveniment de leur mieux les griefs.

Ceux qui sont ou qui font les entendus dans les choses de guerre, disent que nous avons une vingtaine de jours d'avance sur les Prussiens pour nos préparatifs et qu'il est du bon sens de se mettre en route sans plus tarder.

Sans compter les gens hardis, tous les gens timides sont pour la guerre. Vous souvenez-vous du temps où nous disions d'un grand homme d'État qu'il *tremblait* la guerre. Le pauvre homme est mort depuis longtemps, mais de son temps nous n'avions pas occasion de compter sur nos doigts et de nous demander si les Prussiens ne pourraient pas par hasard être à Paris dans un mois.

Quoi qu'il en soit, la fortune en veut au gouvernement parlementaire; dès qu'il fait mine de commencer à se tenir sur ses pieds, elle lui jette un bâton dans les jambes et lui donne un coup de massue sur la tête.

CCX.

A M. POIRSON.

Paris, 7 août 1870.

Mon cher ami, je ne sais pas si le *Journal officiel* vous sera parvenu. Jusqu'à présent nos affaires ne sont pas brillantes sur la Sarre. Le maréchal de Mac-Mahon et M. le général Frossart ont dû céder à l'ennemi, qui est sur le territoire français. Paris est en état de siége et les Cham-

bres convoquées pour jeudi. J'espère que ces mesures extrêmes n'annoncent pas un péril extrême. Les ministres ne sont pas incapables de perdre la tête mal à propos.

Je comptais partir demain, et je partirai si les événements publics ne sont pas ici trop menaçants, auquel cas je resterai pour donner des nouvelles de l'armée à ceux qui y ont leurs enfants.

CCXI.

AU MÊME.

22 août 1870.

Nous sommes depuis le 18 sans nouvelles de M. Bazaine, et sans doute la rupture des fils du télégraphe explique la chose. On ne peut s'empêcher néanmoins d'être troublé de ce silence. Les lettres des officiers qui racontent l'affaire du 16, montrent que le roi de Prusse est bien peu véridique en s'attribuant la victoire. Les Français ont fait là des prodiges de hardiesse et traité les Prussiens comme aurait fait l'Ange exterminateur. Nous avons perdu beaucoup de monde, mais infiniment moins de monde qu'eux. Qu'est-ce qui suivra ces batailles de lions? Nul

n'en sait rien. Paris a un très-grand air de calme et de résolution. Il va être armé, ainsi que ses forts, de pied en cap.

Nous avons de bonnes nouvelles du jeune officier jusqu'au 17. Il a été à tous ces combats des 14, 15, 16, 17, et a chargé avec son escadron qui fait partie de l'armée à présent. Mais il n'y a pas beaucoup de sécurité pour le lendemain dans ces extrémités. Il y a, dit-on, une vallée étroite de ce pays tragique où les morts sont restés debout, faute de place pour tomber !

J'ai écrit à Saint-Marc que notre jeune soldat avait vu Barthélemy certainement le 14. Les lettres qui viennent de là se perdent si aisément que Saint-Marc peut être sans nouvelles longtemps, comme on l'avait été ici.

Nous voilà donc avec une invasion, la perspective et peut-être la nécessité d'un changement de pouvoir, et vraisemblablement aussi une sorte de guerre civile contre la classe spéciale de gredins dont parle l'ordre du jour du gouvernement de Paris.

Il y a deux mois, nous étions dans un vrai paradis en comparaison, et il a suffi d'une demi-douzaine de misérables flatteurs, et d'autant d'idiots, pour nous jeter dans ce trou sans fond.

J'ai toujours dit qu'il est bien difficile de faire une philosophie de l'histoire.

Dites-moi, mon cher ami, si vous restez comme l'an dernier jusque vers le 20 septembre? Ceci n'est pas pour retarder; car je pars dès que je serai en état de braver un courant d'air. Les pauvres soldats du Rhin n'ont pas peur des courants d'air!

CCXII.

A MADEMOISELLE DU PARQUET.

Paris, 25 août 1870.

Chère mademoiselle, nous sommes, depuis un mois, dans des jours si tristes qu'on n'a guère le courage de parler d'autre chose que des affaires publiques. On aurait presque honte de causer d'autre chose que des journaux, quoique ces mêmes journaux nous apprennent, depuis le 17, bien peu de ce qu'on y cherche avec anxiété. On a ici des nouvelles d'Amédée jusqu'à ce 17 et, je crois, le 17 au soir. Il n'a manqué à aucun combat depuis le 14. Le 16, comme il était d'escorte, le maréchal les a envoyés reprendre des canons qui étaient un moment aux mains des Prussiens; ils sont partis quatre-vingts et revenus soixante

seulement, mais avec les canons. Voilà donc sept jours pleins qu'on est sans nouvelles de ce jeune officier. Dans sa dernière lettre, il était gai comme un pinson et finissait en disant : « Je vais joliment dormir. »

Emmanuel d'Harcourt a déjà la croix de la Légion d'honneur pour une action d'éclat. C'est un diplomate qui avait en lui le démon de la guerre. Il court comme un enragé partout où il voit du danger. Il a ramené au feu une compagnie qui hésitait un moment.

Paris n'est ému que de colère et ne pense pas aux dangers d'un siége. Il se hérisse, avec une activité tranquille, de canons et de soldats. Ces fortifications dont on a dit tant de mal autrefois sont aujourd'hui une perle de grand prix. Si les Prussiens se hasardent dans le réseau de boulets, entre les forts et les remparts, beaucoup d'entre eux, j'espère, ne reverront ni le Rhin, ni la promenade *sous les tilleuls* de Berlin.

Victor de Broglie s'exerce et exerce sa compagnie de mobiles. Il n'y a point encore d'ordre de départ pour cette compagnie.

Vous traitez bien mal les ménagères de Hollande. Vous les réduisez à frotter des meubles jusqu'à extinction des meubles. Ce ne sont pas là les aimables intérieurs de maisons qu'on re-

trouve dans les grands peintres flamands. C'est une poésie à part plus vraie que la poésie académique de certaines grandes écoles; mais l'éclat du beau monde rend les meilleurs esprits un peu insensibles au charme d'une certaine sérénité triste des mœurs vraiment bourgeoises.

CCXIII.

A M. CÉLESTIN DOUDAN.

Paris, 8 septembre 1870.

Mon cher ami, j'ai été plus sensible que je ne saurais dire à l'offre si cordiale que tu as bien voulu me faire, pour le cas où je devrais quitter Paris durant le siége. Si des devoirs ne me retenaient ici et si ma santé me permettait de voyager si peu que ce fût, j'aurais accepté ton aimable et bienveillante proposition avec un vif plaisir, comme je la reçois avec beaucoup de reconnaissance.

Nous voici dans la crise politique la plus terrible que la nation ait connue : une invasion après d'horribles défaites, une révolution d'État qui n'en est pas moins périlleuse, bien qu'elle fût indispensable, et enfin la fermentation des ins-

tincts les plus pervers qui peut faire éclat au milieu des plus grands périls de la guerre.

J'espère que vous avez quelque sécurité derrière vos remparts, que je vois si nettement en souvenir. Les bastions où je grimpais dans mon enfance pour aller chercher des violettes, malgré les gardes d'artillerie, doivent être aujourd'hui hérissés de canons.

Je me hâte de finir. J'étais pressé ce matin et j'envoie d'abord cette lettre de crainte que demain il soit tard pour les rails de chemins de fer.

CCXIV.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 7 février 1871.

Mademoiselle,

Il me semble qu'il s'est passé cent ans depuis quatre mois. J'avais déjà eu, en petit, cette impression-là à la révolution de 1848 qui n'était pourtant qu'un bouquet de roses en comparaison de ce que nous avons vu et de ce que nous voyons et de ce que nous verrons. On trouve souvent dans la Bible le mot *trésor de colère* et visiblement la Providence y a puisé à pleines

mains dans ces derniers temps. Reste à savoir pourquoi ces Allemands qui ne sont pas du tout des saints, qui donnent un air romanesque à leurs vices dans la vie privée, qui donnent un air de système scientifique à la cruauté et au pillage dans leur vie militaire, pourquoi ces Allemands sont chargés de nous châtier; je n'en sais rien.

Je voudrais bien avoir de Trollope des romans que vous n'ayez pas lus. On ne peut guère lire que les romans de Trollope pour ne pas lire les sottises et les énormités courantes.

Outre la liste que vous voulez bien me demander des romans de Trollope, j'ai à vos ordres : *The vicar of Bullhampton.* Ce dernier ne vaut pas grand'chose, quoique avec de jolis détails. Il y a trois actions diverses qui n'ont presque pas de rapport entre elles. Cela vient de la nécessité de faire de longs romans, quand on n'a que de petits tableaux dans l'imagination; on fait une galerie au lieu d'une grande peinture.

CCXV.

A LA MÊME.

Paris, 11 février 1871.

Voici les *Garstangs*, mademoiselle ; vous y trouverez de bien jolies choses quoiqu'il y ait trop de monde dans ces deux volumes, mais chacun y est agréable en son air. Pourtant tous ces gens-là qui sont parfaitement vrais et par là d'une certaine originalité ne vivent pas longtemps dans la mémoire, comme font certains personnages des romans célèbres. Je ne sais ce que ces derniers ont de plus que les autres qui font qu'ils ne meurent pas et qu'ils ont même la vie plus dure que beaucoup de vrais vivants, même de ceux qui sont célèbres dans l'histoire. Cicéron, qui n'était pas plus romanesque que son temps, dit quelque part : « L'arbre qu'a planté le poëte vit plus longtemps que celui qu'a planté le laboureur à la borne de son champ. » On dirait que les poëtes et les romanciers ne connaissent plus ces bois-là. Les êtres créés par l'imagination moderne ont une petite vie passagère comme celle des bourgeois de Paris. Ils sont vrais, mais ce sont des bourgeois du monde de l'imagina-

tion. Il leur manque pour se conserver l'aromate de l'idéal mêlé au réel dans une certaine proportion. Mais cet idéal est le grain de sel sur la queue de l'oiseau. Si on en met trop, on fait de pauvres académies ; si on n'en met pas assez, on n'a que des êtres passagers qui s'en vont avec les générations et du même pas qu'elles. J'entrevois bien pourquoi nous n'avons plus ce secret, mais ce serait un long détail et on ne peut songer à cette philosophie des arts tant que les troupes d'Attila sont campées sous nos murs.

Je ne sais rien de l'auteur de l'histoire grecque, M. Curtius. C'est probablement l'helléniste distingué auteur d'une grammaire grecque qu'aura peut-être étudiée le barbare Bismarck. Pour Aspasie, je crois qu'elle était une beaucoup plus grande dame dans Athènes que mademoiselle de Lenclos dans Paris. Du reste on ne comprend rien très-clairement à la condition des femmes mariées en Grèce à l'époque de sa plus grande civilisation. On voit bien mieux ce qu'étaient Andromaque et Pénélope dans leur ménage. J'avoue qu'Hélène est un peu moins aisée à expliquer quand on la retrouve, dans l'Odyssée, une maîtresse de maison pleine de gravité et l'objet de tous les égards de Ménélas. Mais pour ma-

dame Socrate, madame Platon et ses demoiselles, on ne saurait s'en faire une idée. On ne sait jamais rien sur un peuple ancien des choses que tout le monde savait de son vivant. C'est ainsi que nous ignorons comment se recrutait le sénat de Rome, ni comment il était héréditaire et à quelles conditions. Pour nous qui écrivons tout dans nos constitutions, nos almanachs royaux, nos romans, quand nous serons devenus l'antiquité des races à venir, il sera très-aisé de nous refaire. Avec du bois, du cuir et des ficelles on fera un préfet, un procureur général, un sénateur, un conseiller d'État, un membre du Corps législatif, et le ménage de tous ces messieurs, femmes et enfants. Je mets des ficelles parce qu'assurément ils n'ont pas de ressorts.

Vous avez trop raison, mademoiselle, sur M. de Saint-Arnaud. Sainte-Beuve aurait dû voir qu'il était fort au-dessous du capitaine Dalghetty dans la *Légende de Montrose* de Walter Scott. Son genre d'esprit me déplaisait encore plus que son caractère, ce qui n'est pas peu dire; beaucoup ont admiré ces lettres qui sont, comme vous le dites à merveille, l'essence de tous les vices militaires qui ont miné l'armée de France. C'est une légèreté pesante et malsaine que le

peu d'esprit qui les anime ; des poisons vulgaires sous la forme de bonbons de Tolu.

Je ne m'étonne pas que les bonapartistes tournent au besoin à la République démocratique et à tout, selon le besoin. Au fond et d'abord, un bonapartiste est un jacobin en décomposition.

Il est vrai, madame de Tencin est devenue ennuyeuse, mais c'est l'effet du temps. De très-beaux yeux ont pleuré sur ces lamentables aventures. Les yeux se sont éteints et ce genre d'intérêt aussi.

La liste de Paris qu'on entrevoit n'est pas pour rassurer les faibles. On n'aimerait pas à la rencontrer au coin d'un bois. Je ne sais pas si le maire d'un arrondissement qui vient d'emporter la caisse figure dans les 43. C'est sur ces caisses-là qu'ils battent le rappel pour leurs prises d'armes. Beaucoup de bonapartistes qui ont décidé la guerre de Prusse avaient aussi des caisses de cette sorte sur la conscience. Ils disaient comme dans le *De profundis* : *Quelle terreur s'il fallait passer en jugement !* La guerre permettait de détourner les dossiers ou, comme on dit à la police, les *sommiers*.

Pardon de ce bavardage décousu, il a pour but de vous empêcher de tousser par ce froid.

Il est vrai qu'on tousse durant les sermons ennuyeux.

CCXVI.

A M. CÉLESTIN DOUDAN.

Paris, 18 février 1871.

Mon cher ami, je n'ai reçu qu'hier au soir, 17, ta lettre du 6 février, mais c'est le train ordinaire dont vont les lettres pour le moment, et je crois qu'elles circulent encore plus difficilement de Paris dans les départements que des départements dans Paris.

Mille remerciements de ton aimable lettre et de l'offre que tu veux bien me faire de me ravitailler dans nos détresses. On a, à présent, le nécessaire en fait de vivres, mais il est sûr que, dans ces derniers mois, l'existence a été assez rude. Nous avons connu là à peu près tout ce que l'on peut rêver en fait de calamités : la famine qui s'avançait à pas comptés mais assurés; les maladies, et parmi elles la petite vérole, qui emportait quatre ou cinq mille personnes par semaine ; le bombardement, qui en écrasait un certain nombre tous les jours et toutes les nuits; la chance, à tout moment, d'une lutte armée

dans l'intérieur ; cette enceinte sinistre de Prussiens qui nous cernait; l'absence absolue de toute relation avec le dehors, et tout cela rendu plus tragique, durant les nuits, par la profonde obscurité des rues de Paris.

Mais peut-être que notre sort est pire, aujourd'hui que la vie matérielle est plus tolérable. Qu'allons-nous voir après ce que nous avons vu? Que sera la guerre ou la paix qui va suivre?

Bien des tendres amitiés à Amélie. Georges a-t-il été dans ces gardes mobiles dont nous n'avons eu ici qu'une partie qui s'est très-bravement conduite, et nous aurait sauvés s'il y avait eu une chance pour nous.

J'ai cherché, par le peu de journaux de province qui nous parviennent, à voir si Douai avait été attaqué par les troupes allemandes. Je n'ai rien trouvé. Il me semble revoir ces grandes murailles et ces grands ouvrages que je voyais fortifier, en 1815, contre une autre invasion.

Mille remercîments et mille amitiés.

CCXVII.

A M. LE BARON DE VIEL-CASTEL.

22 février 1871.

J'ai voulu vous aller voir hier, mais le froid soudain, avec le peu d'habitude que j'ai de l'air extérieur, m'a suffoqué. J'ai été suffoqué aussi de la liste de Paris. Elle ferait croire que Paris est la caverne du capitaine Rolando. Les gens sensés et honnêtes qui y figurent par hasard feront bien de se munir de vinaigre des quatre voleurs..... Les gens de bon sens qui ont le haut du pavé dans Paris doivent être bien bêtes pour se laisser mettre en minorité. Il est vrai qu'ils ne savent plus même compter des bulletins de vote. Jérémie dit quelque part : *Il n'y a plus personne dans Jérusalem*, voulant dire par là que les Blanqui, les Delescluze, les Clémenceau et les Mottu étaient seuls assis aux portes de la ville.

La province a l'air moins Cour d'assises dans ses choix.

CCXVIII.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 24 février 1871.

Chère Mademoiselle, votre lettre du 17 a cheminé à travers les lignes allemandes avec une rapidité inconnue jusqu'à ce jour. C'est des lettres qu'il faut dire : « L'une sera prise et l'autre laissée, » et, en effet, la destinée du moment se nomme M. de Bismarck. Que fait et qu'a fait Bertrand par ce temps d'orage? Vous ne voulez m'en rien dire.

Pour Victor, il est dans le Calvados commandant des mobiles. M. de Broglie n'a fait que passer ici pour se rendre en Angleterre. On est pressé, on ne saurait avoir d'affaires plus pressées que celles que nous avons maintenant sur les bras. Il n'a eu que le temps de jeter un coup d'œil sur la Chambre de Bordeaux. La composition en est excellente, en général, seulement, une bande de *sioux* erre autour de ces gens sensés et civilisés qui tiendraient aisément le haut du pavé. Albert a vu là *** qui est bien durement jugé pour le moment. L'homme est dur à ses semblables. On voit bien qu'il est

fait de la même main que les corbeaux qui se jettent avec fureur sur leur camarade, dès qu'il est malade ou blessé. Quand je dis l'homme, je parle des enfants du diable qui sont assez nombreux sur la terre, quoiqu'ils ne soient pas la majorité. Ces aimables enfants cherchent leur supériorité où ils peuvent, et quand leur ami est blessé, il leur semble que leur force à eux s'en accroît, du moins par comparaison. C'est un vilain genre d'émulation. Quoi qu'il en soit, presque tout le monde a été au-dessous de sa tâche dans cette tempête. Seulement, il faut reconnaître que le vent qui a soufflé sur nous n'était plus en proportion ni des forces, ni de l'industrie humaine. Qu'aurait fait le général Bonaparte, dans toute sa vigueur en 1800, si les combles des Tuileries s'étaient effondrés sur sa tête? Toutefois, tout cela dit, sauf la hardisse à se faire tuer, les hommes n'ont pas la taille moyenne d'autrefois.

Autrefois! Ce qu'on peut faire de mieux, c'est de se réfugier dans le souvenir du passé. Vous autres, de la recrue du printemps, vous êtes des impertinentes d'être jeunes et de pouvoir regarder à l'avenir et à l'avenir lointain. Pour chacun de notre génération :

Dulces moriens reminiscitur Argos.

Il ne dépend pas des Prussiens de changer cet Argos, cet immuable passé. Argos, c'est aussi Étioles, quand une aimable petite fille m'y montrait les plantes qui croissaient autour d'une fontaine, à deux pas du perron, derrière des arbres, dans le jardin. Tout cela est sans doute bouleversé aujourd'hui, mais tout cela demeure aussi doux, plus doux peut-être dans le souvenir qu'il n'a jamais été.

Pour le présent, que savez-vous de vos amis de Pologne, et de votre brillante amie, la princesse Hélène Sanguszko ? Nous voilà, à notre tour, comme la triste Pologne : *finis Poloniæ.*

Nous ne savons absolument rien des paroles qui s'échangent à Versailles entre M. Thiers et M. de Bismarck. Je crois, en effet, que le silence durant ces sinistres opérations est ce qui convient. M. Thiers a eu bien raison de demander à l'Assemblée de suspendre ses séances durant ces jours d'attente.

CCXIX.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 21 mars 1871.

Je ne sais pas, cher monsieur, si ma lettre

vous parviendra, car on dit qu'il ne part pas de courrier de chemin de fer aujourd'hui de Paris, — je n'ai pas pu encore vérifier le fait. En tout cas, il faut hasarder bien d'autres choses qu'une lettre par le temps qui court. Nous pouvons nous vanter de voir des choses que nos dévanciers n'ont jamais vues.

Paris est au pouvoir des gens de Belleville et de Montmartre. Il est difficile jusqu'à présent de voir ce qu'ils feront dans les jours rapides qui leur sont déjà comptés, mais ils peuvent faire encore beaucoup d'abominations. Il n'y a rien de nouveau depuis la mort du général Clément Thomas et du général Lecomte, du moins rien que nous sachions, — mais cela peut compter, malgré la légèreté avec laquelle en parlent les rédacteurs du *Journal Officiel* de Paris.

La séance d'hier de l'Assemblée nationale qui siége à Versailles, ne me plaît pas beaucoup. On n'y sent pas ce courant puissant qui rompt les obstacles.

C'est drôle d'être dans un monde où il est bien difficile de reconnaître la main du grand géomètre, et où les hommes du moment ne témoignent pas de beaucoup plus de dessein visible. Les volontés sont si faibles, qu'on dirait que c'est le hasard qui les pousse. *Non consilia a casu differo.*

CCXX.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 17 mai 1871.

Je ne saurais vous dire, mademoiselle, combien je suis touché de votre bonté et de toute la peine que vous avez prise pour me faire parvenir des nouvelles de François, par ces temps lamentables, où l'on peut tout craindre et tout ignorer. Ces nouvelles sont vraiment un grand bienfait, après un si terrible coup. Heureusement notre jeune blessé est d'une santé très-forte, d'un calme très-rare et il est entouré de soins admirables. Je ne sais rien encore de son pauvre père.

J'ai écrit en Angleterre, mais les lettres passent capricieusement, à travers plusieurs intermédiaires. J'ai su seulement de lady Holland qu'il était rassuré dans une certaine mesure sur l'état de François.

Peut-être est-il à Versailles à l'heure qu'il est.

J'aurais bien voulu savoir quelque chose par Londres de M. Ch. Gavard. Une lettre de madame de Staël, d'une ancienne date, me dit qu'il est une Providence pour la petite colonie

des voyageurs malades, mais ce n'est pas là une nouvelle.

J'ai été retenu ici par la fièvre. Ce n'est pas un séjour où l'on s'arrête volontairement.

J'ai dû changer de quartier, l'air étant malsain dans le mien. Je suis chez un ancien et excellent ami, de ceux qu'on trouve rarement dans les difficultés de la vie. Nous causons de toutes choses, quand nous ne sommes pas dans des accès de rage et nous ne prenons pas grand souci d'un certain nombre de bombes dont les éclats viennent frapper à notre porte.

Comme je ne veux pas abuser de la bonté de la personne qui se charge de ma lettre et qui me croit peut-être un ami de la Commune, je ne veux pas vous dire ce que je pense de cette même Commune.

Adieu, chère mademoiselle, je ne saurais vous dire toute ma reconnaissance. Tous les vôtres, si ce n'est le voyageur à Londres, sont certainement auprès de vous, et j'espère qu'ils sont bien. M. Georges Gavard est, sans doute, pour sa part aussi dans les bombes qui nous visitent.

Voilà la colonne Vendôme et la maison de M. Thiers renversées ; je n'entends pas dire que l'on ait encore fait sauter ni Notre-Dame et toutes les églises, ni le collége de France, ni la

Faculté des lettres et des sciences, ni qu'on ait brûlé la Bibliothèque royale, mais Dieu n'a pas créé le monde en un jour. De même, il est encore un certain nombre de personnes qui ne sont pas arrêtées.

CCXXI.

A M. LE BARON L. DE VIEL-CASTEL.

Versailles, 13 juin 1871.

Je vois que vous reprenez assez souvent le chemin de l'agréable rue Marbeuf, où nous avons tant enragé sous le joug de ces détestables brigands. Maintenant qu'on jouit de sa liberté, qu'on peut parler en assurance selon sa pensée, et qu'on revoit sur notre terre les images de la force au service du bon sens, il doit vous être très-doux de reparcourir vers sept heures du soir ces chemins où vous n'entendiez que les hurlements des loups, où vous ne rencontriez que leurs ignobles traces sur les murs comme au coin des bornes. Le Dante a préparé quelque part dans son Enfer une place très-appropriée à cette férocité bête, malpropre, ignoble qui n'avait pas encore fait sur l'histoire des taches si larges et si dégoûtantes. Vous retrouverez chez

notre ami le même agrément de conversation, le même empressement aimable d'amitié, non plus dans une prison, mais avec un bel horizon de liberté tout aux alentours. Si dorénavant les Parisiens sont assez bêtes pour se laisser reprendre dans cet odieux cachot, il faudra les planter là et s'en aller loin d'une vaste maison de fous, où tout peut arriver à tout moment.

En attendant, pour n'être plus dans les menottes des voleurs de grand chemin, notre situation n'est pas riante. Nous voilà comme Robinson le soir de son naufage, sans sou ni maille, sauvé des eaux il est vrai, mais légèrement inquiet du lendemain dans le creux de son arbre où il s'endort de fatigue; toutefois, nous pouvons dire à peu près comme Fontenelle : *Si nous avons mauvais visage, c'est déjà beaucoup d'en avoir un.* L'armée semble se refaire à vue d'œil. Cette sombre victoire qu'elle vient de remporter lui rend, sans doute, une sorte de fierté, et elle reprend avec quelque plaisir le joug de la discipline qui l'a rendue capable du coup qu'elle a frappé dans Paris, mais en la regardant dans ce retour de force, je songe tristement à ces paroles mélancoliques de Voltaire, après les premiers échecs de Louis XIV : *Ce sentiment de supériorité, l'âme des armees françaises, commençait à s'affaiblir.*

Les journées d'Alsace et de Lorraine sont bien autre chose que les premières défaites de Louis XIV. Enfin, les plumes reviendront-elles comme aux aigles, selon les paroles de l'Écriture, à l'armée de Sedan? Il faut bien longtemps pour remettre de telles secousses.

Ce qui me paraît instant, c'est de traquer l'*Internationale* par tout l'univers. C'est le lieu du *delenda est Carthago*. Pour la première fois, l'univers civilisé est l'objet d'une conjuration dont les complices sont partout, armés d'une certaine science de destruction, habiles au maniement de tous les engins dangereux. Je suppose que tous les États de l'Europe seront assez d'avis de s'unir pour la ruine radicale de la terrible engeance, mais je ne sais quel sot pédantisme de l'Angleterre prévaudra probablement, et son opposition donnera cœur à l'ouvrage aux vrais ennemis du genre humain.

M. Jules Favre dans sa lamentation très-honnête n'a pas sondé aussi profondément qu'il le croit les causes de la funeste et honteuse maladie qui nous travaille, ni cherché bien attentivement les remèdes à y apporter. Il est vrai que, pour le moment de crise où nous sommes, les remèdes ne sont pas dans une physiologie bien savante, mais dans le fer et le feu appliqués avec

mesure et justice, et dans une extrême tension de tous les nerfs de la surveillance de police.

Mais pour les causes du mal, il est curieux et peut-être utile aussi d'étudier comment s'est formé ce faux sens commun étroit, brutal et en même temps romanesque, d'où sont sorties et les plaintes et les espérances des classes inférieures de la société. Vous savez si je suis peu clérical, pourtant je ne puis pas m'empêcher de considérer que, tant que les croyances dogmatiques ont eu quelque empire sur les esprits communs, elles y gardaient, sous des formes régulières, mais pressantes, les sentiments primitifs et délicats qui font la nature morale. Dans l'extrême besoin d'évidence et de clarté que les révolutions, ou les évolutions, comme on dit à présent, de l'intelligence ont amené les esprits supérieurs, eux-mêmes ont eu quelque peine à conserver en soi ces aromates subtils qui gardent l'âme contre la corruption et que ne connaît pas la rigueur vulgaire de l'observation matérielle. Vous connaissez, du reste, ce que le XVIII[e] siècle a fait de ces éléments précieux sans lesquels l'homme n'est vraiment pas homme.

Par là, et peu à peu, le bon sens est devenu plus épais et plus méprisant de tout ce qui n'est pas accessible au toucher, pour ainsi dire. Il est

devenu comme saint Thomas, voulant, pour croire, mettre le doigt dans la plaie. Tout le monde pensant est rentré plus ou moins dans cet ordre d'idées. Comme toujours, les classes inférieures n'ont eu même que les épluchures de ces doctrines étroites et dangereuses. Alors s'est formé parmi elles une sorte de raisonnement arrogant et exigeant qui n'a tenu compte que de la moitié des données de la nature humaine et des lois de la société, et, qui aurait vu dans l'âme d'un Delescluze, aurait pu surprendre comment se font les monstres au physique par la suppression accidentelle d'une loi parmi toutes les lois qui forment l'harmonie d'un corps et son jeu régulier. Et voilà ce qui arrive, quand la logique prédomine dans de petites cervelles qui méconnaissent la moitié des axiomes, et voilà pourquoi aussi votre fille est muette.

CCXXII.

A M. CH. GAVARD.

Versailles, 23 juillet 1871.

On me dit que vous êtes non pas accablé, mais pressé d'un travail incessant. Où est le temps où

la vie de représentant à l'étranger était un petit train de douce oisiveté parmi le luxe et l'éclat d'une société tranquille? Aujourd'hui on marche dans un perpétuel *train express*, exposé à toutes les rencontres et à tous les déraillements. M. Barillon ou M. d'Avaux, qui n'avaient pourtant pas vécu en Angleterre dans des temps paisibles, trouveraient insupportable la vie que vous menez. Et encore si tous ces troubles étaient une affaire de temps !

Mais j'ai l'idée que le monde en a pour longtemps de ses convulsions, et que ses accès d'épilepsie iront se rapprochant de jour en jour. A regarder les lenteurs de notre gouvernement dans des moments si pressants, on voit un certain tremblement maladif dans le corps de l'État qui n'annonce pas un retour à la santé. Les bêtes de proie continuent à rugir autour des villes comme les loups dans les hivers rigoureux. Un de ces jours probablement, l'Angleterre verra le mariage des Fenians avec la Commune, chacun apportant pour corbeille et pour trousseau des cruches de pétrole, des boîtes de picrate de potasse et un peu d'arsenic à mêler dans l'eau-de-vie des pauvres soldats. On a dit des jésuites qu'ils étaient une épée dont la poignée était à Rome et la lame partout. Les internatio-

naux sont de bien autres jésuites avec une bien autre épée. Et ceux-là n'ont pas de casuistique, vu qu'ils ne connaissent apparemment pas les scrupules. L'Europe n'a eu que des maladies légères jusqu'à présent, en regard de ce qui nous travaille et de ce qui nous menace. Il est singulier que l'adoucissement des mœurs ait produit le déchaînement de toutes les perversités. Mais, quoique singulière, la chose n'est pas inexplicable, et il en faut seulement conclure que l'homme naturel est un animal indécrottable et inguérissable.

Soyez assez bon pour me dire quand on publiera le travail de M. Gröte sur *Aristote.* Je suis fâché que cet homme soit mort ; il avait de mauvaises opinions, mais dans un très-bon esprit et très-ferme et très-capable de suivre la subtilité de Platon, bien qu'il eût les manières de voir de M. Bentham. Il était aussi pour les communistes d'Athènes. On voit bien qu'il n'avait pas connu M. Ranvier ni M. Delescluze. Phidias aurait reculé d'horreur à l'approche de ces figures d'une détermination ignoble, stupide et violente ; il n'avait vu que les furies qui étaient en comparaison de jolies demoiselles un peu malicieuses.

CCXXIII.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 27 juillet 1871.

Je suis toujours bien souffrant et cloué à Paris encore pour une dizaine de jours au moins. Nous sommes ici comme des poissons qu'on vient de sortir de l'eau et presque comme des poissons dans la poêle. C'est ce ramas de misères qui fait que j'écris peu ou pas, que je ne remercie pas quand je suis si reconnaissant de votre bonté, et que je ne vous parle pas non plus de votre aimable petit secrétaire. Si j'eusse été son directeur (les pauvres n'en ont guère), je lui aurais dit : Ne vous mariez pas sans entraînement, sans quoi on se trouve, après quelques jours, au bout de ses rêves, comme les poissons sur la paille. Mais je reconnais que je n'ai jamais donné que des conseils romanesques. La bonne femme de raison pratique tient d'autres discours. Elle représente que tout ce dédain des lois pratiques de de ce monde finit par l'isolement.

La Chambre s'en va, comme votre jeune fille, faire une promenade à Saint-N... Elle s'en va triste, avec le sentiment de son impuissance à

faire une majorité efficace, tirée par les fous de l'extrême droite et les scélérats de l'extrême gauche; ces deux partis-là auront un fier compte à rendre au bon Dieu du sort de notre pays. Cette droite a toujours préféré qu'on coupât l'enfant en deux plutôt que de le laisser à des mains habiles et attentives qui ne lui plaisent pas. Ils ont fait le pouvoir de Bonaparte en 1851 et préparent de nouvelles communes en 1872. C'est dommage qu'ils soient si dangereusement maniaques, car ils se sont conduits très-noblement durant la guerre. Quant au parti opposé, il n'aime de la guerre que le pillage.

Vous avez donc été en grande loge à l'opéra d'Angoulême? Sinon pour les acteurs, du moins pour les loges, cela doit ressembler beaucoup à Paris. Je ne suis pas de ceux qui disent : Comment peut-on être de la province? Je n'ai jamais passé par une petite ville de province, quand on voyageait en voiture, sans me dire : Il y a là dix personnes qui ont autant et plus d'esprit que moi. Vous me direz que cela n'est pas bien flatteur pour la ville en question.

CCXXIV.

A M. GUIZOT.

Versailles, 20 juillet 1871.

J'ai bien peur que nous n'en ayons fini de longtemps ni avec cette odieuse Commune, ni surtout avec sa terrible mère, l'Internationale. C'est la première fois que la Providence permet au nombre de menacer partout la civilisation; jusqu'à présent elle semblait le tenir en bride comme la mer. Quelle singulier commentaire du livre de la *Boëtie!* Il n'a certainement pas été écrit dans l'idée d'amener ce que nous voyons. On dirait que tous les brigands de la terre lisent à rebours le *un contre tous*, comme les sorciers lisaient la messe à l'envers quand ils la célébraient en l'honneur du diable. Je prends la liberté de trouver que les pouvoirs publics ne sentent pas assez ces dangers si pressants; qu'ils vivent en plaine devant un ennemi plus redoutable que les Prussiens et tous leurs alliés. Il me semble pourtant qu'il n'y a pas de remparts assez hauts, ni de fossés assez profonds, ni d'armes assez sûres et assez promptes pour conjurer de si grands périls. L'Europe aussi en saura bientôt

quelque chose, si on ne se hâte d'appeler les médecins et même les chirurgiens.

François de Broglie va bien, heureusement, et contre toute attente... Nous vivons campés dans une maison où l'on a accueilli François avec beaucoup de bonté, mais loin de tout. C'est *Tadmor au désert.*

CCXXV.

A MADEMOISELLE DU PARQUET.

Versailles, 30 juillet 1871.

Chère mademoiselle, vous avez été bien bonne de songer à moi quand je perdais un de mes plus anciens amis [1], et de ceux qui ne changent pas à travers les changements du temps qui mine et aussi emporte, d'ordinaire, les amitiés comme le reste.

J'aurais déjà répondu à votre aimable lettre si je n'avais souffert d'accès de fièvre tous ces jours derniers. J'ai quelque idée que le séjour des bois, loin de presque toutes les habitations, n'est pas si sain qu'on le dit. Versailles m'a l'air un peu comme Rome. Les lieux habités et trop habités, comme le Ghetto des juifs, y sont très-salubres

1. M. Poirson.

et les beaux déserts du Pincio sont hantés par la fièvre.

Mais il est vrai que la fièvre de plus ou de moins ne tient pas grande place dans un temps de pétrole, d'obus, d'incendies et de fusillades. Je tiens que nous n'en sommes pas plus loin pour l'avenir que dans le passé. Les communistes, que l'infanterie qui est entrée à Paris le 21 mai n'a pas mis directement à la raison par ses baïonnettes ou la prison, sont aussi insolents que jamais. Je crois que ce n'est pas la peine de se quereller sur les dynasties ni de dire des injures à ses amis pour la différence du tricolore au blanc, et il se pourrait bien que M. le comte de Chambord, contre son désir, mourût à l'ombre du drapeau rouge.

En attendant, l'Assemblée de Versailles ne s'occupe pas de ces minces détails, mais bien de la question de savoir si le Pape, pour lequel nous ne pouvons rien dans notre misère, a droit de régner sur Foligno et sur Bologne et sur Ancône. Je ne sais pas pourquoi, par ces jours d'été, les députés ne remplissent pas leurs séances par un petit cours de botanique ou d'horticulture. Cela ferait passer une heure ou deux, et c'est toujours autant de pris sur l'ennemi, jusqu'à ce qu'on entende le tocsin et qu'on aille aux bains de Lucques

ou de Castellamare pour ne plus entendre parler de M. Ranvier ou de M. Delescluze, d'autant plus que la conversation avec ces amis des pauvres et des délaissés n'était pas des plus agréables. La fois prochaine, s'il y a une fois prochaine, je donnerai ma voix à M. de Florian. L'auteur d'*Estelle et Némorin* et de *Numa Pompilius* aura sans doute plus de résolution, de prudence et de sévérité, et surtout d'activité, que n'en montrent MM. *** et presque tous leurs collègues. Ce sont les plus hardis des hommes. Ils dorment en plaine, sur les deux oreilles, pendant que les loups, les chacals, les hyènes se promènent autour d'eux dans la nuit, sous la conduite du berger Gambetta.

J'ai assez passé de temps en tête-à-tête avec la Commune. Je ne retournerai pas dans Paris si le pouvoir exécutif ne s'y promène pas d'un air menaçant avec douze licteurs portant la hache et les faisceaux et ne s'arrête pas, de temps en temps dans sa promenade, pour faire une morale effective et efficace sur la voie publique; mais les sages disent qu'il suffira d'instituer de bonnes écoles pour les enfants et les adultes. Je suis sûr que M. *** croit qu'un de ses discours aurait fait plus, dans la dernière semaine de l'insurrection, que le cercle de feu des canons du maréchal Mac-

Mahon. Je ne sais ce qui l'a empêché de venir essayer ce remède de la parole.

Adieu, chère mademoiselle. Je suis un peu enragé, ce qui ne m'empêche pas de vous dire mille tendres respects.

CCXXVI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Versailles, 2 août 1871.

Chère Mademoiselle,

Je réponds bien tard à la très-brillante et très-aimable lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Mon excuse est que j'ai eu *les fièvres*, c'est-à-dire quelque chose qui rend à peu près incapable de tout. J'imagine que je dois ce petit présent aux grands bois et à la belle nature qui nous environne. J'ai toujours remarqué, malgré ce qu'en disent les médecins et les physiologistes, que les grands espaces inhabités sont malsains (heureusement, pas pour François); mais, en général, la fièvre a besoin de grands espaces mélancoliques. Elle est assise, comme une bergère, parmi les fleurs de la villa Pamphili, et se garde bien de mettre les pieds dans

le Ghetto des Juifs, à Rome. C'est peut-être une preuve que l'homme bien portant est fait pour vivre en société.

Au milieu de *mes fièvres*, j'ai eu l'apparition d'un charmant ménage, de M. et madame Georges Gavard. Si ce n'était familier, je vous dirais que j'ai trouvé M. Georges bien aimable et à madame G. Gavard un grand air d'esprit et de simplicité noble qu'on voyait sans doute plus souvent à Athènes qu'on ne le rencontre à Paris. Il est bien beau à M. votre frère d'être allé sans hésiter à la rencontre de l'artillerie prussienne, quand il laissait une si aimable personne dans sa maison. Je crois que, à sa place, j'aurais donné ma démission, et on aurait dit de moi ce qu'on eût voulu.

Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés, en France, qu'au moment de votre départ. La Chambre marche à pas de tortue quand il ne faudrait rien moins que des charges de cavalerie. Je crois qu'on s'en remet à M. Jules Simon et au progrès des lumières pour ramener les peuples à l'ordre. Les élections municipales de Paris donnent une Assemblée qui pourra dans un peu de temps, et avec un peu de pression, recommencer quelque chose comme les journées d'octobre et de janvier dernier. Beaucoup

de ces conseillers municipaux reconnaîtront la trace de leurs bottes sur le tapis vert de la table d'où ils menaçaient le général Trochu. Je plains M. Say d'avoir à présider cette cohue dangereuse et je lui conseille d'avoir sur son bureau, non pas une sonnette, mais une pièce de campagne servie par des huissiers sortant de l'artillerie. C'est un ensorcellement que ce sommeil des gens de Paris. J'ai quelque envie de ne jamais retourner dans ce Charenton. Il est vrai que la France tout entière n'a pas l'air beaucoup plus sensée. Je ne vois guère que les ballons où l'on puisse être en sûreté.

Je n'ai pas les mêmes objections que vous, chère mademoiselle, à ce que M. Gladstone soit placé quelquefois au bas bout de la table ; je le mettrais même volontiers à la petite table, pour lui apprendre à détruire, pièce à pièce, le génie particulier de son pays. On en voit de belles quand on substitue aux forces naturelles l'esprit de système. C'est par là que la France ne se reconnaît plus et ne sait plus où elle en est.

Voulez-vous me permettre de vous demander s'il y a quelque nouveau livre à lire en Angleterre ? Il y a un sort pour les livres. Ce n'est pas le mérite d'un ouvrage qui lui fait passer l'eau. La vogue d'outre-mer dépend de plus d'une

cause dont le charlatanisme est une des plus efficaces sans doute, mais ce n'est pas la seule. On recommande à chaque nation ce qu'on croit convenir à son genre d'imagination, et il suit que ceux qui n'ont pas ce tour d'esprit de la communauté n'entendent point parler des écrits qui seraient à leur usage et de leur goût. Je ne doute pas qu'il n'y ait en Angleterre, sur les rayons de toute bonne bibliothèque, des centaines de volumes sur lesquels je me jetterais volontiers et dont le nom même n'est pas venu jusqu'à Boulogne.

François reprend son air accoutumé à vue d'œil. Il aura bientôt repris sa désinvolture militaire de l'année dernière.

CCXXVII.

A LA MÊME.

Paris, 23 octobre 1871.

Je ne comprends que trop bien, chère mademoiselle, que M. Chauffart ne veuille pas entendre parler de ces ascensions de quatre étages quand tous les vents sont déchaînés dans mon triste escalier. Vous voyez que je sais prendre parti

contre moi-même et que je ne suis pas comme M. Cremer et M. ***, qui trouvent que tout ira mal en France, s'ils ne sont généraux, maréchaux ou présidents de la République.

Pourquoi semblez-vous toute triste d'avoir à lire les *Provinciales?* On pourrait y prendre plaisir sans que Boileau nous en donnât l'ordre, mais, comme le sujet a perdu de son intérêt, il est bien de s'orienter dans le Port-Royal de M. Sainte-Beuve, qui a de longs et intéressants chapitres sur l'histoire des provinciales. C'est dans *Pascal* que vous trouverez pour la première fois en France la raillerie sinistre et tragique aiguisée et affilée comme un poignard : c'est la comédie et la tragédie tout ensemble. Vous y trouverez peut-être des longueurs, parce que le temps a emporté la jeunesse de toutes ces haines; mais, en se remettant à l'époque, autant qu'on le peut, on devient méchant avec la mère Angélique Arnauld, M. Nicole et M. de Sacy, et l'on prend plaisir à la chasse des jésuites comme on part, en Angleterre, à la chasse du renard. Seulement, dans l'histoire de Port-Royal, c'est le renard qui l'emportera à la longue et les pauvres jansénistes finiront mal.

M. Ch. Gavard n'est pas dans une sinécure, à beaucoup près. Il faut écrire, causer, haran-

guer, dîner. Heureusement M. Say n'a pas mené avec lui ses chiens barbets et hargneux et tenant du chien de boucher qu'on nomme Mottu et Bonvalet. Mais peut-être que les Anglais les auraient pris pour les mettre au Jardin zoologique avec les chacals et autres vilaines bêtes. Ce serait leurs invalides, à ces malheureux-là.

CCXXVIII.

A LA MÊME.

Paris, 13 décembre 1871.

Vous ne dites que trop bien, chère mademoiselle, sur la facilité à se perdre en politique parmi nous. Personne ne peut durer, parce que le génie du Français d'aujourd'hui est de prétendre à toutes ses aises du fond de la misère. Il veut des gens parfaits pour le gouverner, sinon il leur tord le cou. Il est bien insolent aux petits bourgeois, qui sont l'élite de la nation, de prétendre à toutes les vertus dans les autres quand ils sont eux-mêmes incapables de passer décemment un mauvais quart d'heure. On demandait à un enfant gâté ce qu'il voulait de bonheur et il répondait : « *J'en veux trop!* »

Mais il n'y a pas de mal à s'amuser de la lecture de *Gil-Blas*. Lesage est un peu parent de Molière, un parent pauvre, peut-être, mais d'une grande famille. Ce qui est singulier pour le goût du temps, ce sont ces nouvelles romanesques et monotones mêlées à ce récit si vif et si vrai de la nature humaine. Cervantes a fait de même. L'homme ne se contente pas du réel, mais il faudrait que l'idéal de ces nouvelles fût plus animé. Séraphine est ennuyeuse. N'avez-vous pas remarqué dans les lettres entre Boileau et Racine qu'ils ne se permettaient pas de toucher à l'idéal pour leur compte. Ils se croyaient obligés à des sentiments bourgeois. La poésie était une affaire à part. De notre temps, M. de Lamartine, par exemple, entendait en faire passer quelque chose dans sa propre vie, du moins dans les premiers jours de sa jeunesse. Au XVIIe siècle, les poëtes gardaient les diamants de la couronne de l'humanité, mais ils n'auraient pas osé mettre la plus petite pierre précieuse dans les cheveux de leurs femmes. Avez-vous jamais pensé aux cheveux blonds ou bruns de madame Racine? Avait-elle des cheveux?

CCXXIX.

A LA MÊME.

Paris, 18 décembre 1871.

Oserai-je vous demander, mademoiselle, pourquoi vous avez renoncé soudainement à la politique? C'est pourtant bien le moment de lui porter quelque intérêt. La pauvre dame n'est pas dans une grande prospérité, et puis il a été dit avec justesse (je crois par un parent de M. W. de Mérode) : « Vous avez beau ne pas vous occuper de politique, la politique s'occupe de vous tout de même, » et une femme, au général Bonaparte, qui disait rudement qu'il n'aimait pas que les femmes se mêlassent de politique : « Quand on coupe la tête aux femmes, il est assez naturel qu'elles veuillent savoir pourquoi. » Or, il n'y a pas plus de six mois que la Commune donnait fort à songer aux dames.

Sans doute, chère mademoiselle, il serait dommage de ne pas lire les poésies de Voltaire. C'est la plus vive image de l'esprit français quand il avait la grâce, la rapidité, la limpidité et le bon sens délicat, mais de temps en temps on pique ses jolis doigts à de vilaines épines. C'est un

mauvais moment à passer; mais on ne peut pourtant pas se réduire aux volumes défigurés de la Société des *Bons livres* (ou quelque titre pareil), qui a mené ce livre de Voltaire au lavoir, puis lui a coupé les ongles, arraché les dents et peigné proprement la crinière et mis des papillotes. Cela fait un animal étrange, un petit agneau sournois et désagréable à voir. Mais je conviens que Voltaire est une arme dangereuse et qui part dans la main sans qu'on puisse s'y attendre.

M. Cuvillier-Fleury recevra M. Duvergier de Hauranne, qui succède au duc de Broglie. Il doit recevoir aussi le successeur, quel qu'il soit, de M. de Montalembert. Si c'est M. le duc d'Aumale, il aura l'embarras, que nous disions l'autre jour, de parler de ses amis. Si vous le permettez, je le rassurerai sur cette difficulté en lui montrant votre lettre.

J'ai grande peur que notre ami M. de Viel-Castel échoue à cette fois dans sa candidature. Il n'a pas pris ses mesures à l'avance. Il a assurément la politesse du monde, mais il n'a pas ces arts du monde par lesquels on enlace de longue main chaque académicien de mille petits fils, comme il est raconté dans *Gulliver* des habitants de Lilliput. Il se tirerait cependant d'affaire, s'il por-

tait un chapeau tyrolien, des guêtres de peau de chamois, une paire de pistolets et un coutelas à sa ceinture et qu'il arrêtât les passants sur le grand chemin de la littérature. Mais il vit aux montagnes et d'une vie paisible sur ses hauteurs. M. About a quelques chances, mais pour des motifs, ou des considérations, ou des craintes, ou des faiblesses diverses, il est probable que les quatre élus seront : M. le duc d'Aumale, M. Littré, M. de Loménie et M. Camille Rousset.

CCXXX.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 28 décembre 1871.

Chère madame, je négligeais autrefois de souhaiter la bonne année à mes amis, mais les temps sont si durs qu'on devient superstitieux et je vous prie d'agréer tous mes souhaits pour que vous ne voyiez rien de semblable à 1870 ou 71. Le ciel est encore terriblement noir, les esprits horriblement incertains parmi les honnêtes gens. Chacun se lamente et personne ne met la main à une pierre pour faire des retranchements contre les loups qui hurlent et qui menacent.

Je ne vous avais point parlé des discours de l'Académie, chère madame, parce que, sauf au moment où on les lit, on ne pense à rien, pas même à la Chambre, à l'armée, aux élections, quand il y a, par-ci par-là, des élections. Pourtant, je fais grand cas de la disposition à s'occuper d'autre chose que de ses malheurs. César dit quelque part : « Sous ma tente, au plus fort de la guerre, j'ai toujours eu du temps pour penser à bien d'autres choses. » L'esprit devrait s'accoutumer à se promener dans tous les temps par la gelée, l'orage ou la pluie, parmi les pensées désintéressées. *Penser à autre chose*, comme on dit, est peut-être le secret de la force. Je me vante d'avoir lu très-paisiblement Tacite pendant que Versailles et la Commune tiraient tour à tour sur la maison que j'habitais ou sur les alentours. Je crois que la fois prochaine, je serai moins de sang-froid, ayant eu occasion de voir ce que font les obus quand ils tombent sur quelqu'un. Voulez-vous que je vous envoie ces deux discours académiques? Vous y verrez des jugements divers sur Lucrèce, sur Milton, sur Virgile. Il y a des pages brillantes de M. Cuvillier-Fleury sur Lucrèce, mais je ne crois pas comme lui que Lucrèce ait beaucoup contribué à répandre l'épicuréisme en France, même parmi

ceux qui peuvent le lire. La nature lui apparaît sous des formes si grandes et si vives qu'elle n'inspire, quand on voit ses tableaux que des idées élevées. Dans les intelligences poétiques le matérialisme de doctrine ne fait qu'une chose ; il met dans le monde extérieur toutes les grandeurs que Port-Royal mettait en Dieu et c'est aussi pour cela que Port-Royal, par un effet contraire, n'est point touché de la nature, voyant tout en Dieu comme il fait.

Puisqu'il faut penser à autre chose, je me demandais l'autre jour si vous aviez lu cet *Obermann* dont M. Sainte-Beuve a tant parlé. C'est un livre singulier dont il n'est pas aisé de suivre l'enchaînement, probablement parce qu'il n'y a pas d'enchaînement, mais, par-ci par-là, dans des plaines mornes on trouve un bel arbre ou un beau lis, au bord d'une mare, qui donne envie de s'y jeter la tête la première. Mais il est possible que vous vous en soyiez déjà ennuyée depuis longtemps. Il n'y a, pour le moment, que des récits de nos guerres qui aient quelque vogue, et encore ne sait-on qui croire ni à qui entendre.

CCXXXI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 9 janvier 1872.

Chère mademoiselle, je rapporterai mot à mot toutes les aimables paroles d'un prince très-aimable à qui de droit. Il faut espérer qu'elles figureront un jour dans un recueil volumineux comme celui des lettres d'Henri IV et de l'empereur Napoléon. Pour le dire en passant, avez-vous jamais lu les six volumes in-4° des Lettres d'Henri IV? beaucoup sont charmantes. On y entend comme le galop de son cheval et le bruit des armes. C'est la *furia francese* dans le genre épistolaire avec un fond de sagesse qui ne va pas toujours avec cette *furia*. La correspondance de Napoléon n'a pas du tout cet agrément qui est la marque de beaucoup de qualités morales.

Qui donc vous a fatiguée dimanche de l'éloge de Voltaire? Il n'est pas très à la mode aujourd'hui que M. Mottu lui a donné le coup de pied de l'âne avec sa misérable statue. Pourquoi le nom de M. Littré est-il venu avec celui de Voltaire? On ne saurait moins se ressembler que ces deux académiciens.

Ah ! vous avez été grondée par M. Ch. Gavard pour avoir applaudi à la *Conversion de Louise*. On pourrait gronder plus mal à propos.

Votre jeune amie a bien de la prévoyance en songeant déjà à s'assurer une place à la réception de M. le duc d'Aumale. Je doute que les filles de Noë en montant dans l'arche aient retenu une loge à l'Opéra pour la plus prochaine représentation. Je n'ose d'ailleurs pas espérer un billet pour une pareille cérémonie. C'est la majorité de la Chambre qui aura sans doute toutes les places. Je n'en ferai pas moins l'impossible puisque vous et votre amie le souhaitez.

Je n'ai pas du tout entendu dire que M. Barbier eût voté contre M. le duc d'Aumale à l'Académie. C'est quelqu'un qui venait de lire ses *Iambes* qui aura imaginé cela par induction. Mais M. Barbier n'a pas la férocité de ses ïambes.

CCXXXII.

A LA MÊME.

Paris, 25 janvier 1872.

Chère mademoiselle, j'ai voulu me faire raconter votre dîner d'hier, mais je n'ai pu tirer

que ces mots : *très-aimable*, *charmant*. Après quoi, comme le Juif errant, le député est parti pour Versailles. C'est une terrible affaire que ces courses sans fin. Peut-être qu'il vaudrait mieux être un peu égorgé à Paris que toujours ainsi par voies et par chemins.

Emmanuel est allé passer quelque chose de de son *jeudi* avec François. M. Guyon n'ira que samedi à Versailles. Je compte qu'il le trouvera en meilleur train que la dernière fois.

Vos lectures parcourent rapidement toute la rose des vents, *Vanity fair*, *la Vie du prince Eugène*, *Molière*, *les Soliloques* de saint Augustin peut-être aussi. Il faut en effet varier ses lectures.

Reste à savoir si dans cette variété il faut comprendre les livres répréhensibles, comme vous le conseillent des casuistes un peu relâchés. Je ne suis pas du tout du sentiment qu'ils vous prêchent qu'il est bon de faire connaissance avec le mal. Il me semble que saint Paul dit de ce genre de science *que ces choses ne soient pas même nommées parmi vous*. J'imagine qu'il étendait ce précepte à autre chose que la conversation et qu'il n'aurait pas conseillé à son amie la marchande de pourpre, de lire l'*Affaire Clémenceau* de M. Dumas fils, supposé qu'il en eût des exemplaires à Thyare où résidait cette dame. On

n'a pas trouvé de Rabelais dans la bibliothèque de Fénelon, et je tiens de madame de La Fayette que la princesse de Clèves n'avait pas même voulu lire *Montaigne*, enfin quand mademoiselle Virginie de Latour est partie sur le *Saint-Géran* pour revenir, pauvre belle, au Port Louis de l'île de France, elle n'emportait pas les *Contes de Voltaire* pour tromper les heures et *connaître son siècle dans ses laideurs*.

CCXXXIII.

A LA MÊME.

Paris, 31 janvier 1872.

Voulez-vous me dire, chère mademoiselle, pourquoi la Providence qui règle sans doute les grandes lignes de l'histoire, a donné un si prodigieux et si dangereux entêtement de leurs erreurs aux deux représentants des deux principes qui étaient comme les trous de rubis sur quoi tournaient toutes les roues du monde ancien. Je crois pour mon compte que ces deux personnages qui ont l'air de l'ancienne roche ne sont au contraire que trop modernes. Leurs prédécesseurs n'avaient point cette manie de la lo-

gique à toute outrance. Il était bien rare d'entendre Richelieu ou Louis XIV parler d'un principe et de ses conséquences, et la cour de Rome était célébrée dans le monde pour une souplesse savante et raisonnable qui tenait compte de tout et voyait au besoin des exceptions à tout; mais la rigueur étroite du raisonnement est précisément la maladie de notre temps. Elle est la mère du suffrage universel et la grand'mère de toutes les doctrines audacieuses et bêtes qui désolent le monde et ont mis le feu à Paris. Cette manie furieuse travaille à abolir les grandes lois confuses du bon sens et les instincts les plus délicats de la nature humaine. Le diable dit quelque part dans l'enfer du Dante : *Ah! ah! je suis logicien aussi!* et ce prince des erreurs se sert de sa prétendue logique pour mener les autres principautés à leur perte. Il les fait monter à cheval sur un précipice et donne un bon coup de fouet à la monture qui emporte son cavalier loin de toutes les données du sens commun et dans l'abîme qui est au bout des erreurs obstinées.

Henri IV n'avait pas une boîte à principes dans sa poche, mais un panache blanc à son casque, et il ne disait pas aux siens : Suivez mon raisonnement et vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur.

C'est singulier que l'héritier de Benoît XIV et le descendant de Saint Louis souffrent du même mal que les ouvriers qui déraisonnent avec rigueur sur la société dans leurs clubs.

Quand un homme me dit : *Partons d'un principe*, je deviens d'abord tout triste et je me dis, à raison de la complication des choses humaines : *Pourquoi pas de deux ou trois principes?*

CCXXXIV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 13 février 1872.

..... Il y avait autrefois une fête des fous. C'est celle-là que nous célébrons depuis longtemps, et il est probable qu'elle finira comme finissent ces saturnales quand elles se prolongent. M. de Bismarck doit regarder tout cela de l'air de Méphistophélès. Notre ancien maître de Sedan s'imagine probablement aussi que tout va pour le mieux parce que tout va mal. Il se dit modestement et avec quelque vérité qu'il pourrait bien redevenir, aux yeux des peuples, un pis-aller couronné, et il est vrai que pour les bourgeois de France tout s'oublie vite, même

Sedan. Un millier de beaux esprits, depuis quatre-vingts ans, ont persuadé aux classes moyennes qu'elles devaient aimer et qu'elles aimaient le gouvernement parlementaire. Ils se le sont laissé dire, comme ces enfants qui veulent faire les grandes personnes en mangeant des huîtres d'un air capable et avec un grand mal de cœur; mais on voit vite revenir le naturel quand la liberté parlementaire est en péril. Ils la défendent du bout des lèvres et du bout des doigts. Ce qu'ils aiment réellement, c'est l'ordre dans la rue; et ils auraient bien raison s'ils ne bornaient là leurs désirs; mais c'est, je crois, leur seule passion en fait de gouvernement, et ils acceptent le bienfait de l'ordre de toute main, même sans se demander si c'est pour longtemps. Un grand ami de la liberté, regardant les Français avec tristesse, m'a dit bien souvent qu'après tout, ce qui convenait le mieux à notre pays, c'était un gouvernement comme celui de M. Turgot, une monarchie absolue avec des conseillers comme M. Turgot. C'était bien la peine de couvrir le monde des débris de toutes les nations et de nos débris, pour retourner à ce que nous avons détruit en 1789. Pour M. le comte de Chambord, il est visible qu'il n'est pas de ces rois d'avant 89, lesquels raisonnaient peu sur leurs droits et ne

les poussaient pas à toute extrémité. C'est un raisonneur de ce temps-ci qui pousse à l'abîme un cabriolet attelé d'un seul cheval, ou, si l'on veut, d'un seul principe... Je dois me répéter beaucoup par ce temps-ci où l'on ne peut pas ne pas parler sans cesse de la même chose. Il est vrai que cette même chose est à peu près une affaire de vie ou de mort.

On doit pourtant chercher à faire changer d'air à ses pensées, les promener et leur donner des spectacles nouveaux, sans quoi nous deviendrions maniaques. Vous ne me dites pas nettement si vous lisez les *Lamentations* d'Obermann, ou si vous les aviez lues déjà. C'est pourtant curieux de chercher dans un livre, même ennuyeux, comment il a pu tourner un moment la tête à des gens de l'esprit d'Ampère et de Sainte-Beuve. Je vois bien que vous ne voulez pas quitter Bossuet, mais cette grande musique, et la plus noble de toutes les musiques, ne répond plus exactement à toutes les cordes de notre esprit. Il faut bien quitter l'église dans la journée, du moins par moments.

CCXXXV.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 14 février 1872.

Oui, chère mademoiselle, j'ai reçu de Londres une très-aimable lettre de M. C. Gavard. Il est vrai qu'elle n'a pas la gaieté du carnaval, vu que nous ne sommes pas depuis longtemps en mesure de nous réjouir. Il était inquiet de l'affaire d'Amérique, inquiet pour nous qui n'avons pas besoin de contre-coups dans notre demeure qui est lézardée et qui, n'ayant plus de fondements, n'a plus de toit non plus. Les optimistes en concluent que le toit ne nous tombera donc pas sur la tête, mais je ne suis pas optimiste pour le moment.

L'élection de l'Eure n'est pas brillante et certains journaux sont très-iniques d'en mettre la responsabilité sur le duc de Broglie. Quoi qu'il en soit, il vaut mieux voir entrer à la Chambre un républicain obscur et modéré que si le vrai représentant du bonapartisme et du janviérisme dans l'Eure était entré triomphalement le même jour que M. Rouher débarquant de Corse.

J'ai idée que M. Rouher ne sera plus si grand

orateur à la Chambre que dans les jours où la puissance, la faveur, la gendarmerie, le luxe du despotisme donnaient à son éloquence *je ne sais quoi d'achevé* que n'a pas un homme qui ne peut plus donner une place de percepteur et qui est escorté de tous les services funèbres de la faillite de l'empire. Il faut qu'à la première insolence, on lui rabatte le caquet en lui racontant durement ce qu'il a fait pour perdre le pays. On doit lui représenter sans ménagements que, s'il avait moins menti au Corps législatif, la France ne serait pas dans son lit à l'agonie. C'est bien à celui qui a empoisonné un malade à venir prendre des airs de médecin consultant.

CCXXXVI.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 25 mars 1872.

Le temps n'est pas beaucoup à la correspondance avec ses amis, cher monsieur. L'hiver nous a pris à la gorge quand on nous annonçait les hirondelles. Nous vivons comme les ours au mois de janvier ; nous ne mettons que rarement le nez hors de notre tanière et seulement pour

pousser quelque grognement sur les affaires publiques. C'est là qu'on trouve partout six pieds de neige sur une glace qui cache cent pieds d'eau glacée. Le dégel sera probablement plus lamentable encore que cette gelée du provisoire inerte où nous vivons. Mais peut-être que vous ne songez plus à nous et que vous vous êtes endurci le cœur dans les plaisirs de l'Angleterre. Vous finirez par oublier le ponton sur lequel nous vivons pour suivre les jolis canots d'Oxford et de Cambridge volant comme des oiseaux sur votre Tamise ; et il est certain qu'un étudiant des universités anglaises a meilleur air qu'aucun communiste qui ait mis le feu à Paris dans ces derniers temps. L'université théologique a donc été battue sur l'eau par l'université scientifique. M. Veuillot dira que c'est pour punir les hérésies d'Oxford. Il est vrai que le Pape ne gagne pas non plus le prix des régates, mais ce raisonnement ne touche pas les têtes solides de l'*Univers*.

Ici donc on ne se dispute pas le prix de la course. Nous vivons dans l'état le plus étrange peut-être que le monde ait connu, dans un malaise tragique qui fait pousser de gros soupirs à tous et à toutes les minutes, et il semble que nul ne soit disposé à faire un effort énergique

pour sortir du bourbier. Je ne sais dans quel roman de lady Morgan j'ai lu autrefois l'histoire d'un régiment de dragons engagés, dans les marais d'Irlande, à la poursuite d'insurgés ; les boues dangereuses du marais arrêtent tout à coup la troupe au galop. Les chevaux s'enfoncent peu à peu, puis les hommes, puis les casques, et on ne voit plus rien que l'eau trouble qui a dévoré lentement tous ces pauvres diables de soldats. On croit sentir quelque chose en France qui annonce un dénouement du même genre.

Je ne vous dis rien de la perte de M. Cochin. C'était un homme tellement à part dans ces temps-ci qu'il n'en faut pas parler en même temps que de nos misères et de nos travers. Il y a bien peu de gens qui n'aient été sensibles à cette mort. Il avait tant de vertus aimables qu'on lui pardonnait les dons très-rares de son esprit. Il semblait que tout lui fût promis dans la vie publique, et il aura passé sans avoir donné la mesure de son talent et de son esprit. Il est bien probable qu'il a succombé au travail immense de tous ces minces détails de l'administration. Quoiqu'il eût toujours été très-actif, il n'avait sans doute pas pris l'habitude de ce pénible labeur et de cet ennuyeux et incessant tracas de l'administration qui ne se tait ni nuit ni jour. Il

faut y avoir été rompu jeune, et non-seulement le gouvernement de l'empire, par sa culture des mauvaises herbes, a étouffé dans leurs germes les bonnes plantes, mais en tenant dans l'inaction les hommes qui avaient échappé à sa corruption, il les a empêchés de se préparer par l'habitude à ce dur métier du gouvernement.

Adieu, cher monsieur, vivez-vous un peu en famille à l'ambassade, ou bien êtes-vous forcé de courir le monde tous les soirs? Je ne sais qui a dit : *La perspective d'une douce soirée embellit les heures difficiles.* Et la perspective de dix visites dans le beau monde anglais par soirée n'est pas faite pour embellir les heures difficiles.

CCXXXVII.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 5 avril 1872.

Chère mademoiselle, il y a pourtant de bien jolies choses dans cette vie de M. Ampère, et je trouve que vous l'avez lue avec un peu de froideur. Je vois que vous n'aimez pas le génie en habits percés. Ça été cependant son uniforme assez longtemps. Il y a dans ce pauvre grand

esprit de M. Ampère un mélange d'élévation, de délicatesse, de candeur et de gaucherie qui pouvait toucher une femme. C'est peut-être aussi dans une expérience qui a amené la découverte du télégraphe électrique qu'il a brûlé ce pantalon dont il lamente la perte. La misère du petit ménage qui vit de si nobles pensées et n'a pas d'autre chose à mettre sous la dent fait songer à ces misérables cabanes qu'on rencontre dans les vallées des Alpes : une pauvreté propre au dedans, tandis que de la fenêtre on voit la ligne sans fin des montagnes et ce Mont-Blanc qui semble rêver à l'infini.

Pour madame Schelling, ce n'est pas tout à fait la même chose, malgré son grand nom, ou plutôt ses grands noms. J'ai connu son second ou troisième mari, M. W. Schlegel, qui était un homme de beaucoup d'esprit et de plus de vanité encore. Quand je l'ai vu à Bonn, sa maison était solitaire, on ne voyait dans sa grande cour déserte qu'un beau paon qui aurait pu figurer dans les armoiries du maître de la maison. Il n'est pas impossible que madame Schlegel ait eu des raisons de s'attrister dans cette demeure plus belle que celle de M. Ampère assurément.

CCXXXVIII.

A LA MÊME.

Paris, 7 mai 1872.

Il se peut que M. Ch. Gavard n'ait plus avec un nouvel ambassadeur des conversations infinies, et c'est là-dessus que je compte pour renouer connaissance avec lui. Quand il n'aura plus autant à qui parler, il reviendra à ceux en qui il trouvait des correspondants reconnaissants.

Quelqu'un qui parle bien, c'est en effet M. Pasquier. Ce genre de puissance dans la parole est à peu près inconnu en France. Il est sans parure d'aucune sorte, comme les lutteurs de l'antiquité. La Chambre n'avait sans doute jamais entendu ce langage un peu démosthénique qui court au but sans autre souci que son affaire ; le mode cicéronien a toujours été plus en usage dans nos assemblées et même aussi dans le Parlement d'Angleterre. L'effet immédiat de cette rude et savante simplicité est plus grand surtout dans une Chambre telle que la nôtre qui n'a pas beaucoup de besoins litéraires ; mais peut-être que l'effet à la longue sera moins puis-

sant que les sentences de M. Royer-Collard, écrites sur le marbre. Malgré ces frivoles remarques, je suis tout prêt à élever une statue à M. Pasquier où on le verrait regardant en face les fripons de toute espèce, les nommant intrépidement par leur nom et leur montrant du doigt le chemin du pilori. Je tiens que c'est la première fois que l'on fait en France une chose si nettement hardie, et il faut louer aussi dans ce discours un heureux mélange de loyauté et tout ensemble de prudence politique. L'orateur se promène la torche à la main parmi des tonneaux de poudre, mais sa main est si ferme qu'il ne donne aucune inquiétude sur l'événement.

Puisque M. Pasquier nous met sur le chemin des grands orateurs, avez-vous lu quelques-uns des discours de M. Pitt, de M. Fox, de M. Canning ou de M. Sheridan? Ce serait le cas de lire de ce dernier son invective contre Warren Hastings. Vous pourriez vous orienter dans le procès en lisant l'article de lord Macaulay sur W. Hastings; seulement je dois dire que M. Pasquier l'emporte pour la simplicité, la sobriété et la mesure savante. La colère de Sheridan est plus ornée et plus asiatique, comme disaient les anciens quand ils trouvaient trop d'ornements dans un discours.

CCXXXIX.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 16 juillet 1872.

Cher monsieur Gavard, je sors des limbes et je vous avertis qu'on y est fort mal. Je n'ai donné depuis un mois aucun signe de vie à mes amis, malgré toute leur bonté et leurs aimables lettres. C'est la première fois dans ma vie que je suis réduit à cette prostration physique et morale et intellectuelle. Mademoiselle votre sœur m'excuse, j'ose l'espérer, sur mon silence qui a l'air de l'ingratitude; mais, même aujourd'hui, je ne pourrais que l'ennuyer de lamentations pareilles à celles de Jérémie, moins l'éloquence. Vous avez dû voir, dans votre ambulance des affaires étrangères, de pauvres diables réduits à mon état et dont l'esprit ne pouvait remuer ni pied ni patte. M. Chauffard, dont l'obligeance est inépuisable comme sa science, ne me trouve pourtant pas très-malade. J'ai probablement un démon qui est caché dans les nœuds des réseaux nerveux et qui ne se montre qu'au malade lui-même, comme la *Nonne sanglante* de Lewis qui ne se laissait voir au pied de son lit qu'au misé-

rable qu'elle poursuivait. J'ai quelque fantaisie de me faire exorciser, bien que cette cérémonie ne soit plus guère en usage dans l'église. Aujourd'hui, c'est l'homéopathie qui a remplacé l'exorcisme, mais, par malheur, je n'y crois pas.

Soyez bon et donnez-moi de vos nouvelles comme si j'étais encore de ce monde et qu'il y eût quelque agrément à s'entretenir avec moi. Vous ne m'avez rien dit de votre nouvelle situation. Je voudrais savoir si vous avez un commerce agréable avec votre nouvel ambassadeur. Il me semble qu'il faut être l'ami de son ambassadeur, sans quoi le poste de premier secrétaire doit être extrêmement mélancolique. Tous ces temps-ci je n'ai vu la marche des affaires publiques qu'à travers un brouillard. Il ne m'en semble pas moins que nous suivons la pente des eaux qui va sur les récifs, dont on ne sort pas. Je vois d'ici les radeaux de la *Méduse*, et c'est nous qui serons certainement mangés, ayant peu l'habitude du meurtre.

Adieu, mon cher ami. J'espère, quand je serai présentable, d'ici à quelques jours, dire toute ma reconnaissance et toutes mes excuses à mademoiselle Gavard. Comment est-elle par ces intempéries, et aussi madame votre mère?

CCXL.

A M. LE BARON DE VIEL-CASTEL.

Paris, 17 juillet 1872.

Je ne vaux pas beaucoup mieux que quand vous êtes parti, mon cher ami. Le mal de gorge s'est établi fortement dans le larynx et j'ai perdu le dernier plaisir qui reste aux malheureux, celui de dire librement des sottises sans tousser et sans se sentir le cou serré par la Providence.

Pour l'interdiction des banquets, je pense que le calcul a été fort simple et tout à fait aussi du goût de M. Gambetta. Il ne faut pas épouvanter les oiseaux au moment de tirer le filet sur eux. Il est besoin d'une main prudente dans ces moments décisifs. Si la tourbe socialiste s'était mise en goguette, elle eût inévitablement scandalisé les faibles. Les chefs connaissent leurs soldats et les savent capables de tout dans l'intempérance d'un festin. Ils ont craint que la France n'entendît avec quelque frisson des paroles malséantes...

Adieu mon cher ami. Faites quelque grande lecture, croyez-moi, qui vous dépayse de nos misères. Suivez le conseil de Sainte-Beuve qui

voulait qu'un jour à la campagne on lût tout madame de Sévigné, par exemple. On y voit tout commencer de ces beaux temps et tout finir, les belles dames, les grands hommes, les beaux esprits et aussi madame de Sévigné elle-même. Quand finira l'*Ochlocratie?* jamais, probablement.

Le mal dure et le temps passe. C'est la loi de nature.

CCXLI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 28 juillet 1872.

Chère mademoiselle, nous nous étions flattés de la nomination de M. *** et nous avons été bien loin de compte. Ses amis sont très-irrités et en particulier M. Saint-Marc Girardin. L'extrême droite n'a pas été dans tout cela aussi brillante que sur les champs de bataille.

Quelle tragique histoire que cette mort du jeune duc de Guise. Tant de coups répétés sur une même famille : tous ces pauvres jeunes gens semblent mourir de travail et dans l'effort qu'ils font pour se rendre dignes de leur pays, tandis que leur pays ne pense guère à eux, et ne pense même à rien qu'à vivre au jour le

jour entre *Rabagas* et les jeux de bourse. Cette apathie est un bien mauvais symptôme. Quand un pays n'est plus capable ni de guerre ni de politique et qu'il ne sait pas même défendre les saines lois de son commerce, on peut bien craindre que ses jours dans l'histoire ne soient comptés. Il est vrai que les empires meurent lentement, mais il n'en est pas moins triste de se voir mourir.

Profitez-vous, chère mademoiselle, de votre séjour en Angleterre pour lire les livres qui, sans qu'on sache pourquoi, ne passent pas l'eau? On doit faire d'agréables découvertes en ce genre dans chaque pays.

Il en est de ces livres comme de ces gens distingués de province, qu'on découvre par hasard, dont on n'avait jamais entendu parler et qui valent tout ce qu'on connaît. A la campagne, dans les vieux châteaux et parmi les familles lettrées, on doit faire de ces heureuses trouvailles, quand on y séjourne un peu de suite.

Ici, on ne fera pas de découvertes dans le catalogue des livres nouveaux. Sauf les tristes récits de guerre, il n'y a pas une herbe dans le jardin. La *Revue des Deux Mondes* elle-même semble épuisée, malgré l'activité désespérée de M. Buloz. *Le Temps* a néanmoins donné, il y a peut-être

un mois, trois ou quatre articles de M. Scherer sur Gœthe qui ne sont peut-être pas très-équitables, mais qui restent bien distingués.

La politique de M. Scherer aussi a son originalité. Il donne le spectacle inconnu de blâmer les fautes de son propre parti avec une hardiesse qui suppose le même courage que celui du champ de bataille. Aussi son parti, pour récompenser sa vertu, dit avec sans façon, qu'il est sans doute vendu à l'ennemi.

CCXLII.

A LA MÊME.

Paris, 7 août 1872.

Chère mademoiselle, voulez-vous être assez bonne pour dire à M. C. Gavard que j'ai écrit sur le *block-note* : *M. Gavard est la bonté même* et que grâce à la beauté du papier et à la finesse du crayon, mon écriture avait là le meilleur air du monde.

Vous avez bien raison d'obliger M. votre frère à apprendre la langue usuelle de l'Angleterre dans les romans. Il me semble que j'entendrais assez bien un sermon anglais sur l'infaillibité du Pape,

mais je ne saurais rien à qui m'expliquerait dans cette langue la manière de faire des bulles de savon. Je vois avec peine que M. Gavard n'aime point le détail des choses. Il me semble que le général n'a pas grand prix sans le particulier. Augustin Thierry n'a donné tant de charme à son *Histoire de la conquête d'Angleterre* que parce qu'il est entré dans la chambre de tout le monde et qu'il décrit minutieusement la vie extérieure et intérieure de ces gens du XI^e siècle. Donnez cela à écrire à Robertson qui est de l'école sobre et qui ne tient compte que des faits importants, et vous ne pourrez peut-être pas finir son volume si court et si substantiel qu'il soit. La nature n'est pas si dégoûtée que l'école ascétique de M. Gavard. Elle entre dans tous les détails, sans s'ennuyer; probablement parce qu'elle sait que tout se tient. Je suis assez du sentiment de Rousseau qui disait de Fénelon : *J'aurais voulu être son valet de chambre*. Je ne savais pas les vertus de M. Disraëli ni la nature héroïque de madame Beaconsfield. M. Gavard veut-il qu'on néglige dans l'histoire *le doigt coupé dans la portière de la voiture?* Je n'aurais jamais cru qu'un homme si aimable eût d'aussi *maigres* doctrines littéraires. L'histoire ne doit pas être un squelette, dites-le lui, je vous prie, et un roman encore moins.

CCXLIII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 12 août 1872.

Chère madame, j'ai eu la tête si malade tous ces jours de juin et de juillet, que je ne savais pas comme à l'ordinaire ce que je disais ni ce que je faisais. J'aurais donc dû vous dire que ce livre de M. Mézières sur Goëthe est excellent, et, à mon avis, mieux composé et plus riche de faits et d'idées que le Pétrarque. Ce n'est plus, sans doute, l'éternelle beauté entrevue dans le miroir des eaux de Vaucluse. Goëthe rêve peut-être comme Pétrarque, mais il ne rêve pas long-temps à la même Laure. On dirait parfois que l'idéal de Don Quichotte a été mêlé avec le bon sens de Sancho dans ce grand homme de lettres. C'est Sancho que l'aimable petite Frédérique des environs de Strasbourg a vu dans son dernier entretien avec Goëthe. M. Mézières a vu tout cela, et dit tout cela, mais avec plus d'égards pour la mémoire d'un grand homme qui est presque encore vivant pour l'Allemagne. Ce livre est la jeunesse de Goëthe, et c'est une jeunesse pleine de maturité, assurément. Il aime à connaître les passions,

mais il est sobre et n'en veut pas faire excès. Vous verrez, dans le livre de M. Mézières, beaucoup de détails curieux. On dirait qu'il a passé sa vie dans l'intimité de Gœthe, et il n'y a nul charlatanisme, mais au contraire beaucoup de scrupule, et toutes les vertus d'un historien sévère à lui-même.

Hélas! chère madame, je suis bien incertain sur ce que je deviendrai pendant ces derniers mois d'été. Mon médecin me pousse par les épaules hors de Paris, et je ne me sens pas de force à faire cent pas. La nature n'est pas bienveillante pour moi et le sort ne m'a ménagé aucun désagrément ni aucun chagrin depuis quelque temps. On dit que c'est ainsi qu'il arrive à ceux qui vieillissent, et c'est de ces contre-temps-là que M. de Châteaubriand avait tort de dire, dans ses dernières années : *Ce sont de ces choses qui n'arrivent qu'à moi !*

Adieu, chère madame; j'étais pressé de m'excuser et de vous remercier de votre bonté, mais je suis bien souffrant aujourd'hui.

FIN

TABLE

DU SECOND VOLUME.

LETTRES

I.	A M. A. de Broglie, 19 janvier 1844. .	1
II.	Au même, 28 janvier 1844	3
III.	Au même, 4 février 1844	5
IV.	Au même, 17 mars 1844.	7
V.	Au même, 1er avril 1844.	13
VI.	Au même, 3 juin 1844	15
VII.	Au même, 13 juin 1844	19
VIII.	Au même, 19 juin 1844.	23
IX.	A M. Raulin, 21 juin 1844	25
X.	A M. A. de Broglie, 1er juillet 1844. .	29
XI.	A M. d'Haussonville, 6 septembre . .	32
XII.	A madame d'Haussonville, 11 septembre 1844	34
XIII.	A M. d'Haussonville, 16 septembre 1844.	37
XIV.	A M. Raulin, 27 septembre 1844. . .	39
XV.	A M. A. de Broglie, 25 octobre 1844 .	41
XVI.	A M. d'Haussonville, 2 novembre 1844.	43
XVII.	A M. A. de Broglie, 15 novembre 1844.	48
XVIII.	A M. Raulin, 18 novembre 1844. . .	49
XIX.	A M. Poirson, 4 décembre 1844 . . .	53

XX. A. M. Raulin, 14 décembre 1844 . . 57
XXI. A M. A. de Broglie, 22 juillet 1845. . 63
XXII. A madame d'Haussonville, 24 juillet 1845. 65
XXIII. A madame la marquise d'Harcourt, 2 août 1845 67
XXIV. A M. Raulin, 11 août 1845 69
XXV. A M. Poirson, 19 septembre 1845 . . 73
XXVI. A M. d'Haussonville, 16 novembre 1845. 75
XXVII. A M. A. de Broglie, 17 juin 1846 . . 78
XXVIII. A M. Raulin, 18 juillet 1846 83
XXIX. Au même, 25 juillet 1846 84
XXX. A M. A. de Broglie, 5 août 1846 . . 86
XXXI. Au même, 6 août 1846 87
XXXII. A M. Raulin, 15 août 1846. 89
XXXIII. A madame la princesse de Broglie, 15 août 1846 92
XXXIV. A M. A. de Broglie, 25 août 1846 . . 96
XXXV. A M. Raulin, 24 septembre 1846 . . 99
XXXVI. A madame la princesse de Broglie, 15 octobre 1846 103
XXXVII. A madame la marquise d'Harcourt, 3 novembre 1846 105
XXXVIII. A madame la princesse de Broglie, 1846. 107
XXXIX. A M. Raulin, 27 novembre 1846.. . . 110
XL. A madame la princesse de Broglie, 26 mars 1847. 114
XLI. A M. le duc V. de Broglie, 20 juillet 1847. 116
XLII. Au même, 27 juillet 1847 118
XLIII. A M. A. de Broglie, 27 juillet 1847 . . 120
XLIV. A M. le duc V. de Broglie, 4 août 1847. 123
XLV. Au même, 9 août 1847 125
XLVI. A madame d'Haussonville, 10 août 1847. 127
XLVII. A M. le duc V. de Broglie, 17 août 1847. 131

XLVIII. A M. Raulin, 27 octobre 1847. . . . 134
XLIX. A M. A. de Broglie, 6 novembre 1847. 136
L. A M. le duc V. de Broglie, 9 novembre 1847 137
LI. A M. d'Haussonville, 22 novembre 1847. 139
LII. A madame la princesse de Broglie, 27 novembre 1847 141
LIII. A M. A. de Broglie, 27 novembre 1847. 142
LIV. Au même, 26 janvier 1848 145
LV. Au même, 6 février 1848 150
LVI. Au même, 17 février 1848 153
LVII. Au même, 18 avril 1848. 155
LVIII. A M. Raulin, 18 mai 1848 158
LIX. Au même, 23 mai 1848. 161
LX. Au même, 1er juin 1848. 163
LXI. Au même, 9 juin 1848 166
LXII. Au même, 13 juin 1848. 169
LXIII. A M. Poirson, 14 juin 1848 171
LXIV. A madame la baronne A. de Staël, 16 juillet 1848 174
LXV. A M. Raulin, 22 juillet 1848 177
LXVI. A M. A. de Broglie, 13 septembre 1848. 182
LXVII. Au même, 27 septembre 1848. . . . 185
LXVIII. A madame d'Haussonville, 8 octobre 1848. 188
LXIX. A la même, 11 octobre 1848 194
LXX. A la même 29 octobre 1848 196
LXXI. A M. A. de Broglie, 28 novembre 1848. 201
LXXII. A M. Raulin, 2 décembre 1848 . . . 204
LXXIII. Au même, 15 décembre 1848. . . . 206
LXXIV. A M. d'Haussonville, 12 janvier 1849 . 209
LXXV. A M. Raulin, 16 juin 1849 211
LXXVI. A madame d'Haussonville, 5 août 1849. 212
LXXVII. A M. le duc V. de Broglie, 6 août 1849. 216
LXXVIII. A madame d'Haussonville, 12 novembre 1849 217
LXXIX. A M. d'Haussonville, 14 novembre 1849. 220

LXXX. A mademoiselle Désirée Lacombe, 29 décembre 1849 222
LXXXI. A M. d'Haussonville, 26 mars 1850. . 223
LXXXII. Au même, 29 juin 1850 224
LXXXIII. Au même, 5 juillet 1850. 228
LXXXIV. Au même, 12 août 1850. 230
LXXXV. A M. Raulin, 18 août 1850. 232
LXXXVI. Au même, 30 août 1850. 234
LXXXVII. A madame Du Parquet, 22 septembre 1850. 236
LXXXVIII. A madame la marquise d'Harcourt, 16 octobre 1850. 238
LXXXIX. A M. d'Haussonville, 7 novembre 1850. 241
XC. Au même, 3 décembre 1850 243
XCI. A madame la marquise d'Harcourt, 23 juin 1851 245
XCII. A M. Saint-Marc Girardin, 22 juillet 1851. 248
XCIII. A M. d'Haussonville, 12 octobre 1851 . 249
XCIV. A madame la marquise d'Harcourt, 11 novembre 1851 252
XCV. A madame d'Haussonville, 12 mai 1852. 254
XCVI. A la même, 27 mai 1852. 257
XCVII. A madame la princesse de Broglie, 17 juin 1852 260
XCVIII. A madame la marquise d'Harcourt, 6 juillet 1852. 261
XCIX. A madame la princesse de Broglie, 23 août 1852. 264
C. A M. A. de Broglie, 13 juillet 1853 . . 267
CI. A M. Poirson, 18 juillet 1853. . . . 269
CII. A madame la marquise d'Harcourt, 21 août 1853 272
CIII. A M. d'Haussonville, 18 septembre 1854.. 276
CIV. A M. Poirson, 24 août 1855 278
CV. A M. d'Haussonville, 22 septembre 1855. 281

CVI. A M. Piscatory, 12 juin 1857 282
CVII. A M. A de Broglie, 2 juillet 1857. . . 284
CVIII. Au même, 10 août 1857 286
CIX. Au même, 23 septembre 1857. . . . 288
CX. A M. d'Haussonville, 11 juillet 1858. . 290
CXI. A M. le baron de Viel-Castel, 22 juillet 1858. 294
CXII. A M. d'Haussonville, 5 août 1858 . . 297
CXIII. Au même, 14 août 1858. 300
CXIV. A M. le baron de Viel-Castel, 19 septembre 1858 303
CXV. A madame la marquise d'Harcourt, 24 octobre 1858. 305
CXVI. A madame d'Haussonville, 2 novembre 1858. 308
CXVII. A M. A. de Broglie, 21 novembre 1858. 311
CXVIII. Au même, 29 décembre 1858. . . . 313
CXIX. Au même, 9 février 1859 315
CXX. Au même, 13 février 1859 317
CXXI. Au même, 28 avril 1859. 319
CXXII. A M. le baron de Viel-Castel, 27 juillet 1859. 321
CXXIII. A M. Poirson, 27 août 1859. 323
CXXIV. A M. Piscatory, 5 février 1860 . . . 326
CXXV. Au même, 25 mai 1860 329
CXXVI. A M. Saint-Marc Girardin, 25 juin 1860. 332
CXXVII. Au même, 5 août 1860 333
CXXVIII. A M. Piscatory, 5 mars 1861 334
CXXIX. Au même, 1er avril 1861 336
CXXX. Au même, 22 mai 1861 339
CXXXI. Au même, 11 juin 1861 341
CXXXII. Au même, 24 juin 1861 345
CXXXIII. Au même, 1er juillet 1861 349
CXXXIV. A M. Poirson, 29 août 1861 352
CXXXV. A M. d'Haussonville, 25 octobre 1861. 355
CXXXVI. A madame la marquise d'Harcourt, 14 décembre 1861 357

CXXXVII. A M. d'Haussonville, 4 mars 1862 . . 360
CXXXVIII. A M. Piscatory, 25 mars 1862. . . . 361
CXXXIX. Au même, 6 août 1862 365
CXL. Au même, 26 août 1862. 368
CXLI. Au même, 30 septembre 1862. . . . 372
CXLII. Au même, 7 janvier 1863 373
CXLIII. A M. d'Haussonville, 16 janvier 1863 . 375
CXLIV. A M. Piscatory, 16 mars 1865. . . . 378
CXLV. Au même, 10 avril 1865. 380
CXLVI. Au même, 5 juin 1865 382
CXLVII. A madame Donné, 21 juin 1865 . . . 387
CXLVIII. A la même, 9 septembre 1865. . . . 390
CXLIX. A la même, 16 septembre 1865 . . . 393
CL. A M. Piscatory, 7 novembre 1865. . . 396
CLI. A madame Donné, 26 février 1866 . . 400
CLII. A la même, 4 avril 1866. 403
CLIII. A M. Piscatory, 28 avril 1866 408
CLIV. Au même, 19 mai 1866 412
CLV. Au même, 20 mai 1866 416
CLVI. Au même, 9 juillet 1866. 418
CLVII. Au même, 31 juillet 1866. 424
CLVIII. A madame Donné, 9 août 1866 . . . 426
CLIX. A M. Piscatory, 22 septembre 1866 . . 427
CLX. Au même, 5 octobre 1866 429
CLXI. Au même, 30 décembre 1866 431
CLXII. A madame Donné, 9 février 1867. . . 434
CLXIII. A la même, 11 mars 1867 435
CLXIV. A la même, 12 avril 1867 437
CLXV. A M. Piscatory, 11 juin 1867 440
CLXVI. A M. d'Haussonville, 21 août 1867 . . 442
CLXVII. A Mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, 18 octobre 1867. 444
CLXVIII. A M. d'Haussonville, 22 octobre 1867 . 448
CLXIX. A mademoiselle Gavard, 27 octobre 1867. 450
CLXX. A M. Guizot, 29 décembre 1867 . . . 453
CLXXI. A mademoiselle Gavard, 16 mars 1868. 455

CLXXII. A M. Piscatory, 6 avril 1868 457
CLXXIII. A madame Donné, 8 avril 1868 . . . 460
CLXXIV. A mademoiselle Gavard, 22 avril 1868 . 463
CLXXV. A madame Donné, 29 mai 1868 . . . 464
CLXXVI. A M. Guizot, 24 juin 1868 468
CLXXVII. A madame Donné, 28 juillet 1868 . . 471
CLXXVIII. A mademoiselle Gavard, 20 août 1868 . 475
CLXXIX. A M. Ch. Gavard, 20 août 1868 . . . 477
CLXXX. A M. Piscatory, 2 décembre 1868. . . 478
CLXXXI. A madame Donné, 7 décembre 1868. . 481
CLXXXII. A M. Piscatory, 28 décembre 1868 . . 484
CLXXXIII. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, 17 janvier 1869 486
CLXXXIV. A mademoiselle Gavard, 16 janvier 1869. 488
CLXXXV. A mademoiselle Du Parquet, 23 février 1869. 491
CLXXXVI. A mademoiselle Gavard, 23 mars 1869. 493
CLXXXVII. A madame Donné, 26 avril 1869 . . . 494
CLXXXVIII. A M. Guizot, 25 mai 1869 497
CLXXXIX. Au même, 8 juin 1869 499
CXC. A M. Ch. Gavard, 9 août 1869. . . . 500
CXCI. A mademoiselle Gavard, 2 septembre 1869. 503
CXCII. A la même, 20 septembre 1869 . . . 506
CXCIII. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, 17 septembre 1869. 508
CXCIV. A mademoiselle Du Parquet, 10 octobre 1869. 511
CXCV. A madame Donné, 14 octobre 1869. . 512
CXCVI. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, 23 novembre 1869 514
CXCVII. A M. Piscatory, 23 novembre 1869 . . 516
CXCVIII. Au même, 20 décembre 1869 518
CXCIX. A mademoiselle Gavard, 22 février 1870. 521
CC. A madame Donné, 15 mars 1870 . . . 523
CCI. A M. Piscatory, 9 avril 1870 524
CCII. A madame Donné, 27 avril 1870. . . 528

CCIII. A mademoiselle Gavard, 2 mai 1870. . 530
CCIV. A M. Piscatory, 10 mai 1870 533
CCV. Au même, 3 juin 1870 536
CCVI. A M. Scherer, 9 juin 1870 538
CCVII. A madame Donné, 20 juin 1870 . . . 539
CCVIII. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, 21 juin 1870 542
CCIX. A M. Piscatory, 10 juillet 1870. . . . 545
CCX. A M. Poirson, 7 août 1870 548
CCXI. Au même, 22 août 1870 549
CCXII. A mademoiselle Du Parquet, 25 août 1870. 551
CCXIII. A M. Célestin Doudan, 8 septembre 1870. 553
CCXIV. A mademoiselle Gavard, 7 février 1871. 554
CCXV. A la même, 11 février 1871. 556
CCXVI. A M. Célestin Doudan, 18 février 1871. 560
CCXVII. A M. le baron de Viel-Castel, 22 février 1871. 562
CCXVIII. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, 24 février 1871 563
CCXIX. A M. Ch. Gavard, 21 mars 1871 . . . 565
CCXX. A mademoiselle Gavard, 17 mai 1871 . 567
CCXXI. A M. le baron de Viel-Castel, 13 juin 1871. 569
CCXXII. A M. Ch. Gavard, 23 juillet 1871 . . . 573
CCXXIII. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, 27 juillet 1871 576
CCXXIV. A M. Guizot, 29 juillet 1871. 578
CCXXV. A mademoiselle Du Parquet, 30 juillet 1871. 579
CCXXVI. A mademoiselle Gavard, 2 août 1871 . 582
CCXXVII. A la même, 23 octobre 1871 585
CCXXVIII. A la même, 13 décembre 1871 . . . 587
CCXXIX. A la même, 18 décembre 1771 . . . 589
CCXXX. A madame Donné, 28 décembre 1871 . 591
CCXXXI. A mademoiselle Gavard, 9 janvier 1872. 594